NAZIONALE
FONDO
DORIA
III
381
1
VITTORIO EM. III
NAPOLI

Bibliothèque Nationale
R. F.

NAPOLI

La Bohémienne.

NOUVELLES
ESPAGNOLES

DE

MICHEL DE CERVANTÈS,

Traduction nouvelle, avec des Notes, ornée de Figures en taille-douce.

Par M. LEFEBVRE DE VILLEBRUNE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

M. DCC. LXXVIII.

Fondo Doria III · 381 [1]

962131

NOUVELLES

ESPAGNOLES

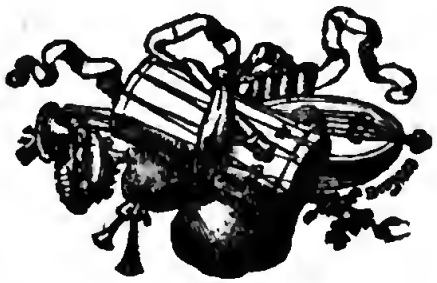
DE MICHEL DE CERVANTÈS.

Nº. I.

NOUVELLES
ESPAGNOLES
DE
MICHEL DE CERVANTÈS.

Traduction nouvelle, avec des Notes; ornée de Figures en taille douce.

LA BOHÉMIENNE,
NOUVELLE PREMIERE.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

PRÉFACE.

NOus entreprenons de donner au Public la Traduction des Nouvelles de *Cervantès :* elles ne ſont aſſurément pas indignes de l'Auteur de *Dom Quichotte ;* & il y en a pluſieurs qui ſoutiendroient le parallele avec ce qu'on a jamais écrit de plus ſaillant & de plus agréable dans ce genre trop négligé.

On trouve quelques-unes de ces Nouvelles traduites dans des Journaux & dans des Recueils ; mais nous oſons aſſurer que la plupart des Traducteurs qui les ont rédigées, n'ont fait qu'imiter groſſiérement le Romancier Eſpagnol. Ils ont pris le fond dans *Cervantès :* la forme de leurs contes eſt preſque toujours Françoiſe : & il s'en faut bien que ce ſoit là traduire. Un homme qui traduit s'impoſe ſurtout la loi de rendre la maniere & la phyſionomie de l'Auteur, & de peindre les mœurs de ſes perſonnages avec les couleurs locales qui doivent les caractériſer.

Saint Martin de Chaſſonville a donné une traduction complette de ces Nouvelles ; mais outre que le ſtyle en eſt auſſi dégoûtant que barbare, le prétendu Traducteur a abſolument défiguré *Cervantès :* il a franchi toutes les difficultés, en ſubſtituant au texte, des pages entieres de ſa compoſition ; & lorſqu'il écrit d'après l'original, l'Auteur Eſpagnol ne paroît qu'un miſérable rapſodiſte (1).

(1) *Chaſſonville* ne laiſſe pas de parler avec mépris de l'ancienne traduction des Nouvelles de *Cervantès* par

Quoiqu'on ne fut pas en peine d'indiquer le but moral de la plupart des Nouvelles de *Cervantès ;* quoique l'utilité morale qu'on attribue à tant d'Ouvrages modernes entierement inutiles, nous paroiſſe encore moins fondée que celle de ces hiſtoriettes ; on ſe contentera de les donner comme une lecture de pur amuſement. Nous croyons néanmoins que tout ce qui appartient à l'Auteur de *Dom Quichotte*, doit être de quelque prix aux yeux des Gens de Lettres.

Si le nom de *Cervantès* ne promettoit à ces Nouvelles au moins un ſuccès de curioſité, on auroit peut-être lieu de craindre que les François ne fiſſent pas à la traduction le même accueil que les Eſpagnols ont fait à l'original. Trois Auteurs célebres ont, pour ainſi dire, épuiſé parmi nous la carriere des petits Romans, &, il faut l'avouer, les Ouvrages de MM. de Crébillon, Marmontel & d'Arnaud, ont dû rendre ſans doute le Public très-difficile. Ces trois Ecrivains en embraſſant collectivement tous les genres, les ont traités avec le plus grand ſuccès ; & ce ſuccès ne pouvoit être

---

de Roſſet & d'Audigier ; mais on ne doit pas s'en rapporter à ſon jugement. Cette traduction, qu'il dénigre, eſt beaucoup au-deſſus de la ſienne. Le ſtyle en eſt concis, agréable, facile & très-correct pour le tems. Les Traducteurs poſſédoient bien la langue Eſpagnole. Ils n'ont point défiguré, comme *Chaſſonville*, la maniere de *Cervantès ;* & ſi leur traduction n'étoit pas écrite en vieux langage, elle mériteroit, à bien des égards, d'être conſervée.

équivoque. La légéreté, la ſaillie, tout le feu, tout le brillant du perſifflage, tout le clinquant de la fatuité, l'art de ſaiſir & de décompoſer les nuances; l'Auteur *des Egaremens du cœur & de l'eſprit* a ſçu tout réunir dans un genre où il n'avoit pas de modele. L'invention, le coloris, la variété, l'agrément & l'intérêt aſſurent aux *Contes Moraux* de M. Marmontel, une prééminence qu'il ſeroit peut-être impoſſible de leur ôter; & perſonne n'a employé avec plus de force que M. d'Arnaud, le pathétique, le terrible & les grands mouvemens de l'ame. Nous obſerverons que les deux premiers ſemblent avoir écrit pour des François, & que le mérite de leurs Romans eſt ſur-tout dans la vérité locale. Il eſt vrai qu'on ne pouvoit tranſmettre à nos neveux d'une maniere plus poſitive, l'hiſtoire de nos cercles, de nos mœurs ſociales, des convenances, du ton du jour, de nos airs, de nos ridicules, de nos préjugés & de nos agrémens: mais M. d'Arnaud a peint les hommes: ces Nouvelles ne peuvent rien perdre en quelque langue qu'elles ſoient traduites; avantage qu'il doit ſans doute à l'attrait de ſon genre & au choix de ſes ſujets.

Nous avons ſaiſi avec empreſſement l'occaſion de payer à ces trois Ecrivains le tribut d'éloges que tous ceux qui voudront être juſtes ne ſauroient leur refuſer; & nous ne pouvons donner une opinion plus favorable des Nouvelles de *Cervantès*, qu'en aſſurant qu'on peut les lire avec plaiſir, après avoir lu les Ouvrages de MM. de Crébillon, Marmontel & d'Arnaud. On trouvera dans l'Auteur

Eſpagnol, de l'invention, de la variété, de la gaité, beaucoup de naturel & de goût. Je ne parlerai pas du ſtyle: celui de l'original eſt perdu pour nous; & le Traducteur ne peut que faire des efforts pour approcher du charme & de la pureté de ſon modele.

LA

LA BOHÉMIENNE,

NOUVELLE PREMIERE.

IL paroît que les Bohémiens ne vinrent au monde que pour être voleurs : ils naiſſent de peres voleurs : ils ſont élevés avec des voleurs : on les dreſſe à devenir voleurs etrants ; & l'amour du vol eſt en eux une affection de la nature, dont la mort ſeule peut les guérir. Une des Profeſſes des plus expérimentées de cette étrange Nation, éleva ſous le nom de ſa petite fille, un enfant qui fut nommé *Précieuſe*, à laquelle elle enſeigna toutes les gentilleſſes & les eſpiégleries de ſon état. La petite *Précieuſe* devint en peu de tems la Nymphe la plus alette & la plus ruſée de tout le *Bohémianiſme*. D'une figure charmante, de l'extérieur le plus honnête, non-ſeulement elle l'emportoit ſur toutes ſes Compagnes, mais on l'auroit encore diſtinguée parmi les plus aimables perſonnes dont la renommée publiât les agrémens. Ni l'air, ni le ſoleil, ni toutes les intempéries du ciel auxquelles les Bohémiens ſont expoſés nuit & jour, ne pouvoient faner l'éclat de ſon tein ni ternir la fraîcheur de ſa peau. Ce qu'il y avoit de plus remarquable, c'eſt que, malgré l'éducation qu'elle devoit avoir reçue, tout annonçoit dans *Précieuſe* des ſentimens au-deſſus de ſes pareilles. Sa retenue & ſa diſcrétion ne lui faiſoient rien perdre de ſa gayeté folâtre. Perſonne n'avoit une humeur plus enjouée ; mais ſa décence en impoſoit ſi fort à tous les Bohémiens, que le plus hardi n'oſoit chanter des chanſons libres devant *Précieuſe*, ni ſe permettre la moindre parole qui pût allarmer ſa pudeur.

La Vieille vit bien qu'elle poſſédoit un tréſor : elle ne ſongea plus qu'à laiſſer voler ſon aiglon de ſes propres aîles, ſe réſervant toutefois de lui enſeigner à faire uſage de ſes ſerres. *Précieuſe* étoit déja une des Bohémiennes les plus huppés : elle avoit un fonds immenſe de vaudevilles, de rondes, de couplets, de branles & de toutes ſortes de vers ; mais ſa principale richeſſe étoit une collection des plus belles Romances qu'elle chantoit avec une grace toute particuliere. Tant de culture, d'agrémens, de jeuneſſe & de beauté, parurent à la fauſſe Ayeule autant de piéges inévitables ; & lorſqu'elle conſidéroit combien *Précieuſe* réuniſſoit de moyens de plaire & de ſéduire, elle ne ſe promettoit pas moins ſur ſes vieux jours, que de faire la plus brillante fortune. Auſſi ne négligeoit-elle rien pour que la jeune Bohémienne parût toujours nouvelle ; & il n'y avoit pas de ruſes & de ſoins qu'elle ne mît en uſage pour ſe procurer un fonds inépuiſable de poéſies. Les Poëtes ne lui manquoient point ; car les enfans d'Apollon ne font aucune difficulté de s'humaniſer avec les Bohémiens, & de leur vendre leurs ouvrages. Et pourquoi ceux-ci ne trouveroient-ils pas, en payant, des faiſeurs de vers ? Les aveugles en trouvent bien qui leur vendent à un prix fort honnête, des relations de miracles & d'autres opuſcules de cette eſpece, auſſi édifians que facétieux. Il y a de tout en ce monde, & les conſeils de la faim ont une éloquence ſi perſuaſive, qu'ils abaiſſent ſouvent l'eſprit juſqu'à des opérations fort au deſſous de ſa dignité. Ce fut dans la Caſtille que les talens de *Précieuſe* commencerent à la rendre célebre. Elle parcourut dans ſon enfance les diverſes parties de ce Royaume ; & lorſqu'elle eut atteint l'âge de quinze ans, ſon Ayeule jugea convenable de la mener à Madrid, & de la faire débuter dans les champs de Sainte Barbe, théâtre ordinaire des Bohémiens ; eſpérant qu'à la Cour où tout ſe vend, où tout s'achete, elle trouveroit à débiter ſa marchandiſe comme les autres.

Précieuſe parut dans la Capitale des Eſpagnes, le jour qu'on y célébroit la fête de la Patrone de cette

ville. Nous ne décrirons point ici la magnificence de ſon entrée, qui fut ni auguſte, ni ſomptueuſe; mais ſi notre Héroïne ne mit pas dans cette cérémonie toute la majeſté dont elle étoit ſuſceptible, au moins faut-il convenir qu'il ſeroit difficile de voyager d'une maniere plus gaie. On la vit arriver danſant à la tête de huit jeunes filles: elles jouoient toutes du tambour de baſque avec une dextérité ſans égale. Un jeune Bohémien, le plus fameux ſaltimbanque d'Eſpagne, menoit le branle; & cette troupe joyeuſe marchoit environnée d'une foule de peuple qui faiſoit réſonner l'air de ſes acclamations. Les Compagnes de *Précieuſe* étoient toutes jeunes & jolies: l'ajuſtement le plus leſte & le plus galant leur donnoit encore une nouvelle grace, mais *Précieuſe* ſeule fixoit tous les regards. Du milieu du ſon des tambourins, des grelots & des caſtagnettes, on entendoit retentir le nom de *Précieuſe*; celui-ci vantoit ſa beauté & l'élégance de ſa taille: celui-là la ſoupleſſe de ſes attitudes: il s'élevoit des cris d'étonnement & de plaiſir: les femmes accouroient pour la voir, & les hommes pour l'admirer: mais quand elle ſe mit à chanter, un profond ſilence ſuccéda bientôt au tumulte de cette bruyante aſſemblée; & la voix tendre & flexible de la petite Bohémienne excita de nouveau des applaudiſſemens univerſels. Les députés de la fête (1) étoient témoins des ſuccès de *Précieuſe*: ils lui deſtinerent tous d'un commun accord le prix de la danſe, & ils l'inviterent à mener le branle dans l'Egliſe de ſainte Marie, pour y danſer quelques voltes devant l'image de ſainte Anne (2). *Précieuſe* accepta cet offre honorable avec autant de reſpect que de ſatisfaction; & les Bohémiennes prirent le chemin de l'Egliſe où

(1) C'étoit des eſpeces de Marguilliers chargés de décerner le prix des danſes qu'on exécutoit dans les Egliſes pour honorer le Saint dont on célébroit la fête.

(2) On lit dans l'original: Nevaron à hazer la (la dança) en la Jgleſia de Santa Maria delante de la imagen de Santa Ana.

elles épuiſerent à l'envi toutes les reſſources de leur art. Lorſque la troupe eut ſatisfait à la curioſité des ſpectateurs, au-delà même de leurs eſpérances ; *Précieuſe* voulut réunir ſeule tous les ſuffrages ; & après avoir danſé au ſon des caſtagnettes qu'elle agitoit des deux mains, des rigaudons, des *fandangos* & des bourrées, elle acheva de mériter le prix en chantant une romance à ſainte Anne, avec autant d'onction que de légéreté (1).

Le chant de *Précieuſe* ne fit pas moins de plaiſir à tous les fideles, que ſa danſe ne leur en avoit donné. Que Dieu béniſſe cette aimable enfant, diſoient les uns ! quel dommage, s'écrioit un autre, que ce petit Ange ſoit Bohémienne ! En vérité le Ciel ſemble l'avoir faite pour être la fille d'un grand Prince. Quelques-uns ſe répandoient en éloges plus groſſierement naïfs ; laiſſez croître cette petite égrillarde, diſoient-ils, & vous verrez ſi elle fera des ſiennes. Le joli petit filet pour pêcher

(1) Nous ne croyons pas devoir mettre dans la bouche d'une Bohémienne danſant & chantant au milieu d'une Egliſe avec une troupe de voleurs vagabonds, l'eſpece d'hymne en romance qu'elle adreſſe à Sainte Anne. *Cervantès* l'a jugé convenable, & peut-être même édifiant. Chaque peuple a ſa maniere de voir. Nous nous contenterons de l'indiquer pour ne pas trop dénaturer les mœurs nationales des Héros de ce petit roman. Quant à ces danſes dont l'auteur parle avec tant de naïveté & même comme d'œuvres pies ; il croyoit ſans doute que puiſqu'on chante dans les Egliſes, rien n'empêche qu'on ne puiſſe y danſer. Nous avouons en effet que la danſe n'a pas moins la faculté d'exprimer toutes les affections de l'ame que le chant. On peut adorer, demander, remercier, louer, célébrer, gémir par le langage muet de la pantomime, comme par l'accent de la mélodie. Les Sectateurs de la danſe pieuſe s'autoriſent de l'exemple de David, & de celles des Peres aſſemblés pour la tenue des Conciles, dont l'ouverture ſe faiſoit ſouvent par un grand bal, où l'on voyoit danſer des Cardinaux & de ſaints Docteurs, ſans que perſonne en fût ſcandaliſé. Au reſte, nous avons conſervé dans nos Egliſes quelques cérémonies qui tiennent aſſurément de la danſe grave, laquelle peut peindre ſans les dégrader, les objets les plus auguſtes & les plus terribles.

des cœurs ! Certain lourdaut plus galant, mais moins réſervé, ſe permettoit, tantôt une équivoque, tantôt un madrigal ; & toute l'aſſemblée paroiſſoit fort réjouie de la liberté de ce badinage.

Les Vêpres finies, *Précieuſe* ſortit de l'Egliſe, triomphante au milieu de ſes Compagnes ; & comme les exercices de la journée les avoient toutes fatiguées beaucoup plus que de coutume, la Vieille réſolut de faire repoſer ſa petite troupe le reſte de la ſemaine.

La réputation de *Précieuſe* ſe répandit bientôt à la Cour. On n'y parloit que de ſes talens & de ſa beauté ; & quelques Amateurs envoyerent prier la Vieille de ramener ſes filles à Madrid. Elles s'y rendirent dans le même appareil, & vinrent danſer auprès du Palais où elles chanterent des romances & des vaudevilles plus agréables & plus galans les uns que les autres. Envain les jeunes gens les ſollicitoient d'être un peu moins ſéveres dans le choix de leurs couplets, & de les amuſer de quelques chanſons gaillardes ; *Précieuſe*, dont les avis étoient des loix pour ſes Compagnes, rejettoit avec indignation toutes les offres que cette jeuneſſe corrompue ne manquoit pas de leur faire ; & elle ne voulut jamais permettre qu'aucune d'elles franchît les bornes d'une gaité modeſte. Tant de retenue & de ſageſſe dans une fille élevée parmi des Bohémiens, ne faiſoient qu'accroître la curioſité de toutes les perſonnes qui avoient entendu faire l'éloge de ſa figure & de ſes agrémens. On venoit en foule de tous les quartiers de Madrid, & le concours des ſpectateurs fut ſi prodigieux, que lorſque la Vieille faiſoit ſa ronde pour quêter, à peine pouvoit-elle ſuffire à recueillir les pieces de monnoie qui pleuvoient ſur elle de toutes parts. Deux beaux yeux ont ſans doute le pouvoir de réveiller la charité endormie. Plus *Précieuſe* obtenoit de ſuccès, plus l'amour-propre, autant que l'intérêt de la troupe, l'excitoit à faire des prodiges. Je vais chanter, s'écria-t-elle au moment qu'elle achevoit de danſer, je vais chanter (pourvu qu'on nous paye encore) la romance de la Reine Marguerite : on y verra comment cette grande Princeſſe *fut à la Meſſe à Saint Lau-*

rent de Valladolid le jour quelle releva de couches (1). Cette romance a été compoſée par un Poëte du premier ordre : payez & écoutez. A peine eut elle parlé, que les pieces d'argent tomberent comme la grêle. La fauſſe Ayeule eut beſoin de toutes les forces que l'avarice peut rendre à la vieilleſſe, pour parvenir à faire ſa récolte : elle fut des plus abondantes ; & *Précieuſe* ſenſible à tant de généroſité, célébra la convaleſcence & la piété de la Reine Marguerite, avec tout le ſuccès que méritoient ſa voix & les vers qu'elle chantoit (2).

L'enthouſiaſme de l'illuſtre auditoire ne ſe démentit point, & d'un millier de voix il ſe forma un cri qui porta le nom de *Précieuſe* juſqu'aux extrêmités de la Ville. Dans l'inſtant où l'auguſte aſſemblée s'abandonnoit à des tranſports qui tenoient de la folie, le bruit épouvantable des ſpectateurs fit accourir un des Lieutenans de l'Alcade qui revenoit de la campagne. Il s'approche pour calmer, par ſa préſence, cette émeute populaire ; & il voit bientôt que perſonne ne ſonge à troubler l'ordre public. On lui montre *Précieuſe* & ſes Compagnes : il les trouve charmantes, & cette grande rumeur n'a plus rien qui le ſurprenne. Il voudroit bien pouvoir témoigner comme les autres le plaiſir que ce ſpectacle lui donne ; mais comment oſer compromettre devant tant de témoins la gravité de ſon miniſtere? L'Officier de Police ſe contenta donc de faire dire à la Vieille, par un domeſtique, qu'à la nuit tombante elle ne manquât pas de conduire ſes filles chez lui : il étoit bien aiſe de procurer auſſi ce divertiſſement à *Dona Clara* ſa femme. La Vieille promit de s'y rendre, & ſa petite troupe ſe mit en marche pour aller faire les

(1) Il faut avoir vécu en Eſpagne pour imaginer qu'un homme tel que *Cervantès* puiſſe prétendre à fixer l'attention du Lecteur ſur d'auſſi puériles circonſtances.

(2) On me diſpenſera ſans doute encore de les rapporter. Ce fameux Poëte ne nous inſpireroit pas la même admiration à beaucoup près. Quelques *concettis*, de mauvaiſes équivoques, & un mêlange bizarre de ſacré & de profane ; voilà la fameuſe Romance des *relevailles* de la Reine Marguerite.

délices d'un autre carrefour. Déja le peuple s'écouloit dans les rues voiſines, lorſqu'un Page ſuperbement mis s'approche de *Précieuſe*, & lui dit, en lui donnant un rouleau qu'il tenoit à la main: divine Bohémienne! un Auteur auſſi épris du charme de ta voix, que de ton extrême beauté, te prie de chanter la romance que tu trouveras écrite dans le papier que je te préſente. Il regarde comme la plus douce récompenſe de ſes travaux, de devoir ſa réputation au preſtige de tes talens. Peut-être ſes vers contribueront-ils foiblement à la tienne. Il oſe au moins ſe flatter, ſi tu daignes les apprendre, de te donner bientôt le renom de la premiere Romanciere du monde (1). Je les apprendrai très volontiers, répondit *Précieuſe* en ſouriant à ce beau Page, pourvu que ces romances ne contiennent rien qu'une jeune fille ne puiſſe chanter. Si tu veux même que je les paye, nous conviendrons de prix. Je pourrai m'en accommoder par douzaines: bien entendu que *douzaine chantée, douzaine payée:* car tu n'imaginerois pas ſans doute qu'une Bohémienne voulût payer d'avance. Je ſuis abſolument à tes ordres, reprit le Page. A la bonne heure, continua *Précieuſe;* ce ſera mon affaire de choiſir. Comme elle achevoit de parler, quelques jeunes gens qui étoient à la fenêtre au rez-de-chauſſée de la rue, inviterent la Vieille à faire arrêter ſes Filles devant la maiſon. Elles s'avancerent auprès des jalouſies, & virent un grand cabinet magnifiquement meublé, dans lequel pluſieurs Cavaliers ſe promenoient, tandis que d'autres jouoient à toutes ſortes de jeux. Ces Meſſieurs voudroient-ils nous donner audience, dit *Précieuſe*, en graſſayant à la maniere des Bohémiennes; eſpece de coquetterie qu'elles affectent de l'air du monde le plus naturel? A la voix de *Précieuſe*, tous les Cavaliers tournerent la tête; & quand ils apperçurent ce minois charmant, ils quitterent tous leur jeu, pour s'approcher de la fenêtre. Qu'elles entrent, qu'elles

(1) Les Auteurs, dès-lors les très-humbles eſclaves des baladins & baladines qui récitoient leurs ouvrages, étoient dans la dure néceſſité de ne leur parler jamais qu'en Madrigaux.

entrent, les petites Bohémiennes, s'écrierent-ils en battant des mains : nous leur donnerons leurs épingles. Oui-dà, dit *Précieuſe*, ne voudriez-vous pas nous les faire payer trop cher ? Foi de Chevalier, reprit un des plus apparens, perſonne ne ſe permettra rien qui puiſſe vous déplaire. Je vous jure, mon bel Ange, par l'Ordre que je porte (il mit la main ſur celui de *Calatrava*), qu'il n'y en a pas un de nous qui ſoit capable de toucher à la bordure de vos ſouliers. Si tu veux entrer, *Précieuſe*, lui dit une de ſes Compagnes, tu es bien la maîtreſſe : pour moi je ne courrai point le riſque de me mêler dans cette foule d'hommes. Va, va, Chriſtine, reprit la premiere, c'eſt un homme ſeul qui eſt à craindre : quand ils ſont aſſemblés, ils me guériſſent de la peur. Souviens-toi, Chriſtine, qu'une femme qui veut être honnête, le ſera toujours, fût elle au milieu d'une armée. Les occaſions dangereuſes, ce ne ſont pas celle-ci. Entrons, entrons, je vous prends ſous ma protection. Tu parles comme un Docteur, interrompit la Vieille : allons, mes enfans; ces Meſſieurs vous attendent. *Précieuſe* auſſi-tôt ſe mit à la tête des Nymphes, & elles entrerent avec beaucoup d'aſſurance & de gaité. Un Chevalier qui s'approcha de *Précieuſe* pour lui conter fleurette, apperçut dans ſon ſein le papier que le Page venoit de lui donner. Ah ! friponne, lui dit-il, vous recevez déja des billets-doux. Ne le croyez pas, répondit-elle, je les cacherois un peu mieux. C'eſt une romance dont je daigne accepter l'hommage. Je ne l'ai pas encore lue. Comment lue, reprit-il ! Tu ſais donc lire ? Qu'appellez-vous lire, dit la Vieille offenſée ? *Précieuſe* écrit comme un Avocat ; & quand elle ſeroit la fille d'un Alcalde, elle n'autoit pas été mieux élevée. Le Cavalier ouvrit le papier, & vit qu'il renfermoit un écu d'or. Ma foi, s'éria-t-il, le ſtyle eſt rare pour un Poëte ! Quel début ! Tiens, mon enfant: je ſouhaite que l'Auteur ait ſouvent des idées auſſi heureuſes. J'en accepte l'augure, dit *Précieuſe :* il me prend ſans doute pour un de ſes Confreres. Le miracle n'eſt pas que je reçoive ; mais qu'un Poëte me donne, voilà le merveilleux. Si toutes ſes chanſons ſont enrichies de petits ſupplémens de cette eſpece, il n'a qu'à

ſe mettre à traduire toutes les romances des Maures; & qu'il me les envoie l'une après l'autre, je vous promets de leur tâter le poulx. Allons, Seigneur, liſez: voyons ſi le Poëte eſt auſſi brillant que libéral.

Précieuſe eſt ton nom: d'une pierre de prix
N'es-tu pas en effet l'image?
De ſon éclat, du tien, les yeux ſon éblouis;
Elle eſt dure..... ton cœur l'eſt cent fois davantage.
Tu confirmes bien le refrein:
Jamais Beauté ne marcha ſans dédain.
Si dès le printems de ton âge,
Tu nous montres tant de fierté,
Que ſera-ce vers ton été?
Pourquoi, pourquoi faut-il que cet œil qui nous charme,
Imite un baſylic qui tue en regardant?
Ta beauté nous ravit, ta rigueur nous allarme:
Ton joug eſt tyrannique autant que ſéduiſant.
Mais, dis; eſt-il bien vrai que tu reçus la vie
D'un Bohémien qui mandie?
Moins fleuve que ruiſſeau, chétif Mançanarès!
Eſt-ce bien ſur tes bords que ſont nés tant d'attraits?
Précieuſe y naquit, *Précieuſe* te vange:
Ce tréſor
Paſſe l'or
Que roulent dans leur courſe & le Tage & le Gange.
Inſtruite par ton art, *Précieuſe* tu ſçais
Nous dire la bonne avanture;
Aventure funeſte à qui veut de trop près
Conſulter dans tes yeux ces magiques ſecrets.
Si ce n'eſt point une impoſture,
Tes Compagnes cent fois ont forcé la nature
A leur révéler ſes décrets;
Et leurs charmes, dit-on, percent la nuit obſcure
Qui couvre du deſtin les ténébreux arrêts.....
Ah! tes charmes, à toi, ſont plus forts & plus vrais.
Ta magie eſt plus ſimple; elle eſt auſſi plus sûre.
Un regard eſt le taliſman
Qui te ſoumet celui qui t'a vu un inſtant.
Si tu chantes,
Tu m'enchantes:
Si tu danſes, mon ame en ſecret ſuit tes pas;
Elle erre en t'écoutant, ſur tes levres brûlantes;
Et ton ſilence même a pour moi mille appas.
J'étois libre, & voici que je porte une chaîne;
Je ſens que ſur mon cœur toujours tu régneras:
Ce cœur que malgré lui tu retiens dans tes lacs,
Prouve que *Précieuſe* eſt par-tout ſouveraine.

Précieuſe, rubis charmant !
Souffre l'aveu de mon tourment.
C'eſt moi qui t'oſe aimer, moi que l'amour inſpire ;
Moi qui par toi meurs ou reſpire ;
Moi ton humble captif, pauvre & timide amant.

Le mot par lequel il acheve ſa romance, dit alors *Précieuſe*, me paroît de mauvaiſe augure. Les Amants doivent-ils jamais avouer qu'ils ſont pauvres ? *Pauvreté eſt ſi fort ennemie d'amour!* Qui diable t'en a tant appris, petite eſpiégle, dit le Commandeur ? Et qu'ai-je beſoin de Maître, répond *Précieuſe ?* N'ai-je pas une ame & quinze ans ? Je ne ſuis ni manchotte, ni boitteuſe ; eh bien ! mon eſprit ne l'eſt pas davantage. Celui des Bohémiens, comme vous ſavez, eſt toujours précoce. En avez-vous jamais vu de balourds ? La néceſſité de vivre, aiguiſe à chaque pas leur imagination, & je vous aſſure qu'ils ne la laiſſent pas couvrir de rouille. Interrogez mes jeunes Compagnes dont le ſilence paroît ſi hébété : mettez-leur un peu le doigt dans la bouche ; & vous verrez ſi elles ont des dents. Il n'y a point d'enfans parmi nous. Le diable & l'expérience nous en apprennent plus dans une heure, que ne feroit en deux ans un Licentié. Les Cavaliers ne pouvoient ſe laſſer d'admirer la fineſſe & l'eſprit de la petite Bohémienne. On l'environnoit, on l'applaudiſſoit, on la combloit d'éloges ; & chacun ſe piquant à l'envi de libéralité, la collecte fut ſi riche, que jamais la fauſſe Ayeule n'avoit vu tant de pieces d'argent à la fois. La nuit approchoit : douce, contente & rajeunie, la Vieille ramaſſa ſon troupeau, & ſe rendit à la hâte dans la maiſon de Monſieur le Lieutenant, après avoir promis à ces généreux Seigneurs de venir les amuſer quelquefois. Dona Clara attendoit *Précieuſe* comme la roſée de Mai. Elle, ſes Demoiſelles, ſes Duegnes, ſes voiſines & tout leur monde, étoient aſſemblées dans un grand ſallon où elles comptoient les minutes, lorſque les Bohémiennes entrerent. *Précieuſe* brilloit au milieu de ſes Compagnes, comme un flambeau parmi de foibles lumieres. Toutes les femmes ſe leverent pour l'entourer. Les unes l'embraſſoient : les autres conſidéroient ſa taille, ſes yeux, ſa bouche, ſes cheveux & ſes mains. Celle-ci la com-

bloit de bénédiction : celle-là ſouhaitoit d'avoir une fille qui reſſemblât à la jeune Bohémienne. Enfant d'or ! enfant d'eſcarboucles ! céleſte enfant, dit Dona Clara, en l'embraſſant avec tranſport, ſais-tu dire la bonne aventure ? De deux ou trois façons, répondit *Précieuſe*. Eh bien ! continue Dona Clara, par la vie du Lieutenant mon Seigneur ! il faut que tu me diſes la mienne. Oui, oui, interrompit la Vieille, qu'on préſente à ma fille la paulme de la main, & qu'on lui donne une piece pour faire la croix (1); nous verrons s'il y a un Docteur dans toute l'Eſpagne qui ſache parler comme cette merveille. La Dame Lieutenante mit la main dans ſa poche, & après s'être fouillée quelque tems, elle découvrit qu'elle n'avoit pas un double : ſes Duegnes & ſes voiſines ne furent pas plus heureuſes dans leurs recherches. Le vieux Ecuyer de Dona Clara avoit bien quelques maravédis (2); mais cette monnoie n'étoit pas recevable pour le ſuccès de l'opération magique. Je ſais bien, dit *Précieuſe*, que toutes les croix ſont bonnes, comme croix; mais celles d'or ou d'argent ſont aſſurément les meilleures. Il faut que *vos Seigneuries* ſachent que faire la croix dans la paulme de la main avec une monnoie de cuivre, c'eſt vouloir affoiblir la verru de la bonne avanture, au moins de la mienne : mon avis eſt donc d'opérer avec une piece d'or ou tout au moins d'argent. Tenez, Meſdames, je ſuis comme les Sacriſtains qui ſautent de joie, lorſque l'offrande eſt bonne. Eh bien Seigneur *Contreras*, dit alors une Dame du voiſinage en s'adreſſant à ſon Ecuyer, n'auriez-vous pas ſous la main quelque réal de quatre ? Prêtez-le-moi : je vous le ferai rendre par le Docteur mon mari, dès qu'il ſera de retour. Le bon *Contreras* crut que ſa Maîtreſſe avoit perdu la raiſon, & il ne fit pas ſemblant d'entendre ce qu'elle venoit de lui dire. Une jeune

(1) Lorſque les Bohémiennes veulent dire la bonne aventure à quelque dupe, elles commencent par faire une croix dans la paulme de ſa main avec une piece de monnoie d'or ou d'argent.

(2) Monnoie de cuivre.

fille, témoin de l'embarras de cette opulente assemblée ; & qui mouroit d'impatience de voir la Prophétesse en action, s'approcha de *Précieuse*, & lui offrit avec beaucoup de timidité, son dé d'argent ; supposé que cette *berloque* pût suppléer au défaut d'une piece de monnoie. Allons, allons, ma fille, dit la Vieille en colere, prends toujours & dépêchons-nous. Il se fait nuit, *& leurs Seigneuries* ne me paroissent pas trop en train de s'amuser. *Précieuse* alors prit le dé, avec lequel elle fit cinq ou six figures mystérieuses dans la main de Madame la Lieutenante ; & affectant toute la gravité d'une Magicienne qui va dévoiler les secrets de l'avenir, elle chanta une romance prophétique, dont tout l'auditoire parut fort pénétré (1).

Les Bohémiennes étoient sur le point de prendre congé, lorsque Monsieur le Lieutenant parut. Ses femmes se mirent à lui raconter toutes à la fois, les prodiges dont elles venoient d'être témoins ; & il conjura *Précieuse* de ne pas le priver du plaisir de la voir & de l'entendre. Elle eut la complaisance de recommencer ses exercices : tous les spectateurs se livrerent encore

(1) Nous ne traduirons point cette Romance : elle ne contient que les puérilités dont les Diseuses de bonne aventure ont coutume de bercer les sots qui les payent. Ces inepties sont à peu-près les mêmes dans tous les lieux & dans tous les tems ; & il ne faut pas croire qu'elles aient disparu avec les siécles d'ignorance. Les amateurs peuvent en apprendre les formules tecniques, à la source même ; encore aujourd'hui, dans le dix-huitieme siecle, dans le plus lumineux & le plus philosophique des siécles, au milieu de la Capitale des Gaules, on y voit des femmes de la plus grande distinction, des esprits forts femelles, des prodiges de science, de systêmes & de philosophie, faire vaticiner pour un écu dans un entresol de la rue des Mauvais-Garçons, une sorciere qui rassemble à leurs yeux le futur contingent dans du marc de caffé ou dans un verre d'eau. Ces Dames partagent ainsi leurs loisirs, de meilleure foi du monde, entre les connoissances les plus abstraites & les plus sublimes, entre les conversations des Gens de Lettres & des Savans qu'elles ne se contentent plus de protéger, mais qu'elles éclairent, & les mystérieux entretiens de ces Prophétesses à six francs par leçon.

aux démonſtrations de la joie la plus vive ; mais l'Officier de judicature n'oſant point dérider ſon front, ſe contenta de maintenir pour bien & juſtement données, toutes les louanges qu'on prodiguoit aux rares talens de la petite Bohémienne. Il ne voulut pas néanmoins s'en tenir aux éloges. Il mit la main dans ſon eſcarcelle, & la retirant auſſi vuide qu'elle y étoit entrée, il ſe retourna vers ſa femme, & lui dit avec beaucoup de majeſté : Madame la Lieutenante ! donnez, je vous prie, quelques réaux à l'aimable *Précieuſe*. Seigneur Lieutenant, répondit-elle, j'aurai l'honneur d'apprendre à Votre Grace, qu'entre toutes les Dames qui compoſent cette noble aſſemblée, nous n'avons pû trouver un réal : mais *Précieuſe* reviendra, & nous la régalerons mieux un autre jour. Permettez-moi, Meſdames, de dire à Vos Seigneuries, interrompit *Précieuſe*, que je ne ſuis pas la maîtreſſe de donner mon tems pour des bénédictions. Avec tout le reſpect que votre petite ſervante a pour vous, ne l'attendez plus ſi vous ne la payez pas : mais non, ajouta-t-elle avec un ſourire malin, & en faiſant une grande révérence ; je reviendrai pour faire ma cour à tant d'illuſtres perſonnes. Allons, allons, Monſieur le Lieutenant, fouillez-vous bien : vous trouverez quelques réaux. Il faut que chacun vive de ſon mérier. N'établiſſez point de nouveaux uſages ; car ils iroient à vous faire mourir de faim. Que vous en coûtera-t-il pour nous récompenſer ? Un petit tour de bâton de plus. Je ne ſuis qu'un enfant ; mais j'ai toujours entendu dire que chaque Office doit rapporter à celui qui l'exerce au moins de quoi en acheter un meilleur. C'eſt ainſi que penſent les Concuſſionaires, dit Monſieur le Lieutenant ; mais un bon Juge n'a d'autre titre pour mériter un poſte plus lucratif, que d'avoir rempli le ſien avec honneur. Par la vie de votre auguſte Epouſe, reprit *Précieuſe*, Votre Seigneurie parle comme un Canoniſé ! Il faut que je coupe un morceau de votre robe pour en faire des reliques. La rare merveille de trouver ſur la légende un Saint de votre métier ! C'eſt aſſez ma fille, reprit le Lieutenant, je ferai ſi bien que Leurs Majeſtés ſouhaiteront de te voir. Oh ! oh !

continua *Précieuſe*, peut-être voudroient-elles me faire ſervir de bouffon. Il y en a bien aſſez à la Cour, ſans appeller des Bohémiennes. Je me trouve à merveille telle que je ſuis : pauvre & contente ; & que le Ciel diſpoſe de mon ſort.

Enfant, dit la Vieille, ne t'égoſille pas davantage. Tu en ſçais plus que je ne t'en ai appris. Parle de choſes dont ta jeuneſſe te permet de parler ; & ne t'aviſe pas de grimper ſur des hauteurs d'où il n'y a perſonne qui ne riſque de faire une chûte à ſe caſſer le cou. Elles ont le Diable au corps, toutes ces Bohémiennes, dit alors le Lieutenant, tandis qu'elles faiſoient leurs révérences. Et mon dé, s'écria la petite Fille, qui avoit prêté le ſien ? Avec quoi veut-on que je travaille ? Va, va, répondit *Précieuſe*, tu peux t'en pourvoir d'un autre, ou renoncer à coudre juſqu'à l'hiver prochain. Je te promets de revenir, & de te dire plus de bonnes & de mauvaiſes aventures qu'il n'y en a dans tous les Livres de Chevalerie. A ces mots, elles ſortirent de la maiſon, & ſe joignirent à une troupe de Journalieres qui ont coutume de retourner dans leurs Villages à l'heure de l'*Ave Maria*. La Vieille ne manquoit jamais de voyager ſous cette eſcorte, tant elle avoit peur qu'on ne lui eſcamotât *Précieuſe*.

Un jour que les Bohémiennes revenoient à Madrid de grand matin, elles rencontrerent dans un petit vallon éloigné de la Ville de près d'une demi-lieue, un jeune homme leſtement mis, qui portoit une dague & une épée d'or, & dont le chapeau étoit orné d'un riche cordon, & ſurmonté de plumes de diverſes couleurs. Les Bohémiennes s'arrêterent pour le conſidérer, étonnées de voir ce beau garçon marcher à pied & tout ſeul dans la campagne, avant le lever du ſoleil. Il s'approche de la troupe, & s'adreſſant à la Vieille ; par ta vie, ma bonne Mere, lui dit-il, je te conjure de me ſuivre avec *Précieuſe*, à vingt pas d'ici : il faut que je vous entretienne un moment : ſoyez certaines l'une & l'autre, que vous ne ſerez pas fâchées de m'avoir accordé cette grace. A la bonne heure, répondit la Vieille, pourvu que je ne perde pas mes filles de

vue. Il ſeroit inutile, dit le Cavalier, de l'air du monde le plus intéreſſant, de chercher à déguiſer les motifs de la démarche que je fais aujourd'hui. Vous m'avez inſpiré, belle *Précieuſe*, la plus violente paſſion ; & c'eſt pour vous en faire l'aveu, que je vous ai prié de m'écouter un inſtant. Je ne vous cacherai pas que j'ai fait pour vaincre mon amour, tous les efforts dont ma raiſon a été capable ; mais plus je cherchois à combattre les ſentimens de mon cœur, plus il ſe rempliſſoit de votre image. Vous voyez, continua-t-il en ouvrant ſon manteau, que je ſuis Chevalier d'un des Ordres les plus célèbres de l'Eſpagne. Mon nom eſt Dom Juan de Carcamo. Unique héritier d'une famille opulente, ma fortune doit un jour égaler ma naiſſance. Mon pere eſt à la Cour, où il eſt à la veille d'obtenir une Charge diſtinguée ; & quoique ma maiſon ne le cede à aucune autre en ancienneté, je voudrois être né le plus grand Seigneur de Madrid, pour élever *Précieuſe* autant qu'elle en eſt digne. Il ne ſauroit entrer ni impoſture, ni raillerie dans le ſerment que je vous fais de vous conſacrer le reſte de mes jours ; & je vous jure par ce que je ſuis, que je veux les employer à vous ſervir de la maniere que vous l'ordonnerez : car je n'ai plus d'autre volonté que la vôtre. Si vous avez quelque confiance en mes paroles, la paix va renaître dans mon cœur ; mais ſi vous prenez mes proteſtations pour des fleurettes, il n'y a point d'extrémités auxquelles mon déſeſpoir ne puiſſe me porter. La maiſon de mon pere eſt dans la rue de Tolede. Il eſt aſſez connu, pour qu'il vous ſoit aiſé de ſavoir ſi je vous en impoſe. Voilà cent écus d'or que je vous prie d'accepter : celui qui vous a donné ſon ame toute entiere, doit trouver une grande douceur à vous faire hommage de ſa fortune. Tandis que Dom Juan parloit, *Précieuſe* ne ceſſoit de le conſidérer avec la plus grande attention. La figure, la taille, l'air & le langage du Chevalier lui inſpiroient malgré elle, un ſentiment de joie qu'elle avoit beaucoup de peine à contenir. Ma mere, dit-elle à la Vieille, en ſe tournant de ſon côté pour diſſimuler ſon émotion, voulez-vous me permettre de répondre à Dom

ruan ? Parle, ma fille ; parle, répondit la fauſſe Ayeule : Je m'en rapporte abſolument à ta ſageſſe. Seigneur Chevalier, continua *Précieuſe*, je ne ſuis qu'une pauvre Bohémienne ; mais il y a dans cette petite tête-là, je ne ſais quel inſtinct qui m'éleve toujours au-deſſus de ma condition. Les menſonges de la galanterie ne peuvent me leurrer : les préſens ni les promeſſes ne ſauroient m'émouvoir. Si je ſuis très-jeune, j'oſe vous aſſurer que ma raiſon ne l'eſt pas. Je n'ignore point que l'amour eſt un tranſport impétueux qui met hors de lui-même un homme nouvellement épris. La poſſeſſion de l'objet qu'il recherche, lui paroît renfermer tous ſes deſirs ; mais à peine l'a-t il obtenue, que les dégoûts & les chagrins ſuccédent à ces douces chimeres. Les yeux une fois ouverts, ſa tendreſſe ſe change en mépris ; & la malheureuſe qu'il adoroit, n'eſt bien-tôt plus qu'un objet d'horreur. Ces réflexions m'ont inſpiré tant de crainte, que loin de croire aux paroles, je douterois même des œuvres. Mon innocence eſt le ſeul tréſor que je poſſede : elle eſt heureuſement à l'épreuve des promeſſes & des dons. La vertu qui peut s'acheter, eſt toujours de bien peu de prix ; & il n'y a ni ruſes, ni trames, ni ſermens, ni complots qui puiſſent corrompre la mienne. L'innocence eſt une fleur, dont l'imagination même peut ternir l'éclat. Voyez comme la roſe ſe fane, lorſqu'elle eſt détachée du roſier ! Tel eſt le ſort de cette belle fleur ; celui-ci la touche, celui-là la ſent, un autre la cueille ; elle meurt dans les mains d'un ruſtre. Seigneur Chevalier ! ſi vous êtes venu pour conquérir *Précieuſe*, je vous préviens qu'elle ne tombera que ſous le joug ſacré du mariage. Sa défaite alors loin de lui coûter des regrets, ſera pour elle une ſource de joie. Je ſerai votre femme, ſi vous voulez être mon époux ; & quelque téméraire que mon projet puiſſe vous paroître, j'ai cependant encore l'audace d'exiger des conditions. Il faut d'abord que je ſache ſi vous êtes réellement Dom Juan de Carcamo : cette certitude une fois acquiſe, je veux que vous quittiez la maiſon de votre pere pour les tentes des Bohémiens. Vous menerez pendant deux ans la même vie que nous :

ce

ce tems ſuffira pour eſſayer nos humeurs. Si nous nous convenons, je ſerai votre épouſe (1); mais croyez que juſqu'alors je ne ſerai que votre amie. Peut-être que dans le cours de ce noviciat, Dom Juan pourra recouvrer la vue que je lui ai fait perdre, ou qui me paroît du moins fort offuſquée. Peut-être fuira-t-il alors ce qu'il pourſuit avec tant d'ardeur; & peut-être, Seigneur Chevalier, rougirez-vous un jour d'avoir aimé *Précieuſe*.

Si vous voulez, à ce prix, vous enrôler ſous mes drapeaux, vous en êtes le maître. Votre ſort eſt dans votre main; mais n'eſperez jamais de toucher la mienne à d'autres conditions. Dom Juan ravi de voir que *Précieuſe* avoit autant d'eſprit que de beauté, ne manifeſtoit ſon étonnement que par des ſignes d'admiration & de plaiſir. La Bohémienne s'appercevant de ſon embarras, & qu'il n'avoit pas même la force de répondre, pourſuivit en ces termes: je ſais, Seigneur Chevalier, qu'on ne décide pas dans un inſtant une affaire d'une auſſi grande importance. Retournez chez votre pere, & réfléchiſſez à loiſir ſur le parti que vous voulez prendre. Il vous ſera libre de m'entretenir dans le même lieu, lorſque nous reviendrons de Madrid. Quand le ciel me deſtine à vous aimer juſqu'au tombeau, ma chere *Précieuſe*, répondit le Chevalier, je regarde vos moindres volontés comme des loix; mais j'avoue que ce que vous exigez aujourd'hui de mon amour, ne me ſeroit jamais venu dans la penſée. J'accepte cependant avec tranſport tout ce que vous me propoſez. Regardez-moi dès ce moment comme Bohémien. Je me ſoumets à toutes les épreuves que vous voudrez me faire ſubir, & vous me trouverez le même dans tous les tems. C'eſt à vous de fixer le jour où je dois embraſſer ma nouvelle profeſſion; il ne viendra jamais

(1) Tout ceci n'a rien contre la vraiſemblance en Eſpagne, où les mariages diſproportionnés ſont d'autant moins rares, qu'un jeune homme & une fille n'ont pour ſe marier, qu'à le vouloir.

assez tôt pour mon impatience. Je vais prérexter un voyage de Flandre. Mon pere abusé par un dessein qui ne sauroit manquer de flatter son inclination, m'offrira de lui-même les sommes nécessaires pour l'entretien d'un homme de mon rang, & j'ose croire que vous voudrez bien en disposer. S'il m'est permis de vous demander déja quelque grace, je vous conjure de vous informer dès aujourd'hui de la vérité de tout ce que je vous ai dit sur ma naissance & sur ma fortune, & de ne plus retourner à Madrid; car je tremble que dans le tumulte de cette Capitale, quelque événement ne m'enleve ma chere *Precieuse*. Doucement, Seigneur Chevalier, interrompit la jeune Bohémienne, je regarde la liberté comme le plus grand des biens. N'exigez rien de moi qui puisse y porter atteinte; mais ne craignez pas non plus que j'en abuse: je saurai m'en servir sans jamais sortir des bornes de l'honnêteté. La premiere loi que je me permets de vous imposer, est celle d'une confiance aveugle. Un peu de jalousie ne sauroit déplaire; mais l'extrême jalousie est une injure, lorsqu'elle est sans aucun fondement. Enfant, dit la Vieille, confondue, je suis épouvantée de ta pénétration. Il n'y a pas un Professeur à Salamanque en état de parler, comme tu fais, d'amour, de mariage, de vertu, de confiance. On te prendroit pour une de ces possédées qui parlent Latin sans l'avoir jamais sçu. Je crois en vérité que tu me feras devenir folle. Bon, bon, ma grand'mere, répondit *Précieuse*, vous en verrez bien d'autres. Toutes les choses que vous venez d'entendre ne sont que des niaiseries en comparaison de celles qui me restent à dire. Plus *Précieuse* parloit, plus l'amoureux Chevalier s'enflammoit pour la jeune Bohémienne. Après de nouvelles protestations de la part de Dom Juan, il fut convenu qu'il se trouveroit dans huit jours au même endroit, pour rendre compte de l'état de ses affaires, & que *Précieuse* profiteroit de ce tems-là pour aller aux informations. Le Chevalier prit alors une bourse de brocard, & la présenta à la Vieille, en l'assurant qu'elle contenoit cent écus d'or. *Précieuse* voulut s'opposer à la générosité de Dom Juan:

tais-toi, tais-toi, petite ſotte, dit la Grand'Mere avec précipitation, ce préſent n'a rien qui ne doive te flatter. La meilleure preuve que le Seigneur Chevalier eſt vaincu, c'eſt qu'il rend les armes. Veux-tu d'ailleurs que nous dérogions à la qualité de Bohémiennes ? Veux-tu qu'on nous reproche d'attaquer des uſages conſacrés depuis tant de ſiecles ? Que je refuſe cent écus ! moi ! comme ſi l'on ne pouvoit pas les coudre dans les plis de quelque vieille mante ! Et ſi quelqu'un de nos parens ou de nos camarades venoient à tomber entre les mains de la Juſtice ! crois-tu qu'il y ait faveur auprès des Juges qui vaille celle des écus ? Trois fois d'infâmes calomniateurs m'ont accuſée de pluſieurs crimes : trois fois je me ſuis vue prête à monter ſur l'âne pour y être fuſtigée : eh bien ! une écuelle d'argent me ſauva d'abord les étrivieres : un collier de perles m'épargna la ſeconde épreuve, & quarante écus déterminerent le Juge à me diſpenſer de la troiſieme. Nous exerçons une profeſſion périlleuſe, ſujette à mille diſgraces, à mille contre-tems : ſonge qu'au milieu des dangers dont elle eſt environnée, il n'y a pas de meilleur défenſe pour nous, que les invincibles armes du grand Philippe. Pour un doublon à deux faces, celle du plus lugubre Procureur ſe déride à l'inſtant ; la joie ſe répand ſur les viſages ſiniſtres des Alguazils, ces véritables harpies des pauvres Bohémiens ; car ils nous pourſuivent avec plus d'acharnement que les voleurs de grands chemins. Quelques déguenillés que nous ſoyions, jamais ils ne veulent nous croire pauvres. Ils diſent que nos habits reſſemblent aux caſaques des *Gavaches de Velmont*, bien déchirées & bien couſues de piſtoles ; &..... Par ma vie, Grand'Mere, interrompit *Précieuſe*, en voilà bien aſſez. Vous vous appuyez de plus d'autorités pour garder les cent écus, que les Empereurs n'ont jamais fait de loix. Gardez-les donc : que tout bien vous en arrive, & plût à Dieu que vous n'euſſiez jamais beſoin de leur faire voir le jour ! il eſt cependant juſte d'en faire part à nos Compagnes, qui doivent bien être ennuyées de nous attendre ſi long-tems. Tu veux railler, ſans doute, reprit la Vieille ? Je t'aſſure qu'elles ven

ront de ces écus, comme elles verront le Grand Turc. Ce bon Seigneur va bien bientôt nous mettre d'accord: il prendra la peine de regarder s'il ne lui reſte pas quelques réaux, avec leſquels je pourrai ſatisfaire ces pauvres enfans. Dom Juan effectivement les ayant appellées, leur diſtribua le reſte de ſa bourſe; & les Bohémiennes furent plus contentes qu'un Auteur dramatique qui réuſſit aux dépens de ſon rival.

Avant de ſe ſéparer, *Précieuſe* voulut que Dom Juan ſe nommât déſormais *André Chevalier*. Il n'oſa pas embraſſer la jeune Bohémienne en lui faiſant ſes adieux; mais ſon ame entiere étoit dans ſes regards, & *Précieuſe* ne vit pas ſans émotion ce qu'il en coûta à l'amoureux André pour reprendre le chemin de Madrid.

Les Bohémiennes ne tarderent pas à le ſuivre, & notre Héroïne n'eut rien de plus preſſé que de chercher la maiſon de Dom Juan de Carcamo. Tandis qu'elle s'informoit de la route qu'elle devoit tenir, le Page Poëte aborda *Précieuſe*, & lui demanda comment elle avoit trouvé les couplets: avant de vous répondre, dit la jeune Perſonne, jurez-moi par la vie de ce que vous aimez le plus, que vous me direz la vérité. Je vous le promets, reprit le Page, quand je devrois perdre la mienne; eh bien, dites-moi, ajouta-t-elle, ſi vous êtes en effet Poëte? Ma foi, continua le Page, ſi je le ſuis, c'eſt aſſurément par hazard. Sachez, *Précieuſe*, que peu de gens ſont dignes de ce nom, qu'on proſtitue aujourd'hui avec tant de facilité. Je ne ſuis donc pas Poëte, mais j'aime la poéſie. Il eſt vrai que lorſque j'ai beſoin de quelques vers, je ſuis aſſez heureux pour n'être pas obligé d'avoir recours à la verve d'un autre. A Dieu ne plaiſe cependant que je prétende à la qualité de Poëte! Seroit-ce donc un ſi grand mal, interrompit *Précieuſe?* Non ſans doute, reprit le Page; mais je tiens qu'il eſt prudent de l'être *incognito*. On doit uſer de la poéſie comme d'un joyau de prix qu'il ne faut pas montrer tous les jours, ni à toutes ſortes de perſonnes. Je la comparerois encore à une belle fille, qui doit avoir autant de retenue & de diſcrétion que d'honnêteté. La poéſie aime la retraite, la ſolitude & la

paix de la campagne. Les fontaines, les prairies, les arbres & les fleurs, ſont les ſpectacles dont elle eſt enchantée. C'eſt du ſein de ces agréables aſyles qu'elle réjouit les hommes en les éclairant. Vous faites un beau portrait de la poéſie, interrompit *Précieuſe*. J'ai néanmoins entendu dire que cette pauvre Dame a l'air d'une eſpece de mendiante. Au contraire, dit le Page; tous les Poëtes ſont riches, & vivent contens de leur état; Philoſophie à laquelle peu d'hommes doivent ſe flatter d'atteindre : mais dis-moi, *Précieuſe*, qui peut t'engager à me faire de pareilles queſtions ? Ma foi, reprit-elle, j'ai toujours regardé les Poëtes comme des gueux; & je ne vous cache pas que l'écu d'or que j'ai trouvé enveloppé dans votre romance, m'a cauſé la plus grande ſurpriſe; mais à préſent que je ſais que vous n'êtes qu'un amateur, je ne ſerois pas étonnée que vous euſſiez des doublons, quoique ce penchant à faire des couplets me faſſe un peu douter de votre opulence. Un faiſeur de vers n'a jamais ſu ni gagner de l'argent ni conſerver celui qu'il avoit. Vous vous trompez, dit le Page : je fais quelquefois des vers, & je ne ſuis ni pauvre ni riche; mais ſans compter & recompter mes écus, comme les Génois font leurs convives, je ſuis très en état de donner une piſtole, lorſque la fantaiſie m'en prend. Tiens, perle de Bohémiennes, prends encore ce papier & ce qu'il renferme, ſans t'embarraſſer ſi je ſuis Poëte ou ſi je ne le ſuis pas. Celui qui te prie d'accepter cette bagatelle, voudroit être aſſez riche pour t'offrir les tréſors de Midas. *Précieuſe* prit le papier, & ſentit qu'il enveloppoit quelque doublon. Ce papier, dit-elle, durera longues années, car il a deux ames; celle de l'argent, qu'on peut à bien juſte titre appeller une ame, & celle des vers qui ſont toujours remplis d'*ames & de cœurs*. Gardez la premiere, Monſieur le Page, ou je ne reçois point la ſeconde. Je veux bien vous accepter pour Poëte, mais non pour bienfaiteur. A ces conditions, nous ferons amitié qui dure. Puiſque tu veux abſolument que je ſois pauvre, reprit le Page, ouvre ce papier, & rends-moi l'écu. Lorſqu'il aura touché tes belles mains, je le conſerve.

rai précieuſement toute ma vie. La Bohémienne le lui rendit en ſouriant, & le Page ſe retira tranſporté de joie, perſuadé que puiſque *Precieuſe* le traitoit avec tant de douceur & de familiarité, il lui étoit permis de concevoir quelques eſpérances.

La Vieille ne voulut point que ſes filles s'arrêraſſent nulle part. L'eſſentiel étoit de trouver la maiſon du pere de Dom Juan. Elles apperçurent vers le milieu de la rue un balcon doré, devant lequel étoit aſſis un homme de cinquante ans, de l'extérieur le plus impoſant & le plus noble, qui portoit une croix rouge ſur ſon manteau. Dès que le Commandeur vit approcher les Bohémiennes, il les appella. Dans l'inſtant quelques Cavaliers accoururent à la fenêtre, & *Précieuſe* reconnut parmi eux l'aimable André, qui, à l'aſpect de ſa Maîtreſſe, fut ſaiſi d'un treſſaillement univerſel. Lorſque la petite troupe entra dans la ſalle, le Maître de la maiſon prit *Précieuſe* par la main; voici ſans doute, dit-il, en la préſentant aux autres Cavaliers, la jeune Bohémienne dont la beauté fait tant de bruit? C'eſt elle-même, reprit André; je n'ai jamais vu une ſi belle perſonne. Les galanteries des hommes ne m'aveuglent point, interrompit *Précieuſe:* je ne me crois pas dépourvue de quelque gentilleſſe; mais auſſi je me connois trop pour oſer prétendre à la beauté. Par la vie de mon petit Dom Juan, dit le Commandeur, tu es encore mille fois plus belle qu'on ne le publie. Quel eſt donc ce petit Dom Juan, reprit *Précieuſe?* C'eſt ce Chevalier qui eſt auprès de toi, répondit le Commandeur. Franchement, continua la jeune Bohémienne, je croyois que vous juriez par la vie de quelque marmouſet. Voyez un peu quel brin d'enfant! Ma foi, ce petit Dom Juan eſt aſſez grand pour avoir une femme; & ſi je m'en rapporte à certaines lignes que j'apperçois ſur ſon front, il ne s'écoulera pas trois ans qu'il n'en ait une ſelon ſon cœur. Comment donc, s'écria l'un des Cavaliers, la petite ſait deviner par les lignes! Oui, ſans doute, dit *Précieuſe;* ce que je vois de mes deux yeux, je le devine ſur la main. Quant au petit Dom Juan, je connois à merveille, ſans lignes ni raies, qu'il

eſt très enclin à l'amour, bouillant, jaloux & grand faiſeur de promeſſes. Je ne ſais pas trop s'il ne ſeroit même pas un peu menteur. Il doit entreprendre dans quelques jours un grand voyage ; mais le cheval, & celui qui le ſelle, ont des idées bien différentes. Tel penſe aller au nord, qui prend quelquefois le chemin du midi. L'homme propoſe, & Dieu diſpoſe. En vérité belle *Précieuſe*, dit Dom Juan, tu pénetres, à bien des égards, ma ſituation ; mais ton doute ſur ma ſincérité ne feroit pas l'éloge de tes connoiſſances. Je me pique au contraire d'être vrai, & je pouſſe cette prétention juſqu'au ſcrupule. Rien n'eſt, au reſte, mieux deviné que mon voyage ; car j'eſpere partir pour la Flandre dans cinq ou ſix jours. Je ne ſais pourquoi tu imagines que je pourrai bien changer de route : ma réſolution eſt priſe, & rien au monde n'eſt capable de l'ébranler. Mettez que je n'aie rien dit, interrompit *Précieuſe*, je ne me donne point pour une Prophéteſſe infaillible ; mais à force de prédire, je ne laiſſe pas de deviner. J'ai auſſi l'amour-propre de croire que mes conſeils valent quelquefois encore mieux que mes prédictions ; & ſi vous voulez que je vous parle ſérieuſement, vous ne feriez peut-être pas mal de ſuivre celui que je vais vous donner. Sans prétendre vous allarmer ſur le ſuccès de votre voyage, ne feriez vous pas plus ſagement de reſter à Madrid, pour y être la conſolation de votre pere ? Je n'approuve pas cette grande entrepriſe, dans un âge auſſi tendre. Laiſſez croître votre barbe avant de vous expoſer aux travaux de la guerre. Du caractere dont je crois que vous êtes, vous avez aſſez à combattre chez vous. Commencez par vaincre vos fougues & vos tranſports : entendez-vous Monſieur l'impatient ? Que ceci vous ſerve d'avis, & ſoyez ſur-tout auſſi vrai que vous vous vantez de l'être. Je t'ai déja dit, belle *Précieuſe*, que rien n'étoit capable de me faire changer de réſolution. Tu me ferois la plus grande injuſtice de douter un moment de ma ſincérité. *Ce que je promets aux champs, je le tiens à la Ville.* En voilà ſur ma bonne aventure plus que je ne voulois en entendre. Je laiſſe à mon pere le ſoin de

récompenſer ton éloquence par quelques marques de généroſité ; car j'ai donné ce matin tout mon avoir à de pauvres Dames. Tandis qu'il parloit, *Chriſtine*, l'une des Bohémiennes, diſoit tout bas à ſes Compagnes dans un coin de la ſalle : par ma vie, mes enfans, voilà le Chevalier de ce matin : mais, chut ! peut-être n'eſt-il pas bien aiſe qu'on le reconnoiſſe. Il veut parler ſans doute des réaux qu'il nous a donnés (Elles ignoroient le don de la bourſe). Allons donc, reprit une des filles, n'entends-tu pas qu'il parle de Dames ? Aſſurément nous ne le ſommes point, & il proteſte qu'il ne ment jamais. On vit alors entre la Vieille, tranſportée de joie des informations qu'elle avoit priſes auprès des domiſtiques. Dépêchons-nous, ma fille, dit-elle. Il eſt tard : tu as beaucoup à faire, & encore plus à dire. Qu'eſt-ce donc, demanda *Précieuſe ?* Y a-t-il fille ou garçon ? Garçon, garçon, reprit la Vieille en regardant Dom Juan, & des plus jolis. C'eſt maintenant que tu vas deviner des choſes admirables. Va, va, tout ira bien : perſonne n'en mourra : les couches ont été heureuſes, & l'*Infant* eſt beau comme le jour. Quoi, dit le Commandeur tout ſurpris ! y a-t-il quelque grande Demoiſelle qui ait accouché *incognito ?* Baſte, reprit la Vieille, la choſe eſt ſi ſecrette, qu'il n'y a que *Précieuſe* & moi qui le ſachions. A Dieu ne plaiſe qu'on veuille le ſavoir, interrompit ſérieuſement un des Cavaliers ! mais que je plains la malheureuſe qui a pu confier ſon honneur à vos langues maudites ! Nous ne ſommes pourtant pas ſi noires que vous pourriez le penſer, dit *Précieuſe* avec une eſpece de colere ; & il y a tel perſonnage des plus huppés & des plus graves, à qui nous pourrions le diſputer en fait de diſcrétion & d'honnêteté. Allons-nous-en, mes amies, on nous eſtime ici fort au-deſſous de notre valeur. Ne te fâche pas, mon enfant, interrompit le Pere, je veux être ton Chevalier. Ton heureuſe phiſionomie ſuffit pour ſervir de caution à toute la petite troupe. Point d'humeur, belle *Précieuſe*, lorſqu'il s'agit de chanter & de danſer. Voilà une piſtole d'or à deux têtes, dont il n'y en a pas une qui vaille aſſurément la tienne,

quoique ce ſoit deux têtes couronnées. A la vue de ce beau métal, la Vieille fit une grande révérence à *Précieuſe*, & vint lui offrir un tambour de Baſque, en la priant, avec beaucoup de douceur, d'amuſer la compagnie. La Bohémienne déſarmée, prend le tambour, l'agite des deux mains, fait trois ou quatre cabrioles pour donner le ſignal à ſes Compagnes, & toutes enſemble ſe mettent à exécuter leurs danſes les plus voluptueuſes & les plus vives. *André* jouiſſoit avec délice des attitudes & des graces de la jeune Bohémienne. Ses yeux enflammés d'amour & de joie, ſuivent tous ſes mouvemens, de quelque vîteſſe qu'elle les multiplie. Il s'énorgueillit de chaque éloge qu'il entend donner à l'objet de ſon amour, & ſemble triompher de la ſupériorité de *Précieuſe* ſur ſes Compagnes. Dom Juan étoit dans cette ſorte d'extaſe, lorſqu'un petit accident vint troubler ſes plaiſirs. La Bohémienne animée par les regards du nouveau Bohémien, danſoit avec tant d'ardeur, qu'elle laiſſa tomber le papier que le Page lui avoit donné. Un Cavalier le ramaſſa & l'ouvrit. Ah, ah, s'écria-t-il, ce ſont des vers. Liſons, liſons : *Précieuſe* d'abord un peu embarraſſée, s'arrêta, & courant à celui qui tenoit le billet, elle demanda qu'on le lui rendît ſans le lire. Plus elle faiſoit d'inſtances, plus elle excitoit la curioſité des ſpectateurs. *André* ſurtout étoit dans une agitation qu'il ſeroit difficile de peindre. Heureuſement que le Cavalier ne lui donna pas le tems de laiſſer éclater ſon impatience; il lut à haut voix cette eſpece de madrigal.

Vil inſtrument (1) ! quand ma Dame te touche,
Les perles naiſſent ſous ſes doigts.
Lorſqu'elle agite l'air du doux ſon de ſa voix,
Zéphir cueille les fleurs qui ſortent de ſa bouche.
Sa danſe appelle les deſirs :
Ses yeux reſpirent la tendreſſe.....
Amour ! amour ! que de plaiſirs,
Sans les conſeils de la ſageſſe !

(1) *Un Tambour de Baſque.*

Parbleu, continua le Lecteur, le Poëte n'eſt pas ſans talent. Ce n'eſt pas un Poëte qui a fait ces vers, interrompit la Bohémienne, c'eſt un jeune Page d'une figure charmante. Qu'as-tu dit, *Précieuſe?* qu'as tu dit? Chaque mot eſt un coup de poignard dans le cœur du malheureux André qui t'écoute. Imprudente! tourne les yeux, & vois ton amant immobile ſur ſon ſiége, pâle, tremblant & défiguré. Oſes-tu te permettre ce badinage cruel avec celui que le moindre de tes dédains peut réduire aux plus affreux déſeſpoir? Vole à lui, indiſcrette enfant! cherche quelque prétexte pour lui dire à l'oreille de ces paroles tendres, qui calment avec tant de facilité la douleur d'un amant; & que l'état déplorable où tu viens de mettre le bel André, t'apprenne déſormais à ne jamais porter dans tes poches ni madrigaux, ni ſonnets à ta louange. La ſcène repréſentoit effectivement le tableau que je viens de peindre. Dès que Dom Juan eut entendu le madrigal, toutes les frayeurs de la jalouſie s'emparerent de ſon ame, & la révolution qu'il éprouva fut ſi violente, que ſon Pere s'en apperçut. *Précieuſe*, qui vit l'inquiétude du Commandeur, voulut en prévenir les ſuites. Attendez, attendez, dit-elle, laiſſez-moi lui dire certaines paroles tout bas, & vous verrez comme il va revenir. Elle s'approche en même-tems du pauvre *André*, & lui dit à l'oreille, en lui ſerrant la main: ne rougiſſez-vous pas de votre foibleſſe? Vous avez un beau courage, pour un Bohémien! Ignorez vous, ajouta-t-elle en riant, que le ſort deſtine quelquefois nos pareils à de bien autres diſgraces? Et comment ſupporterois-tu la priſon, toi qui n'es pas à l'épreuve d'un chiffon de papier? Allons, Dom Juan, ſouvenez-vous que vous êtes des nôtres. Elle pourſuivit d'un ton plus affectueux: tu ne mériterois pas que *Précieuſe* eût pitié de tes ridicules allarmes. Elle veut cependant te les pardonner. Va, ne regarde que comme une eſpiéglerie ce que j'ai dit du Page. Je t'avoue que je ne m'attendois pas à l'impreſſion qu'elle t'a faite; mais tu m'offenſerois d'y paroître encore ſenſible. *Précieuſe* en achevant, affecta de faire quelques ſignes myſtérieux ſur le viſage & ſur les mains

de Dom Juan qui commençoit à reſpirer; & bientôt il parut abſolument revenu de l'eſpece de criſe dont il ne manqua pas de rejetter la cauſe ſur quelque indiſpoſition.

Le Commandeur, curieux de ſavoir par quel enchantement *Précieuſe* avoit opéré la guériſon de ſon fils, la pria de lui apprendre les paroles qu'elle avoit proférées. Rien n'embarraſſoit la jeune Bohémienne. Elle imagina tour-à-coup de chanter quelques vers amphigouriques qui n'avoient ni ſens ni liaiſon, & qu'elle donnoit comme une recette infaillible contre les évanouiſſemens. Quelque extraordinaire, ajouta-t-elle, que doive vous paroître la formule du charme, il ne laiſſe pas d'être de la plus grande efficacité, comme j'en ai fait ſouvent l'expérience; pourvu toutefois qu'on ne manque pas d'appuyer la vertu des paroles, par celle des ſignes myſtérieux que vous m'avez vu figurer. Il n'y a point d'agoniſant qui réſiſte à cette double épreuve, & qui ne devienne en un clin-d'œil auſſi frais qu'une pomme qu'on vient de cueillir. La Vieille, qui entendoit la *tablature*, favoriſoit la *myſtification*, en affectant un reſpect ſilencieux pour les ſecrets de l'art que *Précieuſe* venoit de dévoiler; le bel André ne ſe poſſédoit pas de joie; la fineſſe, l'agrément, la gaïté de ſa chere Bohémienne, lui cauſoit autant de ſurpriſe que de plaiſir; & tous les Cavaliers qui compoſoient cette noble aſſemblée, demeurerent bien ſatisfaits de n'avoir jamais à craindre ni les évanouiſſemens ni les maux de cœur ni les affections vaporeuſes. Le Madrigal reſta pour les gages: *Précieuſe* eut la délicateſſe de ne le pas demander, dans la crainte où elle étoit de réveiller les frayeurs de Dom Juan, & de ne pas toujours réuſſir à calmer ſes accès de jalouſie avec autant de facilité. Elle voulut même lui donner encore de nouveaux motifs de conſolation. Seigneur, lui dit-elle, je vous recommande ſurtout de partir cette ſemaine: tous les jours en ſont on ne peut pas plus heureux pour entreprendre des voyages. Hâtez donc votre départ. Je vous promets une vie libre & agréable, ſi vous vous accommodez une fois de celle que vous allez embraſſer. Il s'en faut bien,

reprit Dom Juan, que la vie de ſoldat ſoit auſſi libre que tu me la repréſentes ; mais j'ai trop de confiance en tes promeſſes, pour ne pas croire aveuglément au bonheur que tu me fais eſpérer : j'ais pris mon parti, nous verrons. Vous verrez, interrompit *Précieuſe*, beaucoup mieux que vous ne ſauriez le croire. Je ſuis perſuadée que le Ciel vous ſera favorable autant que vous le méritez, & perſonne ne le ſouhaite plus que moi. Ces paroles firent autant de plaiſir à Dom Juan que l'hiſtoire du Page lui avoit cauſé de douleur. Il remercia beaucoup *Précieuſe* des eſpérances qu'elle lui donnoit ; & les Bohémiennes s'en allerent, après avoir partagé avec beaucoup d'exactitude la piſtole dont le Commandeur leur avoit fait préſent : bien entendu que la Vieille, ſuivant ſa coutume, prit une double part, tant à cauſe de ſon droit d'aîneſſe, que comme une récompenſe de tous les ſoins qu'elle avoit employés pour l'éducation de ſa petite famille.

Le jour vint enfin qu'André parut ſeul au rendez-vous, monté ſur une mule de louage. Toutes les Bohémiennes le reçurent à bras ouverts. Il les pria de le conduire à leurs tentes avant le lever du ſoleil, de crainte qu'on ne pût découvrir ſa marche, ſuppoſé qu'on fît quelques perquiſitions. Elles ſe hâterent de le mener à leur petit camp. Dix ou douze Bohémiens, tous enfans de bonne mine & bien découplés, vinrent au-devant de leur nouveau Camarade. La Vieille n'eût pas beſoin de leur recommander le ſecret. Les gens de cette profeſſion le gardent avec une fidélité inviolable. Après les premiers complimens, ils jetterent les yeux ſur la mule d'André. Voilà, dit l'un d'entre eux, un animal qu'il ſeroit fort à propos de vendre Jeudi prochain, au Marché de Tolede. Non, non, dit André, l'opération ſeroit trop dangereuſe. Il n'y a pas une Mule de louage qui ne ſoit connue de tous les Muletiers d'Eſpagne. Ah, parbleu, Seigneur André, reprit un des Bohémiens, je me charge de la métamorphoſer de façon, que la mere qui l'engendra & le Maître qui la nourrit, la verroient paſſer ſans la reconnoître. Je ne doute pas de votre ſavoir faire, répondit André ; mais

je penſe qu'on doit s'en rapporter à mon avis pour ce qui regarde le ſort de ma Mule. Il faut la tuer & l'enterrer. Quelle injuſtice, s'écria un des Compagnons, de maſſacrer ainſi cette innocente créature ! l'aimable André a-t-il pu concevoir un ſi cruel projet ? Ecoutez, mon Camarade ; examinez votre Mule avec tant de ſoin que ſes moindres marques s'impriment dans votre mémoire : après cela, laiſſez-la moi travailler ; & ſi dans deux heures elle n'eſt pas méconnoiſſable, je conſens de bon cœur à être mutilé comme un Négre-Maron. Encore un coup, reprit André, je ne doute nullement de ſa métamorphoſe ; mais je ne conſentirai jamais à la laiſſer en vie. Toutes vos précautions ne ſauroient me raſſurer, & je crains d'être découvert ſi quatre pieds de terre ne couvrent, tout-à-l'heure, ce maudit animal. Eſt-ce le produit de la vente que vous inſpire un ſi tendre intérêt ? Je ne ſuis pas aſſez dépourvu d'eſpeces que je ne puiſſe vous payer quatre fois la valeur de la Mule qui vous eſt ſi chere. Eh, bien, dit un autre, puiſque le Seigneur André vient de prononcer en dernier reſſort, que la Mule périſſe. Nous ne ſommes pas les premiers Juges qui ſe ſoient laiſſé corrompre pour de l'argent : Dieu ſait pourtant ſi je la regretterai, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe de ſa jeuneſſe, de ſa beauté, de ſa fraîcheur ! mais différons au moins ſon ſupplice juſqu'à la nuit. Le reſte du jour doit être employé à la cérémonie de la réception d'André. L'Orateur achevoit à peine, que tous les Bohémiens s'empreſſerent de démeubler la cabane la plus ſpacieuſe. Dans un clin-d'œil, elle fut tapiſſée de verdure, & jonchée de fleurs & de ramée. On fit aſſeoir le Récipiendaire au milieu ſur un tronc de liége. Il tenoit un marteau d'une main & des tenailles de l'autre. Ses Compagnons l'examinerent en ſilence pendant une demi-heure ; & tout-à-coup on lui ordonna de ſe lever, pour faire au ſon des guitarres, les cabrioles de coſteume. Lorſque ce grave Sénat ſe fut aſſuré de la légereté du nouveau Confrere, on recueillit les voix ; le Doyen s'empara d'André, le ceignir d'une écharpe de ſoie, & lui fit faire lentement trois fois le tour de l'aſ-

ſemblée, un bras & une jambe nuds. Les Bohémiennes le conſidéroient avec autant de plaiſir que de ſurpriſe. Les vieilles regrettoient la perte de leur jeuneſſe, en voyant un ſi beau garçon, & les jeunes portoient envie au ſort de *Precieuſe*, qui ſe félicitoit tout bas de poſſéder la perle des Bohémiens. La cérémonie achevée, un Dignitaire de l'Ordre, après avoir aſſuré le Novice que ſes graces & ſa bonne mine lui avoient acquis pour jamais l'amitié de ſes Freres, prit *Precieuſe* par la main, & parla en ces termes au nouvel initié, en lui préſentant la jeune Bohémienne. Ce bel Enfant eſt la fleur de la Nation; nous te l'accordons, ou pour femme (1) ou pour maîtreſſe, ſelon qu'il vous paroîtra plus doux à l'un & à l'autre. Nos loix, qui ſont celles de la nature & de la liberté, n'ordonnent ni ne défendent pas de porter une chaîne indiſſoluble. Nous ne connoiſſons pas non plus ces formalités de l'eſclavage & du menſonge, ſous leſquelles gémit le reſte des hommes. Regarde bien l'objet charmant que j'offre à ton amour: il eſt à toi, ſi vous vous aimez. S'il étoit poſſible que *Précieuſe* ne te fût point agréable, choiſis parmi les jeunes Bohémiennes qui t'environnent, la compagne que ton cœur veut préférer, & nous te l'accorderons tout-à-l'heure: mais comme l'amour, la liberté & la bonne foi, préſident toujours à nos engagemens & à nos promeſſes, les Bohémiens ſont d'autant plus obligés d'être fideles, qu'il ne tient qu'à eux de ſe ſéparer. Dès l'inſtant où tu auras déclaré ton choix, ſonge à ne jamais prétendre à la Compagne d'un de tes Freres. Nous obſervons inviolablement cet uſage, auſſi antique que ſacré; & jamais le poiſon de la jalouſie n'infecte nos cabanes. Tu pourras voir parmi nous quelques liaiſons inceſtueuſes, mais jamais une infidélité; & lorſque la femme ou la maîtreſſe d'un Bohémien, au lieu de rompre un engagement qui lui peſe, eſt convaincue d'une intrigue ſecrette, nous n'avons pas re-

(1) Le Lecteur n'oubliera pas que le Moraliſte eſt un Bohémien.

cours au bras de la Juſtice : nous ſommes nous-mêmes les Juges & les Bourreaux de nos femmes coupables ; & après les avoir égorgées de nos propres mains, nous les enterrons dans un déſert, ſans craindre que jamais pere ni mere vienne demander raiſon de leur mort. Au moyen de cette crainte efficace, nous vivons dans une profonde paix, poſſédant en commun tout ce que nous pouvons acquérir, excepté nos maîtreſſes & nos femmes. Une loi non moins obſervée parmi nous, c'eſt que la vieilleſſe y fait auſſi-bien divorce que la mort. Tout Bohémien peut quitter une compagne trop vieille, & faire choix d'une Bohémienne dont l'humeur, l'âge & les goûts ſoient plus conformes aux ſiens. Ces Statuts & quelques autres qu'on vous apprendra, nous ſoutiennent depuis tant de ſiécles, contre l'injuſtice & la haine des hommes jaloux de notre bonheur. Sans avoir ni richeſſes ni domaines, nous ſommes maîtres ſouverains de l'univers. Les plaines, les montagnes, les forêts & les fleuves ſont notre appanage. Il n'y a point d'arbres dont les fruits ne nous appartiennent. C'eſt pour nous que les légumes ſont cultivés dans les jardins, & que le Laboureur enſemence les champs : c'eſt pour nous que le bois s'éleve dans les forêts, que les rivieres ſe peuplent de poiſſons, & qu'un Seigneur avide réſerve le gibier de ſes terres. Les antres & les cavernes ſont nos édifices les plus majeſtueux ; & la neige, la grêle, le tonnerre & les éclairs ne nous paroiſſent qu'un ſpectacle ſuperbe qui varie agréablement le tableau de la nature. Accoutumés dès l'enfance à toutes ſortes de fatigues, nous dormons avec autant de volupté ſur la terre que ſur un amas de duvet. Le hâle fait de notre peau une cuiraſſe impénétrable aux injures de l'air, & l'habitude de l'exercice nous donne une agilité à laquelle les murailles, les barrieres & les grilles ne peuvent oppoſer d'obſtacles. Inſenſibles à la douleur, les tourmens les plus affreux ne ſauroient nous émouvoir ; & ſous quelque aſpect que l'induſtrie des Bourreaux nous préſente le ſupplice, notre courage n'en eſt jamais ébranlé. Nous ne faiſons aucune différence entre le oui & le non, lorſqu'il nous eſt avantageux de

prononcer l'un ou l'autre; & ſi nous nous piquons quelquefois d'être martyrs, nous ne ſommes jamais Confeſſeurs. Malgré la vigilance continuelle de nos ennemis, notre unique occupation eſt de nous approprier le bien des autres. Un oiſeau de rapine ne s'élance pas avec plus de vélocité ſur ſa proie, que le Bohémien ne ſaiſit une occaſion de lucre, quelque périlleuſe qu'elle puiſſe être : l'entrepriſe une fois commencée, nous voyons du même œil les ſuccès ou les revers ; & la tranquillité de notre ame eſt ſi fort à l'épreuve des caprices de la fortune, que nous chantons garrottés dans les ſouterreins les plus obſcurs, & que nous montons à l'échaffaut ſans qu'il nous échappe une parole. Pour qu'on n'imagine pas que nous profeſſons excluſivement l'art de voler ; nous avons ſoin pendant le jour de nous occuper à quelque petit travail, & nous volons enſuite la meilleure partie de la nuit ; ou, pour parler avec plus de délicateſſe, nous aviſons à ce que perſonne ne ſoit aſſez ſot pour dormir ſur la foi publique. La crainte de perdre l'honneur ou d'en acquérir, la gloire ni l'ambition ne viennent jamais troubler notre repos : auſſi, verra-t-on jamais un Bohémien vil eſclave des eſclaves titrés, ſe lever avec l'aurore pour aller mendier de prétendues faveurs ou préſenter de longs mémoires qu'on ne daignera pas lire ? Abandonnant les imbéciles Citadins aux folies d'un luxe non moins ridicule que leurs autres penchans, nous maintenons nos cabanes des toits dorés & des Palais ſomptueux. Nos Pavillons tendus ſous des arbres épais, l'émail des prairies, le cryſtal d'un ruiſſeau, nous offrent un ſpectacle que tout l'étalage de l'orgueil & de la molleſſe ne ſauroit atteindre. Environnés de ces riants objets, nous jouiſſons du préſent, & nous nous repoſons du ſoin de l'avenir ſur notre étoile & ſur notre induſtrieuſe activité, obſervant ſurtout de craindre trois choſes (1); l'Egliſe,

(1) On verra bientôt que cette morale ne répugne pas moins au cœur d'André, qu'à la raiſon & aux bonnes mœurs ; & que s'il feint ici d'en adopter le ſyſtême, il aura ſoin de ne pas le mettre en pratique.

la

la Mer & les Palais des Rois. Je n'ai voulu, généreux Cavalier, que vous donner une idée ſuccinte de l'état que vous venez d'embraſſer. Il faudroit une inſtruction beaucoup trop longue pour épuiſer la matiere. Le tems & l'expérience vous en apprendront davantage. Je ſouhaite que vous trouviez parmi nous le bonheur, & je me féliciterai toujours de vous en avoir ouvert la route. André voyant que le Doyen avoit ceſſé de parler, le remercia très-affectueuſement, & fit en peu de mots l'éloge d'un ordre dont les fondemens lui paroiſſoient établis ſur la raiſon même & ſur la plus ſaine politique. Je bénis l'inſtant, ajouta-t-il, où le Ciel m'inſpira le deſſein de devenir votre frere. Je renonce pour jamais à la profeſſion de Chevalier & à la vaine gloire de marcher ſur les traces de mes ancêtres. Tous les travaux de l'ambition pourroient-ils me valoir une auſſi belle récompenſe que la main de ma chere *Précieuſe?* Je ne rougis point, André, interrompit la jeune Bohémienne, d'avouer publiquement que je ne ſuis pas inſenſible aux ſacrifices que vous me faites : je ne déſapprouve pas non plus que Meſſieurs les Légiſlateurs qui nous écoutent, veuillent prouver par nos loix, qu'il faut que je vous appartienne, puiſqu'ils me donnent à vous : mais j'oſerai vous impoſer une loi peut-être encore plus ſacrée, qui eſt celle de ma volonté. Je ne vous appartiendrai jamais qu'aux conditions que je vous ai preſcrites lorſque vous avez réſolu de vous faire Bohémien. Pour que vous n'ayiez point à vous repentir de votre légéreté, & que je ne puiſſe pas m'accuſer un jour de trop de précipitation, vous vivrez deux ans dans notre compagnie, avant de jouir de la mienne. Quant aux autres choſes que j'exige de vous, je n'ai pas beſoin de vous les rappeller : ſi vous êtes fidele à vos engagemens, nous pourrons en contracter de plus ſaints. Au reſte, vous êtes encore libre. La mule n'eſt pas morte, & vous pouvez reprendre vos habits & vos argents. L'abſence que vous avez faite n'eſt pas aſſez longue pour que vous deviez en craindre les ſuites. De quelque loi que mes freres s'autoriſent pour diſpoſer de ma perſonne, mon ame eſt libre de toute dépendance, & le

ſera toujours. Si vous reſtez parmi nous, *Précieuſe* ne ceſſera de vous donner des témoignages de ſon eſtime; ſi vous partez, je n'en aurai pas moins bonne opinion de vous. Les paſſions violentes ne connoiſſent point d'obſtacles dans leur premiere impétuoſité; mais bientôt elles ne réſiſtent point à la plus légere épreuve. Je ne voudrois pas que vous fiſſiez avec moi comme le Chaſſeur, qui, après avoir attrapé un liévre, le laiſſe tout-à-coup pour courir après un autre qui fuit devant lui. Quelques perſonnes dont les yeux ſont faſcinés, prennent, à la premiere vue, de l'oripeau pour de l'or; mais la moindre attention ſuffit pour les déſabuſer. Ce viſage que vous comparez aujourd'hui à ce qu'il y a de plus beau dans la nature; ces traits que vous préférez aux plus rares chef-d'œuvres des cieux; l'enchantement une fois détruit, ne ſeront peut-être pour vous que des objets de dériſion. Le parti que je vous propoſe n'a donc rien qui doive vous étonner. Vous réfléchirez deux ans ſur ce qu'il vous conviendra de faire. Encore les maîtres alors de rompre ou de reſſerrer nos engagemens, nous n'aurons point à redouter un avenir affreux. On doit balancer plus d'un jour à former une chaîne que la mort ſeule peut briſer. Je me garderai bien de diſputer à ces Meſſieurs le barbare privilége qu'ils ſe ſont arrogé, d'abandonner une femme qui leur déplaît, & de maſſacrer celle qui les offenſe. Je ſuis bien ſûre de ne jamais encourir de punition: mais je ne veux point m'expoſer légérement à dépendre de quelqu'un qui peut avoir le droit de me ſacrifier à ſes fantaiſies. O ma chere *Précieuſe!* interrompit André, qui ne pouvoit plus contenir ſa ſurpriſe & ſa joie; la ſageſſe même vient de parler par ta bouche; ordonne & je ſouſcris à tout. Il n'eſt point d'épreuve à laquelle je ne me ſoumette pour raſſurer tes craintes. Quelles promeſſes, quels ſermens exiges-tu de ton ami? Les ſermens ne coûtent rien, répondit *Précieuſe*, au captif qui veut s'affranchir d'eſclavage. A-t-il recouvré la liberté, il ne ſe ſouvient plus de ſes promeſſes. Telles ſont celles d'un amant que le deſir enflamme. Voulez-vous *les talonnieres de Mercure, les*

carreaux de Jupiter? Il vous les promettra, comme fit un certain Poëte qui me jura par le Stix de m'apporter en tribut ces précieuſes raretés. Je ne veux donc point de ſermens, mon cher ami : l'expérience de ton noviciat me raſſurera bien davantage. Pour ce qui eſt, ajouta-t elle en ſouriant, de notre petite aſſociation, quand tu ſerois capable de te permettre quelque témérité, va, va, je me charge moi-même de ma garde. Encore un coup, reprit André, je me ſoumets à tout. La ſeule grace que je demande à mes freres, c'eſt qu'on ne me force pas à voler pendant l'eſpace de ſix ſemaines. C'eſt un métier ſi nouveau pour moi, qu'il ne me faut pas moins de tems pour prendre des leçons. Tais-toi, mon fils, dit le vieux Bohémien : ſous des maîtres comme nous, tu ſeras bientôr un aigle ; & quand tu connoîtras tous les agrémens de notre profeſſion, lorſque tu en auras goûté le charme, les mains te démangeront ſans ceſſe. Quoi de plus agréable & de plus plaiſant en effet, que de ſortir auſſi vuide qu'une calebaſſe, & de rentrer le ſoir au gîte chargé de butin! Hem, reprit André ; j'ai cependant vu quelquefois de vos pareils qui ne s'en retournoient chargés que de coups de bâton. Mais vainement, continua le Doyen, on ne prend point de truites ſans ſe mouiller les jambes : chaque profeſſion a ſes dangers. Je conviens que celle de voleur eſt ſujette à mille petits inconvéniens, comme le cachot, le fouet, les galeres ; elle conduit même quelquefois plus loin. Avec tout cela, de ce qu'un vaiſſeau eſt battu de l'orage, s'enſuit-il qu'il ne faille pas naviguer? Ne trouve-t-on plus de ſoldats, parce qu'on tue des hommes à la guerre? Nous goûtons d'ailleurs au milieu de nos peines, des conſolations dont tu n'as pas encore d'idée. La marque & le fouet ſont parmi nous des cicatrices honorables, & nous y attachons autant de gloire que le vulgaire en attache aux attributs de l'ordre le plus diſtingué. Ne t'effraye donc pas mal-à-propos, mon fils André ; & puiſque tu le veux, repoſe-toi quelque-tems à l'ombre de nos aîles ; nous ſaurons te faire ſi bien prendre ton vol, que tu ne reviendras point ſans avoir ſaiſi ta proie. A

la bonne heure, dit André; mais comme vous avez bien voulu me diſpenſer du travail, il eſt juſte que je dédommage la troupe de mon oiſiveté. Voilà deux cents écus que je donne à mes camarades. A peine eut-il proféré ces ſublimes paroles, que tous les Bohémiens l'entourerent, & lui décernerent une eſpece de triomphe, en l'élevant ſur leurs épaules. L'air retentit du nom de *Précieuſe* & de ſon Bien-Aimé. Ce fut un ſignal pour les Compagnes de la jeune Bohémienne, qui lui rendirent ſur le champ les mêmes honneurs. Au milieu de la joie bruyante qu'éclatoit au quartier des femelles, il étoit aiſé de découvrir que Chriſtine & quelques autres, jalouſes du bonheur de *Précieuſe*, ne le voyoient pas ſans amertume. Le ſerpent de l'envie ſe gliſſe dans les cabanes comme dans les Palais; & voir proſpérer ſon voiſin, n'eſt pas toujours le plus gai des ſpectacles.

Les acclamations finies, on ne ſongea plus qu'à faire bonne chere: on mangea copieuſement; on but de même: les louanges de *Précieuſe* & de ſon cher André furent célébrées de nouveau, le verre à la main, & le Doyen couronna l'œuvre par la diſtribution des deux cents écus qui ſe fit avec la plus grande régularité. Le feſtin dura juſqu'à la nuit. André crut alors devoir faire reſſouvenir les convives qu'il s'agiſſoit de s'occuper du deſtin de ſa mule. L'animal fut aſſommé, écorché & enterré dans un inſtant; & pour qu'il n'en reſtât pas le moindre indice, on enſevelit ſon harnois avec lui, à la maniere des Indiens qui ont coutume d'enterrer avec un mort les effets les plus chers au défunt. André étoit ſtupefait de tout ce qu'il venoit de voir & d'entendre. La vie & les coutumes des Bohémiens lui cauſoit une indignation dont il ne pouvoit diſſimuler les mouvemens. Toutefois il réſolut de pourſuivre ſon deſſein, bien déterminé de ſe ſervir de toutes les reſſources que ſa fortune lui donnoit, pour ſe diſpenſer de partager la honte & les crimes de ſes Compagnons. Il commença par leur repréſenter qu'il étoit eſſentiel pour lui qu'ils s'éloignaſſent des environs de Madrid, où il craignoit à chaque inſtant d'être reconnu. On lui

répondit que la troupe devoit gagner les montagnes de Tolede, & de ce poſte avantageux, faire des incurſions dans toutes les plaines circonvoiſines. Le lendemain à la pointe du jour, les Bohémiens leverent effectivement le piquet. On offrit une jument à *André*: il la refuſa malgré les plus vives ſollicitations, & voulut marcher à pied à côté de *Précieuſe*, qui voyageoit ſur une petite haquenée. Avec quel orgueil elle triomphoit de ſon ſuperbe Ecuyer! Avec quel plaiſir il rendoit publiquement hommage à la ſouveraine de ſon cœur! Puiſſance invincible du plus foible de tous les Dieux! O tyran ſi cruel & ſi doux! faut-il que tu aviliſſes à ton gré ceux qui ont reconnu ton empire? *Dom Juan* eſt un Chevalier plein d'eſprit & d'honneur: élevé au milieu de la Cour, il étoit la plus chere eſpérance d'une famille diſtinguée dont il faiſoit les délices. Quelle étrange & ſubite métamorphoſe! Dans un inſtant il trompe ſes amis & ſes domeſtiques; il fruſtre l'eſpoir du meilleur des peres qui fondoit ſur ce fils bien aimé toute la conſolation de ſa vieilleſſe; il abandonne le chemin de la gloire: il feint d'aller accroître l'honneur de ſa Maiſon, en combattant pour la Patrie; & le voilà proſterné aux pieds d'un enfant, dont les charmes dangereux lui font oublier l'abjection! Funeſte & terrible effet de la beauté, de réduire dans le plus vil eſclavage tel homme dont tous les revers de la fortune ne ſauroient flétrir le caractere!

Après quatre jours de marche, la troupe arriva dans une belle prairie à deux lieues de Tolede. Les Bohémiens avant d'aſſéoir leurs cabanes, coururent chez l'*Alcalde* pour lui demander la permiſſion de ſéjourner: cet Officier leur permit de très bonne grace, moyennant quelques piſtoles d'or, & la promeſſe formelle que ces Meſſieurs ne voleroient rien chez lui, & ne donneroient lieu à aucune plainte dans toute l'étendue de ſa Juriſdiction. Munis de cette eſpece de privilége, les Bohémiens & les Bohémiennes ſe répandirent dans tous les hameaux à quatre ou cinq lieues à la ronde. *André* les ſuivit pour prendre la premiere leçon; mais quoique ſes maîtres lui euſſent bientôt donné les exem-

ples les plus inſtructifs, il ne réſolut pas moins de ne jamais en profiter. La fierté de ſon origine, & les principes de ſon éducation, lui faiſoient enviſager avec horreur les exploits de ſes camarades. Il frémiſſoit à la ſeule idée du vol. Les larmes des malheureux qu'on venoit de dépouiller, couloient juſqu'au fond de ſon cœur. Il les attendoit à l'écart pour leur payer les effets qu'on leur avoit dérobés, & ſa généroſité pénétroit ces bonnes gens de la plus tendre reconnoiſſance. Les Bohémiens, inacceſſibles à la pitié, voyoient avec indignation la conduite criminelle de leur nouveau Confrere. On lui reprocha publiquement une foibleſſe qui détruiſoit de fond en comble tous les ſtatuts de l'ordre. Et que deviendra le métier, s'écrierent-ils tous à la fois ? *André* confus de cette rumeur générale, cherchoit quelque moyen de l'appaiſer. Il imagina de dire à ſes Compagnons qu'il vouloit voler ſeul; que le danger ne l'étonnoit point; qu'il avoit aſſez de légéreté pour le fuir s'il étoit trop au-deſſus de ſes forces, & aſſez de courage pour le braver, lorſqu'il croiroit pouvoir l'entreprendre ſans folie. Les Bohémiens lui repréſenterent inutilement qu'il pouvoit ſe rencontrer telle occaſion où la préſence de ſes camarades lui ſeroit d'un grand ſecours; qu'un homme ſeul ne ſauroit faire qu'un très-mince butin, & que d'ailleurs cette ſingularité étoit une innovation dangereuſe. André fut inébranlable; & quelques raiſons qu'on pût mettre en uſage pour le détourner de ſon projet, il voulut être voleur ſolitaire. Son intention étoit d'acheter, à la dérobée, des effets de toute eſpece qu'il apporteroit à la troupe, comme le produit de ſes travaux. André ſe ſervit effectivement de cette ruſe, & ſes Compagnons furent bientôt auſſi ſurpris que charmés de voir que dans l'eſpace de quinze jours, il avoit volé ſeul plus que tous les Bohémiens enſemble. *Précieuſe* étoit au comble de ſes vœux : elle croyoit à ſa communauté des biens : ſon honnêteté n'alloit pas juſqu'à ſe faire le plus petit ſcrupule de partager avec le premier venu, ou par adreſſe, ou par violence. La Vieille avoit gravé de bonne heure dans le cœur de

ſon Eleve, les principes de cette douce philoſophie que tant de perſonnes conſidérables pratiquent en tout honneur, avec le même zele que les brigands, dont les grands chemins ſont infeſtés. La jeune Bohémienne trouvoit donc dans l'induſtrieuſe hardieſſe d'André, de nouvelles raiſons de le chérir davantage. Elle ne ſe poſſédoit pas de joie d'être la bien-aimée d'un ſi réſolu & ſi charmant Voleur. Elle n'étoit pas néanmoins ſans inquiétude ſur les riſques auxquels elle s'imaginoit qu'il s'expoſoit tous les jours. Elle trembloit à la plus légere apparence, & ſon cher André la ſervoit avec tant d'amour, qu'elle auroit ſacrifié ſa vie au plaiſir de lui ſauver un affront.

Les Bohémiens demeurerent près de deux mois ſur le territoire de Tolede, où ils firent une aſſez ample moiſſon. Ils pénétrerent enſuite dans l'Eſtramadure, & cette riche Province offrit encore un vaſte champ à leurs brigandages.

Plus André connoiſſoit *Précieuſe*, plus elle lui devenoit chere. La jeune Bohémienne, de ſon côté, ne pouvoit voir avec indifférence toutes les perfections dont la Nature avoit doué ſon amant. Tendre, diſcret & modeſte, on le diſtinguoit de tous ſes Compagnons par les avantages de la figure & de la taille, par ſon adreſſe, ſa bonne grace & ſa douceur. Si les Bohémiens dans leurs momens d'oiſiveté, s'occupoient à quelques exercices, André remportoit tous les prix. A la courſe, au mail, à la paume, perſonne ne pouvoit lutter avec André; & bientôt on ne parla dans toute la Province que des agrémens & des qualités du nouveau Bohémien. La beauté de *Précieuſe* ne faiſoit pas moins de bruit : ce couple ſi rare attiroit tous les jours une foule de ſpectateurs. Il n'y avoit pas une fête aux environs, dont il ne fît le principal ornement : en faveur de *Précieuſe* & d'André, plus d'un villageois accueillit leurs camarades à ſon grand regret, & jamais troupe de Bohémiens n'avoit mené une ſi joyeuſe vie.

Une nuit qu'ils avoient dreſſé leurs tentes dans un endroit écarté ſous un bouquet de chênes, ceux qui

étoient en ſentinelle entendirent aboyer les chiens avec beaucoup plus d'acharnement qu'à l'ordinaire. André & quelques-uns de ſes camarades accoururent auſſi-tôt, & ils virent un homme vêtu de blanc aux priſes avec leurs dogues qui le tenoient par la jambe. Les Bohémiens appaiſerent d'abord ces terribles animaux, & l'un d'eux adreſſant la parole au malheureux Voyageur: Qui diable, lui dit-il, vous amene chez nous à cette heure-ci ? Venez-vous, par hazard, pour nous voler ? Ma foi, compere, vous auriez mal choiſi votre champ de bataille. Eh ! Seigneurs, répondit le mordu d'une voix lamentable, je ne ſuis point un voleur. Ayez pitié de moi : je ne ſais où je ſuis ni où je vais : indiquez-moi, de grace, quelque hameau où je puiſſe paſſer la nuit, & me faire panſer des bleſſures que vos chiens m'ont faites. Bon-homme, interrompit André, il n'y a ici ni village, ni auberge ; mais nous vous donnerons aſyle, & nous penſerons vos bleſſures : ſuivez-nous dans nos cabanes : quoique nous ſoyions Bohémiens, nous ne ſommes pas moins touchés de votre infortune. Que Dieu vous traite avec la même charité, repartit l'inconnu ; mais exercez-la toute entiere, & portez-moi dans quelque gîte : la douleur de ma jambe m'empêche de me ſoutenir. Il s'approchoit en même-tems d'André & de quelques autres Bohémiens dont l'extérieur lui parut le moins farouche. Dans les cachots de l'enfer même, il y a des démons moins démons que les autres ; & parmi les hommes, quelquefois plus méchans encore que ces eſprits de ténebres, on peut en trouver qui ſont bons. Les Bohémiens, apitoyés par André, emporterent le pauvre Voyageur. La lune & la ſérénité du tems rendoient la nuit très-claire. Ils virent que le bleſſé étoit un beau jeune homme d'une taille avantageuſe, vêtu d'une ſimple chemiſe blanche, & ceint d'un grand biſſac de toile. On le dépoſa dans la cabane d'André où *Précieuſe* s'étoit déja rendue avec ſa grand'mere. La Vieille ſe chargea du panſement : elle prit quelques poils des chiens qui avoient mordu le Voyageur ; elle les fit frire dans de l'huile d'olive avec

des feuilles de romarin macérées, & après avoir bien lavé la plaie, elle y appliqua ſa compoſition, en faiſant au Ciel une courte priere.

Tandis que la Vieille déployoit toutes les reſſources de ſon art, *Précieuſe* & le Malade ſe fixoient avec une attention qui n'échappa point à l'amoureux André; mais il attribua la ſurpriſe du Voyageur à la grande beauté de la jeune Bohémienne: il auroit bien voulu cependant faire quelques queſtions au Bleſſé; la crainte de le fatiguer l'en empêcha; & jugeant que l'Inconnu avoit encore plus beſoin de repos que de remedes, André fit ſigne à ſes camarades, & ils laiſſerent le jeune homme tout-à-fait diſpoſé à paſſer une nuit plus tranquille qu'il n'avoit eu lieu de le croire.

Précieuſe avoit une grande impatience d'entretenir André. Te ſouviens-tu, mon cher ami, lui dit-elle en le prenant à l'écart, de ce papier que je laiſſai tomber dans la maiſon de ton pere, & qui te fit paſſer un ſi mauvais quart-d'heure? Je ne l'oublierai pas de ſi-tôt, répondit André; c'étoit un ſonnet à ta louange. Eh bien, continua *Précieuſe*, l'Auteur eſt dans ta cabane: c'eſt ce même jeune homme que ma mere vient de panſer. Je ne me trompe point: il étoit Page à Madrid; non de ces Pages au petit-pied, mais de ceux qui jouiſſent de la faveur de quelque grand Prince; & en vérité je t'aſſure que c'eſt un enfant très-aimable & très-bien élevé. Je ne ſaurois concevoir par quelle cataſtrophe il ſe trouve tranſporté parmi nous dans un ſi miſérable équipage. Je m'en vais te l'apprendre, moi, interrompit André: le même charme qui a métamorphoſé *Dom Juan* en Bohémien, a forcé ce jeune Gentilhomme de prendre l'habit de meûnier. Ah! *Précieuſe*, *Précieuſe*! ſe ſeroit-il apperçu que tu te plairois à faire plus d'un eſclave? Auroit-il été conduit dans une auſſi étrange aventure, par quelque rayon d'eſpoir? Si je ſuis aſſez malheureux pour que mes ſoupçons ne ſoient pas une erreur, commence par m'arracher la vie, avant de ſacrifier ce nouvel amant à quelque rival plus fortuné que nous. Eh quoi! mon cher André, s'écria *Précieuſe* avec émotion, ſeras-tu toujours ingénieux à te chercher des

peines ? Se peut-il que ta confiance tienne à ſi peu de choſe ? Et ſur quel fondement ton ame s'ouvre-t-elle avec tant de facilité aux horreurs de la jalouſie ? Dis, mon André ! ſi mon cœur étoit capable d'artifice, n'aurois-je pas ſu feindre de ne pas connoître ce jeune homme ? Ne t'aurois-je pas caché ſon nom & ſa qualité ? Me crois-tu donc aſſez maladroite pour t'indiquer des raiſons de douter de ma bonne-foi ? Ecoute : quelque injurieuſes que ſoient tes allarmes, je veux te donner les moyens de les diſſiper toi-même ; car ta foibleſſe m'inſpire plus de pitié que de colere. Interroge demain le Voyageur : apprends de ſa bouche la cauſe de ſon traveſtiſſement & de ſon arrivée parmi nous. Tu connoîtras alors l'injuſtice de tes ſoupçons ; & puiſque les termes où nous en ſommes exigent peut-être de ma délicateſſe que je me prête à tes craintes, quelles que ſoient les réponſes du Page, ordonne lui de s'éloigner ſur le champ. Tous nos camarades t'obéiſſent ; il n'en trouvera pas un ſeul qui lui donne aſyle contre ta volonté ; & s'il arrivoit que quelque Bohémien lui offrît de partager ſa tente, je te promets que je ne ſortirai jamais de la mienne, & que jamais je n'aurai de converſation ni avec lui ni avec tout autre qui pourroit te faire ombrage. Ecoute, André : je ne ſuis pas fâchée de te voir un peu de jalouſie ; mais je ne me conſolerois pas de tes injuſtices. Ah ! ma chere *Précieuſe*, interrompit André, une ame ſuſceptible de s'abandonner à cette noire fureur, ne connoît pas de milieu ; & l'égarement abſolu de ſa raiſon, eſt la ſeule maniere dont un jaloux puiſſe manifeſter la rage qui le dévore. Oui : *Précieuſe !* je ferai ce que tu me commandes. Je ſaurai qui eſt ce Page-Poëte, d'où il vient, ce qu'il cherche, & où il va. Peut-être parviendrai-je à découvrir ce myſtere que mon cœur frémit de pénétrer. Prends garde, dit *Précieuſe*, la jalouſie ne laiſſe jamais la tête aſſez libre pour voir les choſes telles qu'elles ſont. Les yeux des jaloux font l'effet du microſcope ; ils groſſiſſent les objets. Dans le délire de ton imagination, tu feras comme les Héroïnes de tous les romans que j'ai lus ; tu prendras le doute

pour la vérité, & je ſerai la victime de ta frénéſie. Par ta vie & par la mienne ! ne forme jamais de ſoupçons ſans en avoir peſé les motifs ; & puiſque tu t'es laiſſé prévenir par la méfiance, ſoulage ton cœur d'un ſi cruel fardeau ; à la bonne heure : mais apporte dans cet éclairciſſement toute la circonſpection que mérite ma bonne-foi ; & ſois aſſuré que tu n'apprendras rien qui ne faſſe l'éloge de ma conduite & de ma retenue. *Précieuſe* en achevant ces paroles, ſe retira dans ſa tente, laiſſant André en proie à mille réflexions contradictoires. Son ame ſe rempliſſoit avec avidité de toutes celles qui pouvoient augmenter ſon trouble & ſes inquiétudes. Quelque perſuaſif que lui paroiſſoit le diſcours de la jeune Bohémienne, ce beau jeune homme ne pouvoit être qu'un amant déguiſé qui ſuivoit les pas de *Précieuſe*. C'eſt ainſi que les voleurs croyent que tous les hommes leur reſſemblent. Quelquefois les moyens de juſtification que ſa Maîtreſſe venoit d'employer, lui ſembloient d'une telle évidence, qu'il ſe reprochoit juſqu'à la démarche qu'il alloit faire ; mais ſon naturel jaloux ne lui permettoit pas d'adopter entiérement des raiſons de ſécurité qui n'étoient pas ſans réplique. Dès que le jour parut, il ſe rendit à la cabane du Voyageur, & après lui avoir témoigné quelque intérêt ſur l'état de ſa bleſſure, il lui demanda ſon nom, où il alloit, & pourquoi il marchoit au milieu de la nuit, ſi éloigné de grands chemins & dans un ſi triſte équipage. Grace à vos généreux ſecours, répondit le jeune homme, je me trouve abſolument ſoulagé : mon nom eſt *Alonzo Hurtado* : je vais à Notre-Dame de la Roche ; pour arriver plus vîte, je voyage la nuit ; & comme je m'étois égaré, le hazard m'a conduit auprès de vos tentes où vos chiens m'ont fait une ſi cruelle réception. Frere, interrompit bruſquement André, dont ce menſonge réveilloit les frayeurs, ſi j'étois Juge, & qu'il m'eût paru convenable, pour couvrir quelque délit que vous auriez commis, de vous faire les queſtions que vous venez d'entendre, je vous ferois brancher ſur votre réponſe, ſans autre forme de procès. Croyez-moi : ſi dans le cours de vos

voyages, vous avez beſoin d'imaginer des menſonges ; faites enſorte qu'ils reſſemblent un peu plus à la vérité. Vous allez, dites-vous, à Notre-Dame de la Roche ; & vous prenez le ſeul chemin qui puiſſe vous en éloigner ! Pour arriver plutôt, vous voyagez la nuit ; & vous marchez à travers des bois & des repaires qui ont à peine des ſentiers ? Mon ami levez-vous tout-à-l'heure : apprenez à mentir, & partez. C'eſt moi qui vous le conſeille : mais en faveur de l'avis charitable que je vous donne, me direz-vous bien une vérité ? Oh ! oui : vous me la direz ſûrement ; car vous mentez ſi mal ! Ne ſeriez vous point par hazard, un brave que j'ai vu quelquefois à la Cour, demi Page & demi Cavalier, & qui ſe mêloit de Poéſie ? N'êtes-vous pas l'auteur d'une romance & d'un certain ſonnet à la louange d'une jeune Bohémienne, dont les talens & la beauté faiſoient tant de bruit dans la Capitale il y a quelques mois ? Avouez que je ſais mieux deviner que vous ne ſavez mentir. Ne diſſimulez plus, & je vous promets foi de Cavalier Bohémien, de vous garder un ſecret inviolable : mais n'allez pas eſſayer de me bercer de nouveaux contes ; ce ſeroit perdre vos peines. Le viſage que je vois eſt ſans aucun doute, le même que j'ai vu à Madrid. Vos traits ſont d'autant mieux gravés dans ma mémoire, qu'on m'a fait remarquer pluſieurs fois votre phiſionomie comme celle d'un homme dont l'eſprit & la figure faiſoient quelque ſenſation. Je ſuis bien aiſe de vous dire que votre traveſtiſſement ne m'en a point impoſé, & que je vous reconnus hier à la premiere vue. Allons : ne vous troublez point : vous n'êtes pas ici parmi des barbares. Votre bonne fortune vous a fait rencontrer des gens qui vous ſerviroient de défenſeurs au beſoin. Ecoutez : il me vient une idée ; & ſi je ne me trompe pas, remerciez le ſort qui vous a conduit ſous nos tentes. J'imagine que vous pourriez bien être amoureux de cette jeune Bohémienne pour laquelle vous avez fait de ſi jolis vers, & que vous vous êtes mis à ſa pourſuite. Encore un coup, ne diſſimulez point avec moi : ſi j'ai pénétré votre deſſein, il ne faut pas croire que je le déſapprouve. Quoique je ne ſois qu'un pauvre

Bohémien, l'expérience ne m'a que trop appris juſqu'où va le pouvoir de l'amour, & comme il ſait méramorphoſer à ſon gré ceux qu'il réduit en eſclavage. Ne vous obſtinez donc pas à garder un ſilence inutile. Si c'eſt *Précieuſe* que vous cherchez, elle eſt ici. Je le ſais, dit le Mordu; je l'ai apperçue dans la cabane où vous m'avez tranſporté. Ces paroles furent un coup de foudre pour André, qui ne douta plus de ſon malheur. Oui, j'ai vu cette jeune beauté, continua le Page; mais je n'ai pas oſé me découvrir. De ſorte, reprit André d'une voix étouffée & rremblante, que vous êtes le Poëte dont je viens de parler? C'eſt moi-même, répliqua le Voyageur; & pourquoi diſſimulerois-je plus long-rems? Je vois que je trouve mon ſalut où je croyois rencontrer ma perte. Je vois que l'hoſpitalité, l'humanité habitent dans ces forêts ſauvages. Vous ne vous rrompez pas, reprit André qui vouloir approfondir tous les détails de cette funeſte aventure; perſonne ne pratique ces devoirs ſacrés avec autant de zele que les Bohémiens; & perſonne ſur-tout ne garde avec plus de religion, le ſecret des malheureux. Dans cette confiance vous pouvez, Seigneur, m'ouvrir votre ame toute entiere. Vous trouverez la mienne ſans aucun détour. *Précieuſe* eſt ma parente: elle eſt abſolument ſoumiſe à mes volontés. Si vous la demandez en mariage, nous vous l'accorderons avec grand plaiſir. Si vous la choiſiſſez pour maîtreſſe, vous n'éprouverez pas plus d'obſtacles, pourvu que vous ayiez de l'argent; car l'abondance regne toujours ſous nos tentes. J'ai de l'argent, répondit le jeune homme, & je porte quatre cents écus d'or dans les manches de cette eſpece de chemiſe qui me ſert de ceinture. Nouveau ſujet de frayeur pour le pauvre André! Il s'imagina que le Page ne portoit une ſomme ſi conſidérable que pour conquérir l'objet de ſon amour. Ma foi, continua-t-il en faiſant le plus pénible effort pour pouvoir prononcer quelques mots; avec une ſi bonne recommandation, vous n'avez qu'à paroître. La petite, qui n'eſt pas ſorte, n'aura garde de laiſſer échapper une ſi bonne proie. Eh! mon ami, continua le jeune homme, nous ſommes bien loin de

nous entendre. L'amour, je vous l'aſſure, n'eſt point la cauſe de ma fuite ni de mon traveſtiſſement. Quelque digne de mes hommages que *Précieuſe* puiſſe être, ce n'eſt pas pour elle que je cours le monde. Il ne manque pas de femmes à Madrid auſſi capables que les plus jolies Bohémiennes, d'inſpirer des paſſions & de captiver les cœurs. Ce n'eſt pas que je prétende dépriſer les charmes de votre aimable parente ; j'avoue même qu'elle l'emporte ſur les plus célebres beautés de la Capitale : mais quoi qu'il en ſoit, ce n'eſt pas, encore un coup, par rapport à elle que je me ſuis traveſti, & que vos chiens m'ont mordu les jambes. Non : l'amour n'eſt point la cauſe de mon infortune. A meſure que le Page parloit, le calme naiſſoit dans le cœur du trop ſenſible André, qui, voulant achever de diſſiper les allarmes cruelles que le jeune homme venoit de lui donner, le pria de lui raconter ſon aventure, & l'aſſura de nouveau qu'il pouvoit ſe livrer entiérement à lui : le Page pénétré de reconnoiſſance, ne balança pas à ſatisfaire la curioſité du Bohémien, & il commença en ces termes :

J'étois à Madrid où je ſervois un grand Seigneur, plutôt comme mon parent que comme mon maître. Il avoit un fils unique avec lequel les liens du ſang & la conformité d'âge m'uniſſoit de la plus tendre amitié. Ce jeune Cavalier ſe prit d'amour pour une Demoiſelle de diſtinction qu'il auroit épouſée, s'il avoit eu moins de déférence & de reſpect pour les ordres de ſon pere qui vouloit le marier plus avantageuſement. Il ſervoit néanmoins ſa Maîtreſſe avec beaucoup d'aſſiduité & de myſtere. J'étois le ſeul confident de leurs peines & de leurs plaiſirs, & je les ſuivois toujours aux rendez-vous que cette jeune perſonne lui donnoit. Une nuit deſtinée par le ſort à notre malheur commun, nous apperçumes en paſſant devant la porte de cette Demoiſelle, deux hommes de très-bonne mine, appuyés contre la muraille de ſa maiſon. Mon couſin voulut les reconnoître : mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'ils mirent promptement l'épée à la main, & nous chargerent avec beaucoup d'impétuoſité. Forcés de nous mettre en défenſe, nous ne combattimes pas long-tems.

La jalouſie inſpiroit à mon couſin une fureur que je ne ſaurois vous peindre ; & l'amitié que j'avois pour lui redoublant mon courage, j'oſe dire qu'il étoit périlleux de ſe meſurer avec nous. Nous ruames nos deux adverſaires. Bientôt revenus de l'ivreſſe de cette malheureuſe victoire, la frayeur nous ſaiſit. Nous volons à l'Hôtel du pere de mon couſin, & après nous être munis d'une groſſe ſomme d'argent, nous nous réfugiames à ſaint Jérôme, où nous entendîmes avec la plus grande impatience qu'elles ſeroient les ſuites de cette cataſtrophe. Les Religieux nous apprirent le lendemain que nous n'étions pas même ſoupçonnés, & ils nous conſeillerent de retourner à la maiſon, de crainte que notre abſence ne donnât lieu à quelques conjectures. Nous allions ſuivre cet avis qui nous paroiſſoit raiſonnable, lorſqu'on nous vint avertir que l'Alcalde de Cour avoit arrêté le pere de la Demoiſelle & la Demoiſelle elle-même. On ajouta que parmi les domeſtiques dont cet Officier avoit reçu la dépoſition, une fille ſuivante avoit déclaré que mon couſin voyoit ſa Maîtreſſe toutes les nuits. Il n'en falloit pas davantage pour que la Juſtice voulût s'aſſurer de nous, & l'Alcalde depuis ce moment, nous faiſoit chercher de tous côtés. Comme on ne nous trouvoit point, & qu'il n'étoit pas difficile de reconnoître à pluſieurs indices, que nous nous cachions, il demeura pour conſtant à la Cour que nous avions tué ces deux Cavaliers qui étoient deux hommes très-conſidérables. Ces éclairciſſemens nous jetterent dans le plus cruel embarras. Après une longue délibération, il fut décidé par le Pere de mon couſin & par les Supérieurs du Monaſtere, que nous reſterions encore un mois dans le couvent. Ce terme expiré, mon camarade revêtu d'un habit de Moine, & accompagné d'un Religieux, ſe réfugia dans l'Aragon, réſolu de paſſer en Flandre, & d'y reſter juſqu'à ce que notre affaire prît une bonne tournure. Je voulus ſéparer nos deſtinées, & que notre fortune ne courût pas le même hazards. Je pris l'habit d'un domeſtique du Couvent, & je partis pour Tolede à la ſuite d'un Moine qui ne m'a quitté qu'à Talavera. Ne me croyant pas encore à l'abri des

perquiſitions, je me ſuis remis en route avant-hier. Obligé de fuir les grands chemins, je m'égarai dans la nuit, & vos chiens m'aſſaillirent à plus de cent pas de votre enceinte. Lorſque je vous ai parlé de mon voyage à Notre-Dame de la Roche, c'étoit pour répondre bien ou mal à ce que vous me preſſiez de vous dire; car mon projet a roujours été de me rendre à Séville, auprès d'un Cavalier Génois grand ami du pere de mon couſin, & de le prier de me faire paſſer à Gênes dans les Galeres qu'il expédie pour le tranſport des piaſtres. Voilà mon hiſtoire. Vous voyez maintenant que j'avois raiſon de vous aſſurer que l'amour n'avoit aucune part à mes infortunes. Si les Seigneurs Bohémiens vos compagnons veulent me laiſſer voyager avec eux juſqu'à Séville, ils me délivreront des frayeurs mortelles dont je ſuis agité; car j'imagine que je n'ai rien à craindre au milieu de votre troupe. Vous y ſerez conduit, répondit André; & ſi nous ne prenons pas le chemin de l'Andalouſie, je vous recommanderai aux Bohémiens d'une autre bande que nous devons rencontrer dans quelques jours. André, que le récit du Page venoit de remplir de la joie la plus pure, ne voulut pas différer un moment de veiller à la ſûreté de ce malheureux jeune homme. Il alla propoſer à ſes Compagnons de le prendre ſous leur garde moyennant une trentaine de piſtoles. Les Bohémiens conſentirent tous à recevoir le Page; mais *Précieuſe* fut d'abord ſecretement d'un avis contraire; & la Vieille déclara qu'elle ne pouvoit aller à Séville ni dans ſes environs, parce qu'elle y avoit joué un tour ſanglant à certain perſonnage qui ne demanderoit pas mieux que de l'en punir, ſi elle avoit le malheur de tomber entre ſes mains. Cet homme croyoit à la Phyſique occulte, & la vieille Bohémienne avoit ſçu lui perſuader qu'elle lui enſeigneroit l'art de trouver les tréſors, pourvu qu'il exécutât de point en point tout ce qu'elle lui preſcriroit. *Truxillos* (c'étoit le nom de l'imbécile) promit d'obéir avec la plus grande exactitude à tous les ordres qu'il plairoit à la Magicienne de lui donner. Elle fit placer au milieu d'une cave très-obſcure une groſſe tonne remplie d'eau, dans laquelle elle

elle fit plonger le patient jusqu'au col, après lui avoir mis sur la tête une couronne de cyprès. A l'instant même où minuit sonneroit, il devoit sortir de son cuvier, & aller sans lumiere au devant d'une troupe de gnomes, à la voix desquels la terre s'ouvriroit pour découvrir à ses yeux tous les trésors qu'elle renferme. La Vieille se retire & laisse la victime seule au milieu des ténébres. *Truxillos* demeura toute la journée dans son bain, comptant les minutes & les secondes, & attendant le coup de minuit avec une impatience mêlée d'une sainte frayeur. L'heure sonne. L'initié qui trembloit de manquer l'instant préfix, s'élance de la cuve comme un éclair : il la renverse de dessus ses bancs, tombe & roule avec la tonne, inondé d'une si grande quantité d'eau, qu'il se mit à nager à crud de toutes ses forces, en criant à pleine tête qu'il se noyoit, & qu'on vînt le secourir. Sa femme & les voisins accourent avec des lumieres : ils trouvent le pauvre *Truxillos* tout essoufflé, barbotant, se traînant sur le ventre, agitant ses mains & ses pieds avec une vîtesse extrême, & poussant toujours des cris affreux. L'objet de son désastre, sa chûte & la peur avoit tellement égaré sa raison, qu'il nageoit encore sur le lit où on le transporta, en continuant d'implorer la miséricorde divine & humaine. Lorsqu'il eut repris l'usage de ses sens, il raconta tout ce qui s'étoit passé entre la Bohémienne & lui. Les spectateurs ne purent s'empêcher d'en rire, malgré l'inquiétude que leur avoit donné le triste état de *Truxillos* : mais ils tâcherent en vain de lui faire voir le ridicule extrême de sa crédulité ; il s'obstina toujours à regarder le procédé de la Bohémienne comme une recette infaillible pour découvrir les trésors ; & quelques représentations qu'on pût lui faire, il descendit dans sa cave, très-fâché d'avoir peut-être encouru l'indignation de ces Gnomes bienfaisans, & se mit à creuser une fosse de dix pieds de profondeur. Il se disposoit à pousser sa fouille beaucoup plus loin, lorsqu'un voisin allarmé vint se plaindre qu'on ébranloit les fondemens de sa maison. *Truxillos* fut obligé de suspendre son travail ; & ses parens ayant eu recours à l'autorité de l'Alcade,

on détermina le bon homme à faire uſage de quelques remedes qui puſſent calmer le délire de ſon imagination. Depuis ce moment il oſoit à peine ſe montrer; & dès qu'il paroiſſoit dans la rue, la populace s'attroupoit pour l'accabler de railleries & d'invectives. Telle étoit la bizarre avanture qui empêchoit la Vieille de s'approcher de Séville ; car elle ne pouvoit pas douter que les Magiſtrats ne lui tinſſent quelque compte de ſon ſavoir-faire. Les Bohémiens approuverent les motifs de ſa répugnance ; mais comme ils ſavoient que la bourſe du Page étoit bien garnie, ils ne laiſſerent pas de l'aſſuret qu'il étoit le maître de reſter avec eux tout le tems qu'il jugeroit à propos ; & chaque Bohémien lui jura de le défendre contre tous les Archers de l'Eſpagne.

La troupe réſolut dès le jour même d'entrer dans le Royaume de Murcie. Le Page enchanté de l'enthouſiaſme des Bohémiens, leur diſtribua deux cents écus d'or ; & ce procédé généreux acheva de lui gagner tous les cœurs. *Précieuſe* ſeule étoit bien loin de partager la joie publique. Le ſéjour de *Dom Sanche* (c'étoit le nom du jeune homme que le Doyen venoit de changer en celui de *Clément*) lui cauſoit une inquiétude qu'elle n'étoit pas la maîtreſſe de vaincre. André faiſoit bonne contenance ; mais il s'élevoit auſſi dans ſon ame certains mouvemens de frayeur, lorſqu'il ſongeoit que le beau Page ſeroit déſormais le camarade de *Précieuſe*. Il lui ſembloit que *Clément* avoit montré bien peu de réſiſtance aux premieres ſollicitations des Bohémiens, & qu'il avoit changé de projet avec une facilité qui n'étoit peut-être pas ſans myſtere. Le jeune homme pénétra les craintes d'André, & voulut les diſſiper. Il l'aſſura qu'il n'avoit conſenti à ſuivre la troupe dans le Royaume de Murcie, que pour s'approcher de Carthagene, où il trouveroit infailliblement des Galeres qui pourroient le tranſporter chez les Génois. *Clément* parloit avec un air de vérité qui perſuada ſon camarade. André parut ſatisfait; mais il exigea du nouveau Bohémien, autant par méfiance que par amitié, & pour être à portée d'épier ſes ſentimens & ſes actions, qu'il coucheroit ſous la même tente que lui. Le Page

tint cette marque d'eſtime à grande faveur. Ils vécurent dès-lors comme deux freres : leur bourſe étoit commune : ils marchoient toujours enſemble : ils étoient à la tête de tous les exercices & de tous les jeux. Auſſi magnifiques qu'adroits, ils répandoient l'or à pleines mains, & l'emportoient dans toutes les réjoniſſances ſur les plus renommés d'entre leurs freres. Tant de mérite auroit dû inſpirer une haine univerſelle ; mais leur ſupériorité étoit ſi reconnue, qu'ils échappoient même à l'envie ; & quoiqu'ils fuſſent les délices de toutes les Bohémiennes, ils n'en étoient pas moins chéris de leurs Compagnons.

Il y avoit déja plus d'un mois que *Clément* voyageoit avec la troupe, & il n'avoit pas encore cherché l'occaſion de parler à *Précieuſe :* elle ſe préſenta quelques jours après. Pour être même à l'abri du ſoupçon, il ſaiſit l'inſtant où André s'entretenoit avec ſa Maîtreſſe, & s'approcha d'eux avec beaucoup de grace. Eh bien ! lui dit *Précieuſe*, te voilà donc des nôtres, mon cher Clément ? Dès que je t'ai vu, j'ai reconnu mon Page, & je me ſuis reſſouvenue de tes jolis vers : mais comme j'ignorois le deſſein qui pouvoit t'amener dans nos retraites, je crus devoir reſpecter ton ſecret. La préſence de mon ami ne m'empêchera pas au reſte de t'avouer que ton accident m'a touchée juſqu'aux larmes. Plus je te regardois, moins je revenois de ma ſurpriſe, en voyant que la métamorphoſe de *Dom Juan* n'étoit pas unique, & qu'à peine s'étoit-il transformé en Bohémien, que *Dom Sanche* m'apparoiſſoit ſous la forme d'un pauvre garçon. Je te parle à cœur ouvert, parce que je ſais que *Dom Juan* ne t'a rien caché de ce qui l'intéreſſe. André avoit en effet raconté toute ſon aventure à ſon nouveau camarade, afin de pouvoir ſe communiquer tous deux ſans contrainte leurs penſées, leurs inquiétudes & leurs eſpérances. Sais-tu, continua *Précieuſe*, que ma recommandation ne t'a pas été inutile, lorſque nos chiens t'on fait un accueil ſi barbare ? Sais-tu que ſans te nommer, j'intéreſſai toutes nos femmes en ta faveur ? Je n'eus pas beſoin à la vétité d'épuiſer les reſſources de l'éloquence : dès qu'elles virent

ce beau garçon, elles diſputerent de zele & de charité avec une ferveur tout-à-fait chrétienne; & c'eſt encore aux effets de cette premiere impreſſion que tu dois le ſuffrage univerſel de la troupe, lorſqu'il s'eſt agi de te recevoir parmi nous. Que Dieu t'y comble de toutes les faveurs que tu mérites! Si les vœux que je fais pour toi peuvent t'inſpirer quelque reconnoiſſance, il m'eſt permis de t'en demander un ſeul témoignage. N'exagere jamais à mon ami le ſacrifice qu'il fait à la baſſeſſe de mon état. J'avoue qu'il ne te manqueroit pas de moyens de l'en faire rougir; mais j'attends de la ſenſibilité de ton cœur, que tu ne les mettras point en uſage. Quoique je ſois bien perſuadée que ſa volonté eſt entiérement ſoumiſe à la mienne; encore ne le verrois-je qu'avec déſeſpoir me donner des marques du plus foible repentir. Ne penſe pas, divine *Précieuſe*, répondit le Page, que Dom Juan m'ait confié ſon ſecret par aucune indiſcrétion: j'ai pénétré ſon ame aux premieres inquiétudes qu'il m'a témoignées; & mes yeux eurent bientôt reconnu le Cavalier ſous ce vêtement, qui ne ſauroit déguiſer en lui la nobleſſe de ſon origine. André a voulu répondre à ma confiance par un aveu ſincere de ſon amour & de ſes projets; car je me ſuis expliqué le premier. Il m'eſt témoin que je n'ai fait qu'approuver ſa réſolution. Eh! qui pourroit ne point l'applaudir? Je ne ſuis pas aſſez inſenſible, belle *Précieuſe*, pour ne pas connoître le pouvoir de la beauté. La tienne doit juſtifier les plus grands égaremens, s'il eſt permis de donner ce nom à tout ce qu'un homme peut entreprendre d'extraordinaire pour une ſi belle cauſe. Je ne puis te remercier dignement, céleſte créature, du tendre intérêt que mon malheur a ſçu t'inſpirer, qu'en joignant mes vœux aux tiens pour l'heureux ſuccès de tes amours. Que *Précieuſe* joniſſe d'André: qu'André poſſede ſa chere *Précieuſe*; & que par une ſi belle union, la nature nous donne un jour de nouveaux chef-d'œuvres qui te reſſemblent. Voilà ce que je ne ceſſerai de répéter à mon aimable compagnon, loin de blâmer des ſentimens dont il doit s'énorgueillir.

Clément avoit mis tant d'action dans ſes galanteries,

qu'André douta d'abord ſi l'amour n'y avoit pas plus de part que l'amitié. L'infernale jalouſie s'offenſe de tout ; & l'ame d'un jaloux ne connoît guere de nuances entre l'inquiétude & le déſeſpoir. André regardoit *Précieuſe* avec l'égarement de la douleur ; mais un ſourire de la jeune Bohémienne rendit bientôt au bel André toute la joie de l'amour heureux. Il ſe repentit de ſes ſoupçons, & embraſſa *Clément* avec beaucoup de tendreſſe, réſolu de s'en rapporter déſormais à la ſageſſe & à la vertu de *Précieuſe*.

La compagnie & la gaieté des Bohémiens effaçoient peu-à-peu, de l'eſprit de *Clément*, le ſouvenir de ſa funeſte aventure. Les muſes qu'il avoit négligées, dont les douces faveurs s'accordent ſi mal avec la crainte de la Juſtice, vinrent lui offrir de nouveaux ſujets de conſolation. Il reprit ſa lire pour célébrer les charmes de *Précieuſe*. André à qui l'art des vers n'étoit pas inconnu, diſputoit quelquefois à ſon ami le plaiſir de chanter la belle Bohémienne. Tous deux Poëtes & Muſiciens, ils faiſoient retentir le petit vallon qu'ils occupoient, des tendres accens du luth & du hautbois. Un ſoir qu'ils ſe repoſoient ſous un grand chêne, la guittarre à la main; invités par la fraîcheur & par la beauté de la nuit, ils chanterent cette Romance en forme de dialogue, que *Clément* venoit de compoſer.

ANDRÉ.

Regarde, ami, ce voile radieux ;
De *Précieuſe* il nous offre l'image.
Oui : c'eſt-là l'éclat de ſes yeux ;
Tout ce vaſte pourpris des Cieux
Etincelle d'attraits dont elle eſt l'aſſemblage.

CLÉMENT.

En elle eſt l'extrême beauté :
En elle eſt la pudeur, la vertu, la gaité :
Raiſon, graces, talens ; tout ſe raſſemble en elle.
Eh ! comment en tracer une image fidelle ?
Cette entrepriſe, ami, paſſe l'eſſor humain,
Et demande un eſprit rare, élevé, divin.

ANDRÉ.

Qu'il ſoit rare, élevé, divin,
L'eſprit qui chantera le nom de *Précieuſe*;
Qui d'une audace ambitieuſe,
Portera juſqu'au Ciel ce nom chéri de tous,
Et qui cauſe en nos cœurs des mouvemens ſi doux.

CLÉMENT.

Celui qui chantera ce nom chéri de tous,
Portera l'allégreſſe au ſéjour du Tonnerre.
Tu le ſçais : chaque fois que l'écho ſur la terre,
Répete au loin ce nom charmant,
Un ineffable enchantement
A ce ſeul mot, ſéduit l'oreille.
L'ame la plus chagrine eſt calme en un moment,
Et de la volupté l'ivreſſe ſe réveille.

ANDRÉ.

Calme délicieux, ivreſſe, volupté;
Voilà ce que mon cœur doucement agité,
Eprouve auſſi-tôt qu'elle chante,
Cette Syrêne ſéduiſante.

CLÉMENT.

Hommage à toi, prodige de beauté!
Haleine du zéphir dans l'ardeur de l'été!
Du plus parfait Amant, tendre & fidelle Amante!
Doux foyer de rayons que l'amour met en jeu,
Pour embrâſer du plus beau feu
L'ame la plus indifférente.....

Ils alloient continuer, lorſqu'ils entendirent la voix de *Précieuſe* qui avoit écouté leurs chanſons, & qui voulut y répondre. Les accens de cette voix ſi tendre & ſi brillante, ſuſpendirent le concert des deux Bohémiens. Ils prêterent l'oreille, oſant à peine reſpirer pour ne rien perdre de cette douce mélodie.

PRÉCIEUSE.

De l'amour l'ardeur nouvelle
Se fait connoître à mon cœur.

Mais je tiens à plus grand bonheur
D'être honnête que d'être belle.

L'umble plante
Qui ſerpente,
Peut un jour parvenir juſqu'aux plus haut rameaux.
Et ſouvent on voit le liere,
Du ſein de l'humble bruyere,
Elevet ſon eſſor aux cimes des ormeaux.

Soumiſe à mon deſtin, je contemple ſans peine
Ma petiteſſe & mon obſcurité.
Contre tous les revers ma reſſource eſt certaine :
J'attends de moi mon ſort & ma félicité.

Mes talens, ma vertu ; voilà mon opulence :
Ce ſont là les tréſors que chaque jour j'accrois.
Ce qui dépend du ciel, eſt hors de ma puiſſance :
Je ſais, & je ſaurai me ſoumettre à ſes loix.

De la beauté, j'entends vanter les droits :
Et ſur les plus grands cœurs ſa victoire eſt commune....
Eh bien ! j'éprouverai ſi par un digne choix,
Je puis élever ma fortune.

Si l'inégalité n'eſt qu'un jeu du hazard ;
Si les ames naiſſent égales,
Un nom commun peut tôt ou tard
S'égaler au races Royales.

Lorſque *Précieuſe* eut fini de chanter, *Clément* & André alleient au-devant d'elle. Ils s'entretinrent tous trois aſſez long-tems ; & *Précieuſe* mit dans ſa converſation tant d'eſprit, de fineſſe & de décence, que Clément approuvoit de plus en plus le projet de ſon ami, qu'il avoit d'abord regardé plutôt comme un excès de jeuneſſe, que comme une réſolution bien ſolidement priſe.

La troupe leva ſon camp ce jour-là. Elle fut s'établir dans un village à trois lieues de Murcie, où il arriva au bel André une avanture qui penſa faire pleurer ſa mort à tous les Bohémiens. *Precieuſe*, la Vieille, *Chriſtine*, *Clément*, André & pluſieurs de leurs camarades, après avoir donné en gage quelques uſtenſiles d'argent pour aſſurance qu'ils ne voleroient rien, s'é-

toient logés dans une hôtellerie qui appartenoit à une riche veuve. Cette femme avoit une fille de dix-ſept ans aſſez bien faite, & plus dégourdie que belle. On la nommoit *Carducha*. La petite Villageoiſe en voyant danſer les Bohémiens, étoit devenue ſi folle d'André, qu'elle réſolut de lui déclarer ſon amour, & de le prendre pour mari s'il y conſentoit ; quand elle devroit s'expoſer à l'indignation de toute ſa famille. Elle épioit le moment de lui parler en liberté, lorſqu'elle l'apperçut dans une baſſe-cour où il ramenoit des mulets. Elle court : elle l'aborde : auſſi preſſée par la vivacité de ſon ardeur que par l'embarras des circonſtances, elle ne veut pas perdre des inſtans précieux à ſe laiſſer deviner par des agaceries. André, lui dit-elle franchement, je ſuis fille unique & riche : cette maiſon appartient à ma mere : elle a deux fermes & un beau vignoble : tu me plais ; je t'aime : veux-tu m'épouſer ? Réponds-moi vîte. Si tu es auſſi bon que beau, tu verras quelle vie nous menerons enſemble. André, confondu de l'audace de *Carducha* : Mademoiſelle, lui dit-il, je ſuis fiancé : nous autres Bohémiens nous n'épouſons jamais que des Bohémiennes. Que le Ciel daigne reconnoître la grace que vous me faites ! je ſuis bien loin d'en être digne. *Carducha*, qui ne comptoit pas ſur une réponſe ſi claire & ſi préciſe, penſa tomber à la renverſe d'étonnement & de douleur. Quelques Bohémiens qui entrerent dans la baſſe-cour, l'empêcherent de répliquer. Elle ſe ſauva le déſeſpoir dans l'ame, & ne reſpirant que la vengeance. Il n'échappoit point à la pénétration d'André qu'avec un pareil caractere, *Carducha* étoit capable de tout. Auſſi réſolut-il de mettre bientôt un grand intervalle entre cette créature & lui. Elle eut beau ſe ſervir du langage des yeux pour lui faire voir avec autant d'évidence que d'effronterie, qu'elle étoit prête à l'honorer de ſes bontés, en attendant qu'il ſe décidât ſur le mariage ; André fut ſourd & aveugle : il évita avec le plus grand ſoin, le danger d'un ſecond tête-à-tête, & ſupplia ſes camarades de déloger le même jour. Les Bohémiens accoutumés à regarder les prieres d'André comme des ordres, ſe mirent à faire leurs pa-

quets, & diſpoſerent tout pour partir à l'entrée de la nuit. *Carducha*, tranſportée de colere, ſentit que la ſeule idée de l'abſence d'André venoit déja lui déchirer le cœur, & que le doux eſpoir de tant de plaiſirs alloit diſparoître avec ce beau garçon. Ses deſirs irrités par un refus auſſi piquant, lui inſpirerent le deſſein d'arrêter chez elle, par force, l'ingrat que ſes charmes n'avoient pu retenir. Auſſi peu délicate ſur le choix des moyens, qu'elle avoit été peu réſervée dans ſa conduite, elle imagina de gliſſer dans les hardes d'André deux colliers de corail & quelques écuelles d'argent. A peine les Bohémiens étoient-ils à vingt pas de la maiſon, qu'elle commença à jetter les hauts cris, & à implorer le ſecours de la Juſtice contre des voleurs qui emporroient ſes joyaux & ſon argenterie. La populace s'attroupa autour des Bohémiens qui firent alte, & qui jurerent qu'aucun d'eux n'avoit rien dérobé, ce qu'il étoit aiſé de vérifier en viſitant tous les ſacs. Cette offre ne plût point à la Vieille, qui craignit qu'on n'apperçût les bijoux de *Précieuſe* & les habits de *Dom Juan*, qu'elle gardoit avec beaucoup de précaution : mais la méchante *Carducha* la tira bientôt de peine; car on l'entendit s'écrier tout-à-coup, qu'il falloit ouvrir les paquets d'un certain Bohémien, grand danſeur, qu'elle avoit vu entrer deux fois dans ſa chambre Elle déſignoit André, & aſſuroit avec empottement, que lui ſeul étoit capable du vol dont elle réclamoit la reſtitution. Voilà mon mulet & mon ſac, interrompit le fier André : ſi vous trouvez les effets qui vous appartiennent, je m'engage de les payer au moment même, cent fois plus qu'ils ne ſeront eſtimés, & je me ſoumets aux châtimens que la loi prononce contre les voleurs. Les archers accourus au bruit de cette bonne fortune, vuident le porte-manteau d'André, & y trouvent les deux colliers & les écuelles. Qu'on juge de la ſurpriſe du généreux Bohémien : une ſtatue de pierre n'eſt pas plus immobile qu'il le devint à l'aſpect des joyaux & de l'argenterie. Vous voyez, dit l'horrible *Carducha*, que mes ſoupçons n'étoient pas ſi mal fondés. Se peut-il qu'une ſi belle figure cache un abominable voleur !

L'Alcalde, témoin de la ſcène, ne donna pas le tems à *Carducha* de continuer ſes exclamations. Il accabla d'injures tous les Bohémiens, & ſurtout André, auquel il prodigua les épithetes les plus humiliantes & les plus énergiques. L'innocent accuſé gardoit le ſilence, & les ſuppôts de la Juſtice, trompés par ſon air de confuſion, n'héſiterent point à le croire coupable d'un crime trop au-deſſous de lui pour qu'il daignât ſe juſtifier. Je crois qu'il s'aviſe de faire l'honnête homme, dit un Alguazil, couſin de l'Alcalde, en apoſtrophant le jeune Bohémien avec l'air d'arrogance & de raillerie que l'on connoît à ces vils ſcélérats, le mépris & l'horreur de la Juſtice, au moment même qu'elle eſt contrainte d'employer contre un Citoyen leur infâme miniſtere. Ne diriez-vous pas, continua-t-il, que c'eſt la vertu même ? Nous venons de le prendre la main dans le ſac; eh, bien, vous allez voir qu'il niera le vol. Je vous demande ſi tous ces veillaques ne feroient pas bien mieux d'aller, de bonne grace, ſervir le Roi ſur ſes galeres, que de danſer & de voler de village en village ? Foi de ſoldat, il me prend envie de jetter ce Bélitre à mes pieds d'un revers de mon bras ! En achevant ces paroles, il applique au noble Bohémien le plus vigoureux ſoufflet que puiſſe donner la main d'un homme. André, furieux, redevint le Chevalier *Dom Juan*. Il s'élance ſur ce miſérable, lui arrache ſon épée, la lui plonge dans le cœur, & l'étend roide mort ſur le carreau. L'air retentit alors des hurlemens de la populace qui recule d'effroi : l'Alcalde appelle main-forte : *Précieuſe* s'évanouit : André, couvert du ſang de l'Archer, tremble pour ſa Maîtreſſe : on court aux armes : le meurtrier eſt aſſailli de toutes parts : la confuſion, le déſordre, les coups & la pouſſiere, font un tableau où l'on ne diſtingue plus rien, & dont les cris augmentent encore l'horreur. *Dom Juan* partagé entre le ſoin de ſecourir *Précieuſe* & l'embarras de ſe défendre, couroit le plus grand péril. *Clément* n'étoit pas là pour joindre ſes efforts à ceux de ſon cher André : les Bohémiens l'avoient chargé de ſouſtraire les bagages à la fureur de la populace. André perd ſon ſang & ſes forces;

il ſuccombe : on le charge de fers. L'Alcalde auroit bien voulu ſe donner le plaiſir de le faire pendre ſur le champ; mais il falloit envoyer le criminel pardevant le Tribunal ſupérieur de Murcie. Obligé de ſe borner à quelques préliminaires, ce digne Officier ſe contenta d'enfermer André dans un cachot, & de lui faire ſouffrir, en attendant mieux, tous les tourmens & toutes les humiliations dont il pût s'aviſer. Par ordre de l'Alcalde, les Archers firent main-baſſe ſur le reſte de la troupe. Quelques Bohémiens échapperent. *Clément* ne fut pas des derniers à fuir : la frayeur de ſa premiere aventure lui donnoit des aîles; mais le plus grand nombre de ſes camarades fut arrêté.

Les priſonniers furent conduits le lendemain à Murcie où l'Alcalde entra, triomphant, à la tête de ſes recors. Tous les Bohémiens, hommes & femmes, le ſuivoient garottés deux à deux le long d'une grande chaîne. Pour que la populace pût diſtinguer le meurtrier, on l'avoit attaché ſur un mulet, les fers aux pieds & aux mains. *Précieuſe* ſeule étoit libre : le charme de ſa beauté avoit amolli l'ame de ces barbares. On la voyoit ſur ſa petite haquenée auprès de ſon Amant, abîmée dans le déſeſpoir, & les yeux innondés de pleurs. La marche étoit fermée par un peloton d'Archers qui faiſoient l'arriere-garde, les armes hautes. Ce ſpectacle avoit attiré tous les habitans de Murcie : ils accouroient en foule pour inſulter & pour maudire l'aſſaſſin & ſes complices : mais lorſqu'ils jettoient les yeux ſur la jeune Bohémienne, ſur ce viſage divin que les Archers mêmes n'avoient pu regarder ſans connoître la pitié; le plus tendre intérêt ſuccédoit à l'indignation : les ſpectateurs tranſportés combloient *Précieuſe* d'éloges, & donnoient à ſes camarades, & ſurtout au bel André, mille témoignages de bienveillance.

Le bruit de la grande beauté de *Précieuſe* parvint bientôt à la femme du Sénéchal : impatiente de voir cette jeune merveille, elle obtint de ſon mari que *Précieuſe* ſeroit la ſeule qu'on ne meneroit pas en priſon; mais le pauvre André fut plongé dans un cachot,

dont l'abſence de ſa belle Maîtreſſe augmentoit l'horreur & l'obſcurité. La jeune Bohémienne, ſuivie de ſa Grand'Mere, fut conduite devant la Sénéchale. On ne ſauroit peindre l'étonnement & le plaiſir de cette Dame, à la vue de ce bel enfant : elle l'appelle ; elle l'embraſſe ; elle fait des exclamations de ſurpriſe & de joie : elle s'informe de ſon âge, & s'écrie à chaque inſtant qu'elle prend cette charmante créature ſous ſa protection. *Précieuſe*, pénétrée de reconnoiſſance, ſe jette aux pieds de ſa Bienfaitrice : elle prend une de ſes mains qu'elle preſſe ſur ſon cœur, qu'elle arroſe de ſes larmes, qu'elle baiſe vingt fois avec des tranſports de tendreſſe dont la Sénéchale étoit enchantée. Heureux André ! cette expreſſion ſi touchante eſt celle de l'amour. C'eſt ſur ton ſort que *Précieuſe* répand un torrent de pleurs. L'eſpoir de ſauver une vie ſi chere, ouvre ſon ame à tous les élans de la reconnoiſſance. Ah ! Madame, s'écrie-t-elle, encouragée par les careſſes multipliées de la Sénéchale, le Bohémien enchaîné n'eſt point coupable. Le ſoldat qu'il a puni a oſé le frapper au viſage. Je vous conjure par ce que vous êtes, d'obtenir de Monſeigneur le Corrégidor, qu'il ſuſpende le châtiment que les loix prononcent contre le pauvre André.

Si vous trouvez quelques charmes à la malheureuſe proſternée à vos pieds, qu'ils obtiennent votre pitié pour lui. C'eſt mon amant : c'eſt mon époux ! Oui : c'eſt mon époux, quoiqu'il n'ait pas encore reçu ma main. Toute la troupe ſacrifiera ce qu'elle poſſede pour ſauver mon cher André. Madame ! ma Protectrice ! Si vous ſavez ce que c'eſt que l'amour ; ſi vous en avez éprouvé le charme..... Oui : vous le connoiſſez..... Je vous conjure par votre cher époux, d'avoir pitié du mien ; ſauvez-lui la vie ; ſauvez-la-moi : je vais mourir déſeſpérée. Tandis que *Précieuſe* prononçoit ces paroles entrecoupées de ſanglots, elle ne laiſſoit pas échapper les mains de la Sénéchale qu'elle ſerroit avec un frémiſſement mêlé de crainte & d'eſpoir. Ses yeux immobiles cherchoient à lire le deſtin d'André dans les yeux de ſa bienfaitrice. La Sénéchale attendrie, la preſ-

ſoit d'une main avec beaucoup d'affection. Le charme invincible d'une ſi belle douleur pénétroit juſqu'au fond de ſon ame : elle ſe baiſſe pour embraſſer *Précieuſe :* elle appuie ſon viſage ſur celui de la jeune Bohémienne, & tâche de calmer ſon déſeſpoir par quelques paroles conſolantes qu'elle peut à peine prononcer. *Précieuſe* profitant de ces momens d'intérêt, prioit de nouveau la Sénéchale de ſe ſervir, en faveur d'André, de tout le pouvoir qu'elle avoit ſur l'eſprit de ſon mari, lorſque le Corrégidor entra. Etonné de la beauté de *Précieuſe* & du tableau que lui préſente cette ſcène de ſentiment, il s'arrête les yeux fixés ſur ſa femme & ſur la jeune Bohémienne qui pleuroit dans ſes bras. *Précieuſe* ſe traîne aux pieds de ſon Juge. Ah ! Seigneur, s'écrie-t-elle ; je demande la vie de mon jeune époux. S'il eſt coupable, que je meure pour lui. Suſpendez au moins de quelques jours... Donnez-nous le tems.... André n'eſt pas criminel.... il n'eſt que malheureux. Le Corrégidor dans l'admiration, ſentoit ſon ame s'émouvoir aux plaintes de la jeune Bohémienne. Le ſon de ſa voix, ſes larmes, ſa beauté ſi touchante, lui arrachent un ſoupir de tendreſſe & de pitié. Il détourne le viſage pour ne pas laiſſer appercevoir quelque marque de foibleſſe. La Vieille, qui avoit ſuivi *Précieuſe* dans l'appartement, ſe tenoit debout à quelque diſtance, pâle, interdite, la tête baiſſée & ſans proférer une parole. Elle approche en tremblant : elle prie qu'on daigne l'écouter : ſes yeux ſe portent tour-à-tour ſur la Sénéchale, ſur *Précieuſe* & ſur le Corrégidor, qu'elle regarde les uns après les autres avec un air d'égarement, de crainte & de joie : elle demande qu'on lui permette de ſortir, & revient à la hâte, portant un coffre qu'elle tenoit des deux mains. Grace, grace, Seigneur, s'écrie-t-elle en ſe proſternant le viſage contre terre. C'eſt moi qui ſuis coupable ; mais je vais tout réparer, & vous me pardonnerez ſi vos entrailles connoiſſent la pitié. Le Sénéchal, ſa femme & *Précieuſe*, ſtupéfaits, immobiles, les regards fixés ſur la Bohémienne, attendent ce qu'elle va prononcer. Voilà, Monſeigneur, continue la Vieille en balbutiant,

voilà les preuves de mon crime. Elle ouvre le coffre : elle en retire d'une main tremblante quelque nippes d'enfant. Le Sénéchal ſe baiſſe pour les examiner. Un billet étoit couſu ſur le trouſſeau. Il le prend : il lit.... l'émotion & l'étouffement l'empêchent d'articuler Conſtan...ce d'Aſ...ve...do... La nature arrache du fond de ſon cœur un cri d'attendriſſement & de joie : il tombe dans les bras de ſa femme, en entraînant *Précieuſe* avec lui, ſur le ſein de ſa mere. Les bras entrelacés, ils ſe ſerrent avec amour. On n'entend que ces noms entrecoupés de ſoupirs, de ſanglots & de baiſers : ma fille... ma chere fille.... Conſtance.... ma mere.... Ils confondent leurs larmes, leurs careſſes & leurs tranſports ; & leur ame eſt accablée ſous l'impreſſion de cette ivreſſe pure & délicieuſe, dont la nature au comble du bonheur peut ſeule connoître la jouiſſance.

Lorſque ces premiers mouvemens furent un peu calmés, le Sénéchal s'arrache des bras de ſa fille & de ſa femme pour interroger la Vieille qu'étoit encore à genoux au milieu de la ſalle, les mains jointes & fondant en pleurs ; & tandis que *Précieuſe* attachée au cou de ſa mere, ſe raſſaſioit des faveurs de l'amour maternel, la Bohémienne racontoit au Corrégidot l'enlévement de *Conſtance*. Le Sénéchal étoit à Madrid avec ſa femme : la Vieille frappée de la rare beauté de leur aimable fille, épioit depuis plus de ſix mois l'occaſion de s'en ſaiſir ; ſelon la coutume des Bohémiens, qui, pour achalander leur troupe, dérobent tous les beaux enfans dont ils peuvent s'emparer : elle trouva le moyen de l'écartet un peu de ſa Gouvernante, ſur le ſoir au ſortir d'une Egliſe ; & l'emporta tout-à-coup dans la campagne, où elle ſe hâta de la dépouiller, & d'enfermer ſes petites nippes dans le coffre qu'elle venoit d'ouvrir, étiquetées d'un billet qui renfermoit le nom de l'enfant & le jour de ſa diſparution. Au milieu de ſa joie, le Corrégidor, indigné du récit de la Vieille, ne pût contenir un mouvement de fureur ; mais dans cet inſtant même, la Sénéchale revenue de la premiere commotion, préſentoit à ſon mati ſa chere *Conſtance* qu'elle l'invitoit à careſſet. Le pere preſſé par les bras

de ſa fille, reprit avec d'autant plus de facilité ſes ſentimens & ſon air de douceur & de clémence, que *Précieuſe* lui demandoit en le baiſant avec beaucoup de tendreſſe, la grace de la Vieille qu'elle appelloit encore ſa grand'mere. Elle l'obtint, & le Corrégidor voulut bien aſſurer lui-même la Bohémienne qu'elle ne ſeroit pas inquiétée. Pendant que *Conſtance* ſollicitoit la pitié de ſon pere, la Sénéchale, qui avoit repris ſes forces, appelloit tous ſes domeſtiques, & communiquoit ſa joie à toute la maiſon. La vieille Gouvernante de *Conſtance* étoit accourue des premieres. Après avoir embraſſé ſa jeune Maîtreſſe avec le plus tendre étonnement, elle la déchauſſe pour s'aſſurer elle-même, par un ſigne fort extraordinaire que Conſtance avoit ſur le pied, que *Précieuſe* eſt ſans aucun doute, la fille du Commandeur d'*Aſvédo:* mais le cœur maternel de la Sénéchale ne ſauroit former la moindre incertitude; & randis que ſes femmes montrent à tous les aſſiſtans les marques qui doivent faire reconnoître *Conſtance*, elle couvre encore de baiſers cette chere fille, l'unique objet de ſon amour.

Le Corrégidor impatient de connoître tous les détails de la vie de *Précieuſe*, depuis ſon enlevement, apprit au moins avec la plus grande ſatisfaction, que la fauſſe grand'mere avoit eu pour ſa petite-fille les ſoins les plus tendres & les plus aſſidus; & que malgré la baſſeſſe de ſon érat, elle avoit veillé ſur ſes mœurs avec une inquiétude vraiement maternelle. Il ne fit donc plus d'autre reproche à la Vieille que d'avoir ſouffert que ſa fille ſe prît d'inclination pour un miſérable Bohémien, & qu'elle regardât comme ſon époux un voleur vagabond digne du dernier ſupplice. Mon pere, mon pere, s'écria *Conſtance*, en interrompant le Sénéchal, lors même que votre fille ne connoiſſoit pas ſon origine, croyez qu'elle avoit l'ame rrop élevée pour former des liens dont elle auroit pu rougir. André eſt un Cavalier incapable de flétrir la nobleſſe de ſon ſang par un crime honteux. C'eſt à ſon honneur qu'il a été forcé de ſacrifier le brutal qui a oſé ſe permettre le detnier des outrages, & *Dom Juan de Carcamo*, Chevalier de l'Ordre

de Saint Jacques, n'a pu ſe voir frapper ſans arracher la vie à ſon infâme aggreſſeur. Oui : mon pere, l'amour a transformé *Dom Juan* en un vil Bohémien. Ce Gentilhomme me ſacrifioit ſon rang, ſa fortune & ſa naiſſance. Il s'eſt abaiſſé juſqu'à moi pour devenir mon égal ; & lorſqu'il daignoit épouſer *Précieuſe*, devoit-elle refuſer ſa main, & refuſeriez-vous aujourd'hui la main de *Conſtance* au trop généreux Carcamo? Le Sénéchal & ſa femme ne revenoient point de leur ſurpriſe. Avec quelle douceur ils admiroient le courage, les ſentimens & l'eſprit de leur fille, dont le naturel avoit reſiſté à la baſſeſſe de ſon éducation ! Le ſort du malheureux Chevalier leur inſpire le plus vif intérêt: ils font mille queſtions à la Vieille, & ils apprennent avec un nouveau plaiſir, que la ſageſſe & la vertu de *Précieuſe* l'avoient toujours retenue dans les bornes de la plus honnête inclination. *Conſtance* acheva d'étonner le Sénéchal en ſe jettant à ſes pieds pour lui demander pardon de ſa faute, quoique cette faute fut involontaire ; & en lui proteſtant que malgré l'amour que *Précieuſe* devoit au Chevalier, la reſpectueuſe *Conſtance* ſe ſoumettoit déſormais à ce qu'il plairoit à ſon pere d'ordonner de ſon ſort. Va, ma chere fille, dit le Sénéchal attendri juſqu'aux larmes, ma chere *Précieuſe !* (car je veux que le nom te reſte en mémoire de ta perte & de ton heureux retour) ton pere ſe charge de ton bonheur. Mon ami, interrompit la Sénéchale, je ne vois rien qui puiſſe s'oppoſer à cette belle union. Quoi ! reprit le Corrégidor, nous venons de la retrouver, & vous voulez déja que Dom Juan nous l'enleve? Jouiſſons au moins de notre chere fille, tandis qu'elle nous appartient encore. Eh bien, continua la mere, achevez donc de donner à la pauvre *Précieuſe* la plus forte preuve de tendreſſe qu'elle puiſſe attendre de vous. Ne voyez-vous pas la violence qu'elle ſe fait pour ne point vous parler de l'état affreux où doit être l'infortuné Dom Juan? elle vous conjure par la voix de ſa mere de donner vos ordres pour qu'il ſorte au moment même de cet abominable lieu ſi peu fait pour un homme comme lui. Vous concevez qu'en ſa double qualité de Bohémien & de voleur

voleur meurtrier, ces barbares ſurveillans ne l'auront pas épargné. Oui, ma chere Précieuſe, dit le Corrégidor embraſſant ſa fille, je vais le voir tout-à-l'heure, pour ne plus m'occuper que de ſon ſort ; mais je veux ménager à ta mere le plaiſir de la ſurpriſe de Dom Juan ! Je veux qu'il apprenne de ſa bouche cette heureuſe révolution. Vous me reverrez à l'entrée de la nuit, & nous irons enſemble délivrer le Chevalier.

Le Sénéchal, dans la crainte d'allarmer ſa femme & ſa fille, voulut leur laiſſer ignorer ſon deſſein. Il avoit réſolu, en éprouvant le courage & l'amour de Dom Juan, de lui donner aſſez d'inquiétude pour le punir de ſes *frédaines*. Il vole à la priſon : il pénetre dans le cachot où le criminel étoit enchaîné. Leve-toi, lui dit gravement le Sénéchal ; je ſuis le Corrégidor (1). Es-tu l'époux d'une jeune & jolie Bohémienne que les archers ont arrêtée avec tes autres camarades ? Interdit de cette queſtion à laquelle il ne s'attendoit pas, la cruelle jalouſie qui veilloit ſans ceſſe dans le cœur d'André, lui fait imaginer que le Corrégidor étoit devenu amoureux de la jeune Bohémienne ; & cette affreuſe idée l'épouvante mille fois plus que l'horreur du ſupplice auquel il ſe croit deſtiné. Il garde quelque-tems un morne ſilence : il cherche à ſurmonter ſon trouble, & répond au Sénéchal qui le preſſe de parler : ſi Précieuſe dit que je ſuis ſon époux, elle a dit la vérité ; ſi elle dit que je ne le ſuis point, elle ne fait pas un aveu moins véritable ; car Précieuſe ne ſauroit proférer un menſonge. Ce ſcrupule eſt une merveille dans une créature de ſon eſpece, reprit le Corrégidor. Il eſt vrai qu'elle prétend être ton épouſe, & qu'elle aſſure qu'elle ne t'a pas encore donné la main. Je viens de lui apprendre que ton crime mérite la mort : elle demande qu'il lui ſoit per-

(1) Le Corrégidor de Cervantès traite Dom Juan avec le dernier opprobre, avant de lui parler de Précieuſe. Cet excès de plaiſanterie eſt tellement hors de propos, qu'on s'étonne de voir qu'il ſoit échappé à l'Auteur de Dom Quichotte, de ſemblables fautes contre le goût.

mis de t'épouſer avant que tu meures. Eh, bien, Seigneur, reprit André, lui refuſeriez-vous cette ſatisfaction ? Pour moi je meurs content ſi je meurs ſon époux. Elle vous eſt donc bien chere, continua le Sénéchal ? Mille fois plus que la vie, repartit André. C'eſt à vous, Seigneur, qu'il appartient de décider de mon ſort. Je vous conjure de ne pas me laiſſer dans une plus longue incertitude. J'ai tué celui qui m'avoit fait la plus cruelle de toutes les offenſes. J'adore Précieuſe; & puiſque je dois mourir ; que je meure *en ſa grace :* celle de Dieu ne me manquera point (1). Heureux l'un & l'autre d'avoir obſervé avec la plus ſévere exactitude, tout ce que nous nous étions mutuellement promis. Vous ſerez ſatisfait, pourſuivit le Corrégidor, qui ſoutenoit ſon perſonnage avec beaucoup de peine. Vous remplirez ce ſoir vos engagemens, & je m'acquitterai des miens. Il ſortit en achevant ces paroles, & laiſſa le pauvre André dans un mêlange d'horreur & de joie qu'il eſt moins difficile d'imaginer que de peindre.

Précieuſe avoit profité de l'abſence du Sénéchal, pour épancher ſon ame dans le ſein de ſa mere. Elle lui rendit un compte exact des moindres détails de ſa vie : elle lui avoua que malgré l'intime perſuaſion où elle avoit toujours été d'être née la fille d'une miſérable Bohémienne, il s'élevoit quelquefois dans ſon cœur, des mouvemens d'orgueil & de fierté qui lui faiſoient regarder avec le dernier mépris tous les gens de ſa profeſſion ; & cet inſtinct de ſon état (ſi je puis m'exprimer ainſi) l'avoit ſurtout rendue ſenſible à l'attachement dont André lui avoit donné tant de preuves. La Sénéchale toujours plus enchantée des diſcours de ſa fille, ſe plaiſoit à fouiller dans tous les replis de ſon ame : elle la preſſoit de queſtions ſur ſes ſentimens pour André; & Précieuſe repréſentoit à ſa mere, avec toute la modeſtie de la pudeur, combien il lui auroit été difficile de réſiſter à l'amour de Dom Juan qui lui

1) On voit que le ſyſtême naiſſant de Molina avoit déja fait les plus grands progrès en Eſpagne.

faiſoit de ſi grands ſacrifices. Que n'avoir-elle pas dû eſpérer de la tendreſſe & du caractere d'un homme qu'aucune conſidération ne retenoit pour élever à lui une chétive Bohémienne, & dont elle avoit été à portée d'éprouver tant de fois la douceur, la ſageſſe & la ſenſibilité ? Et maintenant que Dom Juan a retrouvé ſon égale dans Conſtance, n'auroit-elle pas raiſon d'attendre le ſort le plus heureux, ſi les auteurs de ſes jours, ajoutoit-elle en baiſſant la voix, ne s'oppoſent point à ma félicité ?

Le Corrégidor vint rendre compte à ſa femme & à ſa fille de la ſcène qui venoit de ſe paſſer dans la priſon. A ce récit, Précieuſe ne put contenir ſes larmes. La ſituation de Dom Juan, ſon courage, la vérité de ſon amour, la mettoient hors d'elle-même. Sa mere employa tout pour la conſoler, & le Sénéchal leur promit de les mener à la priſon ſur la fin du jour.

Dès que le Corrégidor fut ſorti de la maiſon criminelle, le Concierge deſcendit au cachot de Dom Juan pour le conduire dans une grande ſalle, où l'on avoit commandé de lui procurer quelques douceurs. Dom Juan y monte les pieds & les mains libres, mais encore ceint d'une chaîne de fer. Il s'aſſeoit auprès d'une table, la tête appuyée ſur une main, & abîmé dans une confuſion d'idées qui ne lui préſentoit aucun objet déterminé. On ne lui donna pas le tems de débrouiller ce cahos. Il entend ouvrir la porte de la ſalle, & il voit entrer un Prêtre qui s'avance vers lui avec une douce gravité (1). Ce bon Eccléſiaſtique venoit conſoler le Priſonnier (2). Il entretint Dom Juan de tout ce

(1) Voici comme Cervantès fait parler ce Prêtre à Dom Juan. Le Prêtre : je viens vous confeſſer, puiſque vous devez mourir demain. Dom Juan : je me confeſſerai de bon cœur ; mais pourquoi ne pas me marier auparavant, puiſqu'on permet que j'épouſe Précieuſe ? Quel lit on me prépare ! Cette teinte Angloiſe nous a paru faire le contraſte le plus biſarre avec la maniere du conte.

(2) Les Prêtres, en Eſpagne, ont coutume de viſiter beau-

qui pouvoit remettre le calme dans ſon ame. Il lui préſenta l'unique objet de conſolation qui puiſſe reſter à la pluparr des hommes, lorſqu'ils ſont au comble du malheur; le ſecours de la Religion, & ſans détruire les eſpérances qu'André pouvoit avoir ſur l'iſſue de ſon affaire, il ſut, en parlant à ſon imagination, le préparer à tout événement.

La Sénéchale cependant preſſoit ſon mari de mettre fin aux cruelles douleurs de Dom Juan, que le Corrégidor rrouvoit à ptopos de laiſſer quelque-tems dans cette perplexité. Précieuſe joignit ſes inſtances à celles de ſa mere; & le Sénéchal déſarmé, monte en cartoſſe avec ſa femme & ſa fille qui portoit encore ſes habits de Bohémienne. Ils arrivent à la priſon. Le Prêtre entretenoit Dom Juan avec beaucoup de chaleur, lorſqu'ils entrerent. Qu'on ſe repréſente le tableau. Précieuſe apperçoit ſon amant chargé de chaînes, & dans l'équipage du plus vil criminel : elle ſe jette dans les bras de ſa mere en pouſſant un grand cri, qui fut ſuivi d'un torrenr de larmes. Dom Juan qui avoit tourné la rête, demeure d'abord immobile de plaiſir, de honte & de déſeſpoit. Il ſort de cet état d'anéantiſſement, pour ſe précipiter aux pieds de ſa maîtreſſe. Il eſſaye en vain de lui parler : ſa langue ſe refuſe à la violence de ſa ſituation. Il ne s'exprime que par des pleurs & des gémiſſemens. Le Prêtre interdit, leve les mains au Ciel. Approchez, mon Pere, lui dit le Corrégidor. Ce Bohémien & cette jeune fille veulent s'épouſer. Vous pouvez les marier en ma préſence. Ces paroles porterent dans le cœur de Dom Juan, une impreſſion de joie dont la perſpective horrible de ſa deſtinée ne pouvoit détruire le charme. Un tremblement univerſel agite tous ſes membres. Il prend la main de ſa Maîtreſſe, qu'il avance avec la ſienne vers le Prêtre qui va les unir. Ah ! Seigneur, s'écrie Précieuſe, en jettant un de ſes bas au cou de ſon pere, & prête à ſuccomber à l'état déplorable où

coup les priſons, & d'y porter les conſolations de leur miniſtere. Leur approche n'y eſt pas toujours le ſignal de la mort.

elle voit ſon amant! voulez-vous qu'il expire à vos pieds? Ç'en eſt aſſez, dit le Corrégidor attendri. Levez-vous, André: non, Seigneur, interrompt Dom Juan; je veux recevoir à genoux l'unique faveur qui puiſſe adoucir l'amertume de ma mort. Levez-vous Dom Juan de Carcamo, continue le Sénéchal. André frémit d'entendre prononcer ſon nom. Il ſe leve avec un mouvement de fureur. Malheureuſe! qu'as-tu fait, dit-il à Conſtance? Que ne me laiſſois-tu mourir inconnu? Se peut-il que ta foibleſſe vienne couvrir ma maiſon d'opprobre & d'infamie? N'étoit-ce pas aſſez d'avoir à pleurer ta perte? Faut-il que je pleure encore le deshonneur d'un pere à qui je vais donner la mort? Oui, Seigneur, pourſuit-il en s'adreſſant au Sénéchal: je ſuis l'infortuné Dom Juan de Carcamo; & ſi Précieuſe vous a raconté les ſuites funeſtes d'un déguiſement que ſa beauté & la violence de mon amour doivent juſtifier à vos yeux, vous aurez ſans doute appris que je n'ai rien fait d'indigne de ma naiſſance.... Cet horrible ſecret, elle vous l'a donc dévoilé!... La Sénéchale tranſportée de la bonne mine, du noble orgueil & de la paſſion de Dom Juan, ne peut plus contenir les mouvemens dont elle eſt agitée. Ah! mon fils! mon cher fils! s'écria-t-elle, en ſe précipitant ſur le Chevalier! que l'excès de la joie ſuccede dans ton ame aux tourmens affreux qui la déchirent. Reconnois dans ta chere Précieuſe, ma fille & celle du Corrégidor. Le Sénéchal lui rend auſſitôt les bras & l'arrache de ceux de ſa femme pour l'embraſſer étroitement. Oui, Chevalier, je veux être ton pere, dit le Corrégidor en fondant en larmes. Conſtance de Ménéſſés ſera l'épouſe de D. Juan de Carcamo. Tu n'as que trop expié ta faute, ſi l'on peut donner ce nom à l'emportement de l'honneur outragé. Dom Juan ne ſe connoiſſoit plus. Tant de commotions réitérées l'avoient plongé dans une eſpece de délire. Il embraſſe cent fois le Sénéchal & ſa femme, avec des mouvemens qui approchoient de la folie; & la vivacité de ſes tranſports n'étoit interrompue que pour jetter ſur Conſtance des regards enflâmés, & où l'ivreſſe de la joie venoit ſe confondre avec l'expreſſion de l'amour le plus

tendre & le plus paſſionné. La criſe que le Chevalier venoit d'éprouver étoit trop forte, pour que le Sénéchal ne s'empreſsât pas de lui donner tous les ſecours qu'exigeoit la violence d'une telle ſituation. Ils inviterent tous Dom Juan à prendre quelque repos, & lorſque le calme de ſes ſens lui permit de ſe livrer à l'impatience où il étoit d'approfondir une aventure ſi extraordinaire, le Sénéchal lui raconta tous les détails de l'hiſtoire de Précieuſe, que la Vieille, témoin de la ſcène, atteſtoit avec un air d'embarras auſſi naïf que divertiſſant. On imagine bien que le diſcours du Corrégidor fut ſouvent interrompu par mille proteſtations d'amour, d'amitié & d'éternelle reconnoiſſance. Lorſqu'il eut entiérement ſatisfait à la curioſité du Chevalier, ils ſe rendirent tous enſemble à la maiſon du Sénéchal. La joie de cette heureuſe famille ſe répandit bientôt chez tous les habitans. Ils accouroient en foule pour féliciter le Corrégidor, & béniſſoient avec lui l'étrange événement qui lui donnoit un gendre ſi digne de ſon amour.

L'Alcalde qui pourſuivoit la vengeance de la mort de ſon parent, vit bien qu'il n'avoit rien de mieux à faire, que de reprendre la route de ſon village. Le Corrégidor venoit d'expédier un Courier à Madrid, pour ſolliciter la grace du Chevalier : il écrivoit en même-tems à Dom Franciſco de Carcamo. Le Courier fut bientôt de retour : il apportoit des lettres de grace & les remercimens du pere de Dom Juan, auquel le Sénéchal avoit encore voulu laiſſer ignorer la plus grande partie des aventures du Chevalier.

Il étoit naturel que les pauvres Bohémiens captifs ſe reſſentiſſent de la félicité commune. On leur donna la volée, & ils ſe diſperſerent comblés de préſens, à l'exception de la Vieille que Précieuſe retint auprès d'elle. Dom Juan fit diſtribuer mille ducats à la famille de l'Archer qu'il avoit tué. Les parens du mort écrivirent les lettres les plus reſpectueuſes : ils convenoient tous que le défunt étoit un mauvais ſujet ; & que le Seigneur Dom Juan avoit très-bien fait de le punir de ſon inſolence.

Quelques jours après, le Sénéchal, qui avoit pris des

meſures ſecrettes, obtint de la Cour la permiſſion de céder ſa charge à D. Franciſco de Carcamo : il annonça cet arrangement au Chevalier, & lui apprit que ſon pere étoit en chemin pour venir prendre poſſeſſion de la place de Corrégidor de Murcie. Cette circonſtance avoit déterminé D. Fernando de Méneſſés à ſuſpendre les nôces de ſa fille ; mais il ne pût réſiſter aux prieres de Dom Juan, qui le conjura de ne pas différer ſon bonheur ; & le mariage fut célébré ſans éclat.

A peine les jeunes Epoux avoient-ils goûté les délices de leur nouvelle ſituation, que D. Juan reçut des lettres de ſon cher Clément, qui lui écrivoit de Gênes ſon heureuſe arrivée chez un oncle dont il étoit tendrement chéri : celle de D. Franciſco de Carcamo vint ajouter encore à la joie de ſon fils. La ſurpriſe du pere ne fut pas médiocre, lorſqu'il reconnut dans ſa belle-fille cette jolie Bohémienne qu'il avoit vu danſer à Madrid. Ce ne fut plus qu'un concours de fêtes pour célébrer à la fois l'inſtallation de Dom Franciſco de Carcamo, & le mariage de Dom Juan. La famille des Méneſſés s'y diſtingua par la plus grande magnificence. Tous les Poëtes de Murcie chanterent les aventures du Bohémien & de la Bohémienne, & le fameux licencié Poço écrivit de ſi belles choſes ſur les amours de Dom Juan, que la renommée de Précieuſe ſera tranſmiſe d'âge en âge, juſqu'aux ſiecles les plus reculés.

J'allois oublier de dire que la mere de Carducha ayant découvert les manœuvres de ſon abominable fille, vint annoncer à l'Alcalde de Murcie que le prétendu vol d'André étoit une fable de la compoſition d'une femme en fureur ; mais on ne voulut point parler de châtiment dans des jours de paix & d'allégreſſe, & l'infâme Carducha fut abandonnée à ſon malheureux ſort.

FIN.

NOUVELLES
ESPAGNOLES
DE
MICHEL DE CERVANTÈS.

N°. II.

NOUVELLES
ESPAGNOLES
DE
MICHEL DE CERVANTÈS.

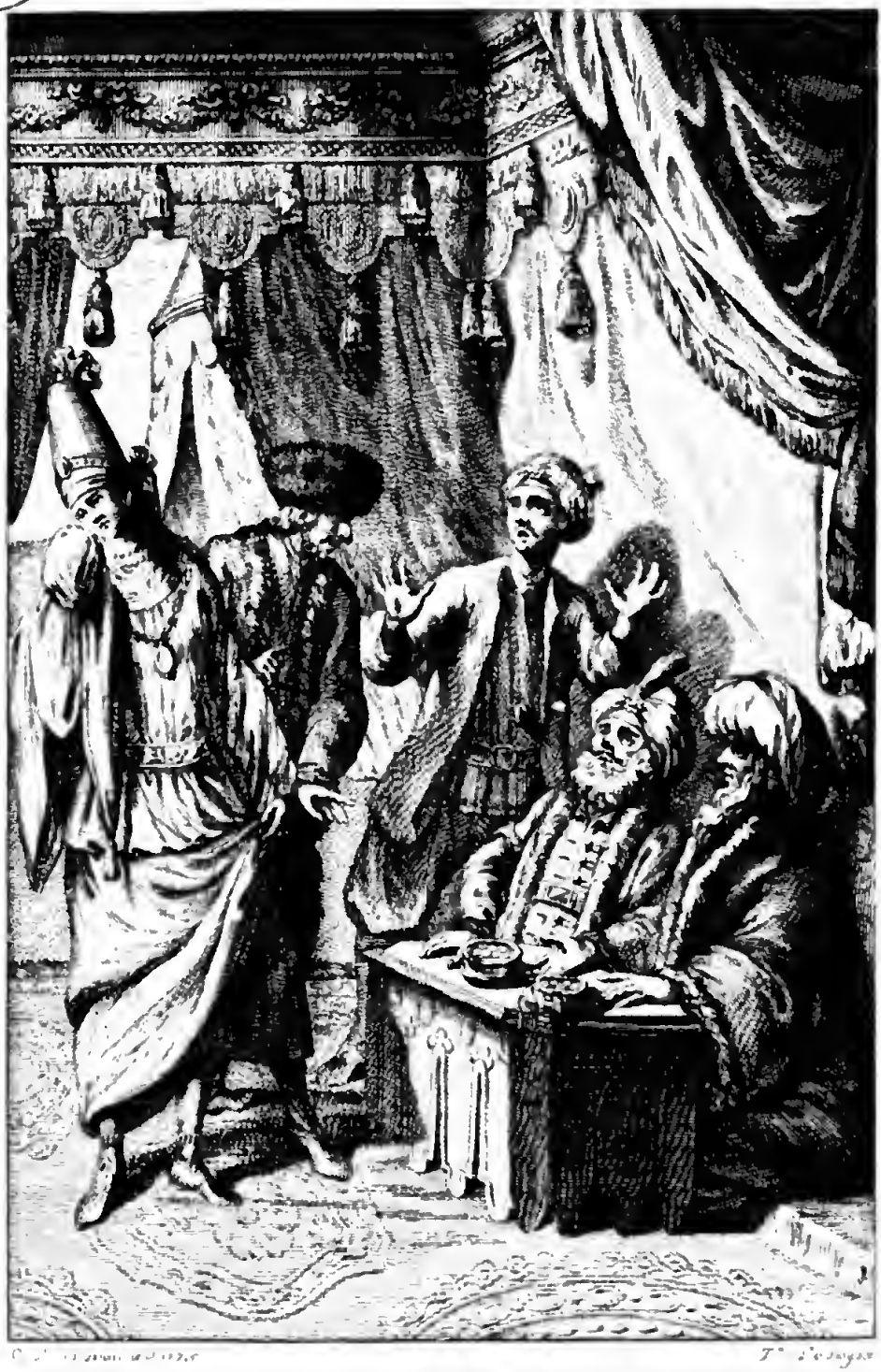
Traduction nouvelle, avec des Notes, ornée de Figures en taille-douce.

L'AMANT LIBÉRAL,
NOUVELLE SECONDE.

A MADRID,
Et se trouve
A PARIS,
Chez COSTARD, Libraire, rue St-Jean-de-Beauvais, la premiere porte cochere au-dessus du Collége.

M. DCC. LXXVI.

Biblioteca Nazionale
NAPOLI



L'AMANT LIBÉRAL,

SECONDE NOUVELLE.

O Déplorables ruines de la malheureuſe Nicoſie! Triſtes débris encore teints du ſang de vos braves & infortunés défenſeurs! Si vous étiez capable de quelque ſentiment, nous gémirions enſemble ſur la cruauté de notre ſort, au milieu de cette vaſte ſolitude que vous rendez plus effrayante. Que dis-je! Ces ſuperbes murailles renverſées par d'injuſtes agreſſeurs, peut-être quelque jour ſe releveront avec plus d'éclat: & moi, malheureux que je ſuis, il ne me reſte plus d'eſpoir! Lors même que je changerois de ſituation, grand Dieu! mes tourmens ne ſauroient avoir de terme. Hélas! telle eſt mon infortune, que, libre, je n'ai jamais connu le bonheur, & que, dans la captivité, je ne puis eſpérer de le connoître.

Un Eſclave Chrétien, couché ſur un monceau de ruines de la ville de Nicoſie, détruite de fond en comble par les Infidéles, proféroit ces plaintes ameres, qu'il interrompoit ſouvent par ſes larmes & par ſes ſoupirs. Il comparoit ſa deſtinée à celle de ces Tours que la guerre venoit d'abattre; & comme ſi ces maſures pouvoient partager ſes peines, il vouloit les rendre ſenſibles à ſes douleurs. Effet terrible de l'extrême infortune, d'arracher un malheureux au pouvoir de la raiſon, pour le livrer au délire & à l'égarement!

Tandis qu'il achevoit de ſe plaindre, on vit ſortir

d'un des quatre pavillons que les Infidéles avoient élevés dans la plaine, un jeune Turc, d'une taille avantageuſe & ſuperbement habillé. Il s'approcha de l'Eſclave, & lui dit : Je ſuis aſſuré, mon cher Richard, que tu n'es dans cette ſolitude, que pour entretenir ton ame du chagrin qui la dévore. Je l'avoue, répondit l'Eſclave ; mais que me ſert de chercher des lieux dont l'aſpect funebre ſoit conforme à ma ſituation ? De quelque côté que je porte mes pas, je ne trouverai jamais aucun ſoulagement. Hélas ! la vue de ces ruines qui nous environnent, vient de rouvrir encore toutes les plaies de mon cœur. Tu parles des ruines de Nicoſie, reprit le Muſulman ? Et de quelles ruines pourrois-je parler, répondit Richard, que de celles que nous voyons amoncelées dans cette plaine ? Ah ! Richard, continua le jeune Turc, quel ſujet inépuiſable de larmes, ſi tu t'abandonnes à d'auſſi lugubres contemplations ! Il n'y a pas encore deux ans que cette Iſle de Chypre, ſi renommée, ſi opulente, étoit au comble de la ſplendeur ; ſes heureux habitans y jouiſſoient de tout ce que la nature & la fortune peuvent accorder de biens aux hommes ; & les voila maintenant, ou exilés de leur belle patrie ou gémiſſant dans un affreux eſclavage. Quel eſt le barbare qui ne verſeroit pas des pleurs ſur une auſſi cruelle deſtinée ? Mais écartons ces objets de déſeſpoir ; il n'y a point de remede à de ſi grands maux. Parlons des tiens, mon cher Richard ; peut-être pourrai-je les adoucir. Je te conjure par ce que tu dois de reconnoiſſance à l'amitié que j'ai pour toi, par les obligations que ſemble nous impoſer notre qualité de compatriotes & par le doux ſouvenir des liaiſons de notre enfance, de m'apprendre le ſujet de tes peines. Je ſais que l'eſclavage auquel tu te trouves réduit, doit ſuffire, ſans doute, pour t'accabler de triſteſſe : mais ſi je ne me trompe, tes infortunes viennent de plus loin & ta captivité n'en eſt pas la principale cauſe. Un courage comme le tien ne ſe laiſſe point aſſez abattre par des malheurs ordinaires, pour en faire éclater tous les jours un reſſentiment auſſi exceſſif. Cette circonſtance & la certitude où je ſuis que tu n'es pas de cette claſſe d'hom-

mes que la pauvreté condamne à un éternel eſclavage ; m'ont fait imaginer que la perte de ta liberté n'eſt pas la véritable ſource d'une ſi profonde douleur. Tu n'es point ici dans les forteresſes de la mer Noire ; on te traite comme un captif de diſtinction. Le ſort ne t'a pas ôté l'eſpérance d'être libre. Encore une fois, ce n'eſt point ton eſclavage qui te réduit à cet état de déſeſpoir. Ouvre moi ton cœur ; verſe tes infortunes dans le ſein de ton ami, & compte ſur le ſecours qu'il eſt en ma puiſſance de te donner. Peut-être le Ciel a-t il permis que je priſſe le turban & cet habit que je déteſte, pour que je puſſe t'offrir quelque conſolation. Tu ſais, mon cher Richard, que le Cadi de cette ville eſt mon maître ; tu connois le pouvoir abſolu que j'ai ſur lui. Tu n'ignores pas avec quelle ardeur je deſire d'abandonner une religion que je ne profeſſe qu'extérieurement, pour vivre déſormais & mourir dans la mienne, à laquelle j'a été arraché dès ma plus tendre enfance, mais que je n'ai ceſſé de porter dans mon cœur. Tu dois juger, Richard, par tout ce que je viens de te dire, que mon amitié te ſera de quelque avantage. Parle moi donc avec la plus grande confiance ; ne me déguiſe rien. Le malade qui cherche ſon ſalut dans les conſeils de ſon médecin, lui révele juſqu'aux plus petits détails. Tu peux compter ſur ma foi ; je te promets un ſecret à toute épreuve.

Richard écoutoit ce diſcours en ſilence, bien réſolu d'abord de ne pas s'expliquer ; mais attendri par les marques de ſenſibilité que lui donnoit le jeune Muſulman, & preſſé par le beſoin d'épancher ſon cœur, il répondit en ces termes : Mon cher Méhémet ! ſi tu connoiſſois auſſi-bien le remede à mes maux que tu as ſu pénétrer mon état, la perte de ma liberté ſeroit l'événement le plus heureux pour moi, & je ne changerois pas cette diſgrace pour tous les bienfaits de la fortune. Mais, hélas ! telle eſt l'horreur de mon ſort, que lors même qu'il ſeroit connu de tous les hommes, il n'y en a pas un ſeul ſur la terre qui puiſſe me procurer le plus foible ſoulagement ; & pour te convaincre de cette vérité, je vais te raconter mes malheurs en peu de mots.

Mais avant de commencer ce triſte récit; dis-moi, je te prie, pourquoi Haſſan Bacha, ton maître, s'eſt arrêté ſous ces pavillons au lieu d'entrer dans Nicoſie, dont le Grand-Seigneur lui a donné le gouvernement? Telle eſt la coutume des Turcs, répondit Méhémet, qu'un nouveau Bacha n'entre jamais dans la ville où il doit faire ſa réſidence, que ſon prédéceſſeur n'en ſoit ſorti. Dès que ce nouveau Bacha arrive, l'ancien va camper quelques jours hors des murs, attendant le réſultat des informations que l'on fait ſur ſa conduite; ſon abſence ſemble répondre de l'impartialité de l'enquête: il ne peut plus employer ni menaces ni prieres, pour acquérir & pour ſuborner des apologiſtes. Lorſque ſon adminiſtration a été mûrement examinée, on lui remet un écrit cacheté qui renferme dans le plus grand détail, les raiſons que les habitans peuvent avoir de ſe plaindre ou de ſe féliciter de ſa conduite. Il arrive à Conſtantinople muni de ce titre, ſur lequel le Grand-Viſir & les Bachas du Conſeil le font punir ou récompenſer. S'il eſt coupable, il échappe au châtiment en offrant une groſſe ſomme; s'il ſe trouve ſans reproche, il n'en eſt pas moins obligé d'acheter la récompenſe de ſa bonne adminiſtration, & de répandre l'argent pour obtenir quelque nouvelle place; car rien ne ſe donne ſous ce Gouvernement qu'au poids de l'or, pas même aux citoyens qui ont le plus mérité de la patrie. Ceux qui diſpoſent des Charges, dévorent les prétendans, & ceux qui les poſſédent ne ſongent qu'à tirer de leur emploi l'argent néceſſaire pour obtenir un poſte plus lucratif. Tout eſt violence dans cet Empire, préſage infaillible qu'il ne ſauroit durer long-tems; & s'il ſubſiſte encore, ſans doute le bras de Dieu ne le ſoutient que pour nous châtier. Qu'il daigne ſe ſouvenir qu'il eſt notre Pere!. Tu ſais maintenant, mon cher Richard, pourquoi Haſſan Bacha, ton maître, campe depuis quatre jours ſous ces pavillons. Si le Gouverneur de Nicoſie n'eſt pas déja ſorti de la ville, comme il auroit dû le faire, c'eſt qu'il a été très-malade; mais ſon état lui permettant de monter à cheval aujourd'hui, il doit aller coucher ſous des tentes, derriere la croupe

de ce côteau, & ton maître pourra faire ſon entrée dans Nicoſie. Voila ce que j'ai cru néceſſaire de t'apprendre. Écoute maintenant, Méhémet, interrompit Richard. Je t'ai promis de te raconter l'hiſtoire de mes malheurs, mais je te prie de répondre encore à une queſtion qu'il eſt eſſentiel que je te faſſe. As-tu connu dans notre petite ville de Trapane, une jeune demoiſelle qui paſſoit pour la plus belle perſonne de la Sicile? Te ſouviens-tu que les juges les plus ſéveres ne craignoient point de dire, que jamais la Nature n'avoit rien formé de ſi beau? Tant de vers faits à ſa louange par tous les Poëtes du Royaume, ſeroient-ils déja ſortis de ta mémoire? Faut-il te rappeller ces portraits, où les plus brillantes couleurs de la poéſie peignoient ſi foiblement les charmes de l'original? Ah, Méhémet! eſt-il poſſible que tu ne m'aies pas déja nommé cette jeune merveille! Ou tu ne m'écoutes pas ou tu étois inſenſible lorſque tu vivois à Trapane. Eh! comment parlerois-je, lorſque tu ne m'en donnes pas le tems, Richard mon ami, répondit Méhémet? J'attendois que la vivacité de ton enthouſiaſme me permît de nommer Léoniſe. Oui, mon cher Méhémet, continue Richard! oui, mon ami, c'eſt elle! C'eſt elle qui cauſe tous mes malheurs, tout mon déſeſpoir! C'eſt elle que je pleure, & non la perte de ma liberté! C'eſt pour elle que mes yeux ſont condamnés à d'éternelles larmes! Léoniſe ſeule m'arrache à tout moment ces profonds ſoupirs qui déchirent mon cœur! C'eſt pour elle que je fatigue inutilement le Ciel de mes plaintes! C'eſt elle, Méhémet, qui me fait regarder par tous ceux qui m'écoutent, comme un homme privé de la raiſon! Léoniſe, cette Léoniſe ſi cruelle pour Richard & ſi douce pour un autre, me réduit dans l'état déplorable où tu me vois! Oui, mon ami, dès ma plus tendre enfance, je l'aimai, je l'adorai, je la ſervis comme ma ſeule divinité! Ses parens connoiſſoient mes vues, ils les approuvoient; & je n'ignore pas qu'ils preſſoient ſouvent Léoniſe de répondre à mes ſentimens: mais l'ingrate avoit fait un choix, & le jeune Corneille avoit trouvé le chemin de ſon cœur. Riche, bien fait, magnifique en habits, affectueux,

ſouple & inſinuant, il avoit mis toute ſon adreſſe à triompher de l'inexpérience de Léoniſe. Les broderies, les parfums & les airs de Corneille, l'emporterent ſur mes ſoins & ſur mon amour. Comme ces manieres efféminées ne m'ont jamais inſpiré que du mépris, Léoniſe me trouva bientôt indigne de ſes regards; & tandis que ſa folle paſſion pour Corneille éclatoit ſans ménagement, elle finit par ne plus m'enviſager qu'avec horreur. Malheureux que j'étois! plus elle me déteſtoit, plus j'étois conſumé d'amour. Juge, mon cher Méhémet, de l'état déplorable de l'infortuné Richard! Mon ame flétrie par les dédains de Léoniſe, étoit à la fois déchirée de toutes les fureurs de la jalouſie: & tel étoit l'excès de ma tendreſſe, que j'aurois accepté avec tranſport de mourir des mépris de Léoniſe, pourvu qu'elle eût ceſſé de favoriſer mon indigne rival.

Les parens de Léoniſe feignoient de ne point s'appercevoir de la préférence qu'elle donnoit à Corneille. Ils croyoient, avec raiſon, que ce jeune préſomptueux touché de l'incomparable beauté de ſa maîtreſſe, n'aſpiroit qu'au bonheur de devenir ſon époux; & ils ſe félicitoient d'avoir un gendre dont la fortune étoit beaucoup plus conſidérable que la mienne: car pour la naiſſance & la valeur, je ne crois pas qu'ils euſſent l'injuſtice de me comparer Corneille.

Je touche au moment de mes infortunes. Un des plus beaux jours du mois de Mai, Corneille voulut donner une fête à Léoniſe & à toute ſa famille, dans les jardins d'Aſcagne, pere de mon rival, ſur les bords de la mer. Je le ſus: tous les tranſports de la jalouſie s'emparent de mon cœur; je m'abandonne à tout le délire de l'amour malheureux. Dans mon égarement, je cours, je vole à ces lieux enchantés, que la ſcène la plus funeſte va bientôt changer en un théâtre d'horreurs. J'arrive. Quel ſpectacle pour un infortuné! le plaiſir, l'allégreſſe & la joie brilloient dans tous les yeux. Léoniſe & Corneille aſſis à l'écart ſous un citronnier, s'entretenoient avec beaucoup d'action: l'ivreſſe du bonheur étoit peinte ſur leur viſage. J'ignore l'effet que ma préſence fit ſur eux: pour moi, je demeurai d'abord ſans

voix & ſans mouvement ; mais mon déſeſpoir rompit bientôt le charme. Tranſporté de rage, j'étois prêt à m'élancer ſur ces deux amans, qui ſembloient inſulter à ma deſtinée : ma main tremblante de fureur ſe levoit déja pour ſaiſir mon poignard, lorſque mes yeux fixerent ce viſage divin que le Ciel avoit embelli pour me rendre le plus malheureux des hommes. Je pâlis, je friſſonnai, & toute ma colere s'exhala en reproches ſanglans, dont j'accablai Léoniſe devant toute ſa famille. Barbare ! m'écriai-je, es-tu contente ? Tes yeux ſont-ils raſſaſiés de voir le vil impoſteur qui t'abuſe, & qui condamne les miens à des pleurs éternels ? Approche toi plus près de lui ; prodigue lui toutes tes faveurs ; ouvres tes bras à ce nouveau Ganimede ; acheve de m'arracher cette vie que j'abhorre, en le flattant du plus doux eſpoir ! Crois-tu qu'il t'eſt réſervé de fixer l'inconſtance, d'apprivoiſer l'orgueil du jeune audacieux qui rit de ta foibleſſe ? Va, perfide ! il ſaura me venger de ton manque de foi. Et toi, lâche ! tu t'es donc flatté de m'arracher un bien que tu mérites ſi peu de poſſéder ? Leve toi ; quitte ce tapis de verdure où tu es ſi mollement étendu ; viens percer ce cœur qui te déteſte ! Quoi ! tu n'eſtimes pas aſſez ce tréſor que l'aveugle fortune t'a deſtiné, pour eſſayer de le défendre ? Fuis donc, va te cacher parmi les filles de ta mere ; elles parfumeront ta chevelure, & ces mains ſi peu faites pour manier une épée. Corneille épouvanté, confondu de mon emportement & de tant d'outrages, demeuroit immobile auprès de Léoniſe, que la honte ſuffoquoit. Comme j'élevois la voix avec beaucoup de véhémence, tous ceux qui ſe promenoient dans le jardin accoururent à mes cris ; la plupart étoient parens, amis ou ſerviteurs de Corneille. Lorſqu'il les vit approcher, enhardi par leur préſence, il ſe leve pour venir à moi : je mets l'épée à la main ; on l'enveloppe ; je fonds ſur lui & ſur tous ceux qui l'environnoient. Léoniſe tombe évanouie ; mon déſeſpoir redouble ; mes coups ſe ſuccédent avec impétuoſité. Je ne te dirai point ſi mes ennemis cherchoient à me donner la mort ou s'ils me regardoient comme un inſenſé : ſans doute je devois

être accablé ſous le nombre ; mais le Ciel me réſervoit à de plus grands malheurs, & je bleſſai huit des combattans, ſans pouvoir approcher l'infâme Corneille, qui prit la fuite avec ſon pere & quelques valets. Mes ennemis qui ne s'étoient point attendus à ſe voir chargés ſi vigoureuſement par un ſeul homme, m'aſſaillirent alors avec beaucoup de fureur ; & c'en étoit fait de moi, lorſque la fortune cruelle voulut me ſauver des jours, qu'il m'auroit été bien plus doux de perdre, que de les traîner dans l'opprobre & dans la douleur. Au milieu de la confuſion, une troupe de Corſaires Turcs abordés ſecrettement ſur deux galeres de Bicerte, remplit tout-à-coup le jardin en pouſſant des cris affreux. La terreur s'empara de mes adverſaires ; tout fuit ; & les Turcs ne purent enlever que trois priſonniers & la malheureuſe Léoniſe qui étoit encore évanouie. Ce ſpectacle redouble ma rage : je me précipite ſur les Corſaires ; trois d'entre eux tombent morts à mes pieds : mais la quantité de ſang qui couloit de mes bleſſures ayant épuiſé mes forces, on m'emporta ſans connoiſſance à bord d'une galere ; & je ne repris l'uſage de mes ſens, que lorſque les Turcs, qui avoient remis à la voile avec beaucoup de précipitation, avoient déja gagné le port de la Fabiane. Le premier ſoin des Capitaines, fut de faire la revue de leurs équipages. Il leur manquoit quatre Levantins de leurs meilleurs ſoldats. Irrité de cette perte, le Commandant ordonna de baiſſer une antene pour me faire pendre. Léoniſe abîmée dans le déſeſpoir, étendoit ſes mains vers ſes raviſſeurs ; & ſans proférer une parole, eſſayoit de les attendrir par ſes geſtes & par ſes larmes. Mais lorſqu'un Forçat Chrétien lui apprit qu'on venoit de me condamner à la mort, pénétrée de mon horrible ſituation, ſon cœur s'ouvrit à la pitié pour la premiere fois ; elle conjura l'Eſclave de repréſenter aux Corſaires que j'étois un homme conſidérable, & que s'ils vouloient aller croiſer devant Trapane pour traiter de ma rançon, je me rachéterois ſur le champ, quelque prix qu'on pût mettre à ma liberté. L'appât du gain eût bientôt calmé la fureur de ces Barbares ; ils me deſcendirent dans la

chambre, & après m'avoir laiſſé des rafraîchiſſemens & deux Chrétiens pour me ſervir, ils leverent l'ancre, & porterent ſur Trapane. Quelle nuit, mon cher Méhémet! quelle affreuſe nuit! Peu touché de mon infortune, peu ſenſible à mes bleſſures, l'image de Léoniſe entre les mains de ces brigands, me déchiroit de douleur. Le véritable amour ne connoît point la vengeance. Tout mon reſſentiment cédoit à l'état horrible où devoit être Léoniſe. Déſeſpéré de ſes mépris, vingt fois j'avois été ſur le point de l'immoler à ma rage, & maintenant j'aurois donné mille vies pour épargner à la cruelle un inſtant de frayeur. Nous arrivâmes le jour ſuivant à la vue de Trapane; & les deux Capitaines ayant arboré le pavillon de paix, ils envoyerent une chaloupe dans le port, pour traiter de la rançon des priſonniers. Tous les habitans de la ville accoururent en foule ſur le rivage; le ſeul Corneille ne parut point: renfermé dans ſa maiſon, il attendoit avec indifférence quelle ſeroit l'iſſue de cet événement, & cette tranquillité barbare le couvrit de honte & d'ignominie.

A peine les agens avoient-ils entamé la négociation, que je vis entrer mon *Majordome* dans la galere du Commandant auquel j'étois échu en partage. Ce fidéle domeſtique fondoit en larmes: après m'avoir embraſſé les genoux, il ſe préſenta devant le chef des Pirates, & commençoit à lui faire des offres, lorſque je l'interrompis bruſquement. Ami, m'écriai-je, il ne s'agit point de ma rançon; c'eſt Léoniſe qu'il faut arracher à l'eſclavage: quand je devrois ſacrifier toute ma fortune pour la remettre entre les bras de ſa mere, ne balance pas un inſtant d'obtenir ſa liberté! Je veux que la cruelle connoiſſe à quel Amant elle préféroit Corneille. Je n'eus pas plutôt achevé ces paroles, que le Capitaine dont j'étois l'Eſclave, demanda ſix mille écus d'or pour le rachat de Léoniſe, & quatre mille pour le mien. C'étoit un Grec Renégat, nommé Yzuf: il déclara qu'on ne vendroit pas l'un ſans l'autre. Le deſſein de ce Pirate n'étoit point de conſentir à la rançon de Léoniſe, elle lui avoit inſpiré la plus violente paſſion; & il étoit convenu avec le Capitaine de l'autre galere,

à qui cette belle Eſclave appartenoit, de me donner à lui pour quatre mille écus ; il en ajoutoit encore deux mille à cette ſomme, pour qu'il lui cédât Léoniſe, que ſes parens n'étoient pas en état de racheter, & que Corneille abandonnoit lâchement à ſon malheureux ſort. Après beaucoup de débats, mon Intendant conclut avec les Corſaires : il s'engagea de donner cinq mille écus pour Léoniſe, & trois mille pour moi. Yzuf rejettoit d'abord obſtinément ces offres avantageuſes ; mais forcé par les ſollicitations, & même par les menaces de l'autre Capitaine & des deux Équipages, il fut contraint d'accepter le marché. La fortune, qui ne ſe laſſoit pas de me pourſuivre, voulut que mon *Majordome* n'eût pas aſſez d'argent comptant pour acquitter au moment même la ſomme qu'il avoit promiſe : il demanda trois jours de terme. Yzuf enchanté du prétexte, accorda volontiers ce délai, eſpérant que dans l'intervalle il trouveroit le moyen de conſerver Léoniſe, ſans encourir l'indignation des autres Pirates. On fit embarquer mes gens ſur des chaloupes pour les ramener au port ; & les Capitaines leur ayant promis de revenir dans trois jours, remirent à la voile, & mouillerent le lendemain dans la rade de la Fabiane. Je touchois au moment de délivrer Léoniſe & de recouvrer ma liberté ; cette réflexion calmoit un peu le déſeſpoir où m'avoit replongé le nouveau contre-tems qui nous éloignoit de notre patrie. J'étois bien loin de prévoir que cette apparence de bonheur annonçoit l'avenir le plus funeſte ! Les ſentinelles que le Commandant avoit placés ſur les hauteurs de l'Iſle après avoir jetté l'ancre, vinrent tout-à-coup avertir qu'il paroiſſoit une eſcadre de ſix voiles : les matelots ajoutoient, que les galeres de Malthe & de Sicile avoient coutume de croiſer dans ces parages. Cette nouvelle répandit la terreur parmi les Pirates. Tous ceux qui étoient deſcendus dans l'Iſle, ſe rembarquerent précipitamment. On tourna les proues vers les côtes de Barbarie ; & les Turcs manœuvrerent avec tant de diligence, qu'en moins de trois heures ils laiſſerent à plus de douze lieues, la flottille qui leur avoit cauſé tant d'effroi. Je n'entreprendrai point, mon

cher Méhémet, de te peindre ma ſituation ; il te ſera facile d'imaginer quelle en dût être l'horreur, lorſque je vis toutes mes eſpérances renverſées, & que les Pirates, arrivés dans une iſle Barbareſque, ſe mirent à déſarmer les galeres & à partager le butin. Chacun de ces événemens étoit un nouveau ſupplice pour mon cœur ; & prêt à ſuccomber ſous le poids de mes infortunes, j'aurois terminé moi-même des jours auſſi malheureux, ſi la deſtinée de Léoniſe n'avoit retenu mon bras. Mais, ô Ciel ! quel moment que celui où Fétale, le Capitaine de l'autre galere, à qui elle appartenoit, la remit entre les mains d'Yzuf ! Ni mes promeſſes ni les larmes de Léoniſe, ne pûrent émouvoir les Pirates. Je fus échangé pour cette belle Eſclave avec ſix autres Chrétiens ; & le cruel Fétale me fit déclarer en langue Franque, que déſormais j'étois à lui, & que ſi je voulois me racheter, il m'en coûteroit quatre mille écus d'or. L'Interpréte acheva de m'accabler, en m'apprenant que l'intention d'Yzuf étoit de contraindre Léoniſe à embraſſer le Mahomériſme, & à l'épouſer. En vain j'eſſayai de tenter l'avarice d'Yzuf, en lui faiſant propoſer dix mille écus pour la ſeule rançon de ſa Captive, s'il vouloit la ramener à Trapane. Ce Barbare, au comble de la joie, ne ſongeoit plus qu'à tranſporter Léoniſe à Bicerte où il faiſoit ſon ſéjour, tandis que Fétale ſe diſpoſoit à mettre à la voile pour Tripoli. Dès que les Corſaires eurent réſolu le départ, on donna le ſignal aux Équipages ; les matelots, enchantés de retourner dans leur patrie, pouſſerent des cris de joie, & travaillerent à mettre en mer avec la plus grande ardeur : on eût dit qu'ils alloient fondre ſur quelque navire richement chargé, ou qu'ils étoient pourſuivis par des vaiſſeaux de ligne. Léoniſe & moi nous étions encore à terre ; mais nos pavillons étoient ſéparés par un boſquet fort épais, & je ne pus la voir qu'au moment où l'on nous mena ſur le rivage pour nous embarquer. Son nouveau Maître ou plutôt ſon nouvel Amant, la conduiſoit par la main. Abattue, éplorée, elle ſe ſoutient à peine, & ſemble rallentir ſa marche, pour éloigner l'inſtant fatal qui doit la livrer au pouvoir

abſolu de ſon Tyran. Mais elle atteint déja le bord de la mer; Yzuf & l'Eſclave favori de ce Pirate, la ſoulevent doucement pour l'aider à monter ſur le marche-pied de la galere. Ce fut alors que la douleur de Léoniſe éclata par un torrent de larmes. Elle veut repouſſer la main de ſes bourreaux : elle implore à grands cris le ſecours du Ciel; elle tourne la tête vers le rivage, où ſes yeux cherchent vainement un défenſeur. Les miens étoient attachés ſur l'infortunée Léoniſe, & je fus le premier objet que rencontrerent ſes regards. Ce ſouvenir affreux, ô mon cher Méhémet! vient encore déchirer mon ame ! Eſclave d'un vil Corſaire, condamné peut-être aux traitemens les plus cruels, j'allois perdre pour jamais celle dont la préſence pouvoit ſeule me faire ſupporter la vie ! Je la voyois arracher à mon amour par un maître barbare & paſſionné ! Pour la premiere fois, ces yeux que j'adorois, ces yeux inondés de larmes, ſe tournerent avec attendriſſement ſur le malheureux dont elle partage l'infortune ! Léoniſe, Léoniſe déſeſpérée, voudroit ſe jetter dans les bras de Richard ! L'objet de ſa haine & de ſes mépris ſeroit maintenant ſon plus cher aſyle ! Et moi, chargé de fers, anéanti ſous le fardeau de ma ſituation, immobile de rage, je ne puis aller mourir à ſes pieds ! Je veux l'appeller; je recueille toutes mes forces pour prononcer ſon nom, ma voix expire ſur mes lévres. Les Barbares irrités des efforts qu'elle fait pour m'adreſſer quelques plaintes, l'emportent tout-à-coup ſur le tillac; & je l'entends s'écrier en la perdant de vue : Richard..... Richard ! Ce cri ſi touchant, qui retentit encore dans mon cœur, m'arracha des cris horribles. Je veux m'élancer; ma vue ſe trouble, ma raiſon s'égare; je tombe étendu ſur le ſable ſans connoiſſance, preſque ſans vie : & lorſque je repris l'uſage de mes ſens, je me trouvai en pleine mer dans la galere de Fétale. Mes yeux cherchent le vaiſſeau qui emportoit Léoniſe; il faiſoit une autre route, & à peine pûs-je en appercevoir les voiles à l'extrémité de l'horiſon. L'excès de mon malheur m'empêcha de retomber dans cette eſpece d'anéantiſſement, dont je venois de ſortir. J'étois dans cet état affreux, où

l'homme éclairé ſur la grandeur de ſon infortune, en ſaiſit à la fois tous les détails, ſans entrevoir un ſeul motif d'eſpérance. Cette réflexion m'agira tout-à-coup d'un violent déſeſpoir, & je m'abandonnai aux plus coupables emportemens. Le Capitaine de la galere indigné de mes blaſphêmes, me fit menacer de me traiter comme un Forçat, ſi ma frénéſie continuoit; & quelques Grecs captifs, touchés de ma ſituation, mirent tout en uſage pour me déterminer à ſupporter mes maux avec plus de conſtance. Tandis qu'ils eſſayoient de calmer mes tranſports, la nature ſembloit vouloir les partager. Déja l'on entendoit mugir la mer au loin; le vent ſouffloit avec plus d'impétuoſité; & bientôt la mer & le vent s'éleverent avec une telle violence, que nous fûmes obligés de tourner la poupe, & de nous laiſſer emporter à la tempête. Le deſſein du Pilote étoit de gagner la pointe de l'iſle, & de s'y mettre à l'abri; mais malgré ſes efforts & ſa grande expérience, il lui fut impoſſible de tenir route, & nous nous reconnûmes en moins de quatorze heures, à deux lieues de l'iſle d'où nous étions partis deux jours auparavant. Pour comble d'horreur, la côte étoit impraticable, & il ne nous reſtoit pas même la triſte reſſource de nous y jetter en nous engageant ſur la plage: l'Ile entiere étoit hériſſée d'un cordon de roches contre leſquelles nous nous voyions entraîner, & qui nous menaçoient d'une mort prochaine. Dans cette extrémité, nous apperçûmes la galere de Léoniſe dont la mer avoit briſé le gouvernail, & que la tourmente, qui l'avoit ramenée ſur nous, pouſſoit vers les mêmes écueils. L'Équipage d'Yzuf étoit beaucoup plus foible que le nôtre. Ses matelots découragés & rendus de fatigue, abandonnoient les manœuvres; nous les entendions pouſſer des cris lamentables: Et tandis que nos gens faiſoient encore tête à l'orage, la galere d'Yzuf à la merci des ondes, paſſa rapidement auprès de nous; & nous la vîmes ſe briſer avec fracas contre une roche à fleur d'eau, qu'il lui fut impoſſible d'éviter. Bientôt la nuit vint augmenter la terreur; les ténébres, les gémiſſemens des malheureux qui ſe noyoient en invoquant le Ciel, l'épouvante de

nos matelots, répandirent une telle confuſion ſur notre galere, que Fétale ne pouvoit plus faire entendre le commandement ; & nous allions nous abîmer entre les roches, lorſque quelques Forçats haſardèrent d'eux-mêmes de jetter les trois ancres. La galere chaſſa très-loin ; mais nous tînmes ſur nos cables. Cette unique reſſource dans un auſſi grand péril, n'aſſuroit point notre délivrance. La mer étoit aux nues ; tout l'Équipage trembloit à chaque inſtant de voir rompre les cables, & que la galere ne fût emportée au travers des écueils dont nous reconnoiſſions la proximité, par le mugiſſement horrible des vagues qui ſe briſoient contre les roches. Nous paſsâmes ainſi la nuit entre la vie & la mort : on n'entendoit de tous côtés que des prieres & des plaintes : moi ſeul j'étois bien loin de partager l'effroi de mes compagnons, & mon cœur faiſoit en ſecret des vœux bien oppoſés. Cette mort qu'ils n'enviſageoient qu'en frémiſſant, je l'invoquois, je l'appellois à mon ſecours; je conjurois le Ciel de me réunir à Léoniſe. Le coup affreux qui venoit de me l'enlever pour jamais, avoit d'abord plongé mon ame dans un accablément qui tenoit de l'inſenſibilité ; ou plutôt l'eſpérance trompeuſe de rejoindre Léoniſe, lorſque je me voyois prêt à mourir comme elle, ſuſpendoit encore le reſſentiment de mes douleurs.

Je n'abuſerai pas de ton amitié, mon cher Méhémet, en te faiſant le détail des craintes, des deſirs, du déſeſpoir, dont je fus agité pendant cette cruelle nuit. Mon ame alloit au-devant de la mort, & la mort s'éloigna de moi : & le Ciel irrité peut-être de mes vœux criminels, vouloit me les faire expier par de plus longs ſupplices. Le jour parut enfin, & nous nous apperçûmes que notre galere avoit chaſſé ſur ſes ancres vers la pointe de l'Ile. Comme le vent ſouffloit avec moins de violence ; douze Turcs deſcendirent à la côte, dans l'eſpoir de recueillir les débris du vaiſſeau d'Yzuf, & de ſauver peut-être quelques malheureux échappés au naufrage. Je ſuppliai Fétale de permettre que je ſuiviſſe les matelots qu'il envoyoit à terre, réſolu d'expirer ſur le corps de Léoniſe, ſi le Ciel daignoit accorder

à mes larmes les reſtes inanimés de la ſouveraine de mon cœur ; mais ce Ciel implacable éloignoit ſans ceſſe le terme de mes maux. Le vent changea tout-à-coup de direction, & devint plus impétueux qu'il ne l'avoit encore été : comme il ſouffloit de terre, Fétale ſe hâta de ſaiſir ce moment pour porter au large. Il fit lever les ancres & remettre à la voile ; dans un clin d'œil nous gagnâmes la haute mer : & la galere continua d'être enlevée avec tant de rapidité, qu'en moins de ſoixante heures, ayant paſſé à la vue de Trapane, de Mélaze & de Palerme, elle emboucha par le Phare de Meſſine, où nous jettâmes l'épouvante ſur toute la côte. Je ne m'arrêterai pas davantage ſur les détails de cette funeſte navigation ; il me ſuffira de t'apprendre que du même coup de vent, notre galere mouilla dans la rade de Tripoli de Barbarie, où le Capitaine ſe diſpoſoit à partager le butin avec les Pirates de ſon bord, lorſqu'il fut attaqué d'une fiévre, dont il mourut le troiſiéme jour. Le Bey s'empara, ſelon l'uſage, de tous les biens de Fétale ; & par un incident qu'il eſt inutile de te raconter, je tombai bientôt après entre les mains d'un Officier de diſtinction, que le Grand-Seigneur venoit de nommer Bacha du Royaume de Chypre. J'ai ſuivi mon nouveau Maître dans ſon Gouvernement. Quelques captifs de notre galere l'ayant aſſuré que j'appartenois à une famille opulente, il m'a ſollicité pluſieurs fois de traiter de ma rançon ; mais je lui ai toujours ſoutenu qu'on lui en avoit impoſé, & que le triſte état de ma fortune me condamnoit à le ſervir, juſqu'à ce qu'il plût au Ciel de briſer mes fers. Tel eſt, mon cher Méhémet, l'événement fatal qui m'a conduit dans cette Ile. Sans doute, tu ne t'es pas trompé de croire que ma captivité n'eſt pas la ſeule cauſe de la douleur qui me conſume ; & ſi tu veux que je te découvre mes plus ſecrettes penſées, l'eſclavage, ô mon cher Ami ! eſt le ſeul état qui convienne déſormais à ma déplorable ſituation. Je rejetterois avec horreur tout ce qui pourroit adoucir le reſſentiment de mes peines. Les ſouffrances de la captivité, & l'image de la mort de Léoniſe, voila ce qui doit partager tous les inſtans de ma vie : & s'il eſt vrai que

les grandes douleurs doivent avoir un terme ou donner enfin la mort à celui qui les endure ; comme il eſt impoſſible que les miennes puiſſent être calmées, elles me délivreront bientôt du fardeau de l'exiſtence. Crois-tu maintenant, mon cher Méhémet, que la ſource de mes larmes tarira jamais ? Ne trouves-tu pas bien naturel, que de ſi grands malheurs m'arrachent nuit & jour ces ſoupirs, ces plaintes, ces gémiſſemens dont je ne ceſſe de fatiguer le Ciel ? Et connois-tu quelque choſe dans l'univers, qui puiſſe ſuſpendre un moment l'excès de mon déſeſpoir ? Léoniſe eſt morte ; j'ai perdu toute eſpérance : elle eſt morte ! En prononçant ces paroles, l'infortuné Richard répand un torrent de pleurs. Il veut continuer, la voix lui manque ; les larmes le ſuffoquent ; il tombe dans les bras de ſon Ami, qu'un ſpectacle ſi touchant pénétroit de la plus tendre pitié. En vain Méhémet emploie pour rétablir le calme dans le cœur de Richard, tout ce que la raiſon & la ſenſibilité peuvent inſpirer de perſuaſif & de conſolant. Richard incapable d'écouter Méhémet ; Richard, dont le récit de ſes malheurs venoit de rouvrir les plaies, ne répond que par des cris. Le jeune Turc ne ſe rebute pas ; mais tous ſes ſoins ſont inutiles, & l'amoureux Eſclave eſt inacceſſible à toute eſpece de conſolation. Laiſſe moi, lui dit-il, après un long ſilence, cruel Ami, qui voudrois m'arracher ma douleur ! Apprends-moi plutôt le moyen d'accroître par de nouveaux ſupplices, les tourmens auxquels je ſuis condamné. Apprends-moi à devenir l'horreur de mon Maître, de mes compagnons, de la Nature entiere, comme je le ſuis du Ciel ; & que tant de maux accumulés ſur ma tête, puiſſent enfin terminer une vie dont le cours n'eſt plus qu'une longue mort. Mon cher compatriote, interrompit Méhémet, qui renonçoit à l'eſpoir de combattre avec quelque ſuccès, dans cette premiere tentative, l'égarement de ſon Ami ; mon cher Richard ! on a bien raiſon de dire qu'un homme exprime toujours bien ce qu'il ſent avec force. Quoi qu'il en ſoit ; que ta douleur égale la violence de tes expreſſions ou que tes expreſſions ſoient au-deſſus de ta douleur ; tu me

trouveras

trouveras toujours prêt à te donner des conseils & des secours. Je sais que ma jeunesse & mon apostasie devroient peut-être t'inspirer quelque méfiance ; mais je te prouverai bientôt par ma conduite, que Richard auroit tort de ne pas croire aveuglément à la sincérité de Méhémet. C'est en vain que tu persistes à rejetter mes avis ; je ne laisserai pas de faire ce que je dois, & de te traiter comme un malade à qui l'on donne malgré lui tout ce qui peut le soulager. Personne n'a plus de pouvoir dans Nicosie que le Cadi, mon Maître : je n'en excepte pas même le tien, quoiqu'il soit Gouverneur de cette Province. D'après cela, j'ose me vanter que mon crédit n'a point de bornes ; car l'ascendant que j'ai sur le Cadi, me permet de tout entreprendre. Je ferai si bien que tu deviendras son Esclave : nous pourrons alors goûter sans obstacles les consolations de l'amitié, & chercher les moyens les plus efficaces pour remettre le calme dans ton cœur, & pour dérober le mien aux remords qui le déchirent.

Richard ne parut point insensible aux discours de Méhémet ; mais son ame étoit encore trop violemment agitée, pour recevoir la moindre impression de repos & de bonheur ; l'image de Léonise la rempliſſoit toute entiere : il ne voyoit dans l'univers qu'un vuide affreux, & la mort étoit son seul espoir. Mon cher Méhémet, dit-il au jeune Turc en lui tendant la main, je suis très-reconnoissant de l'intérêt que tu veux bien prendre à mon infortune, quoiqu'il te soit impossible d'adoucir l'horreur de mon sort : Mais terminons un entretien qui t'afflige sans me consoler. Il est tems de nous avancer vers ces pavillons, car je vois le peuple sortir en foule de la ville : cette multitude précéde apparemment l'ancien Gouverneur qui va camper hors de Nicosie pour faire place à mon Maître. Tu ne te trompes pas, mon cher Richard, reprit Méhémet ; approchons nous : je veux que tu sois témoin des cérémonies que les Turcs ont coutume d'observer dans ces sortes d'occasions. En achevant ces paroles, ils marcherent du côté des tentes : le nouveau Bacha venoit d'en sortir pour aller au-devant de son prédécesseur : ce dernier se nommoit Ali.

Cinq cens Janiſſaires ſur deux colonnes, compoſoient ſon eſcorte; les uns étoient armés de carabines; les autres avoient le cimeterre à la main. La troupe s'arrêta pour former un triple cercle autour de la tente du nouveau Gouverneur. Ali fit une profonde inclination à Haſſan, & celui-ci lui répondit par un ſalut beaucoup moins reſpectueux, en lui faiſant ſigne d'entrer ſous le pavillon qu'il occupoit lui-même. Auſſi-tôt les ſoldats firent monter le nouveau Bacha ſur un cheval blanc magnifiquement harnaché, qu'ils conduiſoient par les rênes; & ils promenerent leur Général autour du camp, en répétant à haute voix: Vive le Sultan Soliman! Vive Haſſan Bacha, qui vient nous gouverner au nom de l'Empereur! Ils ramenerent enſuite Haſſan dans ſa tente, où le Cadi & l'ancien Bacha l'attendoient, pour l'entretenir de l'adminiſtration du Royaume de Chypre. Après une heure de conférence, le Cadi parut à l'entrée du pavillon, & prononça lentement ces paroles, en langues Turque, Arabe & Grecque: « Tous » ceux qui veulent porter quelque plainte contre l'ancien » Gouverneur, peuvent entrer; Haſſan Bacha qui vient » commander au nom du Sultan, eſt prêt à leur ren» dre juſtice ». Les Janiſſaires s'éloignerent alors des tentes, & chacun fut libre d'en approcher. Méhémet & Richard y entrerent avec quelques Grecs Chrétiens, qui venoient pour ſe plaindre; mais les accuſations de ces Chrétiens étoient ſi ridicules, que le Cadi, dont le jugement eſt ſans appel, les renvoya ſans leur répondre. On alloit terminer l'Audience, lorſqu'un Chiaoux vint annoncer qu'un Juif demandoit à préſenter une Eſclave Chrétienne de la plus grande beauté, qu'il vouloit vendre. Le nouveau Bacha permit au Chiaoux de les introduire l'un & l'autre; & cet Officier étant ſorti, reparut auſſi-tôt ſuivi d'un vénérable vieillard, qui tenoit par la main une jeune fille vêtue à la Barbareſque. L'Eſclave étoit ſi richement parée, qu'elle auroit effacé toutes les femmes de Maroc ou de Fez, & même celles d'Alger, renommées en Afrique pour la magnificence de leurs habits. Son viſage étoit couvert d'un voile couleur de roſe: elle portoit des babouches de ſatin blanc;

de petites chaînes d'or garnies d'émeraudes, entrelaſſoient ſes jambes d'albâtre; & ſes bras dont on appercevoit la fraîcheur ſous une gaze légere, étoient ornés de pluſieurs rangs de perles orientales. Une draperie bleue & argent négligemment jettée, ne déroboit rien de l'élégance de ſa taille; & ſa démarche aiſée & majeſtueuſe relevoit encore l'éclat de ſa parure. Auſſi étonnés qu'impatiens, le Cadi & les Bachas commanderent au Juif d'ôter le voile qui leur cachoit la jeune Eſclave. Elle paroît; elle éblouit tous les regards. La ſurpriſe & l'émotion ſont peintes ſur tous les viſages; elle rougit de l'effet de ſa beauté, & le coloris qui l'anime vient ajouter à tant de charmes, le charme divin de la pudeur. Méhémet ſaiſi d'étonnement comme tous ceux qui étoient dans la tente, avoit les yeux attachés ſur la belle Captive, & ne s'appercevoit point de l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur Richard. Il ſe tourne vers lui; il veut lui faire partager ſon admiration. Pâle, défait, les genoux tremblans, les yeux égarés, Richard ne répond point: il chancele, il ne ſe connoît plus. Méhémet allarmé l'entraîne doucement à l'extrémité du pavillon, & s'empreſſe de lui prodiguer tous les ſecours que la contrainte où le tenoit la préſence des Bachas, lui permet de donner à ſon ami. Quel nouveau coup du ſort peut donc accabler le malheureux Richard? Succombe-t-il enfin ſous le poids de ſon infortune? Non: ce cœur flétri par l'adverſité vient de paſſer de l'excès du déſeſpoir au comble du bonheur. Richard a vu Léoniſe; Léoniſe vient de paroître aux yeux de Richard! Cette Maîtreſſe adorée, l'objet de tant de pleurs, qu'il croyoit enſevelie ſous les flots; elle reſpire, elle eſt auprès de lui; c'eſt Léoniſe dont la beauté porte le trouble & l'agitation dans l'ame des deux Bachas: Léoniſe eſt cette belle Eſclave qui vient de leur inſpirer la plus violente paſſion; & le Cadi même n'a pu ſe défendre du pouvoir de ſes charmes. Les trois rivaux ont déja conçu l'eſpérance de la poſſéder; & ſans demander au vieillard par quel événement cette jeune merveille ſe trouve entre ſes mains, ils lui ordonnent de mettre un prix à ſon Eſclave. De tous

ceux que la cérémonie du jour raſſembloit dans la tente du nouveau Gouverneur, le Juif ſeul étoit de ſang-froid ; & depuis long-tems à l'épreuve des ſéductions de la beauté, ſon avarice l'avoit bientôt inſtruit de l'impreſſion générale que ſa captive venoit de faire. Il réſolut d'en profiter, & n'héſita point à demander quatre mille piſtoles d'or. Je te les donne, dit rapidement Ali qui craignoit d'être prévenu ; on te comptera ſur le champ cette ſomme dans mes tentes. Le Juif alloit ſortir, lorſque Haſſan Bacha prit la parole : Arrête, s'écria-t-il ; je perdrai plutôt la vie que de céder la belle Eſclave : voilà les quatre mille piſtoles ; & il les fit jetter ſur la table. Je ne prétends pas offenſer Ali ; mais un motif qu'il reſpectera lui-même, me force de m'oppoſer à ſes vües. L'Eſclave ne doit appartenir ni à lui ni à moi : c'eſt pour le lit du Grand-Seigneur que le Ciel a raſſemblé tant de charmes. J'achette l'Eſclave en ſon nom, & je ne crois pas que quelqu'un ſoit aſſez téméraire pour oſer me la diſputer. J'aurai néanmoins cette audace, interrompit Ali ; j'ai fait les premieres offres, & je deſtine l'Eſclave au même uſage. Sans avoir beſoin de la confier à perſonne, je la menerai moi-même au Serrail. Il eſt bien plus convenable que moi, qui pars pour Conſtantinople, je veuille faire ce beau préſent à l'Empereur ; & maintenant que je ne ſuis plus en Charge, je dois chercher à me rendre digne des bontés de mon Maître. Ta poſition, Haſſan, n'exige pas la même ſollicitude ; tu vas gouverner pluſieurs années le Royaume de Chypre ; & lorſque tu jouis à peine des bienfaits du Sultan, t'appartiendroit-il de prétendre en obtenir de nouveaux ? Ce n'eſt point à l'ambition, reprit Haſſan, que je veux faire un auſſi grand ſacrifice ; mais à mon reſpect, à mon amour pour notre invincible Monarque, & cet hommage déſintéreſſé n'en ſera que plus pur. Quant au tranſport de la jeune Chrétienne, mes précautions ne ſeront pas moins recherchées que celles que tu pourrois prendre. J'armerai une galere : la chiourme ne ſera compoſée que de mes eſclaves, & le chef de mes Eunuques qui la commandera, ſera chargé de ce précieux dépôt. Ali que l'opiniâtreté du Bacha

enflammoit de courroux, ſe leve, met la main ſur ſon cimeterre, & dit d'une voix menaçante : Haſſan ! c'eſt moi qui ai conçu le deſſein d'offrir au Grand-Seigneur la belle Eſclave que tu prétends uſurper ; c'eſt à moi que le Juif l'a vendue ; & ſi tu perſiſtes à vouloir me l'enlever, cette épée ſaura ſoutenir des droits que je ſuis bien réſolu de ne céder qu'avec la vie. Le Cadi pouvoit à peine diſſimuler ſa joie : rien ne lui étoit plus favorable que le différend de ſes rivaux ; & il connoiſſoit trop bien les reſſources de ſa place, pour ne pas faire ſervir ſon entremiſe aux intérêts de ſon amour. Tous les hommes que la gravité de leur miniſtere aſſujettit à s'envelopper du voile de l'hypocriſie, ſavent commander à leur extérieur, & cacher la violence de leurs deſirs ſous le maſque de la ſageſſe. Accourumé dès long-rems à ſe recueillir au beſoin, le Cadi s'étoit bientôt remis du trouble que lui avoit cauſé la vue de la jeune Eſclave ; & la colere des deux Bachas lui paroît un moyen infaillible de s'emparer lui-même du tréſor dont ils ſe diſputent la poſſeſſion. Il ſe leve d'un air impoſant & modeſte, & va ſe placer entre les deux concurrens qui étoient prêts d'en venir aux mains. Que ta fureur ſe calme, Ali, dit-il ; & toi, Haſſan, commence par donner l'exemple de la modération à ceux que tu dois gouverner. Écoutez-moi l'un & l'autre. Je me flatte de terminer votre querelle ſans nuire à vos deſſeins, & d'accorder à la fois vos intérêts, le ſervice de l'Empereur & ce que vous devez à votre rang. Ces paroles prononcées avec beaucoup de dignité, appaiſerent les Bachas, & ils attendirent en ſilence les propoſitions du Cadi qui continua en ces termes. Vous convenez que l'Eſclave eſt deſtinée aux plaiſirs de notre Maître : vous ne l'achetez que pour lui : c'eſt pour lui que vous avez pouſſé le zele juſqu'à l'emportement. Vous m'aſſurez tous les deux qu'à l'aſpect de cette jeune Beauté, vous avez eu les mêmes intentions ; ainſi l'uſage que vous prétendez faire de l'Eſclave ne ſauroit être l'objet de votre démêlé. Je conviens qu'Ali a fait les premieres offres, & que ſes droits ſont inconteſtables ; mais ils ne détruiſent point ceux que Haſſan réclame ; & puiſque

ce Bacha ne les soutient que pour en faire hommage à l'Empereur, il ne doit pas être frustré de ses espérances. Prévenu par le zele d'Ali, celui d'Hassan ne mérite pas moins d'éclater. La justice veut donc que l'Esclave appartienne à l'un & à l'autre, & je crois en avoir trouvé le moyen. Chacun de vous n'a qu'à payer à ce Juif la moitié de la somme qu'il demande, & la belle Esclave sera remise entre mes mains tout-à-l'heure. Je me charge de l'envoyer au Sultan, & d'apprendre à sa Hautesse, en lui rendant un compte fidéle de ce qui s'est passé, avec quelle ardeur vous saisissez tous deux les occasions de lui plaire : vous êtes trop éclairés pour ne pas tomber d'accord que cet arrangement doit mettre le comble à vos desirs ; car d'après le conseil que mon estime pour vous vient de m'inspirer, le Grand-Seigneur possédera cette Esclave si belle, & il ne la devra pas moins au zéle d'Ali qu'à celui d'Hassan.

Les deux Bachas qui craignoient de laisser appercevoir l'amour qu'ils avoient conçu pour Léonise, feignirent d'être satisfaits des propositions du Cadi. Il ne leur restoit d'ailleurs aucun prétexte de les refuser ; & quelque chagrin qu'ils ressentissent de se voir enlever l'objet de leur passion naissante, l'espoir de s'en rendre bientôt les maîtres par quelque stratagême plus heureux, leur fit supporter cet événement avec moins d'amertume. Hassan qui restoit dans l'Isle de Chypte pour y commander, se flattoit d'arracher l'Esclave des mains du Cadi à force de présens. Ali formoit d'autres projets dont le succès lui paroissoit infaillible. Ils ne firent donc aucune difficulté de livrer cette belle personne à leur rival secret qui la reçut sans aucune démonstration de joie, & de l'air d'un bienfaiteur qui compte sur la plus vive reconnoissance. Le Juif dont la querelle des Bachas n'avoit fait qu'accroître l'avidité, fit alors observer au Cadi avec les expressions du plus profond respect, que les habits de sa Captive ne pouvoient être compris dans la vente qu'il venoit de faire, puisque les joyaux dont elle étoit ornée valoient au moins quatre mille pistoles. Elle portoit, à la vérité, plusieurs rangs de perles dans ses cheveux, & les pierreries éclа-

toient ſur toute ſa parure. Le Cadi ne balança pas à convenir que la demande du Juif étoit légitime ; & voulant ſe montrer auſſi libéral que ſes rivaux, il fit payer les habits de la jeune Eſclave avec beaucoup de généroſité.

Richard ſecouru par ſon cher Méhémet, avoit à peine repris l'uſage de ſes ſens, au moment que les Bachas ſe déſiſtoient de leurs prétentions ſur l'Eſclave : de l'extrémité de la tente où ſon Ami l'avoit entraîné, il jette ſur tout ce qui l'environne des regards ſtupides d'étonnement. Le plaiſir & la douleur agitent ſon ame égarée. Des pleurs échappent de ſes yeux. Tantôt il fait des ſignes de ſurpriſe & de joie ; tantôt l'expreſſion du déſeſpoir eſt dans ſes geſtes & ſur ſon viſage. Je ne t'ai donc retrouvée que pour te perdre au même inſtant, diſoit-il au fond de ſon cœur ! Faut-il qu'après avoir pleuré ta mort, le bonheur ineſpéré qui te rend à mon amour, puiſſe me coûter des larmes ? Je te revois ! & tu vas diſparoître à mes yeux.... Mais elle vit, continua-t-il tout haut, en laiſſant tomber ſa tête ſur les mains de ſon Ami ; elle vit ! Qui donc, interrompit Méhémet épouvanté du délire de Richard ? Quoi ! pourſuit ce dernier, tu ne reconnois pas Léoniſe ? Elle n'eſt point morte ! C'eſt elle.... Les Bachas viennent de remettre Léoniſe entre les mains du Cadi ! O ciel ! s'écrie Méhémet que la tranquillité de ſon ame remit bientôt de ſa ſurpriſe ! Calme-toi, mon cher Richard ! tes tranſports nous trahiroient. Craignons de découvrir un myſtere d'où dépend déſormais ton ſort & le mien. Ta fortune change de face, mon Ami ; je ne vois plus que des ſujets de joie : mon Maître eſt celui de Léoniſe. Eh bien ! interrompt Richard avec vivacité, je vais me placer de maniere qu'elle puiſſe m'appercevoir. Garde-toi de commettre cette imprudence, repartit Méhémet ; ta vue pourroit lui cauſer une révolution dont les ſuites ſeroient peut-être auſſi funeſtes à Léoniſe, qu'elles le ſeroient ſûrement à mes deſſeins. Je m'abandonne à ton amitié reprit Richard, &.... Il alloit pourſuivre, lorſque Méhémet voyant que la belle Eſclave s'avançoit, conjura ſon Ami de s'éloigner encore. Léoniſe fit

auſſi-tôt quelques pas pour ſortir du pavillon : elle avoit les yeux baiſſés, & répandoit un torrent de larmes. Le Cadi qui marchoit derriere elle, s'arrêta pour adreſſer la parole à Méhémet. Je t'ordonne, lui dit-il, de ne pas quitter cette jeune Chrétienne, & de la conduire dans ma maiſon ; tu la mettras ſous la garde de ma femme à laquelle il faut ſur-tout recommander de la traiter avec beaucoup d'égards : l'Eſclave que je te confie appartient au Grand Seigneur.

Méhémet ne pût différer un inſtant d'exécuter les ordres de ſon Maître. Il ſe contenta de raſſurer ſon Ami par les ſignes les plus affectueux, & prit le chemin de Nicoſie avec Léoniſe qui marchoit en s'appuyant ſur ſon conducteur. Richard les ſuivit de loin, & ſes yeux étoient attachés ſur les traces de ſa Maîtreſſe, longtems après que les murailles de la ville l'eurent dérobée à ſes regards.

Le Juif qui s'en retournoit précédé de deux Turcs chargés de ſon argent, vint interrompre cette profonde rêverie : ſa vue enflamma tout-à-coup le deſir qu'avoit Richard, d'apprendre par quel miracle ce Marchand étoit devenu poſſeſſeur de Léoniſe. Il s'approcha de lui, & le pria de ſatisfaire l'extrême curioſité qu'il avoit de le ſavoir. J'ai acheté répondit le Juif, cette Eſclave ſi belle, dans l'Iſle de Pantalêne, de quelques Corſaires échappés au naufrage. Il alloit continuer, lorſqu'un Officier de la maiſon du Bacha vint lui commander de paroître devant le Gouverneur qui brûloit auſſi d'entendre les aventures de la jeune Eſclave. Le Juif forcé d'obéir au moment même, ſe ſépara de Richard qui pourſuivit ſa route en maudiſſant le ſort toujours contraire à ſes deſſeins. Tandis que Méhémet conduiſoit Léoniſe, impatient de pénétrer ſes intentions, il lui demanda en langue Italienne quelle étoit ſa patrie. Je ſuis née à Trapane répondit-elle avec l'accent de la douleur, d'une famille noble & illuſtre. — Vous avez donc connu un Chevalier auſſi recommandable par ſes grandes qualités que par ſa naiſſance, & qui ſe nomme Richard ? Hélas, dit Léoniſe en laiſſant échapper un long ſoupir ! je ne le connois que trop

pour ſon malheur & pour le mien. Méhémet lui parla auſſi-tôt de Corneille dont il fit l'éloge le plus exagéré; & Léoniſe l'écoutoit avec un air d'indignation & de mépris. Mais qui êtes-vous vous-même, dit-elle tout-à-coup à Méhémet en l'interrompant? Comment ſe peut-il que vous connoiſſiez Richard & Corneille, & pourquoi me parlez-vous d'eux? Le Ciel touché des maux que j'ai ſoufferts, viendroit-il m'offrir en vous un homme ſenſible à mes infortunes? Je ſuis de Palerme répondit Méhémet; ma vie eſt un tiſſu d'événemens extraordinaires; & quoique vous me voyiez revêtu d'un habit Turc, je profeſſe au fond du cœur la même religion que vous. Je connois les deux Chevaliers dont je parle, parce qu'ils ont été l'un & l'autre en mon pouvoir. Des Mores de Tripoli qui avoient enlevé Corneille, le vendirent à un Jouaillier de l'Iſle de Rhodes; & comme ce Marchand a la plus grande confiance dans ſon eſclave, il le chargea de commercer des bijoux à Nicoſie. Si Corneille interrompit Léoniſe, gouverne le bien de ſon Maître avec autant d'économie qu'il gouverne le ſien, le Jouaillier ne pouvoit faire un meilleur choix. Et le pauvre Richard continua-t-elle, par quel nouveau malheur a-t-il été jetté dans l'Iſle de Chypre? — Un Corſaire qui le fit priſonnier à Trapane, le conduiſit ſur cette côte. Je lui parlai le jour même de ſon débarquement: il m'apprit que les Turcs avoient enlevé avec lui, une jeune perſonne dont il ne ceſſoit de vanter les graces & la beauté. Son Maître s'arrêta quelque tems dans cette ville; & le jour qu'il avoit fixé pour ſon départ, Richard tomba ſi dangereuſement malade, que le More auquel il appartenoit, fût obligé de le confier à mes ſoins, en me priant de faire guérir ſon eſclave, & de le lui envoyer à Conſtantinople. La ſanté de Richard ſe rétablit d'abord au-delà de mes eſpérances; mais bientôt après, conſumé par un déſeſpoir dont il s'obſtinoit à me cacher la cauſe, il mourut en prononçant le nom de Léoniſe qu'il avoit vu périr ſur les rochers de l'Iſle de Pantalene: je crois que la douleur de cette perte a terminé la vie du malheureux Richard. Et Corneille, reprit Léoniſe en eſſuyant les larmes qui cou-

loient de ſes beaux yeux, ne vous a-t-il jamais parlé de cette infortunée que Richard chériſſoit avec une conſtance digne d'un meilleur ſort? Ne vous a-t-il jamais raconté l'enlévement de Léoniſe? Il m'a demandé pluſieurs fois, répondit Méhémet, ſi je n'avois pas vu tranſporter dans cette iſle une jeune perſonne dont il me faiſoit le portrait. Corneille avoit deſſein de la racheter, pourvu que le Corſaire qui s'en trouveroit le maître, n'exigeât point une ſomme trop conſidérable. Le Patron qui voudra s'en défaire, ajoutoit-il, ignorera peut-être qu'elle eſt d'une famille diſtinguée; & d'ailleurs après ſix mois de poſſeſſion, j'imagine bien qu'il n'attachera plus le même prix à ſon Eſclave. S'il ſe contente alors d'une rançon modique, je pourrai faire un petit ſacrifice pour ſa liberté, en faveur d'un goût aſſez vif qu'elle m'avoit inſpiré dans ma tendre jeuneſſe..... Lâche, s'écria Léoniſe! tu me puniſſois bien de mon indigne prévention! Ah! Richard, Richard! ton amour étoit à l'épreuve des traitemens les plus cruels! Que n'es-tu témoin de mes larmes & de mon repentir! Non: le Ciel ne me pardonnera jamais ta mort. Généreux Inconnu, continua-t-elle, en jettant ſur Méhémet le regard le plus touchant, je ſuis cette malheureuſe Léoniſe dont Richard a tant pleuré la perte! C'eſt moi qui ai mis au tombeau l'Amant le plus digne de ma tendreſſe; & tandis que Corneille oſe m'accabler de mépris, Richard meurt victime de ſon amour & de ma cruauté. Que ne puis-je le rappeller à la vie! Que ne peut-il voir ma douleur! Richard! Léoniſe te feroit oublier ſon ingratitude par tout ce que la reconnoiſſance a de plus doux! O Ciel! il manquoit à mes infortunes d'avoir donné la mort à celui dont j'étois adorée: Quel horrible deſtin! Je vous ſupplie ajouta-t-elle en s'adreſſant à Méhémet, de m'aider à ſoutenir le fardeau de mes peines. Je ne ſais où je ſuis; je ne ſais où je vais. Conſolez-moi: protégez moi: je vous en conjure par la mere qui vous a porté dans ſon ſein. Lorſque mes malheurs ne font qu'accroître; que deviendrai-je ſi vous m'abandonnez?.... Un torrent de larmes l'empêcha d'en dire davantage. Raſſurez-vous belle Léo-

niſe, dit Méhémet qui jouiſſoit déja du bonheur de ſon ami, mais qui commençoit à ſe reprocher le trop grand effet de cette mort ſuppoſée : raſſurez-vous : mes conſeils, mon crédit, ma fortune ; je veux tout employer pour adoucir votre ſituation ; peut-être parviendrai-je à la rendre moins cruelle. Les deux Bachas diſputoient au péril de leur vie la gloire de vous poſſéder ; qu'auroient-ils donc fait, s'ils avoient connu la ſenſibilité de votre cœur ? Je ne veux pas vous laiſſer ignorer que pour terminer leur querelle, mon Maître s'eſt chargé de vous envoyer lui-même au Sultan : mais que ce projet ne vous allarme pas ; je ne manquerai pas de moyens d'en empêcher l'exécution. Le Ciel qui vous a conſervée, vous protégera ſans doute contre les entrepriſes de ces Barbares. J'ai reçu l'ordre du Cadi de vous remettre entre les mains de ſa femme Halima ; & vous pouvez vous attendre aux traitemens les plus doux, car je ſuis chargé de l'inſtruire que vous appartenez à l'Empereur. Si l'intérêt que je prends à votre ſort peut ſoulager vos peines, je vous jure de ne vous abandonner jamais ; & cette aſſurance doit vous être d'autant plus agréable, que je gouverne entiérement le Cadi. En achevant ces paroles, Méhémet entra dans la maiſon de ſon Maître, & il conduiſit Léoniſe à l'appartement d'Halima.

Tandis que Méhémet entretenoit la belle Eſclave, Richard attiré vers les murs qui renfermoient Léoniſe, ne pouvoit s'arracher de la route de Nicoſie. L'agitation, la crainte & l'impatience ont ſuccédé dans ſon ame au morne déſeſpoir dont elle étoit accablée. Léoniſe reſpire ; elle habite les mêmes lieux que Richard ! Plein de cette douce idée, il ſe livre d'abord tout entier à ce qu'elle a d'enchanteur ; & lorſqu'elle fait place à des réflexions moins conſolantes, au ſouvenir des mépris de Léoniſe, à l'impoſſibilité de la fléchir & peut-être de la revoir, il ſent renouveller ſes premieres douleurs. Mais un rayon d'eſpérance s'eſt gliſſé dans ſon ame : impatient de porter la joie dans le cœur de ſon Ami, Méhémet reprend à la hâte le chemin du camp. A peine eſt-il ſorti de la ville, que Richard qui l'apper-

çoit, vole à lui. Eh bien, s'écrie-t-il, Léoniſe ſait-elle que le ſort me ramene ſur ſes traces? Puis-je la voir? Souffrira-t-elle que je lui parle? Vas-tu me conduire à ſes genoux? Méhémet laiſſe un libre cours aux tranſports de Richard; il lui raconte enſuite la feinte qu'il a employée pour découvrir les ſentimens de Léoniſe, & l'entretien qu'il vient d'avoir avec elle. Qui pourroit exprimer la révolution ſubite que Richard éprouva, lorſqu'il apprit la douleur de la belle Eſclave & le tendre intérêt dont elle avoit paru pénétrée; lorſqu'il ſut qu'il avoit fait couler ſes larmes, & qu'elle ne parloit de Corneille qu'avec le dernier mépris? Dans ce paſſage rapide de l'excès du malheur au comble de la félicité, il n'auroit pû ſoutenir une commotion ſi violente; mais les pleurs qui jaillirent de ſes yeux, calmerent tout-à-coup le tumulte de ſes ſens: il fond en larmes dans les bras de Méhémet. Délicieuſes larmes dont cet infortuné n'a jamais connu la douceur, & qui dans un inſtant, effacent juſqu'au ſouvenir des maux qu'il a ſoufferts! Méhémet attendri embraſſe ſon cher Richard: il recommence vingt fois un récit qui les charme tous deux; il ſe plaît à faire couler la joie dans les veines de ſon Ami, à l'eniver de plaiſir, à renouveller ſon être; & Richard le conjure encore de lui redire tous les détails de ſon bonheur, toutes les paroles de Léoniſe; il voudroit que Méhémet pût en répéter les accens.

Après avoir épuiſé les queſtions, l'heureux Eſclave demande affectueuſement à ſon protecteur, par quels moyens il a réſolu de mettre le comble à tant de bienfaits; car, ajouta-t-il, je n'ignore pas les obſtacles que nous avons à ſurmonter. Pendant que j'attendois ton retour, un Renégat Vénitien témoin comme nous de la querelle des Bachas, m'en a expliqué juſqu'aux moindres circonſtances; & c'eſt de lui que je ſais que ton Maître a terminé le différend, en ſe chargeant d'envoyer Léoniſe au Serrail. L'eſſentiel eſt de prévenir un ſi grand malheur. Mon premier ſoin interrompit Méhémet, ſera que tu appartiennes bientôt à mon Maître. Nous pourrons alors concerter nos meſures avec

plus davantage : mais il importe ſur-tout, qu'on ne ſoupçonne pas notre intimité ; ſéparons-nous mon cher Richard ! J'apperçois d'ailleurs le Chef des Eſclaves d'Haſſan qui vient ſans doute t'ordonner de le ſuivre. Adieu : quoique ton ſort ait bien changé de face, je ne ſerai ſatisfait qu'au moment où j'acheverai ton bonheur.

Méhémet quitta ſon ami, & ſe mêla dans la foule qui ſuivoit l'entrée du nouveau Bacha.

Preſſé d'éloigner ſon rival, Haſſan expédia le lendemain les dépêches de ſon Prédéceſſeur qui mit à la voile pour Conſtantinople, en recommandant au Cadi de ne pas différer d'un inſtant le départ de la belle Eſclave. Le perfide Cadi fit toutes les promeſſes qui pouvoient contribuer au ſecret de ſon amour, & il ſe renferma dans ſa maiſon, le cœur rempli des plus douces eſpérances.

L'amitié de Méhémet étoit induſtrieuſe ; il obtint avec facilité l'échange de ſon compatriote qui devint quelques jours après l'Eſclave du Cadi, & qui maintenant ne donneroit pas ſes chaînes pour toutes les dignités de ſon ancien Maître. Ce Richard, ſur qui le Ciel avoit raſſemblé tous les tourmens qui peuvent déchirer une ame ſenſible ; ce Richard, l'exemple de l'infortune, le voilà ſous le même toît qu'habite ſa chere Léoniſe ! Et à peine a-t-il goûté le charme de ſa nouvelle ſituation, qu'il ſe trouve le plus malheureux des hommes. Il eſt auprès de cette Maîtreſſe adorée ; longtems accablé de ſes mépris, il ſait que touchée de tant de conſtance, elle partageroit déſormais la tendreſſe d'un Amant ſi fidele ; & il ne peut ni la voir ni lui parler ni faire éclater à ſes genoux la joie, la reconnoiſſance, l'amour dont il eſt tranſporté ! Il faut aimer comme Richard, pour ſe peindre ce qu'il devoit ſouffrir. Le tableau de ſes malheurs n'eſt plus qu'un vain ſonge ; il n'eſt occupé nuit & jour que des moyens de jouir de la vue de Léoniſe, & l'eſpoir d'y parvenir lui paroît encore éloigné. L'exceſſive jalouſie des Maures leur inſpire les précautions les plus effrayantes ; elles ne s'étendent pas néanmoins avec la

même rigueur juſques ſur les Eſclaves Chrétiens qu'ils regardent comme des eſpeces d'animaux domeſtiques, & qu'ils mépriſent aſſez pour ne pas les croire dangereux; mais il n'eſt rien qu'ils n'emploient pour cacher leurs femmes à tous les autres hommes. Richard n'ignoroit pas les difficultés qu'il avoit à vaincre. Il imagina d'abord de changer de nom, ſoit pour ne point devenir ſuſpect au cas que ſes aventures euſſent fait quelque bruit; ſoit pour ſe ménager le plaiſir de ſurprendre le premier Léoniſe en paroiſſant devant elle. Il ſe fit appeller Mario, & bientôt on ne parla dans toute la maiſon que de ſon adreſſe, de ſa douceur & de ſon zele. Halima veut voir cet Eſclave dont elle entendoit vanter tous les jours les talens & la bonne mine. Elle le conſidere ſi bien, que l'image de Mario ſe grave en traits de feu dans le cœur de la femme du Cadi. Les Orientales ne croient pas qu'il ſoit néceſſaire de diſſimuler qu'on aime, puiſqu'on finit par l'avouer tôt ou tard; & la lenteur de nos intrigues leur paroît un commerce de fauſſeté abſolument en pure perte. Pour favoriſer les projets rapides d'Halima, il lui falloit une confidente. Elle jetta les yeux ſur Léoniſe, & lui fit l'aveu de ſon amour avec d'autant plus de plaiſir, qu'elle avoit conçu pour la belle Captive la plus tendre amitié. J'aime un Eſclave lui dit Halima, qu'Haſſan a vendu à mon vieil époux; jamais mes yeux n'ont vu rien de ſi beau que ce jeune Chrétien. Je ſais qu'il eſt *Chilibi:* (1) on le nomme Mario; & ſi je ne me trompe, il eſt né dans la même ville que Méhémet. Je te procurerai l'occaſion d'entretenir ſeule cet Eſclave les délices de mon cœur. La premiere fois que le Cadi ira à la Moſquée, je ferai ſecrettement introduire Mario dans le quartier des femmes; tu lui déclareras l'amour dont je brûle pour lui: mais ſonges ſur-tout ma chere Léoniſe, à le convaincre que ſon bonheur dépend de faire le bonheur d'Halima; & ſi jamais tu choiſis un bien-aimé,

(1) Chevalier.

je te jure par la tête de Mario, de conduire ton amant à tes genoux.

Il eſt aiſé de concevoir l'embarras où devoit être Léoniſe. Auſſi révoltée de l'audace de cette femme, qu'incertaine de ce qu'elle pourroit lui répondre, elle demeuroit les yeux baiſſés ſans proférer une parole; mais Halima étoit trop agitée pour s'appercevoir de la confuſion de Léoniſe; & l'épouſe du Cadi ne trouvant rien que de très-naturel dans la démarche qu'elle venoit de faire, regarda le ſilence de la belle Eſclave comme un témoignage d'approbation, & ſe hâta d'aller tout diſpoſer à la réuſſite de ſes deſſeins.

Le jour même qu'Halima découvroit avec ſi peu de ménagement, le ſecret de ſon cœur, le Cadi enfermé avec Méhémet & Mario, leur déclaroit la paſſion violente que Léoniſe lui avoit inſpirée. Il ne ſe ſouvient plus qu'il eſt leur Maître; il les flatte, il les careſſe, il les prie de l'aider de leurs conſeils. Cette Eſclave, ajoute-t-il du ton le plus énergique & le plus ridicule, ne ſortira pas de mes mains. Ma vie eſt attachée à la poſſeſſion de Léoniſe. Elle appartient au Grand-Seigneur, & je ne doute point que le Bacha n'éclaire ma conduite; mais quelque danger que je doive courir, on ne m'arrachera point cette Eſclave charmante. J'apprends qu'elle eſt du même pays que Mario; c'eſt donc lui que je charge de faire ſavoir à la jeune Chrétienne qu'elle ſera déſormais ma Favorite; & comme un vieillard amoureux n'eſt jamais difficile ſur le choix des moyens, ſi elle rejettoit continua-t-il, l'empire abſolu de ma maiſon & l'offre de ma fortune & de mon cœur, rien ne pourra m'empêcher d'obtenir par la violence ce que je voudrois ne devoir qu'à ſon amour. Sachez d'ailleurs que votre ſort va dépendre du mien: en ſortant des bras de Léoniſe, je vous donne à tous deux la liberté & une ſomme d'argent aſſez conſidérable pour vivre heureux le reſte de vos jours.

Si le Cadi ne fut point avare de promeſſes, les deux Eſclaves ne les prodiguerent pas moins. Mario ſurtout le flattoit de la plus prompte réuſſite; & il ne falloit diſoit-il, que cinq ou ſix entrevues pour dé-

terminer Léoniſe. Le Cadi au comble de la joie, veut le conduire lui-même dans l'intérieur des appartemens; mais il fit réflexion que la préſence d'Halima pouvoit nuire au ſuccès de l'entrepriſe ; & après avoir donné à ſes Eſclaves mille témoignages de reconnoiſſance, il les quitta en les aſſurant qu'il alloit envoyer ſa femme à la campagne. C'eſt ainſi que la fortune ſi long tems contraire au malheureux Richard, l'accabloit tout-à-coup de faveurs, & que ſon Maître & ſa Maîtreſſe travailloient ſans le ſavoir, à remplir les vœux les plus chers à ſon amour.

Tandis que Mario béniſſoit ſa deſtinée, le Cadi croyant apprendre à ſa femme une nouvelle qui lui ſeroit très-agréable, ſe hâta de lui annoncer qu'elle étoit libre d'aller paſſer quelques jours chez ſes parens ; mais Halima que Léoniſe flattoit de mille eſpérances chimériques, étoit bien loin de regarder cette permiſſion comme une galanterie de ſon époux. Elle ſe promettoit dans la ſolitude de ſon appartement, de bien autres douceurs qu'au milieu de ſa famille ; auſſi ne manqua-t-elle pas d'alléguer le prétexte de quelque indiſpoſition : elle prit la voix, le maintien & les airs d'uſage dans les ſcènes de vapeurs : elle s'arma de ces dehors *apitoyants* dont les femmes de tous les pays du monde ſe ſervent avec tant de vérité lorſqu'elles méditent une perfidie. Elle eut à peine la force de lever les yeux, & prononça très-lentement ces paroles : Dès que ma ſanté me permettra d'entreprendre ce petit voyage, je profiterai de votre complaiſance ; & j'eſpere que vous ne refuſerez pas à Léoniſe de m'accompagner..... Que dites-vous, Halima, interrompit le Cadi avec une ſainte frayeur ? Ne ſavez-vous pas que l'Eſclave Chrétienne appartient au Sultan ? Ignorez-vous que l'œil d'aucun mortel ne doit enviſager celle que je deſtine au lit de notre Maître, & qu'il ne faut qu'un regard pour ſouiller la pureté d'une *Odaliſque ?* Et croyez-vous, reprit Halima, que Léoniſe ne ſoit pas inviſible ſous la garde de votre femme ? Je ne la quitterai pas d'un inſtant, & notre voyage ſera bien court... puiſque vous ne pouvez pas nous ſuivre. Accordez-moi

dez-moi la ſeule conſolation qui puiſſe me faire ſupporter votre abſence. Le vieillard qui craignoit d'être pénétré, ne voulut pas inſiſter davantage; & ſans rien promettre à ſa femme, il lui laiſſa croire qu'il ne s'oppoſeroit pas à ce qu'elle lui demandoit.

Halima cependant dans les ſupplices de l'impatience, attendoit le jour où ſon mari devoit ſe rendre à la Moſquée. Le moment arriva, & le Cadi ſortit de ſa maiſon pour n'y rentrer que quatre heures après ſon départ. Halima fait appeller Mario. Il vole. Un Eſclave Turc lui ouvre les deux portes de la cour qui communique à l'appartement des femmes. Mario la traverſe en tremblant. Il peut à peine ſupporter l'excès de ſon bonheur. Il s'approche, en s'appuyant à chaque pas contre des colonnes qui régnent autour de l'enceinte où l'Eſclave l'a renfermé. Léoniſe vêtue à la Moreſque, étoit aſſiſe au haut d'un eſcalier de marbre blanc qui terminoit une ſuperbe gallerie; elle paroiſſoit rêver profondément, & ſa tête appuyée ſur une de ſes mains, étoit aſſez détournée pour qu'elle ne pût point appercevoir Mario. Il la voit; il s'arrête; il chancelle; il ne reſpire plus; l'amour le tranſporte; le reſpect le retient. Il n'oſe la diſtraire: il s'enivre du plaiſir de la contempler. Vous, qui ne confondez point avec l'effervescence des ſens, ces élans impétueux de l'ame vers l'objet de ſon idolâtrie! Vous, qui connoiſſez l'amour, ſon délire, ſes frayeurs, ſes eſpérances, la force irréſiſtible de ſes impreſſions! Vous, qui avez verſé des torrens de pleurs ſur la mort d'une femme adorée, & qui touchez au moment d'embraſſer ſes genoux, de baigner ſes mains de vos larmes, de l'entendre prononcer votre nom, de recueillir dans votre cœur les doux accens d'une bouche ſi chere! c'eſt à vous de ſentir ce que Richard éprouvoit en approchant de Léoniſe! Dans l'inſtant où il ſe détermine à monter les dégrés du perron, elle tourne la tête: elle ſe leve; elle prend la fuite en pouſſant un grand cri. Arrêtez, s'écrie-t-il en précipitant ſes pas, Méhémet vous a trompée; Richard vient vous fléchir ou mourir à vos yeux: Revenez à

vous, belle Léoniſe ! Approchez de Richard pour la premiere fois ! La belle Eſclave un peu raſſurée, met le doigt ſur ſa bouche, & s'avance vers ſon Amant qui ſe proſterne à ſes pieds. Parlez bas, lui dit-elle d'une voix tremblante; vous avez peur être fait aſſez de bruit pour que nous ne nous revoyions jamais : elle ne ceſſoit en prononçant ces paroles, de faire des ſignes d'admiration & de ſurpriſe. Le tems preſſe, continua-t-elle : Richard, relevez-vous; Halima nous écoute; vous êtes Mario : elle vous adore. C'eſt moi qu'elle a choiſie pour confidente de ſa paſſion; c'eſt moi qu'elle a choiſie pour vous exhorter à répondre à ſon amour. Si vous êtes ſenſible à cette belle ardeur, j'oſe vous aſſurer que vous ne ſerez pas malheureux; mais ſi vous recevez avec mépris les offres d'Halima, feignez au moins de partager ſa tendreſſe : il le faut, & je l'exige de vous. Rien ne m'eſt impoſſible, dit Richard, pour obéir à Léoniſe. Mais comment parviendrai-je à me faire une telle violence ? l'honneur peut-il me permettre une impoſture ſi criminelle ? Léoniſe ! Léoniſe ! ne vous trompez-vous point lorſque vous donnez des ordres à Richard, lorſque vous diſpoſez de ſa volonté, vous qui avez ſi long-tems rejetté ſes hommages ? Vous commandez ! Ah! j'obéirai ſans doute; il y va du bonheur de vous voir ! Parlez, que faut-il dire ? Mon cœur ne ſauroit m'inſpirer ce que je dois répondre à la malheureuſe Halima. Son ſort eſt bien affreux, car elle n'eſt point aimée. Oui.... je la tromperai, puiſque Léoniſe le veut, & je conſens que vous lui donniez de fauſſes eſpérances. Mais pour reconnoître un ſi grand ſacrifice, daignerez-vous me dire par quel miracle je joüis du plaiſir de vous voir, de vous parler, de vous entendre ? Le moment ni le lieu répondit Léoniſe, ne ſont guere favorables au récit de mes infortunes. Je me hâte cependant de vous en apprendre les principales circonſtances. Lorſque la tempête nous ramena ſur votre galere, vous vîtes, ſans doute, la nôtre donner contre les roches. Yzuf trop certain qu'il n'y avoit plus de reſſource, me fit attacher ſur deux bar-

rils liés enſemble, & tenant le bout de la corde d'une main, il s'élança dans la mer pour me traîner au rivage. Les flots me jetterent ſur le ſable, prête à rendre le dernier ſoupir ; & lorſque je revins à moi, je me trouvai entre les bras de deux Turcs qui me donnoient tous les ſecours dont ils pouvoient s'aviſer. J'ouvre les yeux, & le premier objet que j'apperçois, eſt le cadavre d'Yzuf ; ce Corſaire n'avoit pu réſiſter à la force des vagues, & il s'étoit fracaſſé la tête contre un écueil. De tout l'équipage de notre galere, il ne ſe ſauva que huit perſonnes. Nous demeurâmes quinze jours dans cette Ile, & je dois avouer que les Turcs me témoignerent autant de reſpect que ſi j'avois été leur Souveraine. Une caverne creuſée dans le roc nous ſervoit de retraite ; mes compagnons d'infortune s'y cachoient avec ſoin, parce qu'ils craignoient de tomber au pouvoir des Chrétiens qui occupoient une forteresſe voiſine. Les Turcs ne ſortoient que la nuit, pour aller ramaſſer quelques vivres de la galere, que la mer jettoit ſur la plage, & qui ſuffiſoient à peine à notre ſubſiſtance. J'étois accablée de douleur & de fatigue, & j'attendois la mort comme mon unique eſpoir ; mais le Ciel vouloit mettre ma foibleſſe à des épreuves encore plus cruelles. Un Brigantin Maure aborda ſur la côte pour y chercher de l'eau. Les Turcs l'ayant apperçu firent tant de ſignes, qu'on nous envoya une chaloupe qui nous tranſporta ſur ce petit bâtiment ; il appartenoit à un Juif qui faiſoit le commerce des Eſclaves, & ma ſurpriſe ne fut pas médiocre, lorſque je me vis au milieu d'une troupe de jeunes filles que le maître du vaiſſeau venoit d'acheter ſur les côtes de Barbarie, & qu'il deſtinoit aux ſerrails des principaux Bachas. Les compagnons d'Yzuf ne laiſſerent pas échapper une occaſion ſi favorable ; ils me vendirent au Juif, & partagerent entre eux mille piſtoles qu'il étoit convenu de leur donner. Mon nouveau Maître me traita d'abord avec beaucoup de douceur ; mais l'amour que je lui avois inſpiré ne lui permit pas de diſſimuler long-tems. Après avoir mis en uſage les prieres & les promeſſes, il me déclara qu'il

auroit recours à la violence. Je le menaçai de me poignarder s'il perſiſtoit dans ſes infames deſſeins ; & comme il craignit de perdre une ſomme conſidérable, qu'il eſpétoit de gagner en me revendant, je fus délivrée de ſes perſécutions ; & il réſolut de ſe défaire de moi à ſon arrivée dans l'Ile de Chypre. Nous y abordâmes quelques jours après. Il me fit habiller avec beaucoup de magnificence, & le Cadi m'acheta pour m'envoyer à Conſtantinople. C'eſt ici que Méhémet me donna la fauſſe nouvelle de votre mort. J'avoue qu'elle m'a cauſé la plus grande affliction ; mais en plaignant votre infortune, je portois envie à la deſtinée qui finiſſoit de ſi longs tourmens. Ils ſont tous oubliés, interrompit Richard, puiſqu'ils vous ont coûté des regrets, & que je me vois auprès de vous. Cette mort que j'ai deſirée mille fois, m'eût privé du ſeul inſtant de bonheur que le Ciel m'ait jamais accordé. Léoniſe ! ce moment ſi doux va peut-être me replonger dans un abîme de maux ! Sachez que le Cadi vous aime avec la même ardeur dont ſa femme eſt épriſe pour moi, & qu'il m'a commandé de vous déclarer ſes ſentimens, comme Halima vous a priée de me découvrir les ſiens. L'ordre de ce vieillard inſenſé m'a donné l'occaſion de vous voir, & j'ai accepté avec tranſport le rôle dont il m'a chargé ; mais je crains que les ſuites n'en deviennent funeſtes. La biſarterie de notre étoile eſt ſans exemple, reprit Léoniſe ; je ne vois de tous côtés que des périls ou des obſtacles. Et comment les ſurmonter, lorſque le triſte état de notre fortune ne nous permet de rien entreprendre ? La diſſimulation eſt le ſeul moyen que nous puiſſions employer avec quelque apparence de ſuccès. Il en coûte à mon cœur de deſcendre à des ruſes ſi baſſes & ſi peu faites pour nous ; mais l'extrémité cruelle où nous ſommes réduits doit nous ſervir d'excuſe. Je flatterai donc puiſqu'il le faut, la paſſion d'Halima, & vous perſuaderez au Cadi que ſes ſoins ne ſeront pas inutiles. Ce ſtratagême nous donnera la facilité de nous voir, & peut-être celle de nous délivrer de la ſervitude de ces Barbares. Retirez-vous, continua-t-elle : une

plus longue entrevue pourroit trahir nos deſſeins. Il ne tiendra pas à moi que vous ne m'entreteniez ſouvent dans cette même galerie, & croyez que le cœur de Léoniſe n'eſt pas incapable de reconnoiſſance.

Elle diſparut en achevant ces paroles, & Richard tranſporté de joie, ſe hâta de retourner au quartier des Eſclaves. Halima attendoit dans ſa chambre quel ſeroit le réſultat de l'entrevue de Mario avec la belle Chrétienne; & Léoniſe qui avoit eu le tems de compoſer ſon viſage, ne voulut pas différer un moment de donner à ſa rivale tout l'eſpoir qu'il étoit ſi néceſſaire de lui inſpirer. Elle entre dans le cabinet de la femme du Cadi: elle l'aſſure que Mario eſt le plus amoureux des hommes: elle lui peint les tranſports de cet Eſclave, avec une vérité dont Halima étoit bien loin de pénétrer la cauſe. Mais elle lui repréſente que les craintes de Mario l'emportent encore ſur la paſſion qu'il a conçue pour la belle Halima. Il ne voit pas ſans frémir les ſuites d'une intrigue avec la femme de ſon Maître; il la conjure par la bouche de Léoniſe de le laiſſer reſpirer quelques jours, & de lui donner le tems d'accoutumer ſon imagination à cet excès de bonheur. Halima trop ſatisfaite, conſentit en ſoupirant à ce que Mario exigeoit d'elle. Elle pria Léoniſe d'employer tous ſes ſoins à calmer les frayeurs du jeune Eſclave, & la chargea de lui dire qu'il pouvoit traiter de ſa rançon avec le Cadi, & qu'elle lui donneroit elle-même l'argent néceſſaire pour acheter ſa liberté.

Tandis que le Cadi, qui croyoit par ſon abſence hâter l'accompliſſement de ſes deſirs, ſervoit ſans le ſavoir les projets d'Halima; Méhémet & Richard concertoient enſemble la réponſe qu'ils devoient faire à leur Maître. Ils réſolurent de l'engager à conduire lui-même Léoniſe à Conſtantinople: ce voyage le délivreroit de l'importunité de ſes ſurveillans, & rien ne lui ſeroit alors plus facile que d'obtenir par adreſſe ou par la violence, ce qu'il ſouhaitoit avec tant d'ardeur. Quant aux moyens de s'aſſurer la poſſeſſion de Léo-

niſe, le Cadi pouvoit en employer d'infaillibles : Méhémet & Richard ſe chargeroient d'acheter une autre Eſclave, qu'ils feroient embarquer avec aſſez de précaution pour que perſonne ne pût appercevoir ſes traits. On répandroit dans le vaiſſeau pendant la traverſée, la fauſſe nouvelle de la mort de Léoniſe, dont le viſage ſeroit abſolument inconnu à tous les matelots. On jetteroit la nouvelle Eſclave dans la mer : il demeureroit pour conſtant que la belle Chrétienne deſtinée au Serrail du Grand Seigneur étoit morte ; & rien ne troubleroit déſormais la félicité du Cadi, qui conduiroit l'objet de ſon amour dans quelque retraite inacceſſible.

Le miſérable vieillard étoit tellement aveuglé par ſa folie, que ſi les deux Eſclaves lui avoient propoſé l'entrepriſe la plus extravagante, elle lui auroit paru combinée par la prudence même. Il fut enchanté du plan. Cette horrible manœuvre étoit en effet de la plus facile exécution ; mais le Cadi ne ſe doutoit pas que ſes deux confidens avoient réſolu de le jetter ſur quelque côte écartée, après avoir tout diſpoſé pour ſe rendre les maîtres du vaiſſeau. Cependant un obſtacle imprévu penſa rompre toutes leurs meſures : l'amoureux vieillard leur fit obſerver qu'Halima voudroit aſſurément le ſuivre ; & cette difficulté auroit été inſurmontable, ſi le Cadi n'avoit imaginé lui-même, le ſeul expédient dont le ſuccès ne pouvoit être douteux, & qui réuniſſoit le double avantage de favoriſer les projets de ſon amour & de le défaire de ſa femme qui tiendroit lieu, diſoit-il, de l'Eſclave qu'on devoit immoler. Méhémet & Richard loin de déſapprouver cet abominable deſſein, donnerent les plus grands éloges à la réſolution de leur Maître, qui les combla de careſſes & de préſens, & qui leur commanda de ſe tenir prêts à partir au premier ordre.

Halima & le Cadi n'étoient pas les ſeuls que l'amour enivroit de ſes plus douces eſpérances : la paſſion qu'Haſſan avoit conçue pour Léoniſe ne s'étoit point rallentie, & il ne ceſſoit de ſolliciter le Cadi de lui remettre la belle Eſclave à quelque prix que ce fût. Le

Bacha avoir imaginé, comme ſon rival, de faire courir le bruit de la mort de Léoniſe; & il aſſuroit qu'il prendroit ſi bien ſes meſures, que jamais le Grand-Seigneur ne pourroit découvrir la vérité. Les perſécutions d'Haſſan allarmerent le Cadi. Preſſé d'ailleurs par Halima, & plus violemment encore par ſes propres deſirs, il fit équiper dans quinze jours un Brigantin bien armé, & s'y embarqua avec toute ſa maiſon & toutes ſes richeſſes. Halima avoit obtenu de ſon mari que ſa famille la ſuivroit, ſous prétexte de procurer à ſes parens l'occaſion de voir Conſtantinople; mais en effet pour groſſir le nombre des perſonnes dont le ſecours pouvoit contribuer à la réuſſite du projet qu'elle avoit formé. Son deſſein étoit d'engager Richard à s'emparer du Brigantin. Il avoit bien réſolu de s'en ſaiſir; mais le motif de ſon entrepriſe étoit bien différent de celui qui faiſoit agir Halima: elle eſpéroit de ſe réfugier avec Richard dans un pays Chrétien, & d'y abjurer le Mahométiſme pour épouſer ſon Amant, auquel elle ſe propoſoit de donner en mariage tous les tréſors du Cadi. L'amour exceſſif d'Halima ne lui permettoit pas de renfermer long-tems le ſecret de ſes deſſeins. A peine étoient-ils en pleine mer, qu'elle ouvrit ſon cœur à Richard; il parut pénétré de reconnoiſſance, lui fit toutes les promeſſes qu'elle put exiger de lui, & courut apprendre à Léoniſe qu'il vouloit la délivrer de l'eſclavage en ſe rendant le maître du vaiſſeau.

Le Bacha témoin du départ du Cadi, avoit ſu diſſimuler ſa fureur; mais il ne reſpire que la vengeance, & ſe promet bien d'arracher Léoniſe de ſes mains. Il fait armer dans un petit Port, une forte galere, dont l'équipage lui étoit entierement dévoué. Il commande à ſes gens de pourſuivre & d'arteindre le vaiſſeau du Cadi. Leurs ordres portent d'attaquer le brigantin, de paſſer au fil de l'épée tous ceux qui le montent, & de le couler à fond après l'avoir pillé. Haſſan ne réſerve pour lui que la ſeule Léoniſe, qu'on doit lui amener dans une île écartée. L'ardeur d'un ſi riche butin eut bientôt inſpiré aux ſoldats du Bacha, le même reſſenti-

ment dont il étoit animé ; & ils travaillerent avec tant de diligence, qu'ils mirent à la voile le même jour.

Le Cadi comptoit les heures & les momens ; il brûle de ſe voir au comble de ſes vœux, & d'être enfin délivré d'Halima, qui n'eſt plus à ſes yeux qu'un objet d'horreur. Il conjure Richard d'engager Léoniſe à feindre une maladie, ou plutôt à permettre qu'on annonçât à tout l'équipage qu'elle étoit morte ſubitement. Il s'irrite ; il pleure ; il prodigue tantôt les promeſſes, tantôt les menaces : & ſes deux confidens eurent beſoin de toute leur induſtrie pour modérer la fougue de ce vieillard inſenſé. Halima de ſon côté preſſoit vivement Richard d'exécuter le projet dont ils étoient convenus. Le jeune Eſclave jura de tenter l'entrepriſe à la pointe du jour, & promit en même tems au Cadi qu'Halima ſeroit jettée dans la mer la nuit ſuivante. Méhémet & ſon Ami ne pouvoient plus différer ; & déja ils avoient pris toutes les meſures qui pouvoient leur promettre la plus heureuſe réuſſite. Les préparatifs étoient faits, l'heure étoit donnée ; lorſqu'on apperçut un vaiſſeau qui venoit à toutes voiles ſur le brigantin du Cadi. On ne balança pas à croire que c'étoit un Corſaire Grec. Les Maures qui redoutoient l'eſclavage, furent ſaiſis de frayeur, & quoique l'eſpoir d'être libres dût rendre cette rencontre moins funeſte pour les Chrétiens, ceux-ci ne laiſſerent pas de craindre la licence & la cruauté des Pirates. A tout événement, chacun ne ſongea plus qu'à ſe mettre en défenſe, & les uns & les autres ſe préparerent au combat. Le vaiſſeau qu'on avoit découvert fut en moins d'une heure, à la portée du canon. Le Pilote du brigantin fit caler les voiles, & tout le monde courut aux armes. Arrêtez, arrêtez, dit tout-à-coup le Cadi, c'eſt une galere Turque. Les matelots raſſurés arborent le pavillon Ottoman, & s'approchent de la galere pour ſe faire reconnoître ; mais les ſoldats d'Haſſan aveuglés par la perſpective d'une ſi belle proie, ne donnent aucun ſignal de paix, & forcent toujours de rames pour arriver ſur le brigantin. Au même inſtant Richard & Méhémet s'écrient qu'ils apperçoivent

ſur l'horiſon, un gros bâtiment qui faiſoit route à eux, & quelques forçats aſſurent que c'eſt un navire Chrétien. Cette nouvelle augmente l'allarme & l'incertitude : les uns tremblent, les autres eſperent, & perſonne ne ſait plus le parti qu'il doit prendre. Le Cadi confondu, maudit mille fois l'amour qui lui a fait abandonner ſa maiſon pour courir des aventures ſi périlleuſes, & il préféreroit maintenant les murs de Nicoſie à tous les charmes de Léoniſe.

Les ſoldats du Bacha ne donnerent pas le tems au Cadi de faire de plus longues réflexions ſur ſon infortune ; car ſans nul reſpect pour le pavillon Turc, ils commencerent l'attaque avec tant d'impétuoſité, qu'ils avoient abordé le brigantin avant que perſonne eût deviné quel pouvoit être l'objet de leur manœuvre. Mais la ſurpriſe du Cadi égala bientôt ſa frayeur, lorſqu'il reconnut que les aſſaillans étoient des ſoldats de Nicoſie. Les motifs de cet acte de violence ne ſont plus un myſtere pour le vieillard. Il pouſſe des cris lamentables, & ne doute point qu'il ne touche à ſa derniere heure. C'en étoit fait, à la vérité, de tous ceux qui montoient le vaiſſeau, malgré les prodiges de valeur de Méhémet & de Richard, ſi les ſoldats de la galere, moins avides de ſang que de butin, ne s'étoient plutôt attachés à piller qu'à combattre. Déja les Pirates ſe diſpoſoient à charger ſur leur bord les effets du brigantin ; lorſque le vaiſſeau que Méhémet avoit découvert, paroît toutes ſes voiles déployées, à la portée de la voix. Il arbore le pavillon Malthois, & celui qui commandoit la frégate, demande en langue Turque, aux matelots qui manœuvroient la galere d'Haſſan, à qui appartenoit cette galere : Au Bacha de l'Iſle de Chypre répondirent-ils. Et pourquoi donc, vous qui êtes Muſulmans, continua l'Officier, attaquez-vous un vaiſſeau où doit être le Cadi de Nicoſie ? Les matelots répliquerent qu'ils exécutoient les ordres de leur Maître, ſans avoir l'audace de lui demander compte de ſa conduite. La frégate au même inſtant, paſſe ſur l'avant de la galere, & vient accrocher de l'autre bord, le navire du Cadi.

Cinquante ſoldats s'y jettent le ſabre à la main, & font main-baſſe ſur une douzaine de Turcs qui vouloient s'oppoſer à leur paſſage. Ces nouveaux aſſaillans étoient tous habillés à la Chrétienne ; mais le Cadi eut bientôt reconnu dans celui qui les commandoit, Ali Bacha, qui venoit enlever Léoniſe à ſes deux rivaux. Indigne Muſulman, s'écria le Cadi tranſporté de fureur! oſes-tu te ſervir du pavillon Chrétien, pour attaquer les fideles ſerviteurs de ton Maître ? Et vous, perfides, continua-t-il, en s'adreſſant aux ſoldats d'Haſſan, qui vous pouſſe à commettre le plus énorme de tous les attentats? Faut-il que pour ſervir la brutalité d'un vil eſclave de votre Prince, vous vous révoltiez contre l'Empereur ? A ces mots tous les combattans s'arrêtent ; le carnage eſt ſuſpendu ; ils demeurent immobiles les armes baſſes, & regardent le Cadi avec un air de reſpect & de crainte qui ſembloit annoncer leur repentir. Le ſeul Ali qui prévoyoit le danger de cette premiere impreſſion, bien aſſuré de ramener les ſoldats par ſon exemple, ne répond aux reproches du Cadi, qu'en lui déchargeant un grand coup de cimeterre ſur la tête : l'épaiſſeur des bandes de mouſſeline qui entouroient le turban du vieillard, lui ſauva la vie ; mais il roula couvert de ſang, du rillac ſur le pont : & quelque étourdi qu'il ſoit de ſa bleſſure & de ſa chûte, il lui reſte encore aſſez de force pour prononcer ces paroles : Infâme Rénégat ! Ennemi du ſaint Prophete ! Quoi ! perſonne ne châtiera ton audace & ta férocité ? Des Muſulmans te verront bleſſer ton Cadi, frapper un ſerviteur de Mahomet, ſans poignarder mon aſſaſſin ! Ces plaintes étoient vaines, & ſe perdoient dans les airs. L'équipage d'Haſſan témoin de la réſolution & de l'inſolence d'Ali, craignit que les ſoldats de ce Bacha ne s'emparâſſent de toutes les richeſſes du brigantin. Cette idée réveille la fureur des matelots de la galere : ils ſe jettent tout-à-coup ſur les corſaires d'Ali avec tant d'intrépidité, qu'ils en font un carnage affreux ; & les uns & les autres s'écrient en frappant, de n'épargner perſonne.

Méhémet & Richard enfermés avec Léoniſe & les

femmes, ne prenoient nulle part à ce nouveau combat : trop heureux de voir leurs Tyrans s'entr'égorger, ils attendoient dans la chambre de poupe, quelle seroit l'issue de cette sanglante scène. Déja les deux partis épuisés, ne consistoient plus qu'en un petit nombre de soldats qui achevoient de perdre leurs forces. Richard qui attendoit le moment d'éclater, ne laissera pas échapper une si belle occasion. Il rassemble autour de lui quelques parens d'Halima : il leur parle ; il les arme ; il leur inspire son audace, & suivi de Méhémet, il se jette avec sa petite troupe sur la *courſie*, en répétant à grands cris, *liberté, liberté.* Animés par l'exemple, les Esclaves Grecs & Chrétiens brisent leurs chaînes, & tous ensemble fondent sur les Turcs, qui furent massacrés en un clin d'œil. Hali lui-même percé de coups, expire dans la mêlée, & les Chrétiens maîtres des trois vaisseaux, célebrent leur victoire par des acclamations réitérées. Les vainqueurs résolurent aussi-tôt d'une voix unanime, de monter la frégate d'Ali, & d'y transporter les richesses des deux autres bâtimens. On proposa aux Esclaves délivrés de s'attacher à la destinée de Richard & de Méhémet : ils répondirent qu'ils les suivroient au bout du monde. Tout ce qui restoit de Chrétiens & de Grecs sur les trois vaisseaux, se réunit pour composer l'équipage de la frégate qu'on venoit de préférer, & bientôt ce navire chargé de tous les effets que portoient les deux autres, fut en état d'appareiller & de faire route.

Avant d'abandonner la galere & le brigantin qui devenoient inutiles, Méhémet & Richard au comble de la joie de tant d'heureux succès, allerent demander à Halima, que plusieurs circonstances avoient éclairée sur son malheur, si elle vouloit être ramenée dans l'Ile de Chypre. Elle les conjura avec toute l'expression du désespoir, de la conduire en Italie, où ses parens consentoient à la suivre, & de lui épargner au moins le supplice de rentrer sous la puissance de son mari. Léonise touchée des larmes & de la situation de cette amante infortunée, voulut que Richard promit de

tranſporter Halima dans l'aſyle qu'elle choiſiſoit elle-même. Ce témoignage de ſenſibilité fut d'une grande conſolation pour la femme du Cadi, & l'on ne ſongea plus qu'à diſpoſer du ſort de ſon époux. Méhémet s'étant chargé de lui porter la parole, offrit au Cadi de lui faire prendre la route de Nicoſie, dans le même brigantin où il s'étoit embarqué pour en ſortir. L'amoureux vieillard s'arracha les cheveux, éclata en reproches, fondit en larmes, & donna tous les ſignes de la plus profonde & de la plus ridicule douleur. Honteux de reparoître à Nicoſie, & impatient de ſe venger d'Haſſan, ſon deſſein étoit de ſe rendre à Conſtantinople pour implorer la juſtice du Grand-Seigneur, & ſolliciter la punition exemplaire du Bacha de Chypre & de tous ſes complices. Le projet du Cadi fut généralement approuvé; on voulut bien ravitailler ſon brigantin, & le pourvoir de ce qui étoit néceſſaire à ce voyage. On eut même la bonté de lui rendre une très-mince portion de ſon argent, & il ne tenoit plus qu'à lui de mettre promptement à la voile. Mais quand il ſût que déſormais il voyageroit tout ſeul; que ſa femme, ſon beau-pere, ſa belle-mere & tous leurs parens, l'abandonnoient à ſon malheureux ſort, ſes larmes & ſes cris recommencerent, & il penſa perdre la raiſon. Accablé de tant de coups à la fois, il n'entrevoit d'autre conſolation dans ſon infortune, que de s'aller jetter aux pieds de Léoniſe, pour lui dire un éternel adieu; & il fait ſur le champ demander cette faveur avec tant d'inſtances, qu'on ne croit pas devoir la lui refuſer. Méhémet le conduiſit dans la chambre de Léoniſe, où le vieillard fit mille extravagances dignes de pitié, & dont il ne voulut jamais ſortir, que Léoniſe n'eût impoſé ſes belles mains ſur ſa tête chauve, pour achever diſoit-il, de le guérir au moins de ſes bleſſures. Lorſque tout l'équipage de la frégate eut joui quelques momens de ce ridicule ſpectacle, on ramena le vieux ſatyre ſur ſon bord. La galere d'Haſſan fut coulée à fond. Richard fit mettre à la voile au milieu des acclamations de joie & du ſon des trompettes; & bientôt

on perdit de vue le brigantin du Cadi, dont les yeux étoient attachés sur le vaisseau de Léonise, & qui regardoit avec autant de stupidité que de désespoir, les vents emporter sa Maîtresse, sa femme, ses trésors & ses plaisirs.

Résolu de ne prendre terre qu'à Trapane, Richard côtoie, sans amener, la ville d'Alexandrie, l'Ile de Corfou, & les Monts infâmes de la Chimere. Bientôt il découvre Paquin, promontoire de la fertile Tinacrie, & il passe à la vue de Malthe avec la rapidité d'un oiseau. Quatre jours après il apperçoit Lampédouse, & les rochers de l'île fatale où Léonise avoit fait naufrage. Elle frémit à l'aspect de ces écueils : Richard partage son effroi, en voyant ces roches hérissées où Léonise fut engloutie dans les flots; & le souvenir de leurs premieres infortunes leur arracha quelques larmes. Mais un spectacle charmant vient effacer l'horreur de cette image lugubre. Trapane! Trapane! Déja la mer laisse voir à l'extrémité de l'hotison, la pointe de tes rivages; & la vue de la patrie, de cette terre adorée, fait tressaillir tous les cœurs d'attendrissement & de joie. Comment pourrois-je rendre le sentiment délicieux qu'éprouvent tant d'infortunés, qui, ramenés par le sort vers les lieux où ils ont pris naissance, touchent après de longs malheurs, à l'instant de se voir au milieu de leurs foyers ? Ils s'empressent de se montrer la côte, qui s'aggrandit de plus en plus à leurs regards : ils versent un torrent de larmes; ils s'embrassent, ils se félicitent, & la joie qui les transporte ne peut se comparer qu'à celle qu'on éprouve, lorsqu'après un combat opiniâtre on vient de triompher du plus redoutable ennemi.

On avoit trouvé dans la chambre d'Ali un coffre plein de pavillons & de banderoles de diverses couleurs. Richard au lever du soleil, en fit parer la frégate qui n'étoit plus qu'à une lieue du Port, vers lequel elle cinglait par un vent-arriere des plus frais. L'aspect de ce navire si magnifiquement décoré, le son des instrumens, les chants d'allégresse des matelots,

attirerent ſur la plage, une ſi grande foule de peuple, que la ville demeura preſque entierement déſerte.

Richard avoit prié Léoniſe de ſe parer des mêmes ornemens & des mêmes habits qu'elle portoit, lorſqu'il la vit entrer ſous les tentes du Bacha de Nicoſie. Elle parut avec les plus riches atours d'une Grecque; & tous ceux qui l'environnoient étoient auſſi frappés d'admiration que s'ils ne l'avoient jamais vue. Tous les Chrétiens voulurent l'imiter : ils ſe revêtirent des habits des Turcs qu'ils avoient vaincus, & Richard & Méhémet parés des plus ſuperbes dépouilles d'Ali, ſe faiſoient un plaiſir innocent de conſacrer le grand jour de leur arrivée, par la ſurpriſe agréable qu'ils alloient cauſer aux parens de Léoniſe & aux principaux citoyens de la ville de Trapane.

La frégate entra dans la rade, par une des plus belles matinées du Printems, & au bruit de toute ſon artillerie; & tandis qu'elle continuoit ſa marche, la ville répondit par une ſalve, & le peuple qui bordoit le rivage, ſuivoit à grands cris le vaiſſeau de Richard. Mais lorſqu'on n'apperçut ſur le tillac & ſur le pont, que des robes Turques & des turbans; l'épouvante ſuccéda bientôt à la joie; chacun courut aux armes, & quelques troupes eurent ordre de marcher vers la rade, pour ſe mettre à l'abri de toute ſurpriſe. Richard obſervoit ces mouvemens, il voulut en prévenir l'effet. Il fait jetter une ancre; & tandis que le détachement de ſoldats qui s'avançoit, étoit encore éloigné, on ſe hâte d'établir de la frégate à terre, pluſieurs planches de débarquement, ſur leſquelles Richard fit deſcendre tout ſon monde au rivage. Ces prétendus Turcs marchoient tous à la file & ſans armes. Dès qu'ils touchent la terre, ils ſe proſternent, & la baiſent mille fois, avec des tranſports qu'il faut avoir éprouvés pour s'en faire une image. A ce ſpectacle, le peuple s'écrie qu'ils ſont Chrétiens, & recommence ſes acclamations.

On vit alors paroître les femmes. Halima & toute ſa famille s'avançoient les premieres : Léoniſe venoit

enſuite, le viſage couvert d'un voile couleur de roſe : elle marchoit entre Richard & Méhémet. Toutes ces femmes ſe proſternerent en mettant le pied ſur le rivage, & baiſerent la terre qu'elles arroſoient de leurs larmes. Méhémet & Richard rendirent le même hommage aux lieux de leur naiſſance ; & leurs concitoyens pénétrés d'un tableau ſi touchant, les regardoient avec autant d'émotion que de ſurpriſe.

Cependant le Gouverneur de la ville, ſuivi de toute la Nobleſſe de Trapane, étoit accouru ſur le Port, où ſa préſence lui avoit paru néceſſaire. Les habits & la bonne mine de Richard & de Méhémet, lui firent aiſément juger qu'ils étoient les principaux perſonnages de la frégate. Il s'approche pour leur faire quelques queſtions, & reconnoît Richard : il s'élance dans les bras du jeune homme en pouſſant un cri de joie, & l'embraſſe avec les démonſtrations de la plus vive tendreſſe. Tous les parens, tous les amis de Richard, Corneille même & tous les ſiens, l'entourent auſſi-rôt, & il peut à peine ſuffire aux careſſes dont ſes compatriotes veulent le combler tous à la fois. Lorſque Richard eut répondu à leurs premiers empreſſemens, il prend Corneille d'une main, & s'avance vers le Gouverneur, en tenant Léoniſe de l'autre. Cette action jetta le trouble dans l'ame de Corneille, qui ne peut diſſimuler ſa honte & ſon embarras. Richard feignit de ne pas s'en appercevoir ; & après avoir demandé quelques inſtans de ſilence, il parla en ces termes : « Mes chers compatriotes ! avant d'aller au Temple remercier l'Être ſuprême de la délivrance que nous devons à ſa bonté ; qu'il me ſoit permis de vous entretenir un moment. Vous n'avez pas oublié, ſans doute, le jour malheureux où Léoniſe & moi, fûmes enlevés par des Pirates dans les jardins d'Aſcagne. Peut-être vous ſouvient-il encore de tout ce que je fis pour rendre la liberté à cette fille adorable. Je ne cherche point à mérirer vos éloges, en vous rappellant que j'offris le ſacrifice de tout mon bien ; puiſque je le donnois pour la conſervation de ce que

j'avois de plus cher au monde. Le Ciel ne voulut pas ſeconder mes efforts ; il nous deſtinoit l'un & l'autre à de plus terribles épreuves. Je n'entreprendrai point de vous préſenter dans ce moment le tableau de mes infortunes : le lieu ni le tems ne me permettent pas de vous affliger de ces triſtes détails ; & dans le trouble qui m'agite, ma langue ſe refuſeroit, je l'avoue, au récit de tant de peines. Il vous ſuffira de ſavoir, qu'après mille tourmens, lorſque nous déſeſpérions de trouver jamais le moindre reméde aux maux qui nous accabloient, le Ciel nous ramene dans notre patrie, comblés de faveurs & de biens. N'attribuez cependant la joie que vous voyez éclater ſur mon viſage, ni aux richeſſes que le ſort m'a prodiguées, ni au bonheur d'avoir recouvré ma liberté. J'atteſte ici ce Ciel qui nous a protégés, que mon ame goûte une joie plus pure : Léoniſe eſt libre & contente ; mes fideles compagnons vont déſormais être heureux ; mon retour a répandu l'allégreſſe parmi mes concitoyens : c'en eſt bien aſſez pour le bonheur de Richard ! Je le répete encore : j'ai voulu ſacrifier tout mon bien pour la liberté de Léoniſe ; j'ai mille fois expoſé ma vie pour elle. A l'égard de tout autre, de ſi grandes obligations m'auroient peut-être acquis des droits ſacrés ſur ſa reconnoiſſance ; mais Léoniſe ne doit rien à Richard : le prix de tout ce que j'ai fait le plus cher à mon cœur, eſt de la voir dans les bras de ſon pere ; & c'eſt elle qui va diſpoſer de ſon ſort. » En achevant ces paroles, il ſouleve doucement le voile qui cachoit Léoniſe, & elle parut aux yeux de toute l'aſſemblée, auſſi belle que l'aurore lorſqu'elle vient diſſiper les ténebres qui déroboient ſon éclat. Voila, Corneille, continue Richard, le tréſor ineſtimable que je remets dans tes mains. Si Léoniſe en te revoyant, a ſenti rallumer une paſſion peut-être mal éteinte ; ſi au milieu de ſa joie, elle pouvoit éprouver la plus légere amertume de n'être pas à Corneille ; je veux goûter le plaiſir de mettre le comble à ſa félicité. Je ne l'aurai pas ſauvée pour la rendre à l'infortune ; & ſi elle ne peut être heureuſe qu'avec toi,

je

je te la donne avec tous mes tréſors. Faſſe le Ciel que tu connoiſſes à quel excès je porte maintenant la libéralité ! Richard, Richard, interrompit Léoniſe, le ſacrifice que tu veux faire de ma main n'a-t-il rien d'offenſant pour moi ? S'il eſt auſſi pur que tu l'aſſures, quel amant pourroit en être capable ? Peut-être l'aſpect de ton rival a réveillé ta jalouſie. L'excès de mon amour pour Corneille tandis que je t'accablois de rigueurs, viendroit-il allarmer aujourd'hui ta délicateſſe ? Ma mere fit naître elle-même cette paſſion qui faiſoit ton déſeſpoir. J'avoue que mon cœur obéit ſans répugnance ; mais je veux bien te jurer aux yeux de ton rival, que ma fierté a toujours égalé ma tendreſſe. S'il te ſuffit d'un ſerment de Léoniſe, & du courage avec lequel tu m'as vu ſupporter l'infortune, je ſupplie les auteurs de mes jours, dont les volontés ſont ma premiere loi, qu'ils veuillent me permettre de diſpoſer de mon cœur & de ces biens que je dois à ta libéralité. Vous êtes libre, ma chere fille, s'écrierent à la fois le pere & la mere de Léoniſe, qui l'écoutoient avec autant d'admiration que d'attendriſſement, vous êtes libre ; ordonnez de votre ſort. Eh bien ! continua-t-elle avec une modeſte rougeur, homme incomparable ! vaillant & fidele Richard ! je ſuis à toi, ſi tu daignes oublier mes injuſtices. Que ton ſexe apprenne à connoître ce que peut la vertu ſur le cœur d'une femme ſenſible. Ton Épouſe veut employer tous les inſtans de ſa vie, à faire le bonheur de la tienne. Qui pourroit peindre la joie de Richard ? Cet heureux Amant n'a plus la force de parler. Il ſe jette aux pieds de ſa belle Maîtreſſe, & les arroſe de ſes larmes, avec des tranſports que les ſpectateurs ſembloient partager. Tous les habitans de Trapane applaudirent au choix de Léoniſe par des acclamations réitérées, & ces Époux fortunés furent menés en triomphe juſqu'au Palais de Richard, où les nôces ſe célébrerent le même jour avec la plus grande magnificence.

Il manquoit au bonheur de Léoniſe, de voir Méhémet & Halima heureux & ſatisfaits de leur ſort. L'é-

pouſe du Cadi trompée dans ſes eſpérances, fut vivement ſollicitée de donner la main à Méhémet, que Richard avoit ſu déterminer à cette union. Halima vit bientôt qu'elle ne pouvoit prendre un parti plus raiſonnable. Ils abjurerent ſolemnellement le Mahométiſme. Leur mariage ſuivit de près celui de Richard; & Léoniſe voulut mettre le comble à ſa bienfaiſance, en partageant avec eux les tréſors de la frégate, après avoir comblé de biens les parens des nouveaux époux.

FIN.

Lu & approuvé, le 4 Octobre 1775.

LE TOURNEUR.

NOUVELLES
ESPAGNOLES
DE
MICHEL DE CERVANTÈS.

Nº. III.

NOUVELLES
ESPAGNOLES
DE
MICHEL DE CERVANTÈS.

Traduction nouvelle, avec des Notes, ornée de Figures en taille-douce.

Par M. Le Febvre de Villebrune.

THÉODOSIE
ET LÉOCADIE,
NOUVELLE TROISIÈME.

A MADRID;

Et se trouve

A PARIS,

Chez Costard, Libraire, rue St-Jean-de-Beauvais, la premiere porte cochere au-dessus du Collége.

M. DCC. LXXVI.

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

C. L. Dorian. jun. 1775

J.s Wallet Sculp.

THÉODOSIE ET LÉOCADIE,

NOUVELLE TROISIÈME.

UN Cavalier bien monté, ſans domeſtique & ſans ſuite, arrive un jour à la porte d'une Auberge de Caſtilblanco (1) : la nuit approchoit. L'Hôte accourt pour lui tenir l'étrier : mais le Cavalier avoit déja mis pied à terre avec la plus grande légéreté, & s'étoit aſſis ſur un banc à côté de la porte. Il lâche promptement quelques boutons de ſa veſte pour ſe dégager la poitrine : les bras lui tombent ; il ſemble ſe trouver mal. L'Hôteſſe l'apperçoit, accourt avec de l'eau fraîche qu'elle lui jette au viſage, & le fait revenir. Le Cavalier paroît confus d'avoir été ſurpris dans cet état, & demande une chambre où il puiſſe être ſeul. Cela n'eſt pas poſſible, dit l'Hôteſſe ; nous n'avons qu'une cham-

(1) Près de Séville. Le début de cette Nouvelle eſt bien conforme au précepte d'Horace. Cervantès y préſente les choſes avec cette ſimplicité qui n'eſt connue que des grands Maîtres, *ut ſpecioſa de hinc miracula promat*, pour étonner bien-tôt ſon Lecteur. Jamais les paſſions n'ont été miſes en jeu avec plus d'art & de naturel. Il ſemble que tous les événemens s'y préſentent d'eux mêmes par une ſuite néceſſaire, & en même-tems comme de pur hazard. Tout y eſt enchaîné, tout y eſt lié de maniere que l'Écrivain ne fait qu'un tout le plus exact des différentes parties. Les circonſtances même les moins importantes, y intéreſſent. J'oſerois aſſurer que nous n'avons pas dans la Littérature Françoiſe un morceau de cette force en ce genre. J'ai jetté çà & là quelques traits que j'ai crus néceſſaires, pour donner aux perſonnages un air moins étranger, mais ſans altérer la phyſionomie de l'original, ni la fidélité des détails.

bre à deux lits, & s'il nous vient quelqu'un nous ne le renverrons pas. En vous payant pour les deux lits, repartit le Voyageur, qu'il vous vienne quelqu'un, ou non, cela doit vous être égal : tenez, voici un écu d'or, & laiſſez-moi la chambre. L'Hôteſſe fort contente ſe tend à ſes inſtances, lui promet que fût-ce le Doyen de Séville qui arrivât, elle ne logeroit plus perſonne cette nuit-là. Elle lui demande ce qu'il vouloit à ſouper? Rien, répondit-il; donnez-moi ma clef, & qu'on ait bien ſoin de mon cheval. Auſſi-tôt il monte, prenant avec lui deux grandes ſacoches de cuir, ferme bien la porte, & la garnit encore de deux chaiſes en dedans.

L'Hôte, l'Hôteſſe, deux Voiſins, qui étoient par haſard avec eux, en font auſſi-tôt le ſujet de leur converſation, & ne trouvent pas aſſez de termes pour rendre l'impreſſion que leur a faite cette extrême beauté, cet air gracieux, ce maintien touchant qui les avoit charmés : jamais, diſoient-ils, on n'a vu rien de ſi beau! Son âge leur parut de ſeize à dix ſept ans. Age heureux où la nature toujours libérale ſe plaît à prodiguer tous les attraits à ces êtres faits pour enchaîner les cœurs, & forcer les ames les plus fières à reconnoître leur foibleſſe. Mais ils étoient fort inquiets de ſon évanouiſſement ſubit. Incapables de pénétrer cette énigme, ils ſe contentent de reſter dans la plus grande admiration. Les Voiſins retournent chez eux, & l'Hôte alla faire panſer le cheval.

Quelques momens après, arrive un autre Cavalier un peu plus âgé, mais d'auſſi bonne mine. Eh! bon Dieu, dit l'Hôteſſe, je crois que les Anges prennent notre maiſon pour le Paradis? Pourquoi donc cet étonnement? dit le Voyageur. Seigneur Cavalier, répond-elle, il y a de bonnes raiſons pour cela. Mais je ſuis fâchée de vous dire de ne pas mettre pied à terre, parce que je n'ai pas de lit à vous donner : il vient d'arriver un Cavalier qui a pris notre chambre pour lui ſeul, & qui me l'a bien payée; il n'a cependant beſoin que d'un lit : peut-être aime-t-il la ſolitude; mais, en vérité, il n'eſt pas fait pour reſter caché. Quel air de grandeur! Quel maintien touchant! D'un ſeul regard il vous eût

enchanté ! Que n'êtes-vous arrivé un inſtant plutôt ! C'eſt un Ange, un prodige. Quoi ! ſi beau ? repartit le Cavalier. Aſſurément, dit-elle, *ſi beau, & plus que beau ; car, encore une fois, c'eſt un Ange !* Devrois-je coucher ſur le carreau, dit le Cavalier, je veux voir ce prodige. Auſſi-tôt il met pied à terre, & demande à ſouper.

A peine étoit-il à table, qu'il entre un Alguazil du Village. Cet homme, ſans beaucoup de cérémonie, ſe met à la même table, lie converſation avec lui, & tout en cauſant ne laiſſe pas de boire deux ou trois raſades, & de prendre ſa part d'une perdrix dont le Cavalier lui préſente un morceau. L'Alguazil croyoit aſſurément bien payer ſon écot en lui demandant des nouvelles de la guerre de Flandre, de la Cour, &c. Le Cavalier ſoupe d'un air aſſez ſilencieux, ne ſçachant trop que répondre. L'Hôte qui venoit d'héberger le cheval, ſe mêle de la converſation, prend deux ou trois verres de vin, & comme *Profès dans l'ordre des côteaux*, baiſſe & branle la tête ſur l'épaule, en diſant : n'eſt-ce pas-là du nectar ? ce vin-là ne rappelle-t-il pas bien ſon buveur ? Et, de propos en propos, ils en viennent à l'article du Voyageur ſolitaire. L'Hôte ne peut plus tarir ſur ſes louanges ; il rappelle ſon évanouiſſement, ſa retraite précipitée, les deux ſacoches qui lui avoient paru bien garnies, vante l'élégant & le riche habillement du Cavalier, la beauté du cheval : mais il ne pouvoit comprendre comment ce Cavalier étoit ſans ſuite.

Plus il s'étend ſur ce ſujet, plus il pique la curioſité du Voyageur, qui demande à le voir de quelque maniere que ce ſoit. Il promet un écu d'or s'il parvient à coucher dans la même chambre. Cela eſt juſte, Seigneur Cavalier, repartit l'Hôte, il n'a pas beſoin de deux lits : mais comment nous y prendre ? L'Alguazil propoſa un expédient. Venez, dit-il, vous Seigneur Cavalier, & mon ami. Je frapperai à la porte de la chambre, diſant que je ſuis un Officier de Juſtice qui vient de la part de l'Alcade demander le ſecond lit pour un Cavalier. Mon ami tempêtera contre moi à la porte de la chambre, diſant qu'il eſt bien fâché de déſobliger l'Alcade, mais qu'il a cédé pour cette nuit la jouiſſan-

ce de la chambre à celui qui eſt dans l'appartement : j'inſiſterai ; par ce moyen mon ami ne paroîtra pas manquer à ſa parole, & nous vous mettrons au comble de vos vœux. L'expédient parut aſſez bien imaginé. Le Cavalier le remercie, lui donne quatre réaux, & tous trois montent à la chambre, faiſant ſemblant de diſputer fort ſérieuſement. Le jeune Solitaire, au nom d'Alcade, ſe leve avec toute la contrainte imaginable, ouvre, vôle à ſon lit, & ſe tourne vers la muraille pour n'être pas vu. Le nouveau Cavalier lui fit mille excuſes d'avoir été forcé de l'importuner, & n'en eut aucune réponſe. Il ſe couche, eſpérant le voir à loiſir le lendemain lorſqu'ils ſe leveroient.

On étoit alors au mois de Décembre, tems où le froid & la fatigue font paſſer les longues nuits dans le ſein du repos le plus doux. Mais qu'il s'en falloit que le premier Cavalier goûtât cette douceur ! En proye à mille remords & à mille penſées tumultueuſes, vers le milieu de la nuit il ne peut plus tenir à ſa douleur. Il ſe répand en pleurs, en ſoupirs, & ſemble à chaque ſanglot exhaler ſon ame toute entiere. L'autre s'éveille : étonné de ces ſoupirs amers, il écoute ce que cet affligé ne diſoit le plus ſouvent qu'à demi-mot, & d'un ton de voix fort délicat. Malgré l'éloignement des lits, le profond ſilence de la nuit lui donna lieu d'entendre ces plaintes. Hélas ! infortunée que je ſuis, où m'entraîne la force irréſiſtible de ma deſtinée ? Quelle route ai-je priſe ? Comment ſortir de ce gouffre effroyable ! dans un âge auſſi foible, & ſi peu capable d'une réflexion ſenſée, où vais-je ? Où ma fuite va t-elle me précipiter !.... Mon honneur eſt flétri ! mon amour outragé ! ma famille deshonorée ! j'ai tout foulé aux pieds ! Victime infortunée de ma paſſion coupable, que n'ai-je plutôt péri mille fois ! diſcours trompeurs ! promeſſes ſéduiſantes, qui m'avez forcée de me ſacrifier !... Mais oſé-je me plaindre ? Hélas ! qui dois-je accuſer ? N'eſt-ce pas moi-même qui me ſuis perdue ? N'eſt-ce pas cette main, ma propre main qui m'a ſacrifiée, qui a flétri mon honneur, & terni la gloire de mes ayeux ! Lâche Marc-Antoine, ton indifférence, ou plutôt tes cruels dédains étoient-ils donc le terme où

devoient me conduire les épanchemens ſéducteurs de ton ame, & les élans impérieux de ta paſſion !... Où es-tu ingrat ?... Réponds-moi.... Attends-moi.... Je te ſuis encore ! Soutiens-moi, je tremble, je ſuccombe ſous le poids de mes maux.... Répondras-tu jamais à tes engagemens ?...ou plutôt n'as-tu pas tout trahi !... Sur qui devois-je donc compter après les faveurs que... Mais, que dis-je ? Hélas ! que n'entends-tu mes ſoupirs, mes ſanglots ! Que ne vois-tu ce torrent de larmes que ta tendreſſe faiſoit autrefois couler ſur ces joues couvertes de baiſers, & où tu moiſſonnois tous les appas des Graces ! Alors il ſe tut.

L'autre écoutoit, reſpirant à peine, pour ne pas perdre un mot ; & conclut de ces plaintes que ce devoit être une femme. Il brûle de ſçavoir qui elle eſt. Vingt fois il eſt tenté d'aller à ſon lit : mais dans le moment il l'entend ſe lever, ouvrir la porte de la chambre, appeller l'Hôte, & lui dire de ſeller ſon cheval. L'Hôte qui s'étoit fait appeller pluſieurs fois lui répond qu'il n'étoit que minuit, & que ce ſeroit une témérité de s'expoſer en route au milieu d'une ſi grande obſcurité. Contente de cette réponſe, puiſqu'elle ne pouvoit mieux faire, elle referme la porte, ne fait qu'un ſaut à ſon lit, & jette le plus profond ſoupir. Le Cavalier penſa pouvoir haſarder deux mots, & lui offrir tout ce qui dépendoit de lui pour la conſoler, ſi elle vouloit lui faire part de la cauſe de ſon chagrin. Il lui dit, Seigneur, je croirois manquer à tout ſentiment d'honneur & méconnoître le cri de la nature, ſi je paroiſſois inſenſible aux larmes que vous venez de répandre. Non, je n'ai ni un cœur de bronze, ni un ame de roche : ce mouvement de pitié qui vient de me remplir de trouble, & le déſir que je me ſens de ſacrifier tout, ma vie même, pour apporter du remede à vos maux, m'autoriſent à vous demander inſtamment de me les faire connoître. Seigneur, répondit elle, ſi l'excès de ma douleur ne m'avoit, pour ainſi dire, privée de tout ſentiment, je n'aurois pas oublié que je n'étois pas ſeule dans cette chambre. J'aurois mis un frein à ma bouche, & étouffé mes ſoupirs. Mais, puiſque je me ſuis oubliée au moment où il étoit ſi eſſentiel pour moi de

me taire, je vais vous contenter. Peut-être qu'en répétant ma déplorable avanture, l'excès de ma douleur irritée terminera ma triſte vie. Après les offres que vous venez de me faire, je crois être en droit d'exiger de vous avec ſerment de ne pas bouger de votre lit, quelque choſe que vous m'entendiez dire, ni de vouloir connoître rien que ce dont je vous ferai part. Le Cavalier lui fait le ſerment qu'elle exige. Je vais donc, reprit-elle, vous donner le détail de mes malheurs.

On vous a dit, ſans doute, comment je ſuis arrivée ici; & mes plaintes ne vous ont que trop fait entendre que je ſuis une fille infortunée. Je n'avois encore rien à me reprocher il y a huit jours: mais depuis ce moment, oſerai-je hélas! vous le dire? Oui, trop crédule, ou plutôt inſenſée, j'ai ajouté foi aux propos inſidieux d'un fourbe dont je ſuis devenue la victime. Je m'appelle Théodoſie, née dans une des premieres villes de l'Andalouſie, dont je ne vous dirai pas le nom, parce que j'ai plus intérêt de vous le cacher que vous de le connoître. Mes pere & mere y tiennent un des premiers rangs, tant par leur fortune que par leur naiſſance. Ils n'eurent qu'un fils & une fille, lui pour leur honneur, & moi pour les couvrir de honte. Mon frere fut envoyé aux études à Salamanque; je reſtai à la maiſon paternelle, où je reçus une éducation conforme à leur état. Toujours ſoumiſe à leur volonté, que je regardois comme mon plus ſacré devoir, j'avois été l'objet de leur eſpoir le plus flatteur, loin de leur cauſer la moindre inquiétude ſur l'honnêteté de mes mœurs & de ma conduite. Un jeune homme du voiſinage, moment déplorable!..... vient s'offrir à mes yeux. Sa fortune devoit ſurpaſſer la mienne, mais je l'égalois du côté de la naiſſance. La premiere fois que je le vis, je n'éprouvai d'autre mouvement qu'un plaiſir ſecret de l'avoir vu. Etoit-ce trop à mon âge! Son air gracieux, ſes manieres honnêtes, ſa retenue, ce viſage où l'amour ſembloit s'être peint lui-même, enfin Marc-Antoine méritoit une eſtime générale. Ah! je puis encore louer le cruel!... Pardonnez, Seigneur, à l'excès de ma tendreſſe, ſi je vous expoſe avec cette ſincérité l'origine de mon égarement, & la ſource de mes maux.

Oui, Seigneur, depuis ce moment il me fixa pluſieurs fois de ſa fenêtre; je le fixai : il ſembloit me lancer toute ſon ame dans un regard, & la concentrer dans la mienne : mes yeux lui firent aſſez ſentir le plaiſir avec lequel je lui ouvrois tous les replis de mon cœur. Tout ce que je liſois dans les ſiens, ſur ſon viſage, dans le moindre de ſes geſtes, me parut la ſincérité même, & le ſentiment le plus vrai. Après ces regards auſſi énergiques que muets, nous nous vîmes. L'Amour, qui ruſoit pour me ſurprendre, avoit malheureuſement trompé les yeux les plus vigilans : il ne nous fut plus difficile de nous expliquer. Il me déclara ſa paſſion. Un feu ſubtil me coula de veine en veine, & j'ajoutai foi à ſes proteſtations. Eh ! comment ne les pas croire ? Ses ſermens, ſes larmes, ſes ſoupirs, ſon ſilence, ſon extaſe plus éloquente encore que toutes ſes promeſſes, tant d'armes contte ma crédule jeuneſſe, n'étoient-elles pas ſuffiſantes pour vaincre ma timidité, & me perſuader qu'il étoit le plus honnête des hommes ? Peu faite à ce manege, à ces tranſes inouies pour moi, je me ſentis pénétrée d'un ſentiment de pitié : je l'aimai d'autant plus aiſément que je le crus malheureux, ou près de l'être. Mais hélas ! chacune de ſes paroles n'étoit qu'un trait homicide qu'il me plongeoit dans le cœur ; chaque larme un gouffre où il abſorboit ma vertu, & chaque ſoupir un vent orageux qui irritoit l'horrible incendie ſur les cendres duquel je ne reſtai qu'avec la honte & le déſeſpoir. Ce fut ainſi que mon innocence, intacte juſqu'alors, devint la proie de ſes déſirs. J'eſpérois être ſon épouſe : il me l'avoit juré, le cruel ! eût-il dû déſobéir à ſon pere qui lui deſtinoit un autre parti. Je ne tins plus à ſa ſéduction. Je n'avois d'autres témoins de ma conduite inſenſée qu'un Page de Marc-Antoine. A peine ſe vit-il au comble de ſes vœux qu'il diſparut. Pere, mere, amis, tous ignorent ſa fuite, & je ne ſçais ce qu'il eſt devenu. Si vous avez jamais ſenti le prix de la confiance, & ce que peuvent ſur nos cœurs ces tendres épanchemens de l'ame qui ſe fond & ſemble même s'anéantir dans la jouiſſance de déſirs légitimes, hélas ! je croyois les miens tels : juſte Ciel ! quelle image

va vous présenter mon état. Que devins-je après la fuite de mon Amant? Non, ce n'est que le désir de la vengeance qui meut en ce moment ma langue presque glacée.... Je m'arrachai les cheveux, je me déchirai le visage, je flétris tous ces attraits brillans, comme s'ils eussent été la seule cause de ma disgrace. Mille fois je maudis ma sinistre étoile. Je condamnai ma trop foible résistance. Je versai des torrens de larmes, & restai enfin immobile, étendue sur le carreau comme suffoquée de mes sanglots & de mes soupirs. Les yeux levés au Ciel, je demandai mille fois vengeance. Foible ressource! le Ciel n'est que trop sourd aux plaintes des Amans! Je pris donc le parti de me travestir pour me dérober à moi-même, à ma famille, & aller chercher cet (1) Énée, ce perfide ravisseur, qui après m'avoir deshonorée, ruinoit en un instant une espérance aussi légitime. Ainsi, sans perdre un moment, je me saisis d'un habit de mon frere, je sellai le cheval de mon pere, & pris la fuite à la faveur de la nuit, munie d'une bonne somme en or pour faire face à tout ce qui pourroit m'arriver en route. Ce que je crains actuellement, c'est que mon pere ne me fasse suivre: car il est aisé de me reconnoître à mon cheval & à mon habit. D'ailleurs, j'appréhende encore la rencontre de mon frere, qui est aux études à Salamanque, où Marc-Antoine étudie aussi, & qui est intimement lié avec lui. Je ne pourrois m'excuser devant mon frere, qu'en lui exposant mon opprobre; & quelques raisons que j'alléguasse, il consulteroit assurément plutôt son ressentiment & l'honneur de sa famille, que la pitié qu'il devroit avoir pour moi. Je suis donc résolue d'aller chercher Marc-Antoine, & de présenter à ce perfide l'anneau enrichi de diamans, qu'il m'a laissé pour gage de ses promesses. Il ne peut me renier pour son épouse sans méconnoître qu'il a fait graver dans cet anneau: *Marc-Antoine, Époux de Théodosie.* Je sçaurai donc qui l'a forcé de m'abandonner. Il remplira ses promesses, ou je serai

(1) Le Lecteur se rappellera ici le beau morceau de Virgile sur la mort de Didon, abandonnée par ce Héros Troyen.

auſſi impitoyable dans ma fureur, qu'il a été perfide dans ſa fuite. Cette noble fierté que mes peres m'ont tranſmiſe avec leur ſang, m'inſpire un courage qui me promet, ou le remede aſſuré de mes maux, ou la vengeance la plus complette de mon deshonneur. Telle eſt, Seigneur, l'hiſtoire trop malheureuſe que vous déſiriez d'apprendre. Excuſez ſi mes plaintes & mes ſoupirs ont troublé votre repos. Ce que je vous demande actuellement avec inſtance, puiſque je n'ai plus qu'un cruel déſeſpoir pour reſſource, c'eſt de me donner au moins les conſeils les mieux réfléchis pour éviter les dangers que je crains, & parvenir avec ſuccès à mon but. Hélas! vous ſentez de quel importance il eſt pour moi de réuſſir.

Le Cavalier fut quelque tems ſans lui répondre, de ſorte que Théodoſie crut qu'il s'étoit endormi, & n'avoit pas entendu toute l'hiſtoire. Elle dit pour s'en aſſurer: vous dormez, Seigneur? Hélas! c'eſt avec raiſon: l'affligé qui raconte ſes malheurs à celui qui ne les ſent pas, doit lui cauſer plus de tranquillité que de compaſſion. Non, dit-il, je ne dors pas: je ſuis au contraire auſſi éveillé que jamais homme l'ait été: je ſens vivement l'excès de vos malheurs, & j'en ai le cœur auſſi ſerré que vous. Vous me demandez un avis; je ferai mieux: je veux vous venger. Le récit que vous venez de me faire, me prouve en vous une excellente éducation, de la grandeur d'ame, & je vois que c'eſt plutôt de plein gré, quoiqu'avec candeur, que vous avez été trompée. Je n'attribue donc votre erreur qu'à la jeuneſſe & au défaut d'expérience. Tranquilliſez-vous, demain il fera jour, & nous verrons à prendre le parti le plus avantageux.

Théodoſie le remercia autant que le méritoit ſa bonne volonté. Elle voulut repoſer quelques momens, afin de laiſſer dormir le Cavalier: mais quel changement de ſcène! Loin de ſe rendormir, le Cavalier ſaute au milieu de la chambre, s'y roule, jette les ſoupirs les plus amers! Théodoſie effrayée lui demande ce qu'il a, lui offre tous les ſecours qui dépendent d'elle, avec autant de zèle qu'il lui avoit offert ſes ſervices. Il lui répond: Théodoſie, ſeriez-vous la cauſe du trouble que vous venez d'entendre, vous n'êtes pas en état d'y ré-

médier ; & ſi vous l'étiez, je n'éprouverois pas de ſi cruelles angoiſſes. Théodoſie ne comprenant rien à cette réponſe, ſoupçonne qu'il étoit tranſporté de quelque paſſion pour elle. La commodité de l'appartement, la ſolitude, l'obſcurité, tout enfin ſembloit l'autoriſer à croire que ce Cavalier la connoiſſant femme, avoit déja formé quelque mauvais deſſein. Toute tremblante, elle s'habille à la hâte, quoique ſans bruit, prend ſon épée, ſon poignard, & reſte ainſi ſur ſon lit juſqu'au jour. Peu de tems après, la lumiere ſe fit appercevoir par les fentes des volets. Théodoſie vit que le Cavalier en avoit fait autant qu'elle. A peine celui-ci vit-il le jour, qu'il deſcendit de ſon lit, en diſant : levez-vous, Théodoſie, je ne vous quitte plus que vous n'ayez Marc-Antoine pour époux : ou s'il s'y refuſe, c'eſt le ſort des armes qui décidera de ſa vie & de la mienne : voilà comment je vais vous montrer l'obligation indiſpenſable que m'impoſe votre diſgrace. Auſſi-tôt il ouvre les volets.

Théodoſie attendoit le jour avec impatience pour voir le Cavalier à qui elle avoit parlé une bonne partie de la nuit. Mais quel fut ſon étonnement, lorſqu'elle le reconnut ! Ah ! s'écria-t-elle, que la nuit n'a-t-elle été éternelle ! ou que mes yeux ne ſont-ils reſtés fermés pour jamais ! Elle pâlit, ſes yeux s'éteignent, ſa langue reſte glacée. La ſecouſſe d'un friſſon la ranime : tout-à-coup elle ſe releve ; la crainte même lui donne du courage, le danger l'éclaire ſur le parti qu'elle doit prendre ; elle ſaiſit ſon poignard par la pointe, tombe aux genoux du Cavalier en s'écriant, Don (1) Raphael !.... Mon cher frere.... Ah ! prenez ce poignard, & qu'il ſoit dans vos mains l'inſtrument de mon ſupplice.... Satisfaites votre juſte courroux ; tout ſentiment de pitié doit ceſſer, lorſqu'un crime eſt auſſi énorme que le mien ! Je confeſſe ma faute, & je ne veux pas que le repentir même le plus grand devienne ma juſtification. Mais que ma punition ne réfléchiſſe pas ſur mon honneur. Immolez une ſœur coupable en ſecret ; & tout devien-

(1) Cervantès ne lui fait lâcher ce mot que beaucoup plus bas : c'eſt ici ſa place. *Ordinis hæc virtus erit ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici.* Horat.

dra purement opinion, parce que perſonne n'aura de preuve évidente contre moi.

Don Raphaël reſte interdit. L'excès de la faute le portoit à la vengeance : mais encore plus attendri par le cri de la nature qui réclamoit une ſœur, que par les termes pathétiques avec leſquels elle avouoit ſa faute, il la regarde avec compaſſion, la prend par la main, la releve, & lui dit : Ah ! cruelle !... Oui, différons la peine dûe à votre crime, puiſque dans ce moment-ci je n'en (2) vois pas qui puiſſe l'égaler... Mais le ſort ne nous ôte pas encore toute reſſource dans ce malheur extrême. La mort ſeule m'empêchera d'effacer l'opprobre dont votre légéreté nous a couverts. Théodoſie à ces mots reprit un peu ſes ſens ; un rayon d'eſpoir lui raſſeréna le viſage, & le calme ſuccéda, au moins en apparence, à la tempête qui l'avoit agitée. Don Raphaël ne s'ouvrit pas davantage ſur le deſſein qu'il avoit formé. Prenez, lui dit-il, le nom de (3) Théodore, & allons droit à Salamanque ; quoiqu'Antoine n'y ſoit peut-être pas : car liés comme nous le ſommes, il n'auroit pas manqué de venir me voir : à moins que ſon lâche procédé ne l'ait obligé de m'éviter. Théodore abandonna tout à la prudence de ſon frere. Don Raphaël fit monter le déjeuner, avec ordre de tenir les deux chevaux prêts.

Pendant que les deux Cavaliers ſe diſpoſoient à leur départ, il arrive à l'Auberge un Gentilhomme que Don Raphaël reconnut auſſi-tôt. Théodore le remit auſſi, mais il n'oſa ſortir de la chambre, traveſti comme il étoit. Les deux amis s'embraſſent. Quelle nouvelle m'apprendrez-vous, lui dit Don Raphaël ? Je viens du Port Sainte-Marie, dit le Gentilhomme, où j'ai vu quatre Galeres qui alloient faire route pour Naples. Marc-Antoine Adorno s'y embarquoit ſur cette Flotille. Don Raphaël commença à bien eſpérer de ſon entrepriſe, & parla d'autre choſe avec cet ami. Enfin il lui

(2) Ces fautes, malheureuſement trop légeres dans nos mœurs, ne ſont pas regardées du même œil par les Eſpagnols : ont-ils tort ?

(3) Le Lecteur fera attention que Théodoſie conſerve ce nom d'homme juſqu'au lit de Marc-Antoine.

demande ſa mule pour le cheval de ſon pere, lui diſant qu'il alloit à Salamanque, & qu'il ne vouloit pas que ce cheval fit une auſſi longue route. L'ami accepte la propoſition, ſe charge de remettre le cheval au logis. Ils déjeunerent enſemble, & Théodore ſéparément. Ce Gentilhomme alloit à Caçalla, où il avoit un riche héritage. Don Raphaël, pour ne pas être obligé de faire route avec lui, dit qu'il devoit paſſer à Séville. Ils partirent, & prirent chacun leur chemin. Tous les gens de l'Auberge ſuivirent des yeux le frere & la ſœur, ne ſçachant ce qu'ils devoient le plus admirer, ou de l'air noble & gracieux de Don Raphaël, ou de la beauté de Théodore.

Don Raphaël ne tarda pas à rendre à Théodore la nouvelle qu'il venoit d'apprendre; que par conſéquent il falloit ſe rendre en toute diligence à Barcelone, d'où partoient ordinairement les Galeres qui alloient en Italie, & où celles d'Italie arrivoient pour l'Eſpagne: que d'ailleurs ils attendroient-là, ſi Marc-Antoine n'étoit pas encore arrivé. Don Raphaël avoit pris avec lui le Muletier qui avoit ſuivi ce Gentilhomme. Il demande à Théodore ce qu'il avoit emporté d'argent. Je ne l'ai pas compté, dit-il: j'ai plongé ſept ou huit fois la main dans le Secretaire de mon pere, & je l'ai retirée chaque fois pleine d'écus d'or. Cette ſomme, & ce qu'avoit Don Raphaël, faiſoit à-peu-près cinq cents écus d'or. Nous ſommes aſſez bien pourvus, dit-il, nous ne manquerons aſſurément pas Marc-Antoine au port. Ils marchent ſans perdre un inſtant, & arrivent heureuſement à deux lieues d'Igualada, éloigné de neuf de Barcelone. Ils apprirent ſur la route que l'Ambaſſadeur qui devoit ſe rendre à Rome, attendoit les Galeres dans Barcelone, où elles n'étoient pas encore arrivées; ce qui leur donna beaucoup de joie. Ils ſuivoient leur route fort contens, lorſqu'ils virent tout-à-coup un homme ſortir du bois où ils alloient entrer. Il couroit à perte d'haleine, regardant derriere lui comme s'il avoit quelque ſujet de crainte. Don Raphaël l'arrête. Pourquoi donc, brave homme, fuyez-vous ſi leſtement? Il ſemble que vous ayez peur. Comment? répondit-il. Penſez-vous que je veux reſter à la merci d'une troupe

de

de Bandits ? Je ne leur échappe que par miracle. Voilà bien le diable, dit Calvete : c'étoit le nom de ce Muletier : ces drôles-là vont nous faire un mauvais parti. N'ayez pas peur, reprit l'homme ; les Brigands ſont partis, laiſſant attachés aux arbres plus de trente Voyageurs à qui, je crois, ils n'ont laiſſé que la chemiſe. Ils ont accordé la liberté à un ſeul homme pour détacher les autres, lorſqu'ils ſeroient au haut de la colline. Si cela eſt ainſi, dit Calvete, nous pouvons paſſer en toute ſûreté ; car ces bons Hermites ne viennent jamais faire leur ſtation dans le même lieu que de tems à autres : croyez-moi ; je ſçais la régle de leur Ordre ; je me ſuis déja trouvé deux fois à leurs matines. Oui, Seigneur Cavalier, reprit l'homme, ce garçon vous dit la vérité.

Nos deux Cavaliers ſe déterminerent donc à paſſer outre. Ils rencontrerent bien-tôt les malheureux que détachoit déja celui qui avoit eu cette commiſſion. C'étoit le ſpectacle le plus ſingulier & le plus touchant. Les uns étoient nuds, les autres couverts des haillons que leur avoient laiſſés les Bandits pour les bons habits dont ils les avoient dépouillés. Ceux-ci pleuroient leur perte, ceux-là ne pouvoient s'empêcher de rire du bizarre accoutrement des autres : l'un faiſoit le détail de ce qu'on lui avoit emporté, l'autre regrettoit une caſſette *d'Agnus* qu'il apportoit de Rome : enfin le bois retentiſſoit de ris, de gémiſſemens, de malédictions. Nos Cavaliers ſe ſentirent les entrailles émues, & rendirent grace au Ciel de les avoir garantis du danger où ils avoient été près de tomber. Mais ce qui les toucha le plus, ſur-tout Théodore, ce fut un jeune homme d'environ ſeize ans qui étoit encore attaché. La beauté de ſes traits, ſon air affable, ſa jeuneſſe, ſembloient prévenir particuliérement en ſa faveur. Il n'avoit que la chemiſe, & une méchante culotte de toile. Théodore deſcend pour le délier lui-même, & dit à Calvete de prêter ſon manteau à cet aimable Infortuné juſqu'au premier endroit. Théodore le couvre lui-même, & lui demande d'où il vient, & où il va. Don Raphaël voit avec tant de plaiſir ce trait de bonté en ſa ſœur, qu'il ſe tourne le viſage pour don-

ner un libre cours à ſes larmes, & n'en conçoit que plus de courroux contre Marc-Antoine.

Je ſuis, dit le jeune homme, de telle ville de l'Andalouſie, que vous connoiſſez ſans doute. Je venois de Séville, faiſant route pour l'Italie où je voulois prendre le parti des armes comme nombre d'autres Eſpagnols. J'étois aſſez bien fourni d'argent, & l'on n'auroit pas pour trois cents écus les habits que les voleurs m'ont pris avec ma bourſe. Ce premier accident ne rallentit pas le déſir que j'ai de ſervir, & je vais continuer ma route. La fermeté de ce jeune homme, ce ton pathétique dont il s'énonçoit, le voiſinage de l'endroit de ſa naiſſance bien connu des deux Cavaliers, enfin ſa bonne mine, qui étoit la meilleure lettre de recommandation, engagea Don Raphaël & Théodore à faire pour lui tout ce qui dépendroit d'eux. Ils le firent monter ſur la mule de Calvete, diſtribuerent quelque argent aux plus (1) maltraités, & ſe rendirent en peu de tems à Igualada. Ils apprirent-là que les Galeres venoient de mouiller devant Barcelone pour en repartir ſous deux jours, & peut-être plutôt ſi la rade n'étoit pas aſſez ſûre. A cette nouvelle, ils réſolurent de devancer le ſoleil le lendemain : mais ils ne paſſerent pas la nuit auſſi tranquillement qu'ils l'eſpéroient.

Don Raphaël avoit fait mettre le jeune homme à table. Pendant le ſouper, il lui demanda qui étoit ſon pere ; car il connoiſſoit toutes les perſonnes diſtinguées de la ville qu'il leur avoit nommée. Je ſuis, dit le jeune homme, fils de Don Henriquèz de Cardenaz. Je le connois, repartit Don Raphaël, mais je ſçais pertinemment qu'il n'a pas de fils. Si vous voulez me laiſſer ignorer vos parens, je ne vous en parlerai pas davantage. Il eſt vrai, dit le jeune homme, que Don Henriquèz n'a point de fils, mais ſon frere Don Sancho en a

(1) Cervantès ajoute, *& aux Moines*. Ce trait & mille autres qui ſe trouvent dans les Écrivains Eſpagnols ne ſont qu'un coup d'encens, à la faveur duquel les Écrivains ſe donnent ſans riſque un peu plus de liberté. Quevedo, dont la liberté va quelquefois juſqu'à la licence la moins honnête, en fournit aſſez de preuves.

un. Auſſi peu, répliqua Don Raphaël; il n'a qu'une fille d'une rare beauté, ſi je dois en croire la renommée; car je ne l'ai jamais vûe, quoique j'aie ſouvent été dans cette ville-là. Seigneur, reprit le jeune homme, Don Sancho n'a qu'une fille, mais elle n'eſt pas auſſi belle que vous le dites. Si j'ai avancé que j'étois fils de Don Henriquèz, c'étoit pour vous engager à me marquer quelque conſidération. Regardez-moi donc comme le fils du *Majordome* de Don Sancho, chez qui je ſuis né, & que j'ai ſervi pluſieurs années. J'ai cauſé quelques chagrins à mon pere; il s'eſt courroucé contre moi: ce qui m'a fait prendre le parti que je vous ai dit. Pourvu d'une bonne ſomme d'argent, j'allois chercher à me ſignaler, comme l'ont fait nombre de jeunes gens qui ſe ſont rendus illuſtres, quoique de la plus baſſe naiſſance. Théodore écoutoit attentivement la converſation: il s'apperçoit que ce jeune homme a les oreilles percées. L'air, le maintien de l'Infortuné, ſon regard modeſte, ces innocens ſubterfuges lui firent concevoir quelques ſoupçons: il ſe perſuada que c'étoit abſolument une fille. On deſſervit. Don Raphaël commençoit à ſe deshabiller. Théodore profite de ce moment pour lui faire part de ſes idées, & lui demande permiſſion d'aller avec ce jeune homme au balcon d'une fenêtre fort élevée qui donnoit ſur la campagne.

Théodore entame la converſation. François, puiſque c'eſt le nom que vous prenez, je voudrois bien vous avoir rendu aſſez de ſervices pour vous mettre dans l'obligation de me dire la vérité ſur ce que je vais vous demander: mais le peu de tems que je vous ai vu me prive de cet avantage. Peut-être cependant ferez-vous de ma curioſité tout le cas qu'elle mérite. Je ne ſerai même pas moins diſpoſé à vous obliger, ſi vous me refuſez ce que j'attends de votre candeur. Mais avant de m'ouvrir, je vous dirai que quoique de votre âge, je connois mieux le monde que vous ne le préſumeriez de moi, puiſque je me ſuis apperçu que vous êtes aſſurément femme: vos traits, votre maintien, votre ton de voix ne vous décelent-ils pas aſſez! Vous avez, ſans doute, eſſuyé quelque diſgrace, trop ſenſible hé-

las! pour un jeune cœur. Votre métamorphoſe me le fait au moins penſer. Ce changement d'habit n'eſt jamais pour une femme la marque d'un ſort trop heureux. Si mes ſoupçons ſont bien fondés, avouez-le. Foi de Gentilhomme, je vous aiderai de tout mon pouvoir. Que vous ſoyez femme, je le vois aſſez par les trous que vous avez aux oreilles. Vous avez oublié de les boucher avec de la cire de même couleur que la peau, & par-là vous vous êtes encore plus expoſée : car tout Cavalier auſſi attentif que moi, mais peut-être moins diſcret, n'auroit pas manqué de divulguer ce que vous aviez tant intérêt de cacher. Non, ne craignez rien : ſoyez ſincere. Je vous jure encore un ſecret inviolable. François étonné de ce diſcours, ne répondoit rien. Théodore voyant ſon ſilence, lui prend les mains malgré lui, les baiſe, les baigne de ſes larmes, ſentant dans le malheur de cette fille interdite tout le chagrin qu'il éprouvoit, & qu'il ne put faire taire dans ce moment. François pleure auſſi : preſſé par les plus tendres embraſſemens, il mêle ſes larmes avec celles de Théodore, qui ne le quitte qu'en arrachant de lui cet aveu douloureux : non, je ne puis nier que je ſuis femme, & la plus infortunée de toutes les femmes. L'amitié ſincere que vous venez de me marquer, vos offres de ſervices, ceux que vous m'avez déja tendus, m'impoſent la loi de l'obéiſſance : vous allez donc connoître mes malheurs. Théodore l'embraſſe encore avec la même tendreſſe, lui proteſte qu'il ſent déja tout le poids de ſes diſgraces ſans les connoître, & laiſſe couler ſes larmes.

Je m'appelle Léocadie. Je vous ai dit la vérité, quant au lieu de ma naiſſance. Pardonnez, ſi je vous ai caché le nom de mon pere : oui, c'eſt Don Sancho. Je ſuis cette malheureuſe beauté dont votre frere vient de parler. Vous voyez à préſent ſi je ſuis faite pour charmer à ce point. Il eſt à deux lieues de chez nous une ville des plus riches & des plus conſidérables de l'Andalouſie. Un des premiers perſonnages de cette ville, iſſu du ſang des anciens Adorno de Gènes, a pour héritier un fils qui peut paſſer pour un des plus aimables Cavaliers de la Province, & cela ſans avoir égard aux louanges que la renommée lui a

prodiguées comme à moi. Le voiſinage des deux villes, la paſſion qu'il a pour la chaſſe auſſi-bien que mon pere, nous procuroit de ſa part des viſites aſſez fréquentes : il paſſoit avec mon pere les journées entieres, & quelquefois même une partie des nuits à la chaſſe. Accuſerai-je ou le ſort, ou l'amour, ou mon peu d'expérience!... Telle fut cependant la premiere cauſe de ma ruine & de mon deshonneur, enfin de la baſſeſſe où je me vois réduite. Moins prudente que devoit l'être une fille bien née, j'oſai me repaître les yeux & me remplir le cœur de tout ce que j'appercevois de flatteur dans Marc-Antoine. Sa naiſſance étoit illuſtre, c'étoit un riche héritier, je crus donc arriver au comble de la félicité ſi je l'avois pour époux. Bercée par ces réflexions ſéduiſantes, je ne le fixai plus avec cette timidité naturelle à mon ſexe, mais avec ces inquiétudes qui ne trahiſſent que trop tôt un cœur aſſujetti. Le traître n'eut pas beſoin d'autres ſtratagêmes pour connoître ma penſée, & en venir au point de me ravir ce que j'avois de plus précieux. Mais pourquoi m'arrêter à ces détails! Voici le point eſſentiel, ou plutôt l'écueil où je fis naufrage. Il me jura la foi conjugale avec les ſermens les plus ſolemnels, interpoſant même l'autorité de la religion. Il me demanda les dernieres faveurs. Mais peu contente de ſes proteſtations, je voulus auparavant avoir un écrit ſigné de ſa main, par lequel il ratifiât ſes promeſſes dans les termes les moins équivoques : il me ſatisfit. Il ne s'agiſſoit plus que de le recevoir chez moi. Je pris les meſures néceſſaires à cet effet. Il devoit s'y rendre de nuit par la muraille du jardin pour jouir ſans trouble de tout ce qu'il eſpéroit de ſes ſermens. La nuit ſi deſirée arriva.

Théodore avoit juſques-là gardé le plus profond ſilence, ſuſpendu, pour ainſi dire, à la bouche de Léocadie dont il ſaiſiſſoit les paroles à demi-prononcées. Chaque mot étoit un trait brûlant qui lui dévaſtoit le cœur. Au nom d'Antoine ſur-tout, il avoit été ſaiſi de la plus cruelle angoiſſe. Les graces de l'Infortunée, la nobleſſe de ſa naiſſance, ſa maniere de s'énoncer, contribuoient encore à augmenter le trouble de Théodore.

Enfin ſortant comme d'un ſonge, il lui dit d'un ton qui prouvoit aſſez ſon inquiétude : eh bien ! que fit Marc-Antoine cette nuit ſi deſirée ? Il vint ſans doute ? Vous avez joui de ſa tendreſſe ? Il a confirmé ſon billet ? Il fut heureux ? Votre pere le ſçut : ou que réſulra-t il de ces commencemens honnêtes ? Ah ! répondit Léocadie, le déplorable état où vous m'avez trouvée... Mais il n'a pas eu de moi les derniers faveurs ; il ne s'eſt pas rendu à ſa parole. L'ame de Théodore ſe détendit à ce dernier aveu : le ſecret ſentiment de jalouſie & d'indignation qui s'emparoit de lui, fit place au calme ; & Théodore, malgré les ſecouſſes involontaires qu'il éprouvoit de tems en tems, eut aſſez de patience pour entendre la ſuite du récit de Léocadie.

Non-ſeulement, continua-t-elle, il ne vint pas, j'ai appris qu'il avoit diſparu depuis, & qu'il avoit enlevé avec lui une jeune fille de qualité nommée Théodoſie : c'eſt, dit-on, une merveille de la nature : mais auſſi la nobleſſe de ſa naiſſance n'a pas laiſſé long-tems ce rapt inconnu. Je le ſçus dans le moment même, & le trait glaçant de l'envie me fit couler ſon horrible poiſon dans les veines : je me livrai à tous les tranſports du déſeſpoir. Hélas ! que ne me ſuis-je pas dit dans ce fatal inſtant ! Théodoſie eſt heureuſe en me précipitant ! Elle jouit de tous les avantages de ſa rare beauté dans les bras d'un perfide ! Seroit il honnête avec elle ? Eh ! qu'a-t-il trouvé de deshonnête en moi ?... Mon aveu précipité ?... mais je l'aimois tendrement ! L'obligation que je lui impoſai de ce billet ? mais s'il m'aimoit, pouvoit-il balancer ? Non, le traître ne ſera pas heureux ! Il abandonnera Léocadie, puiſqu'il a été aſſez lâche pour me méconnoître. A l'inſtant je r'ouvris ce billet, j'en contemplai la ſignature, les proteſtations ; hélas ! j'oſai compter encore ſur la foi qui m'y étoit jurée : je me fis illuſion pour ranimer mon eſpoir : ce billet me parut un dépôt ſacré : mais bien-tôt réfléchiſſant ſur celle qui partage aujourd'hui ſes plaiſirs, toutes mes craintes ſe réveillerent, & je tombai par terre le billet à la main. Épargnez-moi le tableau de mon triſte déſeſpoir ! Enfin je voulus me plaindre en liberté, ou plutôt finir ma déplorable vie.... Je quittai la maiſon pa-

ternelle. Il ſemble, hélas! qu'une funeſte penſée ſoit toujours celle qui s'exécute le plus aiſément : l'occaſion s'y prête comme d'elle-même ; elle applanit toutes les difficultés, éloigne tout ſujet de crainte. Je dérobai l'habit d'un Page, pris une groſſe ſomme d'argent, & la nuit me donna le moyen de m'évader. Après avoir fait quelques lieues, je tombai dans un Bourg, d'où je partis pour Séville avec des Voituriers. J'y achetai des habits, une mule, & pris avec quelques Cavaliers la route de Barcelone. Mon deſſein étoit de m'y embarquer ſur les Galeres qui alloient faire route pour l'Italie. Nous vînmes de compagnie juſqu'au bois où vous m'avez trouvée hier, dépouillée de tout, ayant auſſi perdu là le billet de Marc-Antoine. C'étoit le ſeul appui de mon courage, le ſeul moyen de juſtifier ma conduite, & de conſoler mon innocence. Antoine m'avoit parlé pluſieurs fois de l'Italie où il eſpéroit un jour moiſſonner des lauriers. Fut-ce inſtinct, fut-ce aveuglement, j'allois m'y rendre dans une pleine confiance que je le retrouverois-là. Ce billet qui dépoſoit contre ſon infidélité, lui eût en même tems prouvé ma conſtance. Cependant je n'ignore pas à préſent que les écrits les plus authentiques ne ſont rien aux yeux d'un homme capable d'oublier ſes ſermens : & je ne doute pas que Léocadie ne le flatte plus aujourd'hui, ſi réellement il jouit de l'incomparable Théodoſie. Quoi qu'il en ſoit, ou la mort terminera bien-tôt mes jours, ou j'oſerai paroître à leurs yeux pour troubler leur paix ſimulée. En vain ma Rivale penſe poſſéder impunément un cœur qui m'appartient. Je la chercherai, je la trouverai, je lui ôterai même la vie ſi je le puis.

Mais, lui dit Théodore, trouvez-vous donc Théodoſie coupable, ſi elle a été trompée comme vous l'avez été ? Non, Seigneur, repartit Léocadie, il n'y a pas d'erreur ni de tromperie, lorſque deux perſonnes qui ſe goûtent & ſe recherchent prennent le parti de ſe joindre & de diſparoître enſemble : jamais homme n'a enlevé de femme qu'elle ne l'ait bien voulu. Oui, qu'elle triomphe de ſa victoire & de mon déſaſtre juſqu'à ce que je les rencontre. Ne vous abuſez-vous pas, reprit

Théodore. Je connois assez particuliérement celle que vous regardez comme votre rivale. Elle ne s'engagera jamais dans une fausse démarche, loin de quitter la maison paternelle : elle a trop de prudence ; & Marc-Antoine ne la captiveroit pas à ce point. Mais je suppose que cela fût arrivé, elle ne vous connoît pas, ne sçut jamais rien des particularités que vous aviez avec lui : ainsi elle ne vous a pas offensée ; votre vengeance seroit donc injuste ? Seigneur, je n'ai que trop éprouvé jusqu'où s'étend la prudence de mon âge. J'ai été aussi honnête que fille bien née l'ait été : malgré cela, vous avez entendu ce qui m'est arrivé. Je conviens qu'à voir les choses sans passion, elle ne m'a pas offensée : mais la douleur (1) cuisante que me cause la jalousie, ne me représente Théodosie que comme un glaive qui me déchire les entrailles : est-ce donc trop faire que d'en arracher cet instrument de mon supplice, & de le mettre en pieces ? La vive douleur que vous me donnez occasion de réveiller, me rend peut-être éloquente à mon désavantage : mais s'il est de la prudence, & je ne l'ai connu que trop tard, d'éloigner de nous ce qui nous offense directement ; il n'est pas moins naturel d'abhorrer ce qui nous prive du bien que nous espérons. Pardonnez donc, Seigneur, si la vengeance me paroît si douce. Ah ! je l'immolerois sous vos yeux : vous condamneriez mon crime, mais vous auriez pitié de celle qui l'auroit commis. Je vois, lui dit Théodore, qu'il faut être de votre avis en ce moment-ci : la passion qui vous aveugle vous mer hors d'état de faire une réflexion sensée, & de recevoir un avis salutaire. Comptez néanmoins sur tout ce qui dépendra de moi ; la justice seule mettra des bornes aux services que je pourrai vous rendre. Je vous en promets autant de mon frere. Son caractere, sa grandeur d'ame ne lui permettra pas de penser autrement. Nous voulons nous rendre en Italie ; il ne tiendra qu'à vous de nous y accompagner ; & vous savez déja comment nous agissons. Permettez-moi de faire part à mon frere de ce que vous venez de m'ap-

(1) Que Cervantès connoissoit bien le cœur de l'homme !

prendre, afin qu'il ait pour vous tout le reſpect & tous les égards que vous méritez. Je penſe que vous devez garder l'habit d'homme juſqu'à ce que les circonſtances ſoient devenues plus favorables : nous tâcherons de vous procurer demain matin les habillemens les plus décents qui ſe trouveront dans cet endroit-ci. Quant à vos autres prétentions, croyez-moi, laiſſez au tems à vous éclairer, & peſez mûrement ce que je vous ai dit. C'eſt de ce grand maître qu'on tient le plus ſouvent le remede qu'on n'attendroit jamais d'ailleurs dans des maux déſeſpérés. Léocadie le remercia de ſes offres généreuſes, lui permit de raconter tout à ſon frere, le ſuppliant de ne pas s'ouvrir à d'autres, puiſqu'il ſentoit de quelle importance il étoit pour elle de n'être pas reconnue pour femme.

Théodore la laiſſa ſe coucher, & ſe rendit à la chambre de ſon frere, déchiré par le ſupplice de l'impatience. Il lui raconte tout ce qu'il vient d'apprendre ; qui étoit Léocadie, ſes amours avec Marc-Antoine ; mais le jette dans l'inquiétude la plus étrange en lui parlant du billet. Don Raphaël lui dit : ſi cette fille eſt telle, ſachez qu'elle appartient à une des premieres Maiſons de l'Andalouſie. Mon pere eſt particuliérement lié avec le ſien. De la prudence ici Théodore : faiſons enſorte qu'elle ne voie pas Marc-Antoine avant nous. Ce billet m'inquiéte, l'eût-elle même perdu. Du reſte, allez repoſer, & je trouverai du reméde à tout. En vain Théodore ſe jette dans le ſein du repos. Le poiſon de la jalouſie s'étoit déja inſinué trop avant dans ſon cœur. La beauté de ſa rivale lui paroiſſoit mille fois plus ſéduiſante. L'infidélité de Marc-Antoine étoit à ſes yeux le crime le plus atroce, un forfait irrémiſſible. Il s'imaginoit tenir, lire ce ſiniſtre billet ; il y ajoutoit de nouvelles proteſtations, pour en rendre, contre ſes vûes, l'effet plus redoutable & plus aſſuré : il ſe perſuadoit que ce billet étoit encore dans les mains de Léocadie, & que Marc-Antoine l'épouſeroit, ſans ſonger un moment à la condeſcendance de Théodoſie. Tel fut l'état dans lequel il paſſa preſque toute la nuit.

Don Raphaël ne fut pas plus tranquille. Un feu ſubit s'étoit emparé de ſon ame au ſeul nom de Léocadie. Il

brûloit autant pour elle que s'il eût déja joué tous les ſtratagêmes d'un amant déclaré. Tel eſt le pouvoir de la beauté : il ne lui faut qu'un clin-d'œil pour ſe faire adorer, & captiver le cœur qui n'a même fait que l'entrevoir : mais ſi l'eſpoir s'y joint, c'eſt un embrâſement qui conſume bientôt celui qui en eſt atteint. La poudre, au contact d'une ſeule étincelle, ne s'emflamme pas avec plus de célérité. Don Raphaël ne ſe la repréſente plus attachée à un arbre, victime de ſon malheureux ſort, mais ſous les pompeux atours d'une fille de ſon rang, adorée dans la maiſon paternelle : c'eſt à préſent une divinité ! Il veut ignorer la cauſe qui la lui a fait connoître, ſuivre ſa route moins pour chercher Marc Antoine, que pour empêcher qu'il n'épouſe Léocadie. Il eût cru ſon bonheur parfait s'il eût poſſédé ſon cœur en (1) ſacrifiant même & les intérêts de ſa Sœur, & la vie de Marc-Antoine à ſa paſſion impérieuſe. Il eſpéroit tous les ſuccès, ſoit par les attentions, les ſoins, la complaiſance; ſoit en bruſquant & le tems & l'occaſion qui ſembloient ſe prêter à ſes vûes. Le jour paroît; on ſe leve. Don Raphaël fait monter l'Hôte, lui demande ſi l'on trouveroit dans l'endroit un habit pour ſon Page qui avoit été dépouillé par des Brigands ſur la route, à quelque diſtance de lui. L'Hôte en apporte un. Léocadie s'habille, ceint l'épée, & ſe préſente avec tant de grace & de grandeur, que Don Raphaël reſte comme interdit, & Théodore ſent redoubler ſa jalouſie. Ils partent, & vont droit à Barcelone.

Mais que le frere & la ſœur étoient agités de penſées bien différentes, quoique par le même principe de jalouſie ! Théodore jettant les yeux ſur Léocadie, ne deſire que ſa mort; Don Raphaël auroit donné mille vies pour conſerver celle de l'Infortunée qu'il adore. Théodore, pour ne pas décheoir de ſon eſpérance, veut la trouver coupable; Don Raphaël lui trouve à chaque inſtant de nouvelles perfections qui l'obligent de l'aimer encore plus. Dérobés à eux-mêmes, ils arrivent à Barcelone avant le coucher du ſoleil. Ils con-

(1) Voilà bien l'homme !

templent avec admiration l'emplacement de la ville, la regardent comme une des plus belles villes du monde, la gloire de l'Eſpagne, la crainte des ennemis voiſins & éloignés, les délices des habitans, l'appui des étrangers, l'école de la politeſſe, l'exemple de l'honnêteté; enfin comme le centre de tout ce qu'un homme honnête & curieux peut déſirer de plus attrayant dans une ville riche, grande & ſuperbe. A peine furent-ils entrés qu'ils entendirent un grand bruit, & virent toute la populace ameutée. Les gens des Galeres qui étoient à la rade, avoient eu des différens avec quelques habitans, & l'on étoit déja aux priſes. Don Raphaël voulut s'avancer pour voir ce dont il s'agiſſoit. Calvete eut beau lui repréſenter que ce n'étoit pas grandeur d'ame, mais témérité que de s'expoſer à un danger décidé; qu'il ſçavoit ce qu'il y avoit à craindre dans ces différens aſſez ordinaires à l'arrivée des Galeres, Don Raphaël n'avança pas moins, & ſa compagnie le ſuivit. Arrivés au bord de la mer, ils apperçurent nombre de perſonnes qui s'égorgeoient l'épée & le poignard à la main. Ils s'approcherent aſſez pour diſtinguer le viſage des combattans: le ſoleil n'étoit pas encore couché. Une foule innombrable accouroit de la ville. Les gens des Galeres ſautoient dans les barques, à qui mettroit pied à terre le premier. Pedro Vique, Capitaine de la Flotte, tempêtoit, menaçoit ceux qui deſcendoient. Mais voyant ſes menaces inutiles, il fit décharger une piece d'artillerie ſans boulet, pour avertir que ſi l'on attendoit un ſecond coup, ce ne ſeroit pas impunément. Don Raphaël regardoit attentivement ce combat auſſi ſanglant qu'opiniâtre. Parmi ceux qui ſe diſtinguoient le plus du côté des Galeres, il apperçoit un jeune homme d'environ vingt ans qui faiſoit des prodiges de valeur. Ce jeune Guerriet avoit un habit verd & un chapeau ceint d'une treſſe enrichie de diamans. Son courage, ſon agilité, & ſur-tout ce ſingulier habillement, lui attiroient les regards de toute la foule. Les yeux de Théodoſie & de Léocadie tombent au même inſtant ſur lui, elles s'écrient comme de concert; juſte Ciel! voilà Marc-Antoine; c'eſt Marc-Antoine; c'eſt l'habit verd!... Auſſi-tôt l'épée & le poignard à la main, elles

ſe jettent avec impétuoſité au au milieu de la foule, la fendent, & ſe mettent chacune à côté du Héros. Ne craignez plus rien, lui dit Léocadie, vous avez à côté de vous l'ami qui vous ſervira de cuiraſſe ou de bouclier : Oui certes, répartit Théodoſie, puiſque j'y ſuis. Don Raphaël, témoin de l'événement, fend auſſi la preſſe, les joint & ſe met du même parti. Marc-Antoine trop occupé de l'attaque & de la défenſe, ne fait pas attention aux propos de ces deux Bradamante (1) & Marfiſe : il ne les apperçoit même pas. Aſſailli de toute part, il montroit le courage le plus intrépide. Cependant la foule augmentant le nombre des adverſaires, il eſt forcé de lâcher pied, lui & tout le parti des Galeres. Il ſe jette à l'eau juſqu'à la ceinture, accompagné, ſans le ſçavoir, de ces deux Héroïnes, & ne ſe retire que couvert du ſang de ſes ennemis. Un Cavalier Catalan paroît à l'inſtant ſur un cheval de la plus belle taille, ſe met entre les combattans pour faire retirer ceux de la ville. Le reſpect qu'on a pour lui impoſe la loi de l'obéiſſance, lorſque tout-à-coup Marc-Antoine eſt frappé d'une pierre à la tempe. Étourdi du coup, il chancelle, tombe à l'eau. Léocadie le ſaiſit, Théodore la ſeconde, & toutes deux éperdues le ſoutiennent à peine ſur leurs bras tremblans.

Don Raphël, aſſailli d'une grêle de pierre, s'étoit écarté. Cruel moment ! où flottant entre la crainte & l'eſpoir, il n'aſpiroit qu'à ſaiſir le ſeul remede de ſes maux, de ceux de ſa ſœur, de ceux même de Marc-Antoine. La fougue l'emporte, il veut les rejoindre. Le Cavalier Catalan lui croiſe le chemin : arrêtez, Seigneur : mettez-vous à côté de moi ; je vais vous ouvrir le paſſage, & vous garantir de cette populace effrénée. Eh ! Seigneur, repartit Don Raphaël, laiſſez-moi paſſer ; je vois dans un trop grand danger ce que j'ai de plus cher au monde ! Il paſſe : mais on avoit déja retiré dans la barque de la Capitane, Marc-Antoine & Léo-

(1) Deux célébres Héroïnes de l'Arioſte.

Quindi cercando Bradamete gia
L'Amante ſuo. — c. 2. §. 33.
La Vergine Marfiſa ſi nomava
Di tal rator. — c. 18. §. 99.

cadie qui l'avoit toujours tenu dans ſes bras. Théodore avoit voulu les ſuivre, mais ſoit fatigue, ſoit conſternation, les forces lui manquerent, & l'eſquif ſe retira ſans lui. Il alloit même tomber évanoui à la mer, lorſque ſon frere arriva. Don Raphaël eut le cœur auſſi ſerré de douleur que Théodore, voyant Léocadie montée ſur la Galere avec ſon Amant : car il avoit auſſi reconnu Marc-Antoine : le Catalan frappé de l'air noble de ces deux étrangers, les appelle du bord de la mer, & les prie de le ſuivre. Forcés de céder au ſort, & craignant d'ailleurs le tumulte encore peu calmé, ils acceptent ſes offres. Le Cavalier met pied à terre, les prend à ſes côtés, & l'épée nue fend avec eux les flots tumultueux de la foule, ordonnant qu'on lui fît paſſage. Don Raphaël regarde alors de tout côté s'il appercevroit Calvete, mais il s'étoit rendu avec les mules à ſon Auberge ordinaire. Don Raphaël & Théodore arrivent à la maiſon du Cavalier, l'une des plus belles de la ville. Ce zélé protecteur leur demanda ſur quelle Galere ils étoient arivés. Nous ne ſommes pas de la Flotte, répondit Don Raphaël : le différent venoit de commencer lorſque nous arrivâmes à la ville. Je me ſuis expoſé au danger pour un de mes amis que j'ai apperçu au milieu des combattans. C'eſt celui qu'on a emporté bleſſé. Ah ! Seigneur, mettez-nous au comble de nos vœux, faites-nous remettre ce jeune homme. Oui, reprit le Cavalier, je vais le faire : le Comandant eſt un de mes parens, homme (1) de la premiere qualité ; il ne me le refuſera pas. Le généreux Cavalier trouve ſon parent à côté de Marc-Antoine, à qui il faiſoit donner les ſecours les plus prompts. Il l'obtint à l'inſtant. On le deſcendit avec toutes les précautions néceſſaires, & il fut mis dans une litiere dont le Cavalier s'étoit précautionné. Léocadie ne quitta pas le cher objet de ſes eſpérances.

Pendant cette ſcene affligeante, Don Raphaël avoit envoyé chercher Calvete à l'Auberge. Il étoit fort inquiet du ſort de ſes maîtres, les vint trouver avec la plus grande

(1) Voila bien le caractere Eſpagnol.

joie & retourne à l'Auberge. Bien-tôt le Cavalier arrive avec Marc-Antoine & Léocadie, & offre ſon logis à toute la compagnie avec les marques de la plus ſincere amitié. Il fait venir le Chirurgien de la ville pour examiner de nouveau la bleſſure du malade. D'après le détail que lui fit le Chirurgien (1) de la Capitane, celui de la ville fut d'avis de ne lever le premier appareil que le lendemain; & dit que la bleſſure ſeroit peut-être mortelle. Les deux Amantes entendirent ce pronoſtic avec la même douleur que ſi elles euſſent entendu l'arrêt de leur mort : cependant elles ſe firent aſſez de violence pour ne pas ſe trahir. Léocadie voulant tirer promptement de ces circonſtances le parti le plus avantageux pour mettre ſa réputation à couvert s'il étoit poſſible, paſſe auprès du lit de Marc-Antoine auſſi-tôt que les Chirurgiens l'eurent quitté. Elle lui prend la main en préſence de tout le monde, & lui dit : Marc-Antoine Adorno, ce n'eſt ici ni le lieu ni le tems de vous fatiguer de longs diſcours. Je déſirerois ſeulement vous faire entendre ce que je regarde comme eſſentiel à votre ſalut, s'il eſt vrai que je ne puiſſe contribuer au rétabliſſement de votre ſanté. Je ne m'expliquerai cependant qu'avec votre permiſſion. Comme juſqu'ici je n'ai goûté de vrai plaiſir qu'à vous plaire, je ne veux pas vous cauſer la moindre impreſſion déſagréable dans ce moment-ci, qui ſera peut-être le dernier de vos jours. Hélas! ſerois-je malheureuſe à ce point... Marc-Antoine ouvre les yeux, la fixe attentivement, mais la reconnoît plus à la voix qu'à ſes traits. Il lui dit d'un ton foible & douloureux, parlez Léocadie, je ne ſuis pas encore ſi abattu que je ne puiſſe vous écouter; & votre voix ne m'eſt pas aſſez déſagréable pour me refuſer à l'entendre. Théodore étoit dans l'horrible ſupplice d'une inquiétude des plus cruelles. Chaque parole étoit pour lui un nouveau coup de poignard qui l'anéantiſſoit. Don Raphaël n'en ſentoit pas moins d'angoiſſes. Léocadie parle ainſi. Si le coup que vous avez reçu à la tête,

(1) J'abrége quelques détails minutieux. Cervantès ne s'obſerve pas toujours aſſez à cet égard. *Verùm ubi plura nitent non ego paucis offendar maculis*, Horat.

(ou plutôt la plaie qui a été faite à mon cœur) ſi, dis-je, ce funeſte coup n'a pas effacé de votre mémoire les traits de celle qui faiſoit votre gloire, votre empyrée, comme vous le lui avez dit mille fois; vous n'ignorez pas quelle fut Léocadie, quelle parole vous lui avez jurée, & même garantie par un écrit ſigné de votre main. Vous vous ſouvenez auſſi de ſa famille, de l'honnêteté de ſa conduite, enfin de l'obligation que vous avez contractée. Eh! ne fus-je pas près de condeſcendre à tout ce que vous exigiez de moi! Mon cher Adorno, rappellez-vous une ſeule de ces circonſtances que je ne puis vous détailler ici, & vous avouerez Léocadie pour votre légitime épouſe, quoique déguiſée ſous cet habit. La crainte de perdre à jamais un cœur qui m'appartient à ſi juſte titre, m'a fait prendre le parti de me traveſtir, pour vous chercher & braver tous les hazards, fallût-il parcourir l'Univers! Cette conduite ne vous ſurprendra pas, ſi vous avez jamais ſenti le pouvoir d'un véritable amour, & connu juſqu'où peut ſe porter la fureur d'une femme outragée. J'ai ſans doute eſſuyé quelques fatigues & quelques momens douloureux dans cette entrepriſe téméraire, mais l'amertume dont votre état affligeant me remplit, me fait oublier toutes ces peines & mon déſaſtre. Mettez donc le comble au bonheur que j'ai eu de vous rejoindre, en vous rendant au devoir que vous impoſe le Ciel, la terre, votre cœur & le mien! Si le Ciel diſpoſe enſuite de vos jours, la vie languiſſante que je traînerai après vous avoir perdu, ne tardera pas à me réunir à vous. Ah! je vous le répete encore au nom de Dieu qui connoît le fond de mon cœur; je vous en conjure par ce que vous devez à votre rang, par ce cœur que vous avez ſi tendrement chéri, rendez-moi ſolemnellement votre légitime épouſe! Qui dans le monde a plus de droit de l'exiger que moi? Mais j'aime mieux tenir tout de vous par les ſentimens & la raiſon, que par la contrainte. Léocadie ſe tut. Toute l'aſſemblée étoit comme en extaſe pendant qu'elle parloit: on attendit de même la réponſe de Marc Antoine. Il leve la tête ſur le coude, ſemble reprendre toutes ſes forces, & lui dit:

Je ne puis vous méconnoître, Léocadie; votre to[n]

de voix, vos traits s'oppoſeroient trop à mon déſaveu : je ſçais ce que je vous dois. Je n'ignore pas la nobleſſe de votre ſang, ni votre honnêteté. Vous ſerez toujours auſſi grande à mes yeux, malgré votre déguiſement & votre fuite. Loin de vous en blâmer, je me vois parlà dans l'impoſſibilité de mettre un prix à votre eſtime : mais dans ce moment, qui va peut être décider de mes jours, comme vous l'avez bien dit, moment où l'ame repliée ſur elle-même ne voit plus les choſes avec paſſion, permettez-moi de vous dire une vérité, avantageuſe au moins pour l'avenir, quelque mortifiante qu'elle vous paroiſſe pour le moment. Je conviens que je vous ai aimée ; je n'ai pas non plus douté de la ſincérité de votre tendreſſe : mais ſi je vous ai laiſſé ce billet, c'étoit plutôt pour céder un inſtant à vos déſirs, que pour avoir occaſion de ſatisfaire les miens. Avant de vous le ſigner, mon cœur étoit déja engagé depuis quelques jours. Théodoſie, fille de qualité de la même ville que moi, m'avoit accordé, ſur mes ſermens & mes proteſtations, tout ce que l'amour exige de deux cœurs légitimement unis. Son nom ne vous eſt peut-être pas inconnu. Elle ne vous céde en rien du côté de la naiſſance. Vous avez une promeſſe ſignée de ma main ; mais épargnez-moi le détail de ce qui s'eſt paſſé avec Théodoſie. Me croiriez-vous aſſez lâche pour oublier tout ſentiment d'honneur, & contracter aucun autre engagement ? Comme je n'étois plus libre avant de vous aimer, je me ſuis tenu avec vous dans les bornes du reſpect que je vous devois, & mes plaiſirs ont été déſintéreſſés. Une main folâtre voltigeant au hazard, quelques baiſers cueillis à la dérobée, n'ont flétri ni votre innocence, ni votre honneur. Vous ſçavez la vérité de ce que je dis ici. Mais Théodoſie s'eſt jettée dans mes bras, perſuadée de ma ſincérité : les liens du ſang ne ſont plus aujourd'hui qu'une ame de la ſienne & de la mienne ; je lui dois donc toute mon exiſtence ; elle eſt donc mon épouſe. Si je vous ai abandonnées toutes deux ; vous, trompée dans l'eſpoir de jouir de tous mes ſentimens, elle, déſeſpérée d'en avoir joui, n'en accuſez que la légéreté de ma jeuneſſe. Je regardois cette conduite comme un jeu fort indifférent à mon rang, à ma probité.

Ne

Ne croyez pas cependant que je fusse ensuite aussi tranquille que je voulois me le persuader. J'avois l'ame droite, & je fus sans cesse gourmandé par les plus sanglans reproches. Enfin je pensai pouvoir me dérober à ce trouble de ma conscience, & je partis pour me rendre en Italie, me proposant de revenir après quelques années de service. Le Ciel eut sans doute pitié de moi : mon état actuel n'est à mes yeux qu'un effet de sa bonté : il exigeoit de moi l'aveu de ces tristes vérités : je devois remplir ici mon devoir le plus sacré, vous désabuser & vous rendre la liberté de prendre le parti qui vous paroîtra le plus avantageux. Si jamais Théodosie apprend ma mort, elle sçaura de vous ou de ceux qui m'entendent, que j'ai satisfait à ma promesse en la réclamant pour mon épouse à mes derniers soupirs. Si je puis encore vous être utile, parlez Léocadie ; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous prouver mon estime. En achevant ces mots, Marc-Antoine tombe sur l'oreiller comme s'il s'évanouissoit.

Don Raphaël vôle au lit, se jette au cou du malade, en s'écriant : Seigneur Adorno, mon ami, mon condisciple, ah ! ranimez-vous, embrassez votre ami Raphaël ; reconnoissez votre frere ! Oui, je serai le témoin de vos derniers désirs, & de la tendresse signalée que vous avez pour ma sœur. Marc-Antoine revient, reconnoît son ami, l'embrasse de l'amitié la plus tendre, & lui dit : ah ! mon ami, mon frere, le plaisir sensible que me cause votre présence ne peut être suivi que de la tristesse la plus amere : mais quelle que soit l'amertume de mon cœur, je me consolerai en partie, après avoir eu la douce satisfaction de vous voir. Je vais rendre ce plaisir parfait, repartit Don Raphaël, en vous présentant cette épouse chérie que vous réclamez si sincérement. Aussi-tôt il va prendre Théodosie, qui fondoit en larmes derriere l'assemblée. Elle suit son frere par la main, s'approche du lit toute chancelante. Marc-Antoine se ranime, se jette à son cou, y reste immobile : tous deux se baignent de leurs pleurs, & ne se parlent que par de profonds soupirs ! Les témoins de cette scene étrange se regardent l'un l'autre : muets, ou plutôt stupéfaits, ils attendent en silence la fin de cette

aventure inouie. Léocadie malheureuſe, témoin de la conduite de Marc-Antoine, qui reconnoît Don Raphaël pour ſon frere, & tenoit dans ſes bras celui qu'il déclaroit ſon épouſe, éperdue, dis-je, en voyant tout ſon eſpoir s'évanouir, Léocadie ſe dérobe pendant que l'aſſemblée avoit les yeux immobiles ſur ce Page que le Malade embraſſoit ſi tendrement.

A peine Léocadie fut-elle deſcendue, que Don Raphël s'apperçoit qu'elle n'eſt plus-là. Il croit avoir perdu la plus chere moitié de lui-même, la demande; mais perſonne ne l'avoit vûe ſortir. Il vôle pour la rejoindre, ſe rend à l'Auberge comme un homme déſeſpéré, demande à Calvete ſi elle avoit pris l'une ou l'autre mule pour partir? Léocadie n'y avoit pas paru. Don Raphaël court par toute la ville en inſenſé; ſes yeux ne voyent pas l'objet de ſes déſirs! Il deſcend au bord de la mer. Une voix lui frappe les oreilles; il entend de loin appeller la barque de la Capitane, reconnoît la voix de Léocadie, & s'avance vers elle. Effrayée d'entendre quelqu'un venir dans cette triſte conjoncture, elle met l'épée à la main, attend avec intrépidité celui qui accouroit. Elle le reconnoît. Seule ſur cette plage déſerte, elle ſe trouble, craint tout ce que ſon inquiétude lui repréſente: car Don Raphaël lui avoit fait entendre pluſieurs fois en route qu'elle ne lui déplaiſoit pas. Elle-même ſe ſeroit alors crue très-heureuſe ſi Marc-Antoine lui eût jamais marqué un amour auſſi vif.

Pourrais-je peindre ici les traits embrâſés, les élans pathétiques, les tranſes, le délire avec lequel Don Raphaël lui expoſa ſon amour. L'amour ſeul a pu faire ce portrait; j'en ébaucherai la copie. Belle (1) Léocadie, lui dit-il, ſi j'euſſe été auſſi timide que je vais peut-être me voir infortuné, la plus honnête paſſion, l'amour le plus pur, mon penchant décidé à vous chérir,

(1) La déclaration de Raphaël, ſes inſtances paroîtront un peu longues; elles le ſont auſſi: mais je n'ai pas cru devoir ſacrifier les beautés de l'original. Cervantès ſemble avoir lui-même ſenti qu'on pouvoit lui faire ce reproche. Il a fait interrompre Raphaël. Néanmoins ſi l'on enviſage bien la poſition des deux Acteurs de cette ſcene, leurs intérêts perſonnels, on conviendra que le rôle ne pouvoit pas être plus court: au moins ne peut-il pas être mieux rendu.

à vous adorer, eût été à jamais caché dans les replis de mon cœur. Je vous ai vûe, je vous ai trouvée aimable; & je vous euſſe adorée plutôt, ſi je vous euſſe connue. Je croirois me révolter contre moi-même, & deshonorer ma paſſion, ſi je n'ôſois vous dire, quel que ſoit le ſort qui m'attend, que Marc-Antoine n'a ſur moi que l'avantage de vous avoir vue le premier. Que cette conſternation où je vous vois ne ſoit pas un obſtacle à l'attention que vous devez à mon aveu. Marc-Antoine n'eſt pas iſſu d'un ſang plus noble que le mien, ma fortune égalera la ſienne. Quant aux avantages de la nature, il me ſiéroit mal d'en devenir le panégyriſte, ſur-tout s'ils flattent peu vos yeux. Oui, Léocadie, je vous parle, je vous conjure, animé de la plus noble paſſion : ſaiſiſſez la reſſource que le ſort vous préſente, & ſortez de l'état déplorable où je ſuis confondu avec vous. Marc-Antoine ne peut plus vous appartenir : le Ciel même s'y oppoſe. Oſerai-je vous le dire!... Ne vais-je pas vous révolter ſans retour!.. Recevez ma main, agréez tous mes ſentimens, & je ſuis votre époux. Peut-être vous indemniſerai-je de la perte que vous venez de faire. Jettez les yeux ſur le trait de lumiere qui peut diſſiper le nuage obſcur & orageux qui vous enveloppe : le bonheur devance même vos pas; il a devancé les miens. Ne penſez pas mériter moins de conſidération pour avoir cherché Marc-Antoine ſous cet habit peu ſortable à votre ſexe, à votre naiſſance. Au moment où je deviens votre époux, j'oublie tout ce que j'ai ſu, tout ce que j'ai vu : que dis-je, tout eſt déja enſéveli dans un éternel oubli. La paſſion qui vous a réduite à l'état où je vous ai vu, n'a pas beſoin d'excuſes : c'eſt le même feu, la même flamme qui m'a forcé de vous adorer, même inconſidérément : & ſi mon ardeur eſt pure, vous avez aimé ſans crime.

Léocadie, interdite de ce diſcours de Raphaël, l'écoutoit en ſilence, ne lui faiſant entendre que quelques ſoupirs. Il ſe haſarda de lui baiſer la main; il la baiſe ſans éprouver trop de réſiſtance, & continue. Achevez votre ouvrage! achevez!... Et Maîtreſſe de mon cœur, devenez-la de moi tout entier. Conſacrez-moi le vôtre à la vûe de ces aſtres étincelans qui ne ſont que l'em-

blême de mes feux ; à la vûe de cette mer tranquille qui ne ſemble calmer ſes flots que pour nous écouter ; à la vûe de cette plage déſerte où la vérité peut ſe dévoiler ſans riſquer un outrage. Prononcez ce *oui* ſi intéreſſant à votre honneur & à ma félicité. J'oſe encore vous répéter que je ſuis iſſu d'un ſang illuſtre, & qui ne s'eſt jamais démenti. Je ſuis riche, je vous aime, ce qui doit ſur-tout vous flatter. Hélas ! vous êtes iſolée, fugitive, éloignée de la maiſon paternélle, de votre famille, ſans ſecours, ſans eſpoir de revoir votre patrie! Quelle gloire au contraire pour vous, de reparoître ſous un habit pompeux convenable à votre rang, à côté d'un époux reſpecté que vous aurez ſçu choiſir, riche, contente, eſtimée, adorée, préconiſée de ceux qui apprendront l'hiſtoire de vos malheurs, votre fermeté, votre triomphe. Léocadie, héſiteriez-vous encore?... Achevez votre ouvrage ! Sortez-moi de l'abîme où je ſuis pour m'élever au comble du bonheur, & je croirai vous avoir juſtement méritée. C'eſt votre félicité que vous allez cimenter : vous vous montrerez honnête, délicate, adroite, généreuſe & reconnoiſſante.

Léocadie avoit été juſques-là ſuſpendue entre la crainte & l'eſpérance ; à ces derniers mots elle lui répond : oui, Dòn Raphaël, puiſque le Ciel l'ordonne, & qu'il n'eſt au pouvoir d'aucun mortel de s'oppoſer à ſes décrets, je vous accorde ce que vous demandez. Je le prends à témoin de la timidité avec laquelle je céde à vos inſtances ; non que j'ignore l'avantage que je trouve à vous conſacrer mon cœur, mais parce que je crains que devenue votre épouſe, je ne ſois plus à vos yeux cet objet aimable que la paſſion vous a peint ſous des traits auſſi flatteurs. Au reſte, le nom d'épouſe de Don Raphaël ſera un titre que je ne perdrai qu'à la mort, & ce titre ſeul me ſuffit pour ma félicité. Si après mon mariage ma conduite & mes ſoins me méritent de votre part quelque ſentiment d'eſtime, je bénirai le ſouvenir des tempêtes qui ne m'auront emportée que pour me jetter dans vos bras. Don Raphaël, donnez-moi votre main, acceptez la mienne : je prends à témoin, comme vous venez de le dire, ces aſtres, cette plage, cette mer, cette nuit ſilencieuſe qui ne répete que mes ſoupirs & nos aveux. Léocadie lui permet de l'em-

braſſer, &, malgré le reſſentiment des maux paſſés, leurs larmes ne ſont plus que l'expreſſion (1) de la joie la plus ſenſible.

Ils retournent à la maiſon du Cavalier Catalan. Tout le monde y étoit dans la plus grande inquiétude à leur égard. Théodoſie craignant qu'un événement inopiné ne lui fît encore perdre l'amant qu'elle avoit retrouvé, avoit demandé un Prêtre pour s'unir ſolemnellement avec Marc-Antoine. Ils étoient déja mariés, lorſque Don Raphaël arriva avec Léocadie. On les revit avec tous les tranſports de joie que ce mariage venoit de répandre dans toute l'aſſemblée. Don Raphaël raconta ce qui s'étoit paſſé ſur le bord de la mer; Léocadie crut auſſi devoir profiter de l'inſtant On lui donna des habits de femme, comme le Prêtre l'avoit exigé pour Théodoſie, & Don Raphaël l'épouſa. Jour heureux où l'amour triompha de ſa propre défaite! Mais le plaiſir étoit encore mêlé de crainte: on n'étoit pas aſſuré du ſort de Marc-Antoine. Le Chirurgien qui ne l'avoit pas quitté, conſeilla de le laiſſer repoſer, de peur qu'une trop longue converſation n'aigrît ſon mal. On leve l'appareil (2) le lendemain. Le malade étoit hors de danger. C'eſt ainſi que la providence opere ſouvent par les moyens les plus naturels, des choſes qui nous paroiſſent autant de prodiges. Au bout de quinze jours, Marc-Antoine étoit entiérement guéri: on ſe diſpoſa à partir. Le Cavalier Catalan leur prouva à leur départ, comme pendant tout le tems qu'ils avoient été chez lui, que la nobleſſe de Catalogne connoît tous les devoirs de l'amitié, & ſe fait un honneur d'obliger les étrangers. Il les combla de préſens, les accompagna à quelque diſtance de la ville, & les embraſſa tous, ravi d'avoir vu ſa maiſon le lieu d'une ſcene auſſi flatteuſe pour lui, & pour les Voyageurs qui lui jurent une amitié & une reconnoiſſance éternelle. Ils étoient tous habillés en Pélerins pour accompagner Marc-Antoine au Monſerrat où il avoit voué un pélerinage s'il revenoit de ſon

(1) Cervantès jette un faux-jour ſur ce tableau par cette expreſſion très équivoque. *Celebrando el noturno y nuevo deſpoſorio.*

(2) J'abrége ici quelques lignes pour donner un peu plus de vivacité à la narration qui ſemble trop lente dans l'original.

accident. Ce pélerinage fut des plus heureux : de-là ils prirent la route de leur pays natal, où ils voulurent rentrer avec ce même habit. Les peines du voyage n'étoient rien pour nos voyageurs, qui vôloient vers leur patrie avec les aîles du plaiſir. Ils apperçoivent enfin le lieu de naiſſance de Léocadie : celui de Théodoſie n'en étoit éloigné que d'une lieue. Les épouſes ſur-tout ne purent retenir leurs larmes à la vûe de ce pays (1) chéri, qui leur rappelle en même-tems les événemens paſſés.

Les deux villes étoient ſéparées l'une de l'autre par une large vallée, & dominoient de chaque côté ſur tout le pays voiſin. Il apperçoivent ſous un olivier, au fond de cette vallée, un Cavalier de bonne mine & bien monté. Il avoit au bras gauche un bouclier étincelant, & tenoit de la main droite une lance de la plus forte taille. Ils le fixerent avec la plus grande attention. Bien-tôt après ils virent paroître deux autres Cavaliers armés de même, & s'avançant de l'air le plus fier. Les trois Cavaliers ſe réunirent, & un inſtant après l'un des deux derniers s'éloigna pour laiſſer l'autre avec celui qui avoit paru les attendre ſous l'olivier. A peine s'eſt-il retiré, que ces deux Cavaliers fondent l'un ſur l'autre la lance à la main, avec une bravoure & une dextérité qui prouvoit en même-tems & leur cruelle inimitié, & leur expérience conſommée dans ce genre de combat. Le troiſième les regardoit ſans bouger. Don Raphaël voulut voir de plus près ce combat particulier. Il deſcend en courant le long de la colline ; ſa compagnie le ſuit ; & bien-tôt ils eurent joint les deux Adverſaires qui s'étoient déja portés quelques coups : l'un d'eux avoit même ſon caſque par terre. Il tourne la tête. Don Raphaël reconnoît ſon pere, & Marc-Antoine le ſien. Léocadie plus proche de celui qui ne combattoit pas, le regarde. Nos jeunes époux reſtent immobiles ; revenus de leur ſaiſiſſement, les deux freres ſe jettent au milieu des deux ennemis, s'écrient : non, braves Cavaliers, plus de courtoux, plus de combats : ce ſont vos enfans qui vous en conjurent. Mon pere, dit Marc-Antoine, re-

(1) *Neſcio quâ natale ſolum dulcedine cunctos*
Nos rapit ! Ovid.

connoiſſez votre fils; ce fils, hélas! pour qui vous alliez peut-être ſacrifier votre vénérable vieilleſſe. Arrêtez votre courroux; jettez au loin cette lance. Celui contre qui vous vous précipitez eſt aujourd'hui devenu votre ſang, votre frere. Don Raphaël parloit preſque de même à ſon pere. Les deux Cavaliers étonnés, s'arrêtent, regardent attentivement ceux qui ſe jettent ſous leurs coups, tournent la tête, & voyent Don Sancho, qui avoit mis pied à terre, embraſſer une des deux Pélerines: c'étoit Léocadie. A peine avoit-elle reconnu ſon pere, qu'elle étoit allé le conjurer de ſéparer les deux combattans: ſon pere l'avoit enlevée dans ſes bras. Don Sancho la quittoit pour vôler aux deux ennemis, mais ils avoient déja reconnus leurs fils, mis pied à terre, & ne pouvoient aſſez les embraſſer. Scene touchante, où la joie ſeule & ſans mêlange, verſa les pleurs les plus tendres! Les peres ſe réuniſſent pour contempler ces enfans, ſe regardent ſans trouver un ſeul mot pour exprimer leur plaiſir: ils craignent de s'être fait illuſion & de n'avoir embraſſé que des fantômes. Douce illuſion de l'amitié, qui ne ceſſa que pour rendre un libre cours aux larmes trop rôt ſupprimées par l'excès du plaiſir!

Dans ce même moment une foule de peuple accouroit des deux villes, les uns à pied, les autres à cheval, les armes à la main, pour défendre chacun le Cavalier de leur ville. C'étoit la quatrième (1) fois qu'ils ſe battoient ſans avoir pu terminer cette affaire, & l'on avoit découvert le champ de bataille. Cette multitude voit avec la plus grande ſurpriſe les Cavaliers & les Pélerins s'embraſſer, les larmes leur roulant encore dans les yeux. Don Sancho dit en deux mots ce qu'il vient d'apprendre de Léocadie. Chacun veut embraſſer les Pélerins. Don Raphaël raconte auſſi ſes amours, ſon mariage, celui de ſa ſœur, & l'on s'embraſſe encore avec toute l'expreſſion de la plus pure amitié: la vallée ne retentit que de cris d'allégreſſe. Les peres & les enfans conviennent de ſe rendre chez le pere de Marc Antoine où ce bon vieillard

(1) Cervantès a donné trop peu de vraiſemblance à cette circonſtance. Ne faire battre ces Cavaliers que la ſeule fois qu'ils ſont rencontrés par leurs enfans, c'eſt amener ce combat comme une pure machine.

vouloir que les noces se célébrassent. Cette nouvelle fut bien tôt portée aux deux villes par ceux qui les avoient devancés, pour féliciter les familles & les amis de l'heureux retour de nos jeunes Epoux. Raphaël & Léocadie apprirent en marchant la cause de la querelle. Leur pere avoit appellé Don Adorno à ce combat particulier, persuadé qu'il avoit eu connoissance de tous les abus de son fils, & ils avoient résolu de périr, ou de s'en venger en gens d'honneur. Ces enfans remercierent mille fois le Ciel de leur arrivée imprévue, & d'avoir terminé ce différent à l'avantage de tous les intéressés. Le lendemain ils parurent tous avec l'appareil le plus éclatant & le plus pompeux. Les noces se firent chez le bon Vieillard, & chacun se rendit à sa ville aux acclamations de tout le peuple. Nos jeunes époux jouirent long-tems du bonheur qu'ils s'étoient promis, & laisserent l'illustre postérité qui tient encore aujourd'hui les premiers rangs dans l'Andalousie. Je ne nommerai pas ces illustres personnages par respect pour la mémoire de ces deux femmes illustres, à qui la médisance, ou un scrupule mal-entendu, reprocheroit peut-être encore aujourd'hui de la légéreté dans leur conduite, & du déshonneur de s'être travesties. Mais que ceux qui ôseroient hasarder ces reproches descendent dans leur propre cœur, & se rappellent, s'ils ont jamais senti les traits brûlans d'un véritable amour, ce pouvoir irrésistible, enfin cette violence que l'appétit fait à la raison; ils conviendront que plus l'homme est sage, plus son cœur est susceptible de s'enflammer. Le déshonneur ne consiste pas à se travestir avec des sentimens honnêtes, mais à tromper avec lâcheté sous les dehors de la candeur & de la vertu.

Calvete retourna chez lui comblé de présens de la part de ses Maîtres. Les Poëtes de ces tems-là on fait de cet événement le sujet le plus flatteur de leurs vers, immortalisant la beauté & les amours des deux Héroïnes qui ont fait le principal sujet de cette histoire.

FIN.

NOUVELLES
ESPAGNOLES
DE
MICHEL DE CERVANTÈS.

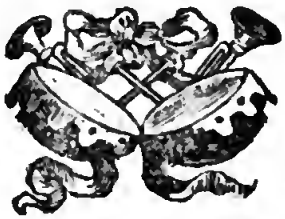
N°. IV.

NOUVELLES
ESPAGNOLES
DE
MICHEL DE CERVANTÈS.

Traduction nouvelle, avec des Notes, ornée de Figures en taille-douce.

Par M. LE FEBVRE DE VILLEBRUNE.

LE JALOUX
D'ESTRÉMADURE,
NOUVELLE QUATRIÈME.



A PARIS;

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au dessous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVI.

AVERTISSEMENT.

JE dois au Public un Avertiſſement concernant les deux premieres Nouvelles de Cervantès. Pluſieurs perſonnes m'ont fait un reproche de ce que j'avois omis les Romances originales, & que je n'avois pas pris de rythme régulier pour les vers qui ſe trouvent dans la Bohémienne. « Les raiſons, m'a-t-on dit, que vous y avez données » pour vous excuſer de cette inexactitude, ne » paroiſſent pas trop bonnes. Cervantès eſt un de » ces rares Ecrivains chez leſquels ſeuls on peut » apprendre à connoître l'Homme ». Je réponds à cela, que je ne ſuis pas Auteur de la Traduction des deux premieres Nouvelles. L'Auteur, homme en état certainement de mieux faire, avoit abandonné le Libraire. Celui-ci me demanda ſi je pouvois l'obliger. Sans examiner ni le travail du Traducteur, ni les raiſons qu'il avoit de renoncer aux arrangemens qu'il avoit pris avec le Libraire, je promis de le continuer; d'autant plus que ce travail ne me dérangeoit aucunement. M. C. a jugé, dans ſa Préface, la Traduction donnée ſous le nom de Chaſſonville, comme elle le méritoit : mais il n'a probablement pas connu avec quelle hardieſſe le Libraire de Lauſanne en avoit impoſé au Public. Cette prétendue nouvelle Traduction de Chaſſonville, imprimée chez Bouſquet en 1759, eſt la même qui fut imprimée anonyme à Rouen pour Pierre Witte, Libraire à Paris, en 1713; & cette même édition ſe trouve auſſi datée de 1713, à Amſterdam, chez Claude Jordan, avec les mêmes Eſtampes.

Les Lettres tronquées de l'une ſont pareilles dans l'autre, auſſi bien que les fautes d'impreſſion. Comment donc Bouſquet a-t-il eté aſſez indécent pour dire, à la tête de ſon edition : « Je ne » ſai quel eſt le Traducteur qui a fourré parmi » ces Nouvelles, celle de Ruydiaz, &c. » Or, cette Nouvelle ſe voit dans la Traduction de 1713, & celle-ci eſt la même que celle de Chaſſonville, imprimée par Bouſquet. Chaſſonville n'eſt pas l'Auteur de cette Traduction Françoiſe, mais un Etranger nommé Pierre Heſſein, comme je m'en ſuis aſſuré par le Catalogue de la Bibliotheque du Roi, dans lequel j'ai trouvé l'édition de 1713, au n°. 1173, Y. 2. Roſſet & Audigier avoient mis la Nouvelle de Ruydiaz à la fin de leur Traduction : Pierre Heſſein l'avoit incorporée parmi les autres. Au reſte, il eſt aiſé de voir que la prétendue Traduction de Chaſſonville a été faite par un Etranger : encore a-t-il défiguré Cervantès d'un bout à l'autre ; ainſi cette Traduction, mal faite il y a 63 ans, ne doit pas avoir beaucoup d'admirateurs. Le Public peut compter ſur la ſuite de ces Nouvelles, que j'ai remiſes en bonnes mains. Le retard ne vient aſſurément pas de ma faute. J'eſpere faire, ſous peu de tems, un préſent agréable aux gens de Lettres, en leur donnant le vrai Portrait de Cervantès, qu'on grave actuellement. Les Libraires étrangers ont éte aſſez hardis pour en imaginer un.

Napoléon
A. B. III
NAPOLI

NAPOLI

n.° 4.

Desrais, inv.

LE JALOUX D'ESTRÉMADURE,

NOUVELLE QUATRIÈME.

UN Gentilhomme (1) de l'Eſtrémadure quitta cette Province, pour voir différentes Contrées de l'Eſpagne, de l'Italie & de la Flandres, diſſipant ſa fortune, & per-

(1) Perſuadé que ce ſont les bons Ecrivains qui ſont particulierement dans le cas d'être critiqués, je rends ici à mes Lecteurs le jugement qu'on a porté, il y a quelque tems, ſur cette Nouvelle, dans une Compagnie où j'en parlois. « Il ſemble » au premier aſpect, diſoit-on, que Cervantès ait eu deſſein » d'abuſer du loiſir de ſes Lecteurs. Le nœud de l'intrigue n'y » préſente rien d'intéreſſant; c'eſt une eſpece de monotonie » continuelle. Comment, dit une autre perſonne, Cervantès, » homme ſi inſtruit, ſi exact critique, n'auroit-il pas eu aſſez de » tact pour s'appercevoir de ces défauts »? Je la relus, & je vis la Compagnie rendre juſtice à l'Auteur dont on admira les reſſources de génie. En effet, qu'on l'enviſage du côté du caractere nationnal, on ſentira combien il devoit avoir de génie pour ménager les circonſtances de maniere à couvrir la jalouſie de ſes Compatriotes d'un auſſi grand ridicule, avec la ſeule reſſource de ſon *Virote*, & cela ſans bleſſer perſonne. Cervantès ne critique jamais qu'en inſtruiſant, différence énorme entre lui & nombre d'Ecrivains de nos jours qui ſe donnent pour les plus polis de l'Europe, & ne ſongent à rien moins qu'à ménager la réputation de leurs Concitoyens.

dant le tems le plus précieux de ſa vie. Après nombre de courſes, il réſolut de s'arrêter à Séville, où il apprit la mort de ſon pere. Cette ville ne lui fournit que trop d'occaſions de mettre le comble à ſon déſaſtre. Plus de fortune, plus d'ami; quel parti devoit-il prendre? Il eut recours au reméde ordinaire de tous les gens ruinés de cette grande ville, & prit le parti de paſſer aux Indes, le refuge & le boulevart de tous ceux à qui il ne reſte plus d'eſpoir en Eſpagne. Combien de banquerouriers, d'aſſaſſins, de joueurs, n'y ont pas trouvé, les uns un aſyle, les autres l'impunité de leurs crimes, ceux-ci à dérober leur fourbe. Quelle femme trop libre n'en a pas voulu goûter les charmes? Mais en général, quel avanturier n'y a pas été trompé dans ſes eſpérances? Et combien peu y ont trouvé de véritables reſſources! Il devoit inceſſamment partir une flotte pour Terre-Ferme. Carrizalès, c'étoit le nom du Gentilhomme, s'arrange avec l'Amiral, fait proviſion de tout ce qui étoit néceſſaire pour le voyage, & s'embarque à Cadix. La flotte leva l'ancre, & mit à la voile avec toutes les marques de joie, ordinaires dans ces circonſtances. Le vent étoit des plus favorables, & en peu d'heures le Continent diſparut. Notre Paſſager qui ne voyoit plus que ciel & eau ſur la vaſte plaine de l'Océan, ſe livre à mille réflexions. Il ſe rappelle tous les hazards auxquels il s'étoit expoſé pendant ſes différentes courſes paſſées, & la mauvaiſe adminiſtration de ſa fortune; prend une ferme réſolution de changer de conduite, & de mieux régir les biens qu'il plairoit à la Providence de lui envoyer; mais ſur-tout de ſe défier des femmes autant qu'elles lui ſembloient le mériter.

Il étoit ſurvenu un grand calme pendant que Carrizalès s'occupoit de ces penſées. Il ſe fit de nouveau ſentir un vent frais, qui augmenta de plus en plus: la tourmente devint même conſidérable. Perſonne ne tenoit preſque plus ſur le pont. Carrizalès diſtrait de ſes réfléxions, ne s'occupe plus que des circonſtances du voyage; & le trajet ſe fit avec le ſuccès le plus heureux. Ils arrivent au Port de Carragene. Carrizalès avoit environ quarante-huit ans lorſqu'il paſſa aux Indes. En

vingt ans qu'il y resta, il se fit par ses soins & sa vigilance, une fortune de plus de cent cinquante mille écus. Riche, il commença à desirer sa Patrie, sans se soucier davantage des grands intérêts qui se présentoient à lui. Il quitra donc le Pérou avec toute sa fortune, qu'il convertit en lingots d'or & d'argent, & revint en Espagne, où il débarqua à Saint-Lucar: de-là il se rendit à Séville, aussi chargé de biens que d'années. Aussitôt il convertit en especes ses lingots, chercha ses amis, les trouva tous morts, & pensoit alors à se retirer au lieu de sa naissance, quoiqu'il eût appris qu'il ne lui restoit aucun parent. S'il étoit agité de mille réflexions au milieu de la mer, lorsqu'il fit route pour les Indes, il ne l'étoit pas moins au milieu du calme du Continent, quoique par une cause bien différente. La pauvreté le troubloit sur l'Océan, le privoit du sommeil; mais, de retour, ses richesses étoient le sujet de son inquiétude. La fortune n'est pas moins embarrassante pour celui qui n'en a jamais eu, ou ne sait pas en user, que la pauvreté l'est pour celui qui gémit dans la misere. Les biens & l'indigence sont également la source de mille soucis. Les peines de la pauvreté peuvent cesser avec une médiocre fortune; au lieu que les soucis que causent les richesses augmentent avec les biens mêmes.

Carrizalès ne contemploit pas ses trésors en avare: il avoit appris à se faire honneur de son bien pendant quelques années de service: il étoit plutôt embarrassé de l'usage qu'il en devoit faire; car il les regardoit comme inutiles sans cela. D'ailleurs, les garder au logis, c'étoit un appât pour les parasites, & un sujet d'embûches de la part des voleurs. Il ne vouloit plus faire commerce; c'étoit se créer de nouveaux soucis; & son bien étoit plus que suffisant pour le faire jouir du reste de sa vie. Il auroit volontiers choisi pour retraite le lieu de sa naissance, en y plaçant ses fonds. Là, il auroit passé une vieillesse tranquille, rendant à Dieu ce qu'il pouvoit, après avoir donné au monde plus qu'il n'auroit dû. Mais c'étoit un endroit bien chétif: tout le monde y étoit pauvre: s'y fixer, c'étoit s'exposer à être continuellement importuné de la part de

ces indigens ; vu qu'il ne ſe trouveroit parmi eux qu'un homme riche, en état de ſoulager leur miſere. D'ailleurs, il auroit deſiré un héritier à qui il eût laiſſé tous ces biens, & il ſe croyoit encore capable de s'en procurer un en ſe mariant, quel que fût le poids du ménage. Il ſe tâte le pouls, eſt fort de cet avis ; mais au milieu de ces réflexions, la crainte s'emparoit de lui, & faiſoit évanouir ce déſir flatteur. Il ſe ſentoit l'homme le plus jaloux du monde. La ſeule penſée du mariage le troubloit même autant que s'il eût déja pris une Compagne : la jalouſie & les ſoupçons le mettoient d'avance à la torture ; de ſorte que, toute réflexion faite, il prit le parti de reſter célibataire.

Décidé ſur cet article, il ne l'étoit pas encore ſur le genre de vie qu'il devoit choiſir. Le hazard voulut que paſſant dans une rue, il levât les yeux, & apperçut à une fenêtre une jeune perſonne d'environ quatorze ans. Sa figure étoit des plus intéreſſantes. Le bon Carrizalès ne put tenir contre tant d'appas, & Léonore triompha de la foible vieilleſſe du Jaloux. Il ſuit ſon chemin, fait une foule de raiſonnement, & ſe dit pour concluſion : » Cette jeune Fille n'eſt pas laide ; la maiſon a » bonne apparence ; il y a ſans doute quelques biens là ; » d'auſſi jeunes années ne m'expoſeroient pas à des ſoupçons : il faut l'épouſer. Nous l'enfermerons ; nous la » formerons à notre gré, & nous lui donnerons le caractere que nous voudrons. A mon âge on peut encore eſpérer un héritier. Qu'elle ait une dot ou non, » n'importe ; j'en ai pour elle. Un homme riche ne » doit pas ſe marier par intérêt. Contentement paſſe » richeſſe ; & je ne dois pas chercher autre choſe ſi je » veux prolonger mes jours. Eh ! combien de diſgraces » & de troubles ne ſuivent pas une femme riche ! C'eſt » une affaire faite : c'eſt-là l'Épouſe qu'il me faut. « Mille fois il répéta la même choſe ; & quelques jours après il alla trouver le pere de Léonore. Il apprit qu'ils étoient pauvres, mais de très-bonne famille. Il leur fait part de ſes deſſeins, & les prie inſtamment de lui donner leur Fille en mariage. On lui demande le tems néceſſaire pour les informations. Il prend congé.

Les deux Parties s'informent de ce qui les intéreſſe, & l'on eſt content des deux côtés. Carrizalès fait vingt mille ducats de dot à Léonore avant les fiançailles, & en eût donné davantage pour finir encore plutôt, tant l'amour l'avoit embraſé.

Il ne fut pas plutôt fiancé, que la jalouſie lui répand ſon poiſon dans tous les membres, & s'empare de toutes les avenues de ſon ame. Carrizalès eſt rêveur, tremble, friſſonne, ſe trouble au bruit d'une feuille : il n'eſt plus que ſoupçon. Il fait d'abord éclater ſa jalouſie par ce premier trait. Il vouloit donner des habits à Léonore : mais un Tailleur, dit-il, pour lui faire un corps ! Non, Dieu m'en garde ! Il cherche dans le voiſinage une pauvre fille, dont la taille revînt à celle de ſa future Épouſe. Il la trouve, la fait habiller, eſſaie cet habillement ſur Léonore : il alloit au mieux, & ſervit de patron pour les riches ajuſtemens qu'il fit bientôt faire. Le pere & la mere apprenant ce que Carrizalès venoit de donner à leur Fille, ſe félicitent d'avoir un Gendre qui devenoit auſſi leur reſſource. Léonore étoit éblouie de ce brillant appareil, où elle ſe reconnoiſſoit à peine ; elle qui toute ſa vie n'avoit porté qu'un caſaquin de ſerge & une petite jupe de taffetas.

Carrizalès fit enſuite éclater ſa jalouſie d'une maniere beaucoup moins équivoque. Tous les arrangemens préliminaires étoient faits pour le mariage ; mais avant d'épouſer Léonore il voulut avoir un logement, ou plutôt une honnête priſon, où elle fût dérobée aux regards de tous les mortels. Il acquit, moyennant douze mille ducats, un très-beau logis dans un des principaux quartiers de la Ville. Cette maiſon étoit environnée d'une eau courante : derriere ſe voyoit un jardin embelli d'un grand nombre d'orangers. Il fit murer toutes les fenêtres qui donnoient ſur la rue, tirant le jour perpendiculairement par les ouvertures qu'on pratiqua aux planchers, en les fermant d'un vitrage : il en fit autant à toutes les piéces de la maiſon. La porte-cochere devint une écurie capable d'héberger une mule ; & au-deſſus il fit faire un grenier pour le fourrage, & le logement du garçon qui devoit en avoir ſoin : c'étoit un

vieux Négre & eunùque. Les murs des terraſſes furent ſi rehauſſés, qu'en entrant dans le logis on ne voyoit le ciel que perpendiculairement & ſans appercevoir autre choſe. Carrizalès fit auſſi conſtruire un tour, qui répondoit de la grande porte à la gallerie qui donnoit ſur la cour. Enfin il acheta l'ameublement le plus riche; de ſorte qu'à voir les magnifiques tapiſſeries, les eſtrades, les pavillons, on eût pris ſon logis pour celui d'un homme du plus haut rang. Il s'étoit auſſi procuré quatre eſclaves Blanches, qu'on avoit marquées d'un fer rouge au viſage, & deux Négreſſes toutes jeunes. Il s'arrangea avec une eſpece de Pourvoyeur, qui devoit lui apporter les vivres, à condition néanmoins qu'il ne coucheroit pas au logis, & ne paſſeroit pas le tour où il apporteroit les proviſions.

Cela fait, il met une partie de ſon argent en rentes de différens côtés, & avec les aſſurances convenables; l'autre partie en banques; réſervant cependant certaine ſomme pour les affaires imprévues. Une groſſe clef fermoit toute la maiſon, & tenoit ainſi en ſûreté tout ce qu'on peut avoir de proviſions ſelon les différentes ſaiſons de l'année. Alors il crut pouvoir terminer avec Léonore, & alla l'épouſer. Le pere & la mere la lui donnerent, fondant l'un & l'autre en pleurs, perſuadés qu'ils enterroient leur fille toute vive. La jeune & tendre Léonore ne ſavoit pas ce qui l'attendoit; elle pleura en voyant pleurer ſon pere & ſa mere, demanda (1) leur bénédiction; & prenant congé, partit environnée de ſes eſclaves, tenant la main de ſon Mari. Dès qu'on fut au logis, Carrizalès fit à tous ſes gens un ſermon très-ſérieux ſur les devoirs de leur état, leur recommandant, ſous les peines les plus rigoureuſes, la garde de Léonore, & de ne laiſſer entrer perſonne plus avant que la premiere porte, fût-ce même l'Eunuque noir. Il

(1) Trait reſpectable de la pureté & de la candeur de nos anciennes mœurs, mais qui ſera peut-être auſſi-tôt oublié qu'apperçu, peut-être même tourné en ridicule.

recommanda ſon Épouſe à une *Douëgne* (1) ſur-tout, qu'il croyoit avoir toute la prudence requiſe pour ce miniſtere. Il l'avoit priſe chez lui comme le conſeil de Léonore, & l'avoit en même tems chargée d'une inſpection générale ſur toute la maiſon, ſans excepter les jeunes Suivantes qu'il avoit données à ſon Épouſe pour faire ſa compagnie. Il leur promet à toutes de les traiter ſi honnêtement, que perſonne ne s'appercevroit de cette captivité; que les jours de Fêtes, ſans exception, elles iroient à l'Égliſe; mais de ſi grand matin, qu'on ne les reconnoîtroit pas. Toute la maiſon lui promit de ſe rendre à ſes déſirs avec le plus grand empreſſement. Léonore leva les épaules, baiſſa la tête, & lui dit: Seigneur, vous me verrez toujours ſoumiſe à vos volontés, & mes déſirs ne ſeront que les vôtres.

Après tant de précautions, Carrizalès renfermé chez lui ne ſongea plus qu'à goûter les douceurs de ſon nouvel état. Léonore dans ſes bras, ignoroit s'il y avoit au monde de plus ſenſibles plaiſirs, & ſe croyoit heureuſe des attentions de ſon Mari. Elle paſſoit le reſte du tems avec ſa Douëgne, ſes femmes-de-chambre, ſes eſclaves; & l'on ſe déroboit à l'ennui de la captivité, en ſe livrant aux plaiſirs de la table. Tous les jours nouvelle pâtiſſerie, nouveaux bombons; le miel & le ſucre étoient continuellement ſur leurs lévres. Elles n'avoient qu'à déſirer, Carrizalès ſe prêtoit à tout de la meilleure volonté, ſentant bien qu'il leur falloit au moins de quoi les empêcher de ſonger à leur priſon. Léonore en uſoit le plus familiérement avec ſes femmes, s'amuſant même encore à faire des poupées, ce qui donnoit bien à connoître au vieux Renard la ſimplicité de ſa tendre moitié. Le Jaloux s'en félicitoit, perſuadé qu'il avoit

(1) Femme veuve, ou Demoiſelle de certain âge, que les maris donnent en Eſpagne à leurs épouſes, pour leur ſervir de compagnie & de conſeil, ou plutôt pour les obſerver dans toutes leurs démarches. On peut voir dans les viſions de Quevedo, le rôle odieux qu'il fait jouer à une femme de cet état. V. auſſi le D. Quichote, t. 4. c. 48. édit. 1700.

enfin choiſi le genre de vie le plus convenable à ſon bonheur, & que jamais la méchanceté des hommes, ni la ruſe, ne pourroient lui cauſer ni trouble, ni regret. Auſſi prévenoit-il Léonore en tout, lui répétant à chaque entrevue qu'elle n'avoit qu'à demander, & qu'elle ſeroit ſatisfaite.

Léonore ne parloit plus à ſon pere & à ſa mere qu'à l'Égliſe, & avant le jour. Le Mari étoit préſent à la converſation; leur faiſoit tant de préſens, que le chagrin de voir leur fille dans cet eſclavage, s'adouciſſoit par ces libéralités. Carrizalès prévenoit toujours l'aurore, attendoit le Pourvoyeur. Cet homme inſtruit par l'ordre qu'il prenoit tous les ſoirs ſur le tour, apportoit au matin la proviſion de la journée. Dès que ce Majordome étoit venu, le Jaloux ſortoit, le plus ſouvent à pied, fermant les deux portes, celle de la rue & celle du milieu, & l'Eunuque reſtoit entre ces deux barrieres. Notre homme alloit à ſes petites affaires, qu'il finiſſoit promptement, & revenoit s'enfermer avec ſon Épouſe, s'égayoit à ſes côtés, plaiſantoit avec les Suivantes, & ſe faiſoit chérir de toutes ces priſonnieres. Il avoit naturellement l'humeur joviale, & étoit de très-bonne compagnie. Ses libéralités ſur-tout lui avoient gagné tous les cœurs. Ce fut ainſi que ſe paſſa l'année du noviciat; & l'on étoit bien déterminé à faire profeſſion ſans appel. Mais le Perturbateur du genre-humain ne vit pas ce bonheur ſans envie.

Je demande ici à l'homme le plus prudent, le plus expérimenté, s'il étoit poſſible de prendre plus de précautions que Carrizalès pour s'aſſurer de ſa félicité : il avoit même exclus de ſa maiſon tout être mâle. Jamais matou ne prit une ſouris chez lui, aucun chien n'y aboya; tout étoit femelle. Le jour notre homme étoit ſur ſes gardes, la nuit aux aguets; il faiſoit ſouvent la ronde, reſtoit en ſentinelle, tantôt ici, tantôt là; étoit lui-même l'Argus (1) de ſon Io. Jamais

(1) Voyez Ovid. *Métamorph.*

homme n'y mit le pied plus avant que la cour. Avoit-il quelque affaire avec un ami ? c'étoit hors du logis qu'il en parloit. Ses tapiſſeries, ſes tableaux, ne repréſentoient que des femmes, des fleurs, des payſages : toute la maiſon ne reſpiroit que la décence, la modeſtie. Si, pendant les longues ſoirées de l'hiver, ſa Femme & ſes filles jaſoient devant le feu, il étoit préſent, & l'on n'y lâchoit même aucun mot équivoque. Les cheveux blancs du Vieillard étoient aux yeux de ſa jeune Épouſe un aſtre éclatant. L'amour embellit tout, particuliérement une premiere inclination. Léonore ne regardoit ſa priſon, que comme un rempart aſſuré pour ſon bonheur, s'imaginant que toutes les nouvelles épouſes étoient aſſez chéries pour être renfermées comme elle. Jamais ſes penſées ne franchiſſoient les murs de ſa retraite. Elle ſe ſeroit fait un crime d'une ſeule idée différente de celles de ſon époux ; ne voyoit la rue qu'en allant à la meſſe, encore en revenant de l'Égliſe. Jamais religieuſe ne fut ſi bien cloîtrée. Le jardin même des Heſpérides n'eut pas de pareil gardien. Malgré toutes ces précautions, Carrizalès ne put éviter le coup qu'il craignoit ; au moins eût-il de bonnes raiſons de croire qu'il s'étoit trompé.

Il y a dans Séville une eſpece de gens oiſifs & vagabonds, qui s'appellent parmi le peuple *Enfans de la joie*, grands écornifleurs de profeſſion, & roujours en frairie, peignés, ajuſtés comme de vrais poupons d'Épicures. J'aurois beaucoup de choſes à dire de cette cotterie bruyante : on ſeroit peut-être bien-aiſe de connoître leurs loix & leurs cérémonies ; mais de bonnes raiſons m'empêchent d'en dire davantage.

Un de ces égrillards, qu'ils appellent entr'eux *Virote* (1), jetta par haſard les yeux ſur la maiſon du pru-

(1) Ou *Fanfaron*, *Brave*, *Poliſſon*, dans la rigueur du terme. Le nouveau Traducteur du grand Taquin donne ſur *Séville* une note à laquelle je renvoie le Lecteur. On peut voir dans l'Ouvrage de Quevedo, comment il a dépeint les fourberies & le libertinage de ces *Virotes*.

dent Carrizalès. Ce logis toujours fermé, lui fit naître l'envie de savoir qui l'habitoit ; il fureta si bien, qu'il en vint à bout. Dès qu'il eut connu de quelle humeur étoit le Vieillard, quelle étoit la beauté de la jeune Epouse, & avec combien de précautions elle étoit gardée, il se mit en tête d'emporter cette citadelle par force ou par ruse. Il fit part de son dessein à trois grivois de sa cotterie, & ils résolurent ensemble de mettre la main à l'œuvre. En pareille entreprise, on ne manque jamais de conseils ni d'amis. Ils s'assemblerent plusieurs fois, pour bien enviſager toutes les difficultés qui pourroient se présenter, & prendre les moyens les plus sûrs pour la réussite. Ils arrêterent qu'il falloit s'y prendre de cette maniere.

Loïasa, c'étoit le nom du *Virote*, s'absenta de la Ville pour plusieurs jours, sous prétexte de quelque affaire. Il prit des caleçons de toile bien blanche, une chemise propre, & mit pardessus des habits si déchirés, si rapiécés, qu'aucun pauvre de la Ville n'avoir jamais porté de si mauvais haillons. Il se fit abattre le peu de barbe qu'il avoit, se couvrit un œil d'une emplâtre, se banda fortement une jambe depuis le genou jusqu'au pied ; & s'appuyant sur deux béquilles, il avoit l'air du plus franc hypocrite de toute *la gueuserie* de Séville. Ajusté de la sorte, il alloit tous les soirs faire une station à la porte de Carrizalès, disant toutes les oraisons des Mendians & des Moines. La porte étoit soigneusement fermée, & l'Eunuque noir, comme nous l'avons dit, en avoit la garde. Après ces prieres, Loïasa prenoit une petite guitarre aussi grasse que son habit, & qui n'avoit que la moitié de ses cordes : il étoit assez bon musicien. Il entonnoit quelque chanson joyeuse, & s'accompagnoit avec l'instrument, attentif à contrefaire sa voix pour n'être pas connu. De-là il passoit à quelques romances morisques & folâtres, & s'en acquittoit avec tant de graces, que tous les passans s'arrêtoient pour l'entendre. Jamais il ne chantoit, qu'il ne se formât un cercle nombreux autour de la porte. Louis, notre Eunuque noir, écouroit de toutes ses oreilles par les jointures, ravi des accens de cet Orphée. Il eût donné

donné Maître & Maîtreſſe pour avoir la porte ouverte, & l'entendre à ſon gré, tant ces Négres ſont paſſionnés pour la muſique. Loïaſa vouloit-il renvoyer ceux qui s'étoient raſſemblés, il ceſſoit de chanter, cachoit ſa guitarre, prenoit ſes béquilles, & partoit.

C'étoit plus pour Louis que pour tout autre, que ce Muſicien alloit fredonner à cette porte, perſuadé que c'étoit par le moyen de cet Eunuque qu'il falloit tenter la breche, & pénétrer ainſi dans le logis. Il ne s'étoit pas trompé. Déja il avoit fait cinq ou ſix ſtations. En accordant ſon inſtrument, il croit entendre Louis mettre l'oreille à la jointure pour l'écouter; auſſi-tôt il lui dit tout bas : Louis, pourriez-vous me paſſer un verre d'eau ; je meurs de ſoif, & je ne puis chanter aujourd'hui. Cela n'eſt pas poſſible, répond l'Eunuque : ce n'eſt pas moi qui ai les clefs : je n'ai pas même un vaiſſeau à vous paſſer. Qui a donc les clefs, reprit Loïaſa ? — Mon Maître : c'eſt l'homme le plus jaloux de l'univers ; s'il ſavoit que j'ai parlé à qui que ce fût, il me feroit écorcher tout vif. Mais qui êtes-vous ? — Ah ! mon cher, je ſuis un pauvre eſtropié qui ne vis que de la bonté des hommes & de la miſéricorde de Dieu : les aumônes me donnent de quoi ſoutenir ma vie malheureuſe. Cependant j'apprends auſſi à quelques Négres à jouer des inſtrumens. De vingt-quatre à qui j'ai montré mon talent, il y en a trois en état de jouer & de danſer une ſarabande à ravir, outre tous les airs qu'ils ont appris. Il n'eſt pas de taverne où on ne les invite. Ils m'ont très-bien payé mes leçons. — Malepeſte ! ſi je pouvois prendre quelques leçons, je vous paierois encore bien autrement ; mais c'eſt une choſe impraticable. Mon Maître ne ſort que le matin, a grand ſoin de fermer la porte à double tour : lorſqu'il revient il en fait autant, & je ſuis toujours clos entre deux remparts. — Pour l'amour de Dieu, Louis, tâchez de me donner quelque expédient, & que je puiſſe paſſer ici quelques nuits avec vous : en moins de quinze leçons, vous pinceriez la guitarre de maniere à vous faire honneur de votre talent. J'ai une adreſſe ſinguliere à montrer. Si vous connoiſſiez avec quelle grace

je pince mon inſtrument ! D'ailleurs, j'ai oui-dire que vous aviez les plus heureuſes diſpoſitions ; & ſi je dois en croire mon oreille, vous êtes né avec le plus beau timbre de voix qu'on puiſſe entendre : votre goſier me paroît organiſé à ravir. — Il eſt vrai que je ne chante pas mal : mais que me ſert ma voix ? Je ne ſais de chanſons que celles-ci ; *L'étoile de Vénus*, &c. *Dans un pré verdoyant*, &c. *A travers le treillis d'une jalouſie, ma main timide*, &c. — Eh ! mon cher Louis, voilà de belles chanſons, ma foi, en comparaiſon de celles que je vous apprendrois ! Je ſais toutes celles du More Abindarraëz, & de la Karife ſa Dame ; toutes celles qui ſe chantent dans l'Hiſtoire du Grand-Sophi Tomumibeïo ; la divine Sarabande : ce ſont des chanſons à ravir, même les Portugais. Je les montre avec tant de clarté & tant de facilité, que ſans la moindre peine vous les ſauriez toutes après avoir mangé tout au plus quatre (1) ou cinq muids de ſel ; tous les inſtrumens ne ſeroient plus qu'un jeu pour vous, & je vous verrois alors le plus habile Muſicien du monde.

Tout cela eſt bien dit, répartit l'Eunuque ; mais comment m'y prendre pour vous introduire ici ? — Comment ? dit Loïaſa. Emparez-vous des clefs ; je vous coulerai un morceau de cire avec quoi vous en ferez un modele. Dès que les gardes de la ſerrure y ſeront bien marquées, ſoyez tranquille, je trouverai un Serrurier qui me fera une clef pareille, & j'entrerai de nuit pour vous obliger. Soyez ſûr que le Prête-Jean des Indes ne vous montreroit pas mieux que moi. C'eſt, ma foi, dommage qu'une auſſi belle voix que la vôtre ſe perde, faute de ſavoir pincer une guitarre pour l'accompagner. Vous ne ſavez peut-être pas, Louis, que la meilleure voix du monde ſe gâte, ſi elle n'eſt ſoutenue par un inſtrument quelconque, ſoit guitarre, ſoit

(1) C'eſt peut-être de cet idiome Eſpagnol qu'on dit chez nous, *il faut manger un muid de ſel avec quelqu'un pour le connoître*, c'eſt-à-dire qu'il faut beaucoup de tems.

clavecin, ſoit orgue ou la harpe. Mais, autant que je m'y connois, c'eſt la guitarre qui va le mieux à votre voix : d'ailleurs, c'eſt l'inſtrument le plus portatif & le moins coûteux. — Encore une fois, tout cela eſt fort bien vu ; mais je ne ſerai jamais qu'un ignorant : mon Maître n'a garde de lâcher ſa groſſe clef ; jour & nuit elle eſt ſous ſon oreiller.

Eh bien ! répliqua Loïaſa, faites autre choſe, ſi vous avez réellement envie de devenir excellent Muſicien : autrement, ce n'eſt pas la peine de vous donner un avis. — Comment, ſi je veux le devenir ? aſſurément : ſi cela eſt poſſible, il n'y a rien que je ne faſſe. — Si cela eſt vrai, voici comment il faut vous y prendre. Faites entre la muraille & la porte une ouverture aſſez grande, à côté du gond, pour recevoir des tenailles & un marteau ; je vous les paſſerai le ſoir, & vous arracherez les clous qui tiennent la ſerrure. Nous la remettrons en place, de maniere que le vieux Jaloux ne s'en appercevra pas : repoſez-vous ſur mon induſtrie. Alors nous monterons à votre grenier ou dans votre chambre ; & je m'y prendrai ſi bien pour vous montrer, que vous en verrez encore plus que je ne vous en dis : vous ſerez content, & j'eſpere l'être auſſi. Quant à la bonne chere, ne vous inquiétez de rien ; j'apporterai de quoi vivre dix jours vous & moi : mes écoliers & mes amis ſongeront à m'approviſionner. — A manger ? dit Louis ; eh ! mon ami, à quoi penſez-vous ? Ce que me donne mon Maître & les reſtes que me paſſent les quatre Eſclaves, nous ſuffira largement à tous deux : apportez-moi ſeulement les tenailles & le marteau ; je vais creuſer dans le plâtre dont on a ſcellé le gond, & je les ferai bien entrer, après quoi un peu d'argille rebouchera le trou. Quand il faudroit même donner quelques coups de marteau un peu forts, mon Maître couche ſi loin de la porte, que ce ſeroit un miracle, ou un haſard bien malheureux, s'il entendoit le moindre bruit. — Fort bien, Louis ; d'ici à deux jours vous aurez tout ce qu'il vous faudra pour exécuter notre projet : mais prenez garde de tien prendre de flegmatique ; car ces choſes-là perdent la voix. — Cela peut être,

mon ami : cependant il n'y a rien qui m'enroue tant que le vin. Vous ne voulez ſans doute pas que je le quitte ; car j'aimerois mieux perdre cent fois ma voix. — Je n'ai garde, Louis. Buvez du vin, buvez, & bien vous faſſe, mon ami : le vin, pris avec meſure, n'a jamais fait de mal. — Auſſi le bois-je avec meſure. J'ai ici un grand pot qui tient deux bouteilles juſte ; les Eſclaves me l'empliſſent tous les jours à l'inſu de notre Maître, & le Pourvoyeur me coule de tems en tems quelques autres bouteilles, pour ſuppléer au défaut de mon pot. — Continuez, Louis ; rien de mieux que cela : car un goſier ſec ne fait que croaſſer ou touſſer. — Adieu, mon ami : ſur-tout ne manquez pas de venir ici tous les ſoirs, d'ici à ce que vous ayez les inſtrumens néceſſaires pour entrer ; car les doigts me démangent de pincer la guitarre. — Comment, ſi je viendrai ! aſſurément, & avec des airs tout nouveaux. — Oh ! je vous en prie, ne manquez pas. Mais avant de vous en aller, voyons, chantez-moi quelque choſe de votre façon, afin que j'aille coucher avec plaiſir. Je vous paierai mieux qu'un richard, vous le verrez. — Je n'en ſuis pas inquiet, mon cher Louis ; je ne demande à être payé que ſelon mon mérite & vos progrès. Écoutez donc cette Ariette, car je vous réſerve des merveilles pour le tems où nous ſerons enſemble. Auſſi-tôt Loïaſa entonna une petite Romance, qui ravit l'Eunuque. Ils ſe quittent, & Louis brûle de voir la porte ouverte.

Loïaſa n'eut pas plutôt quitté la porte, qu'il va trouver ſon conſeil en volant ſur ſes béquilles ; raconte ſon heureuſe attaque, & la réuſſite qu'il ſe promet des meſures qu'il venoit de prendre avec le More. On ne ſonge plus qu'à lui procurer des tenailles & un marteau. Loïaſa ne manque pas de retourner à l'heure ordinaire, où Louis l'attendoit déja. Le trou s'avançoit ; & à moins d'être prévenu, on ne pouvoit s'en appercevoir, pourvu qu'il fût bouché d'une poignée d'argille. Le lendemain le boiteux porte les inſtrumens, les paſſe à ſon diſciple, qui s'en ſert à l'inſtant avec tout le ſuccès qu'on avoit oſé s'en promettre. Les clous ſautent, la ſerrure tom-

be, la porte s'ouvre, &, qui le croira, notre Orphée entre chez Cartizalès! Louis ne pouvoit revenir de son étonnement, lorsqu'il vit ce maître soutenu sur deux béquilles, couvert de haillons, & la jambe fortement bandée; tel enfin que nous l'avons dit plus haut, sinon qu'il n'avoit pas son emplâtre sur l'œil: il avoit regardé cela depuis comme inutile. Il embrasse son disciple, lui remet un grand flacon de vin, une boëte de conserves, des confitures, & autres darioles fort délicates dont il avoit les poches pleines. Aussi-tôt il quitte ses béquilles, fait sauts, cabrioles, entrechats, & montre à son hôte qu'il n'avoit besoin que de ses jambes pour courir. Louis stupéfait, ne peut assez le regarder. Loïasa lui dit: eh! mon cher Louis, ne craignez rien; il n'y a pas de sortilége ici: je ne suis boiteux & estropié que lorsque je le veux; c'est par cette industrie que je gagne ma vie en mendiant. Qui ne donneroit pas un pauvre liard pour l'amour de Dieu? Ma musique fait le reste, & je passe la vie la plus agréable du monde, toujours en liesse, toujours en frairie. Il n'y a que les sots qui meurent de faim dans ce monde; & vous en aurez la preuve, si nous lions ensemble une amitié sincere. — Cela est fort bon, dit le More. Commençons par replacer la serrure, de maniere qu'on ne s'apperçoive de rien. — Soit, dit Loïasa. Il tire de bons clous de sa poche, & tout fut remis en place.

Louis étoit au comble de ses vœux; il conduit son maître à son appartement, & chacun s'y arrange le mieux qu'il peut. Le disciple allume une bougie; le maître prend sa guitarre, la pince foiblement, mais si bien, que le pauvre More reste comme extasié. Après cet essai, il tire encore de sa poche des pâtés, des sucreries, en donne à son disciple, lui met la bouteille entre les dents, & le fait lire aux astres avec autant de plaisir que (1) Sancho. Loïasa pour lors lui donne la premiere leçon. Louis, à qui les fumées du vin mon-

(1) V. D. Quichote, t. 3. p. 171. édit. 1700.

toient fortement à la tête, ſentoit à peine les cordes qu'il touchoit. Comment donc, lui dit ſon maître, ſavez-vous bien que vous tenez déja deux airs? Le diſciple le crut volontiers, & preſque toute la nuit ne fit que pincer au haſard le peu de cordes qu'avoit l'inſtrument : vers le matin ils s'endormirent.

A ſix heures Carrizalès ne manque pas d'ouvrir la porte intérieure & celle de la rue. Il attend ſon Pourvoyeur, qui ne tarde pas à mettre ſon panier ſur le tour. Cet homme en ſe retirant appelle le More, lui dit de venir prendre l'avoine de la mule, & pour lui ſa ration accoutumée. Le vieux Jaloux ſort, ferme bien les deux portes; ſans s'appercevoir de rien. Nos deux Muſiciens ſe livrent à toute leur joie. A peine Carrizalès avoit-il le dos tourné, que Louis prend la guitarre, & ſe fait entendre de toutes les Eſclaves. Eh! quoi donc, Louis, depuis quand as-tu cette guitarre, lui dirent-elles? Qui t'a fait ce préſent-là? — Qui? le meilleur Muſicien du monde. Il doit m'apprendre plus de ſix mille chanſons dans une ſemaine. — Où eſt-il donc, Louis, ce Muſicien, demanda la Douëgne? — Il n'eſt pas loin, Madame; ſi ce n'étoit la crainte que j'ai de notre Maître, je pourrois bien vous le dire, & vous ne ſeriez peut-être pas fâchée de le voir. — Où donc le verrions-nous? Jamais homme a-t-il mis le pied ici que le Seigneur Carrizalès? — C'en eſt aſſez pour le moment, Madame. Quand vous aurez vu mon ſavoir-faire, & avec quelle habileté ce Muſicien me montre, je vous en dirai davantage. Aſſurément, reprit la Douëgne, c'eſt quelque démon que tu as pour maître; car il n'eſt pas poſſible que tu ſois devenu ſi bon Muſicien en vingt-quatre heures; jamais nous ne t'avons entendu jouer. — Ne vous inquiétez de rien, Madame, vous l'entendrez & vous le verrez ſous peu de tems. — Comment cela? dit une femme-de-chambre, il n'y a pas de fenêtre ſur la rue. — Eh! Meſdames, n'y a-t-il pas du remède à tout! Si vous pouviez vous taire, je vous dirois deux mots. — En vérité! ſi nous nous taiſons! plus que des muets. Ah! mon cher Louis! il y a ſi long-tems que nous mourons d'envie d'entendre une

belle voix ! Tu ſais que nous n'entendons même pas le chant des oiſeaux. —

Loïaſa écoutoit tous ces propos avec le plus grand plaiſir ; car tout ſembloit s'acheminer à ſon but, & la fortune prendre, comme d'elle-même, la conduite de ſon entrepriſe. Les femmes ſe retirerent ſur la promeſſe que leur fit le Mote de contenter leurs deſirs, au moment qu'elles y penſeroient le moins. Louis rentre dans ſon galetas. Il avoit grande envie de prendre leçon ; mais il n'oſoit toucher ſon inſtrument, de peur d'être entendu de ſon Maître. En effet, il revint peu de tems après, & s'enferma comme de coutume.

Louis alla chercher ſa proviſion au tour, & dit à l'Eſclave qui la lui donna, de deſcendre ce ſoir-là même dans la ſalle du tour avec toutes les autres filles, lorſque Catrizalès ſeroit endormi, & qu'il leur feroit entendre la belle voix dont il leur avoit parlé. Il avoit déja prévenu ſon maître, & lui avoit demandé cette faveur, lui proteſtant qu'il avoit engagé ſa parole. Loïaſa avoit fait ſemblant de ſe laiſſer gagner avec répugnance ; mais il y eût volé, s'il n'eût pas craint de ſe trahir : l'avantage qu'il en attendoit étoit trop grand pour lui. Louis l'avoit embraſſé avec l'expreſſion de la plus vive amitié, le traita même extraordinairement bien ce ſoir-là ; & mieux, ſans doute, qu'il ne l'eût été chez lui, car la cuiſine n'y étoit pas toujours des mieux pourvue. Vers minuit on commença à chucheter près du tour. Louis préſuma que c'étoit la caravane qu'il attendoit. Il deſcend du galetas avec ſon maître. La guitarre avoit été garnie de cordes, & toutes bien d'accord. — Combien êtes-vous, dit le diſciple, & qui eſt là pour écouter ? — Nous ſommes toutes ici, lui répondit la Douëgne, excepté notre Maîtreſſe ; tu ſais qu'elle ne peut être à préſent qu'avec ſon mari. Loïaſa n'en fut pas trop content : néanmoins il crut devoir donner là le branle à ſes opérations ultérieures, & ſe rendre aux deſirs de ſon diſciple. Aux ſons harmonieux qu'il tire de ſon inſtrument, le diſciple & toutes ces femmes reſterent en extaſe. Mais ce fut bien autre choſe, lorſqu'il chanta ſes amours & finit par ſon en-

diablée Sarabande, qui étoit alors toute nouvelle en Eſpagne. Vieille, jeune, toutes ſe mettent en branle, ſautent, danſent, ſans lâcher un ſeul mot. On met des ſentinelles à toutes les avenues, de peur que le vieux Renard ne s'éveille, & ne trouble une fête ſi imprévue. Loïaſa continue ſur un ton plus paiſible, & met le comble au plaiſir de l'aſſemblée, par les accens magiques de ſa guitarre. On demande à Louis qui étoit cet habile Muſicien. — C'eſt, dit-il, un pauvre mendiant; mais le plus galant homme de tous les gueux de Séville. — Fort bien. Mais ne pourrions-nous pas le voir? Qu'il reſte quinze jours ici; jamais il n'aura été ſi bien régalé; rien ne lui manquera: tu nous connois. Comment donc t'y es-tu pris pour le faire entrer ici? Louis briſant ſur cette derniere demande, leur répond: Faites un petit trou dans le tour, & vous le verrez; enſuite vous le boucherez avec de la cire. Il leur promet auſſi d'engager ce Muſicien à paſſer la quinzaine au logis.—

Loïaſa ſe haſarda de leur parler, leur faiſant offre de tous ſes ſervices avec tant de grace & d'honnêteté, qu'elles ſentirent bien que ſon langage n'étoit pas celui d'un mendiant. Elles l'engagerent à ſe trouver là une ſeconde fois la nuit ſuivante, lui promettant de faire deſcendre leur Maîtreſſe, malgré le ſommeil interrompu de ſon mari. Ce n'eſt pas, dit la Douëgne, que ſon grand âge l'empêche de dormir; c'eſt une noire jalouſie qui le tient pour ainſi dire toujours aux aguets. N'eſt-ce que cela? dit Loïaſa. Si vous voulez vous divertir ſans craindre ce vieux Jaloux, je vous donnerai une poudre qui, jettée dans ſon vin, le fera dormir autant que vous voudrez. Eh! mon bon Jeſus, dit une Donzelle, ſi cela pouvoit être, quelle bonne fortune ſeroit entrée dans cette maiſon ſans nous en appercevoir & ſans que nous l'euſſions méritée! Ce ne ſeroit pas une poudre ſomnifere pour lui, mais une poudre de vie pour nous toutes, ſur-tout pour notre pauvre Maîtreſſe Léonore, que ce vieux Renard ne quitte pas un inſtant, qu'il dorme ou qu'il veille. Ah! mon cher ami, apportez-nous de cette poudre, & Dieu béniſſe vos deſſeins! Ne tardez pas; apportez-nous-en, mon cher enfant: j'offre de la

mêler moi-même dans ſon vin, & de lui ſervir d'échanſon. Puiſſe-r-il dormir trois jours & trois nuits! Hélas! ce ſeroit nous racheter la vie! Quel paradis pour nous, ſi cela pouvoit être! Comptez ſur moi, dit Loïaſa. D'ailleurs, cette poudre ne peut cauſer aucun mal; loin de mettre en danger celui qui en prendroit, elle procure ſeulement un profond ſommeil: autrement je ne vous en apporterois pas. Toutes le prierent de ne pas différer, & convinrent de faire un trou pour procurer le lendemain à leur Maîtreſſe le plaiſir de voir ce charmant Muſicien. Chacun ſe rendit à ſon appartement.

Le jour étoit près de paroître. Cependant Louis voulut prendre une leçon. Son maître lui dit que jamais diſciple n'a eu meilleure oreille; mais le pauvre ignare n'y entendoit rien.

Les amis de Loïaſa ne manquoient pas de venir pendant la nuit écouter à la porte de la rue; ils s'informoient de ce qui ſe paſſoit, & s'il avoit beſoin de quelque choſe. Déja ils étoient arrivés: le ſignal ſe donne; Loïaſa les entend, vient au trou du gond, & leur dit en deux mots à quoi les affaires en étoient. J'ai beſoin, ajoute-t-il, d'une poudre qui faſſe dormir. On eſt convenu avec moi de la faire prendre à Carrizalès: voyez ſi je ne me ſuis pas trop avancé. Non, lui dirent-ils; nous connoiſſons un Médecin qui nous procurera ce qu'il y a de plus efficace pour cela: il eſt de nos amis, & s'il y a quelque choſe de ſemblable, il nous le remettra certainement. Adieu: nous ſerons ici ſans faute demain à la même heure. Il étoit alors minuit. La volée de colombes fond dans l'appartement au ſon de la guitarre. Léonore, quoique toute tremblante, oſa ſuivre les autres. Ses femmes lui avoient raconté tant de merveilles, qu'elle s'étoit laiſſée entraîner pour voir cet aimable jeune homme, & entendre ſa guitarre enchantereſſe. Aucune d'elles ne l'avoit encore vu; mais l'envie de s'en repaître le faiſoit louer comme un autre Arion. Léonore vaincue par ces inſtances, avoit donc perdu de vue tous les riſques qu'elle couroit.

D'abord on fit un trou au tour pour contempler ce phénix. Loïaſa n'étoit plus venu couvert de ſes hail-

lons : il avoit de grands caleçons de taffetas brun à la mariniere, une veſte bordée d'un cordon d'or, un petit ſurtout de ſatin broché de la même couleur, & une fraiſe bien empeſée à grande échancrure : un petit chapeau rond bien retrouſſé, lui donnoit je ne ſais quoi de plus piquant. Il avoit eu ſoin de ſe pourvoir de tout ce qui lui ſeroit néceſſaire pour paroître avec le changement de décoration convenable aux rôles qu'il auroit à jouer. Ces femmes s'imaginent voir un ange. Il y avoit ſi long-tems qu'elles n'avoient ſous les yeux que leur vieux Jaloux ! C'étoit à qui mettroit l'œil au trou du tour pour le contempler. Louis paſſoit la lumiere devant Loïaſa depuis la tête juſqu'aux pieds, pardevant, parderriere. Eh ! mon bon Jeſus, s'écrie la Douëgne. Ma chere Léonore, qu'il eſt beau ! Voyez donc qu'il eſt beau ! Quel air noble ! Quel œil vif ! Quelle jambe ! Ah ! Jeſus, Maria ! ma chere Léonore, l'avez-vous bien vu ? A ces mots une jeune Négreſſe ſe jette ſur le trou, & le trouve auſſi beau que ſes compagnes.

Loïaſa prend ſa guitarre, & chante cette nuit là avec tant de grace & d'enthouſiaſme, qu'il les ravit toutes. Vieille, jeune, toutes prient auſſi-tôt Louis de faire enſorte de l'introduire dans la ſalle du tour, afin de le voir & de l'entendre ſans être expoſées à aucune ſurpriſe ; qu'on pourroit le cacher s'il arrivoit quelque choſe. Non pas, dit Léonore, qu'on ſe garde bien de l'introduire ici ; nous pourrions nous en repentir. N'eſt-ce pas aſſez de l'admirer par ce trou, ſans compromettre notre honneur ? Vous rêvez, Léonore, repartit la Douëgne ; reſtez donc avec votre Mathuſalem, & ne nous empêchez pas de nous divertir à notre gré. Ce jeune homme nous ſemble trop honnête, pour exiger de nous plus que nous ne lui accorderons. — Meſdames, dit Loïaſa, je ne viens ici que dans l'intention de vous marquer mes reſpects & mon obéiſſance. Je n'ai que trop vivement ſenti la dureté de votre eſclavage. Hélas ! combien de précieux momens ne perdez-vous pas tous les jours ! A vos âges, pas un ſeul petit moment de conſolation ! Que je vous plains ! Contemplez toutes les machines de ce vaſte univers, tout y a ſa cauſe, ſon

but, ſa fin. En général, rien ne doit reſter oiſif dans la Nature. Pour moi, je cherche toujours à m'occuper; mon bon caractere me procure ſans ceſſe de quoi me rendre utile; & je vous jure par la vie de mon pere, que je ſuis ſi doux, ſi traitable, ſi obéiſſant, que je ne paſſerai jamais vos ordres. Si l'on me dit, aſſieds-toi ici, avance là, paſſe devant, derriere, recule, je le fais avec autant de ſoumiſſion que le chien qui refuſe de ſauter pour le Grand-Turc. Si cela eſt vrai, dit Léonore, voyons; il faut tâcher de le faire entrer. Mais comment? Comment? reprit Loïaſa: rien de plus aiſé. Prenez en cire le modele de la clef, & je vous aſſure qu'après-demain matin j'ouvrirai, ſi vous le voulez, toutes les portes de cette priſon. Cela eſt poſſible, dir une Donzelle, car la même clef va par-tour. Tant mieux, dit le Muſicien. Je le ſais, reprit Léonore; mais il faur auparavant que ce Muſicien nous jure de ne rien faire ici dedans que chanter, pincer ſon inſtrument, lorſqu'on le lui ordonnera, & de reſter à la place où on le mettra. Oui-dà, je le jure, dit Loïaſa. Oh! ce n'eſt pas comme cela qu'il faut jurer, repartit Léonore. Jurez par la vie de vorre pere, par le roſaire, & baiſez-le en jurant; & nous voulons toutes le voir. Je jure donc, dit le jeune homme, par la vie de mon pere, par ce roſaire que je baiſe, vous le voyez bien, ſans doute; par ce roſaire, dis-je, & par cette médaille bénite que je baiſe de ma bouche péchereſſe, de ne rien faire que ce que vous m'ordonnerez. Bien, dir Léonore. N'oubliez pas ce ſermenr; mais ſur-tour la poudre, car c'eſt-là le point (1) eſſentiel. L'aſſemblée ſe ſépara, chacun regagna ſon gîte, fort ſatisfait du concert & des meſures que l'on étoit convenu de prendre.—

La fortune, favorable aux deſſeins de Loïaſa, ſembloit lui ouvrir d'elle-même toutes les voies qu'il pouvoit deſirer. D'un inſtant à l'autre il ſe voyoit plus près

(1) Cervantès dit, *c'eſt le tu autem de tout.* Cette expreſſion eſt auſſi françoiſe parmi le peuple.

du but. Vers le milieu de la nuit il entend le ſignal de ſes compagnons : la trompe l'avertiſſoit qu'ils étoient à la porte. Il y vole ; leur rend compte du ſuccès de ſes démarches ; leur demande s'ils apportoient la poudre ſoporifique ; que bientôt ils auroient un modele de la groſſe clef ; & qu'ainſi tout alloit au mieux. Tu auras, lui dirent-ils, la nuit prochaine, ou la poudre, ou un onguent, qui, étendu ſur les tempes, le pouls, & ſous les narines, cauſe un ſommeil aſſez profond pour endormir pluſieurs jours, à moins qu'on ne lave avec du vinaigre les endroits où il auroit été appliqué. Quant à la clef, dès que nous en aurons le modele en cire nous la ferons faire : nous avons notre homme. Auſſi-tôt ils ſe retirent. Loïaſa & ſon diſciple dorment le peu qui leur reſtoit de la nuit.

Notre Muſicien ſe réveille, paſſe la journée dans le galetas de Louis avec la plus grande impatience, attendant le moment où l'on doit lui remettre le modele de la clef. Quelque long que le tems paroiſſe à celui qui attend, les inſtans ſe ſuccédent auſſi rapidement que les penſées, & le terme arrive enfin. La nuit tombe : bientôt le Muſicien ſe voit au moment de reparoître au tour : l'aſſemblée s'y étoit déja rendue. Suivantes, Eſclaves, noires, blanches, grandes, petites, toutes n'aſpiroient qu'à voir le Muſicien dans leur Serrail ; mais Léonore n'y étoit pas. Loïaſa en demande la raiſon. Elle eſt, lui dirent-elles, à côté de ſon Jaloux. Nous vous avons déja dit avec quel ſoin il ferme la porte de l'appartement où ils couchent. Il ne manque pas de mettre la clef ſous l'oreiller ; mais Léonore fera cette nuit tout ce qu'elle pourra pour l'avoir. Nous avons de la cire molle toute prête. Elle ne tardera pas à l'apporter ; & nous en ferons paſſer le modele par le trou du chat. Loïaſa ne ſavoit trop que penſer de cette défiance du Vieillard : cependant il ne perdoit pas courage. Il entend de nouveau le ſignal, vole à la porte ; on lui remet un petit pot d'onguent. Attendez, dit-il à ſes amis ; je vous remettrai le modele de cire dans quelques inſtans. Il ſe rend au tour, dit à la Douëgne de porter ce pot à ſa Maîtreſſe, & de lui bien expliquer

les propriétés de l'onguent, & la maniere dont elle devoit en oindre ſon mari. Cette femme, qui deſiroit plus qu'aucune autre de voir le Muſicien dans l'aſſemblée, prend le pot, ſe jette auſſi-tôt au trou du chat, où Léonore étoit auſſi pour lui parler. Elle remet l'onguent à ſa Maîtreſſe, lui dit comment il faut s'en ſervir. Bien, répond Léonore; mais je ne puis avoir la maudite clef: il l'a miſe cette nuit entre les deux matelas & au milieu du lit. Si l'onguent opere, comme le penſe le Muſicien, je ne vois pas qu'il ſoit à propos de prendre le modele de la clef. Ne vaut-il pas mieux ſe ſervir de l'onguent dans le moment même? Mais allez auparavant demander à notre Ami, s'il eſt bien ſûr de ſon fait. La Douëgne y va; revient au trou; aſſure à Léonore qu'elle n'avoit rien à craindre; qu'il ne s'agiſſoit que d'en frotter Carrizalès bien doucement. Loïaſa congédie ſes amis.

La jeune Captive retourne ſur la pointe des pieds au lit du vieux Jaloux, reſpirant à peine. Elle lui oint le carpe, (1) les narines. Carrizalès ſe remue un peu: elle eſt ſaiſie de frayeur, reſte preſque immobile, penſant être ſurpriſe en flagrant-délit. Cependant elle ſe raſſure, acheve ſon opération, & lui en met autant que ſi elle eût voulu l'embaumer pour l'enſevelir. L'onguent ne tarda pas à donner des marques de ſa vertu; le vieux Renard ronfle déja ſi fort, qu'on pouvoit l'entendre au-dehors: muſique qui étoit plus agréable à Léonore que celle de Loïaſa. Pour ſe bien aſſurer, elle le remue foiblement, puis un peu plus fort; le quitte; revient encore, le remue, & le retourne enfin d'un côté ſur l'autre ſans qu'il s'éveille. Auſſi-tôt elle ſe rend au trou du chat, appelle la Douëgne à voix baſſe, & lui dit: Nous voilà bien, ma chere, Carrizalès dort comme une marmotte. Bien, reprit la Douëgne: prenez donc la clef; il y a plus d'une heure que le Muſicien attend. Léonore retourne au lit, gliſſe la main entre les matelas, prend la clef ſans que le Vieillard ſente rien.

(1) L'endroit où l'on tâte le pouls.

Elle ne l'a pas plutôt, qu'elle ſe livre à tous les tranſports de ſa joie, ouvre ſa priſon, paſſe dans le Serrail où la Douëgne la reçoit avec un plaiſir inexprimable. Léonore lui dit d'aller ouvrir au Muſicien, & de le faire entrer dans la gallerie, parce qu'elle-même n'oſoit s'éloigner, de peur que le Jaloux ne s'éveillât : mais ſur-tout de faire ratifier au bon Ami ſon ſerment; autrement de ne pas lui ouvrir Non, ſans doute, repartit la Douëgne, il n'entrera pas qu'il n'ait juré & rejuré au moins ſix fois. Oh ! dit Léonore, ma bonne Amie, ne lui fixez pas le nombre de fois; prenez garde ſeulement qu'il jure par la vie de ſon pere, de ſon grand-pere, & par tout ce qu'il jugera à propos; car pour lors nous n'aurons plus rien à craindre, & nous l'entendrons chanter, jouer de ſa guitarre autant qu'il nous plaira. En vérité, il s'acquitte de cela ſi joliment ! Allez donc bien vîte, & ne nous amuſons pas : le tems paſſe ſi vîte.

La Douëgne trouſſe ſa robe, & ſe rend d'un pied léger au tour, où l'aſſemblée l'attendoit. A peine leur eût-elle montré la clef, qu'elles l'embraſſent, l'enlevent de terre, en diſant, vive, vive la bonne Amie. Mais leur joie fut extrême, lorſqu'elle eût dit qu'on n'avoit plus beſoin de faire une fauſſe clef; que le Vieillard avoit été ſi bien frotté, qu'on auroit la clef quand on voudroit. Si cela eſt, repartit une Donzelle, ouvrez donc vîte cette porte, & que le Muſicien entre, car il y a long-tems qu'il eſt là; & donnons-nous-en aujourd'hui tout notre bien-aiſe avec ſa muſique. Doucement, dit la Douëgue; il faut auparavant qu'il nous jure tout ce qu'il nous a juré la nuit précédente. Eh ! Madame, repartit une Négreſſe, il eſt ſi bon, ſi honnête, qu'il ne ſe parjurera pas. La Douëgne ouvre la porte, appelle Loïaſa, qui écoutoit par le trou du tour. Il vole à la porte, veut entrer d'emblée; la Douëgne lui met la main ſur la poitrine. — Doucement, mon Ami : vous ſaurez que nous ſommes ici toutes auſſi pucelles (1) que bien d'autres; peut-être dois-je excepter no_

(1) *Como las madres, que nos parieron*, dit Cervantès.

tre Dame. Quoique je vous paroiſſe avoir quarante ans, je n'en ai que trente, bien comptés il eſt vrai : je crois cependant que je me trompe de deux mois. Ah ! mon cher, ſi j'ai quelques traits de vieilleſſe, les peines, la fatigue, les revers, tout cela trace ſouvent des rides ſur le front le plus jeune ; & le viſage le plus joli ne paroît plus avec tous ſes charmes, à moins qu'il ne ſoit vu de près. Ainſi, pour vous entendre chanter quelques Ariettes, il ne ſeroit pas naturel que nous fuſſions expoſées à quelques inſtances un peu trop complaiſantes de votre part ; car je vous aſſure que nos meres n'étoient pas plus pucelles que nous : & juſqu'à cette Négreſſe, qui s'appelle Guiomar, nous avons toutes conſacré notre virginité. Or vous venez de nous dire que vous aimiez à vous occuper. Vous voyez donc, mon cœur, qu'avant d'entrer dans notre royaume, il faut nous faire un ſerment ſolemnel, de ne rien entreprendre que ce que nous vous permettrons. Si ce que nous exigeons vous paroît trop ſévere, conſidérez de votre côté les riſques que nous oſons courir. Avez-vous bonne intention ? pour lors vous pouvez nous faire ce ſerment : un bon payeur donne volontiers des gages.

Voilà qui eſt bien dit, ajoute une Suivante : Madame Marialonſo fait-là connoître ſa prudence ; elle entend les choſes au mieux. Ainſi, mon ami, n'entrez pas, ſi vous vous refuſez à ce qu'elle exige. Pour moi, dit Guiomar, je n'entends pas votre jargon ; qu'il entre : vous nous la donnez belle, avec votre ſerment ! qu'il entre. Par (2) mon ame, croyez-vous qu'il ſe ſouviendra de toute cette litanie lorſqu'il aura le pied dedans ? Il ſeroit bien ſot !

Loïaſa qui avoit écouté cette longue harangue d'un air fort ſilencieux, répond avec gravité : Mes cheres Sœurs, mes bonnes Amies, mes intentions ont été, & ſont encore, de vous donner tout le plaiſir, tout le contentement dont je ſuis capable. Le ſerment que

(2) *Entre con todo diablo*, dit Cervantès.

vous exigez eſt donc ce qui me coûtera le moins. Cependant j'aurois voulu que vous m'euſſiez cru ſur ma parole. Quand un homme comme moi dit un mot, il porte ſentence ; & ma parole vaut un contrat dans toutes les formes : il ne faut pas prendre les gens à la mine. Malgré cela, puiſque vous le voulez, je vais, en brave garçon, vous ſatisfaire entiérement. Je jure donc par les entrées & les ſorties du Mont-Liban ; par tout ce qui eſt contenu dans le Prologue de la véritable Hiſtoire des Conquêtes du grand Charlemagne, ſans oublier la mort épouvantable du fameux Géant Fierabras, de ne point tranſgreſſer les ordres de la plus chétive créature qu'il y ait parmi vous, ſous peine de regarder tout comme non-valide & non-avenu ; m'engageant même à tout recommencer, ſi je me ſuis mal acquitté de ce que vous me preſcrirez. Loïaſa finiſſoit à peine de parler, qu'une Suivante s'écria : Oh ! juſte Ciel, voilà un ſerment capable d'attendrir les pierres ! Mon ami, non, ne jurez pas davantage ; c'en eſt bien aſſez. Avec un pareil ſerment, on pourroit entrer dans la Caverne de Cabra (1). Elle le prend auſſi-tôt par l'habit, le fait entrer, & toutes ſe mettent en cercle autour de lui. L'une d'elles ſe détache, pour avertir Léonore qui faiſoit ſentinelle auprès de ſon Époux ; lui dit que le Muſicien étoit déja entré. Mais a-t-il juré ? demande la jeune Épouſe toute craintive. Oui, dit l'autre, & d'une maniere qui ne s'eſt jamais vue. Allons, tout ira bien, reprit Léonore ; nous le tenons. Voyez que j'ai eu bien raiſon d'exiger cela de lui. ——

Toute l'aſſemblée réunie autour de Loïaſa, le contemple à la faveur d'une lumiere que Guiomar paſſe de la tête aux pieds de cet aimable Muſicien. Il s'approche de Léonore, ſe jette à ſes genoux, lui prend la main pour la baiſer. Elle lui fait ſigne de ſe lever ſans

(1) Lieu de l'Andalouſie, dont les voiſins ſuperſtitieux racontent bien des prodiges. Voyez D. Quichote, t. 3. p. 177. édit. 1700.

dire

dire un mot. Toutes étoient là auſſi muettes que des ſtatues, dans l'appréhenſion que leur Seigneur ne les entendît. Loïaſa voyant ce ſilence, leur dit : Ne craignez rien, mes Amies, je ſuis ſûr de mon onguent. Il ne fait pas mourir, mais dormir comme ſi l'on étoit mort. Oh ! je le vois bien, repartit Léonore ; autrement l'endormi ſe ſeroit déja éveillé vingt fois. Il eſt ſi infirme, qu'il n'a pas deux minutes de ſommeil ſans interruption ; & depuis que je l'ai frotté, il ronfle comme un Chanoine au chœur. Paſſons donc à la ſalle de devant, dit la Duëgne, & réjouiſſons-nous ſans crainte. Soit, ajoute Léonore : que Guiomar monte la garde à la porte. Quoi ! dit la Négreſſe, parce que je ſuis Noire je reſte ici, tandis que vous autres Blanches vous allez vous divertir ? Allez, je vous le pardonne. Mais.... (1). On paſſe donc à la ſalle. Chacune ſe range autour du Muſicien, qui s'étoit placé ſur l'eſtrade à côté de Léonore. La bonne Marialonſo prend une lumiere, examine Loïaſa de haut en bas. —Qu'il a un joli toupet ! qu'il eſt joliment friſé ! dit l'une. Oh ! les belles dents ! dit une autre. En vérité, l'ivoire n'eſt pas d'un blanc plus vif : on diroit autant de perles. Pour moi, ajoute une troiſiéme, je n'ai jamais vu de ſi beaux yeux : qu'ils ſont bien fendus ! Il les a juſtement à fleur de tête. Par ma mere ! ne diroit-on pas deux émeraudes ? Celle-ci loue la bouche ; celle-là le pied. Enfin toutes font une diſſection complette de ſa perſonne : c'étoit à qui lui trouveroit plus de graces & de perfections. Léonore le contemploit en ſilence, & voyoit bien qu'il étoit plus jeune que ſon Mari. Bientôt Marialonſo prend la guitarre que tenoit l'Eunuque, la donne à Loïaſa, le priant de faire voir ſon habileté. — Allons, courage, mon cher Ami, donnez-nous quelque couplet de ceux qui ſont le plus en vogue à Séville. Par exemple, *Ma mere, en vain, ma mere, &c.* Je ſais cette Chanſon : ſi vous voulez m'accompagner, je vais la chanter. La

(1) Guiomar ne tarde pas à expliquer ce *Mais*....

bonne Douëgne touſſe deux ou trois fois, & faiſant de ſon mieux, elle entonne d'une voix grêle. Loïaſa l'accompagne, & les autres font chorus.

Ma mere, en vain, ma mere, (1)
Vous voulez me garder:
Si je veux m'évader,
Que pourrez-vous y faire?

On dit qu'il eſt écrit,
Et par un ſavant Maître,
Qu'être privé, c'eſt être
En meilleur appétit.
L'Amour en priſon ſe tourmente,
Prend des forces dans ſes liens;
Et, ſi vous ne briſez les miens,
Je ſais ce qu'on fait dans l'attente.

Ma mere, en vain, &c.

Oui, ſi la volonté
Ne garde une fillette,
Bientôt, l'amour en tête,
Elle a ſa liberté.
Elle fait braver les orages;
Remparts, foſſés, tours & baſtions,
Ne ſont, pour de jeunes Tendrons,
Que des jeux & des badinages.

Ma mere, en vain, &c.

Dès qu'un cœur apprentif,
Aux avis de Cythere
Entrevoit du myſtere,
Il eſt un peu craintif.

(1) Voyez ce premier Couplet noté à la fin.

Ne s'agit-il plus que d'attendre ?
Il fait devancer l'intérêt,
Faire pénétrer ſon ſecret;
Vole à celui qui peut l'entendre.

Ma mere, en vain, &c.

Un léger papillon
Devant une lumiere,
N'eſt pas plus téméraire
Que l'Amour en priſon.
Vous voulez me garder, ma mere !
Mais quand le cœur n'eſt plus que feux,
Pourquoi commettre un crime heureux,
Lorſque ſans crime on peut tout faire ?

Ma mere, en vain, &c.

Mariaſonſo finiſſoit ſa Chanſon; toute l'aſſemblée ſe donnoit même déja la main pour danſer au ſon de la guitarre, lorſque Guiomar qui étoit en ſentinelle, accourt comme toute troublée, frappant du pied, & diſant à voix baſſe : Vîte, ſortez tous d'ici; que chacun s'évade comme il pourra. Une volée de pigeons abattue dans un champ pour s'y repaître aux dépens du Laboureur avide, ne part pas avec plus de rapidité au bruit d'un coup de fuſil, que diſparut cette troupe de femmes, ſe jettant, ſe précipitant l'une ſur l'autre. La Colombe fend l'air, va planer dans la plus haute région pour éviter le coup meurtrier : nos danſeuſes, au contraire, cherchent les recoins les plus ſecrets du logis, ne s'occupant plus que des moyens de s'excuſer, ſi le Vieillard venoit à les y découvrir. Le Muſicien laiſſé ſeul avec ſa guitarre ſur l'eſtrade, étoit fort embarraſſé de ſa perſonne, ſe fiant tout au plus ſur ſes poings, qui valoient aſſurément ceux du vieux Jaloux. Léonore ſe tordoit les bras, ſe frappoit la poitrine : Matialonſo faiſoit ſemblant de l'imiter; &, plus préſente que ſa Maîtreſſe, elle lui dit — que Loïaſa ſe retire promptement

dans ma chambre : nous reſterons ici nous deux, & je ſaurai trouver quelque excuſe, ſi le Seigneur Carrizalès vient à cet appartement ci. Loïaſa vole à la chambre de la Douëgne. Marialonſo va écouter ce que faiſoit le Jaloux ; mais ne l'entendant pas remuer, elle ſe raſſure, oſe aller pas à pas juſqu'au lit de Carrizalès, qu'elle trouve dormant & ronflant auſſi fort que lorſque Léonore l'avoit quitté. Elle revient vers ſa Maîtreſſe : — ne craignons rien ; ce n'eſt qu'une peur, ou un tour de cette Guiomar : le Seigneur Carrizalès n'a ma foi pas envie de s'éveiller ; allons, reprenons courage. Marialonſo étoit fort d'avis de profiter de la circonſtance, perſuadée qu'elle pouvoit encore plaire ; elle dit à Léonore de l'attendre dans la ſalle, qu'elle alloit chercher le Muſicien. La bonne Douëgne ſongeoit à toute autre choſe. Elle le trouve penſif, troublé, chagrin, & tout inquiet de ce qui pouvoit être arrivé d'après l'onction de ſon baume. Il en maudiſſoit la vertu trompeuſe ; accuſoit ſes amis de l'avoir abuſé ; ſe reprochoit à lui-même de ne l'avoir pas expérimenté ſur d'autres avant de l'employer pour Carrizalès. La Douëgne lui aſſure que le Vieillard, loin de s'éveiller, dormoit profondément. Elle jette quelques propos amoureux en l'air ; lui prend la main ; dit qu'elle ſe trouve très-heureuſe de pouvoir le complimenter en particulier ſur ſa bonne mine, ſa figure intéreſſante, ſa belle taille, &c. Loïaſa s'apperçut à l'inſtant de la ruſe maladroite : il lui laiſſe entrevoir quelque eſpoir ; mais dans le deſſein de s'en ſervir comme d'un hameçon pour avoir la Maîtreſſe.

Comme ils s'entretenoient, les autres filles qui s'étoient cachées de différens côtés, viennent à pas comptés, l'une d'un côté, l'autre de l'autre, pour voir s'il étoit vrai que Carrizalès ſe fût éveillé. Elles trouvent tout dans un grand ſilence, ſe rendent doucement à la ſalle où Léonore étoit ſeule, & apprennent d'elle que leur Maître n'avoit pas bougé. Elles demandent la Douëgne & le Muſicien. Léonore leur dit que Marialonſo étoit allée le chercher. Auſſi-tôt elles ſe rendent toutes

à la porte de la chambre, écoutent. La Négreſſe y étoit auſſi; mais Louis avoit eu ſi peur, qu'il s'étoit enfui dans ſon galetas, où il étoit ſous ſa couverture ſuant encore de frayeur. Ces filles crurent entendre les propoſitions que la Douëgne faiſoit au Muſicien. Il n'y en eut pas une qui ne l'appellât tout bas, vieille ſorciere, vieille Megere, &c. Je tairai les autres épithètes par bienſéance. Mais ce qui eût ſur-tout apprêté à rire, ce fut la maniere dont Guiomar l'arrangeoit : cette Négreſſe, Portugaiſe de nation, & ſans beaucoup de fineſſe, la peignoit-là avec une naïveté admirable. Enfin l'entretien de Marialonſo & du Muſicien ſe termina par cette concluſion. Loïaſa promit quelques momens de complaiſance à la Douëgne, à condition qu'elle lui procurât un entretien particulier avec ſa Maîtreſſe, qu'elle eût ſoin de diſpoſer auparavant au ton familier dont il vouloit uſer dans cette converſation-là. Marialonſo promit de faire encore plus qu'il n'eſpéroit, tant elle avoit envie de voir le jeune champion de plus près. Elle le quitta pour ſe rendre auprès de Léonore. Voyant ſa porte environnée de cette troupe, elle leur dit de ſe retirer chacune à leur chambre; que la nuit ſuivante on auroit lieu de ſe divertir plus à l'aiſe avec le Muſicien, qui ne vouloit plus deſcendre crainte d'être ſurpris avec elles. Ces filles penſerent bien que la Douëgne vouloit être ſeule : mais il fallut obéir; car elle avoit une autorité abſolue ſur toute la maiſon.

Dès qu'elles ſe furent retirées, elle deſcendit à la ſalle où étoit la jeune Épouſe, dont elle ſembloit avoir juré la perte. Elle lui fit un diſcours auſſi long que ſi elle l'eût étudié depuis pluſieurs jours. La mine attrayante, l'honnêteté, la politeſſe, les graces du jeune Muſicien y furent vantées avec les termes les plus parhétiques. Elle lui fit la peinture la plus vive du plaiſir qu'elle pourroit goûter entre les bras de cet aimable Cavalier. —Quelle différence de cette tendreſſe à celle de votre vieux Mari! Je vous jure un ſecret inviolable, & la continuation paiſible & aſſurée de ces plaiſirs. Ces propos, & autres non moins perſuaſifs, que le démon

ſeul pouvoit lui avoir ſuggéré, ébranlerent d'abord l'innocente Léonore. Cette ſorciere y avoit mis tant de feu, tant d'action, que le marbre même y eût été ſenſible. O Douëgnes indignes ! nées pour la perte de la ſociété, pour corrompre les cœurs les plus chaſtes ! Vieilles matronnes ! qui, choiſies pour faire reſpecter ſous vos longues coëffures & ſous vos habits impoſans, les domiciles honnêtes où l'on vous appelle, ne ſervez qu'à y introduire le déſordre & le crime ! Marialonſo revint encore à l'aſſaut, & ne finit qu'en abattant entiérement la fermeté de Léonore. Léonore eſt donc près de ſe perdre, en éludant toutes les précautions de Carrizalès, qui ne dormoit plus que pour le déshonneur de ſa maiſon. Marialonſo va chercher (1) Loïaſa, & prenant Léonore par la main, la lui remet, en leur donnant ſa bénédiction infernale, accompagnée d'un ſourire démoniaque. Elle les enferme, & va dormir dans ſon repaire, en attendant l'heure que Loïaſa lui avoit fauſſement fait eſpérer. Léonore ne s'étoit vue livrée qu'en fondant en larmes, & avec toute la contrainte d'une ame vertueuſe, qui enviſageoit plus le crime que le plaiſir qui devoit l'accompagner. Mais le peu d'expétience qu'elle avoit du monde, ne lui permettoit pas de conſidérer ſa faute dans toute ſon étendue. Quelle femme n'a pas ſenti ſa vertu près d'échouer contre les écueils des plaiſirs ! & combien n'y ont pas fait naufrage ! Marialonſo ſe retira chez elle pour attendre le moment favorable que lui avoit pro-

(1) J'ai fait ici quelque changement, pour mieux accorder les circonſtances avec la fermeté que montre Léonore lorſqu'elle ſe trouve dans les bras du Muſicien. Je place le lieu de la ſcène dans la ſalle même, au lieu que Cervantès la place dans l'appartement de la Douëgne. Mais c'eſt rendre coupable Léonore, & ne lui plus laiſſer d'excuſe, que de la faire monter pour aller trouver Loïaſa. Cervantès n'a pas réfléchi qu'en voulant aggraver le crime de la Douëgne, il ôtoit à Léonore le droit de prétexter l'indignité de la ſurpriſe. Les larmes que répand la jeune Épouſe m'ont autoriſé à faire ce léger changement. Pourquoi rendre une femme plus coupable qu'elle l'eſt ?

mis Loïasa : mais fatiguée d'avoir passé les nuits précédentes à prendre ses ébats avec les autres, elle s'endormit sur un fauteuil.

Qu'étoient donc devenues toutes les sages précautions de Carrizalès ? De quoi lui servirent ses avis, ses avertissemens, ses craintes, ses entretiens ? Pourquoi avoir élevé les murs de sa maison, en avoir proscrit jusqu'au moindre animal parfait ? Ce tour étroit, ces murailles aussi épaisses que celles d'une citadelle, ces fenêtres bouchées, ces portes, ces clôtures, cette grosse clef unique ; tout cela, dis-je, ne devoit-il pas l'assurer de la jouissance de celle qu'il adoroit ? La grande dot qu'il avoit faite à Léonore, la table splendide qu'il lui entretenoit, le bon traitement qu'il faisoit à toute sa maison, le soin avec lequel il prévenoit le moindre desir de toutes ces femmes, n'étoient-ils donc pas des motifs assez puissans pour lui faire espérer de la reconnoissance & de la franchise ? Non. L'Amour se mit de la partie, & l'instrument qu'il employa suffisoit pour prouver à Carrizalès qu'un mariage mal assorti est toujours l'état le plus dangereux de l'homme. Loïasa avoit tout ce qu'il falloit pour plaire, étoit d'autant plus à craindre, qu'il avoit appris dans le tourbillon des plaisirs bruyans, à couvrir le vice des dehors de la vertu. Marialonso étoit tout ce que sont les femmes de son espece, fourbe, adroite, accoutumée au désordre. N'en étoit-ce pas assez à l'Amour pour triompher de l'innocence de Léonore, & se jouer de Carrizalès ? Puisse une ame honnête ne rencontrer jamais ces ennemies, contre lesquels, ni prudence, ni bouclier, ni arme quelconque, ne sont capables de résister !

Malgré cette surprise, Léonore eut assez de grandeur d'ame pour montrer dans ce moment critique toute l'étendue & toute la force de sa vertu : elle fit la plus ferme résistance à son ennemi, qui, fatigué de tant d'attaques inutiles, se rallentit, & s'endormit enfin près de sa victime dont le sommeil s'empara aussi, laissant la victoire du côté de l'Innocente.

L'onguent dont Carrizalès avoit été si bien frotté

n'eut pas toute la vertu qu'on en eſpéroit. Ce vieux Jaloux s'éveille ; il tâtonne dans ſon lit comme il avoit coutume, & ne trouve pas ſa chere Léonore. Il reſte interdit ; mais ſa jalouſie le ranime : il quitte le lit avec une légéreté qui n'étoit plus de ſon âge ; cherche dans la chambre, va droit à la porte, qu'il trouve ouverte ; revient au lit, retourne les matelats : la clef n'y eſt plus : il eſt hors de lui, près d'en perdre la tête. Cependant il ſe calme un peu, réfléchit ſur cette ſcène étrange, & paſſe dans la galletie, d'où il ſe rend pas à pas dans la chambre de la Douëgne, qu'il trouve endormie ſur un fauteuil ; prend la groſſe clef qu'il voit ſur une table, deſcend à la ſalle, ouvre. Quel coup de foudre ! Il apperçoit Léonore entre les bras de Loïaſa, dormant l'un & l'autre auſſi profondément que ſi le baume eût opéré ſur eux avec toute ſon efficacité. En effet, il falloit avoir oublié juſqu'au moindre trait de la jalouſie du Vieillard, pour s'être endormi de la ſorte. Carrizalès ſe ſent à peine une goutte de ſang dans les veines ; ſa voix s'éteint, les bras lui tombent, il eſt là comme une ſtatue de marbre. Que vouloit dire cette guitarre au pied du ſopha ? Plus il contemple, plus il eſt ſtupéfait. La colere ranime enfin ſes ſens glacés ; mais l'excès de la douleur lui permet à peine de reſpirer. Il ſe fût néanmoins vengé ſur le champ, s'il eût eu à la main ſon épée ou ſon poignard. Le courroux l'enleve de la place ; il vole à ſa chambre pour y ſaiſir une arme quelconque, & laver dans le ſang des coupables la tache qu'ils venoient de faire à ſon honneur, dût-il même immoler toutes les femmes qui l'avoient trahi. Mais il ne fut pas plutôt entré, qu'il ſe ſent le cœur ſerré de la plus cruelle angoiſſe ; il gagne à peine ſon lit, ſur lequel il tombe évanoui.

Le jour paroît, & ſurprend la jeune Épouſe entre les bras du Muſicien. Marialonſo s'éveille, veut deſcendre pour avertir Loïaſa de ſe rendre à ſa parole ; mais voyant qu'il étoit un peu trop tard, elle remet la partie au lendemain. Léonore étonnée de voir le grand jour, ſe reproche ſa négligence, tempête en elle-mê-

me contre la Douëgne maudite, ſe rend à pas comptés au lit du Vieillard, priant le ciel de le trouver ronflant. Elle approche, le voit ſur le lit, & ſe perſuade que l'onguent opéroit encore. Pendant ce tems-là, le Muſicien s'étoit ſauvé. Léonore ſe met à côté de Carrizalès, le prend par un bras, le retourne pour voir s'il s'éveilleroit ſans qu'il fût beſoin de le laver avec du vinaigre pour le faire revenir. Il dort... Alors elle prend ſon mouchoir, eſſuie doucement tous les endroits où elle l'avoit frotté : enſuite elle le pouſſe, l'agite. Il s'éveille moins qu'il ne ſort d'une eſpece d'aſſoupiſſement léthargique, cauſé par l'excès de la douleur ; & pouſſant un profond ſoupir, il s'écrie de la voix la plus triſte : Ah ! que je ſuis malheureux ! A quel excès de rigueur la fortune s'eſt-elle portée contre moi ! Léonore ne comprenoit abſolument rien à ces plaintes. Le voyant éveillé, elle l'embraſſe étroitement, & lui dit : Qu'avez-vous, Seigneur Carrizalès, il ſemble que vous vous plaignez ? & de quoi donc ? Il ouvre de grands yeux, fixe ſans mot dire la jeune Perfide, la contemple comme un homme tout troublé, & lui dit : Faites-moi la grace, Madame, de demander ici votre pere & votre mere de ma part. Je me ſens mal, & je crains que cela ne ſoit ſuivi de quelque choſe de fâcheux pour vous : je veux au moins les voir avant de mourir. Léonore ne ſoupçonne rien à cela ; elle croit, au contraire, que Carrizalès, loin de l'avoir vue avec Loïaſa, ne ſe trouve mal que par un effet de l'onguent. Elle le quitte, envoie le Négre faire la commiſſion, revient, embraſſe ſon Mari plus que jamais, &, les larmes aux yeux, le prie inſtamment de lui dire quel mal il ſe ſent. Carrizalès la contemploit toujours avec un œil hagard, ne ſentant que comme un coup de poignard à chaque parole, à chaque careſſe de ſa jeune Épouſe, qui n'avoit été qu'imprudente : mais tout dépoſoit contre elle. La Douëgne étoit deſcendue, toute étonnée de ce que l'on n'avoit pas donné ordre de refermer les portes. Elle apprend ce dont il s'agiſſoit, en fait part à Loïaſa qui étoit chez le Négre, & à toute la maiſon. Il faut, leur dit-elle, qu'il y ait quelque choſe de ſérieux

dans la maladie du Seigneur Carrizalès, puiſque toutes les portes ſont ouvertes, même celle de la rue. Le pere & la mere de Léonore ne furent pas moins ſurpris de ce meſſage ; car ils n'avoient pas mis le pied chez le Vieillard depuis qu'ils avoient marié leur fille. Tout le monde étoit dans un étonnement ſilencieux, ſans pouvoir deviner la cauſe de l'indiſpoſition du Vieillard, qui, par ſes profonds ſoupirs, ſembloit s'arracher l'ame du corps. Léonore fondoit en larmes ; on eût dit, au contraire, que Carrizalès inſultât à ces larmes par un rire moqueur, ne les croyant que l'expreſſion de la fourbe & de la trahiſon.

Le pere & la mere arrivent. Leur ſurpriſe augmente lorſqu'ils voient les portes de la rue, de la cour, de la ſalle ouvertes, & toute la maiſon dans le plus grand ſilence. Ils ſe rendent à l'appartement de Carrizalès, le trouvent les yeux fixés ſur Léonore qu'il tenoit par la main, verſant tous deux un torrent de larmes ; elle, parce qu'elle le voyoit pleurer ; lui, parce qu'il la croyoit auſſi double qu'il avoit lieu de le préſumer. Aſſeyez-vous-là, leur dit le Gendre. Que tout le monde ſe retire, excepté Marialonſo, & qu'on ferme la porte. Alors il s'eſſuie les yeux, & leur dit d'un air tranquille : « Je ne crois pas avoir beſoin de témoin pour vous perſuader d'un fait que je vais vous apprendre. Vous vous ſouvenez, ſans doute, avec quel amour & quelle tendreſſe il y a un an, un mois, cinq jours & neuf heures, que vous m'avez donné votre fille pour femme. Vous ſavez auſſi avec quelle généroſité je lui ai conſtitué ſa dot ; car cette ſomme eût été ſuffiſante pour faire celle de trois filles de ſon rang, & elles ſe ſeroient regardées comme heureuſes. Vous avez vu les riches habits dont je l'ai couverte, avec quel ſoin, quelle attention j'ai cherché à prévenir le moindre de ſes deſirs. Je n'ai rien omis de ce qui pouvoit lui plaire. Comme en l'épouſant je connoiſſois mon foible, je pris les précautions néceſſaires pour lui éviter le plus léger ſoupçon de ma part, plutôt que pour me mettre en garde contre tout outrage. Je ne diſſimulerai cependant pas que je voulois jouir ſeul, & n'être pas expoſé à ce qui m'eſt

arrivé à mon âge, & à ce qui me donne la mort ! J'avois craint cet événement toute ma vie ; l'expérience que j'avois faite de l'homme par tout où j'avois voyagé, m'avoit appris à craindre les femmes encore plus que je ne les avois aimées. Cet air aiſé, mais inſidieux, avec lequel elles nous préviennent en paroiſſant fuir ; cette adreſſe avec laquelle elles ſaiſiſſent juſqu'aux moindres de nos foibleſſes, & triomphent de nos mépris, en ſe perdant ſouvent, à la vérité, mais pourvu qu'elles nous perdent avec elles ; tant d'inconſéquences, dis je, dont j'avois été témoin, & preſque toujours la dupe, m'avoient fait mûrement réfléchir ſur les moyens que je devois mettre en uſage pour garder cette perle que j'avois choiſie pour en faire l'ornement de ma maiſon ; & ce fut de vous que je la tins. Je fis rehauſſer les murs de mon domicile, boucher les fenêtres qui donnoient ſur la rue ; je mis de fortes ſerrures aux portes ; je voulus qu'il y eût chez moi un tour comme dans un monaſtere. Tout mâle fut proſcrit de mon logis. Je donnai à votre fille des Eſclaves, des Demoiſelles de compagnie, une Douëgne ; & perſonne ne deſira jamais rien depuis, ſans l'avoir eu auſſi-tôt. Je fis de votre fille mon amie, mon égale, la confidente de mes plus ſecrettes penſées : enfin je lui confiai ſans réſerve toute ma fortune. Après cette conduite de ma part, j'avois lieu, ſans doute, d'eſpérer une vie douce & tranquille, & de jouir ſeul & ſans trouble de ce qui m'avoit tant coûté. Mais la prudence humaine ne peut pas tout prévoir Le ciel attentif à nous punir lorſque nous ne mettons pas notre confiance dans celui ſeul qui la mérite, ne m'a que trop fait ſentir combien j'avois mal entrevu mon bonheur. J'ai donc été trompé dans mon eſpoir, & c'eſt moi-même qui me ſuis verſé le poiſon qui va terminer ma vie. Vous me paroiſſez tous attendre avec impatience que je m'explique : voici ce dont il s'agit. A peine fus-je éveillé ce matin, que je voulus dire le bon jour à ma jeune Épouſe, à celle qui faiſoit toutes mes délices ; elle n'étoit plus dans mon lit ! Inquiet autant que je devois l'être, je parcourus ſans habits pluſieurs appartemens ; je la trouvai enfin dans les bras

d'un jeune égrillard, dormant avec lui sur un sopha, comme si ç'eût été à ce malheureux qu'elle eût fait hommage de son honneur & de tous ses senrimens. Cette Douëgne indigne doit assurément avoir tramé ce complot; la clef que j'ai trouvée dans sa chambre au moment où elle ne me croyoit pas si près, en est une preuve sans réplique. A ces mots Léonore tombe sans connoissance sur les genoux de son mari, Marialonso pâlit, le pere & la mere sont comme suffoqués. Carrizalès continue. La vengeance que je prétends tirer de cet affront, n'est pas celle que tout autre en tireroit à maplace. Comme j'ai été extrême dans le bien que j'ai fait jusqu'ici, je veux aussi que ma vengeance mette le comble à ces bienfaits. Ce désordre est mon propre crime. Je ne devois pas être assez imprudent pour oublier qu'une jeune femme de quinze ans ne devoit pas être celle d'un vieillard de quatre-vingt. J'ai donc agi comme le ver à soie, j'ai moi-même fait la demeure où je devois m'ensevelir. Je ne te blâme pas, jeune inconsidérée! En disant cela, il embrasse encore Léonore, qui étoit un peu revenue; non, je ne te fais aucun crime de ta conduite: les avis, les instigations de cette vieille malheureuse, & les caresses du jeune égrillard qu'elle a introduit ici, étoient un écueil trop dangereux pour que ta vertu n'y fît pas naufrage, avec aussi peu d'expérience que tu en avois. Mais afin qu'on sache la sincérité & l'étendue de l'amitié qne j'ai eue pour toi jusqu'à mon dernier moment, je vais laisser un exemple de bonté, ou au moins de simplicité, qui ne se sera (1) jamais vu. Qu'on aille chercher un Notaire pour me faire un autre testament. Je veux doubler la dot de Léonore; après ma mort qu'elle disposé d'elle-même à son gré. Je lui demande seulement une grace, car je ne puis la contraindre alors, c'est d'épouser le jeune homme dans les bras duquel je l'ai trou-

(1) Cervantès a raison de faire parler ainsi son Jaloux; mais il manque, quoiqu'on en dise, le caractere de sa Nation, à moins que ce ne soit une ironie.

vée ; elle effacera par cette conduite l'opprobre dont elle s'eſt couverte, & réparera l'injure qu'il a fait à mes cheveux blancs, ſans avoir aucune cauſe pour m'offenſer auſſi ſenſiblement. Elle verra par-là, que ſi pendant ma vie ce fut pour moi le plaiſir le plus flatteur de me rendre à ſes deſirs, je m'y ſuis encore prêté à ce dernier moment, en lui conſeillant de ne pas ſe ſéparer de celui qu'elle a aimé juſqu'au point de s'oublier d'une maniere ſi étrange. Quant à mes autres biens, je les conſacre à des *œuvres pies* ; & à vous, mon pere, je vous laiſſe de quoi vivre honorablement le reſte de vos jours. Que le Notaire ne tarde pas ; car l'angoiſſe qui me ſerre le cœur me fait craindre d'expirer ſous vos yeux ».

A ces mots il tombe preſque évanoui à côté de ſa femme, l'embraſſe encore malgré ſa foibleſſe. Elle le ſerre dans ſes bras, le baiſe, lui baigne la bouche de ſes pleurs. Scène touchante pour le pere & la mere, qui ne jettoient les yeux ſur leur fille & ſur leur gendre, qu'avec l'émotion la plus douloureuſe ! Marialonſo crut ne devoir pas attendre les juſtes blâmes qu'elle méritoit de la part des pere & mere de Léonore ; elle diſparoît, va dire à Loïaſa ce qui venoit de ſe paſſer dans la chambre de Carrizalès, lui conſeille de ſortir auſſi-tôt du logis ; qu'elle verroit avec le Négre à prendre le parti le plus prudent ſelon le cours des choſes. Loïaſa croit à peine ce qu'il entend. Après quelques momens de ſilence, il remet ſes habits de mendiant, & va raconter à ſes amis les ſuites de ſes amours.

Pendant que les deux Époux étoient couchés l'un dans les bras de l'autre, preſque ſans connoiſſance, le pere envoie chercher un Notaire. Il arrive au moment que Carrizalès & Léonore commençoient à revenir de leur évanouiſſement. Le Vieillard fit les diſpoſitions telles que nous venons de les voir, ſans parler de l'erreur de Léonore, mais réitérant les prieres qu'il lui avoit faites d'épouſer ce jeune homme. Léonore à l'inſtant ſe jette aux genoux de ſon mari ; ſon cœur palpite. Elle lui dit d'une voix plaintive & entrecoupée de ſanglots : Hélas ! Seigneur Carrizalès, vivez, vivez en-

core, & que je jouiſſe entiérement de mon bonheur ! Non, vous n'êtes pas obligé de rien croire de ce que je pourrois vous dire : cependant j'oſerai aſſurer que je ne vous ai pas offenſé au point où vous avez droit de le croire. J'avoue que j'ai penſé..... A ces mots, par leſquels elle vouloit commencer ſa juſtification, elle s'évanouit de nouveau ; ſa langue reſte glacée. Le Vieillard plongé dans la plus cruelle affliction, la prend dans ſes bras, la couvre de baiſers ; le pere & la mere y joignent les leurs, & toute l'expreſſion de la pitié la plus tendre : ils fondent tous en larmes, & le Notaire ne peut retenir les ſiennes. Carrizalès laiſſa donc une ſubſiſtance honnête aux femmes de Léonore, donna la liberté aux filles Eſclaves & au Négre, & ne fit rien en faveur de Marialonſo, qui n'eut que ſes gages. Il vécut encore ſix jours après ces diſpoſitions teſtamentaires. Victime de ſa tendreſſe & dupe de toutes ſes défiances, il fut mis en terre le ſeptiéme.

Léonore reſta veuve, triſte comme le ſont toutes les femmes à la mort d'un époux : elle étoit riche. Loïaſa eſpéroit qu'elle ſe rendroit aux prieres de ſon mari ; mais il la vit avec le plus grand étonnement ſe rendre au bout de huit jours dans un Couvent de l'obſervance la plus auſtere de la Ville. Au déſeſpoir de cette retraite, il paſſa aux Indes. Le pere & la mere de Léonore ſe conſolerent avec ce que Carrizalès leur avoit laiſſé par teſtament, & les Eſclaves avec leur liberté. La malheureuſe Douëgne, déchue de toutes ſes eſpérances, diſparut ſans qu'on ait jamais eu de ſes nouvelles : & je m'empreſſe de finir cette aventure, qui ne prouve que trop évidemment combien peu l'on doit ſe repoſer ſur les clefs, les doubles & triples portes, les tours, les hautes murailles, enfin ſur tout ce que peut dicter la prudence humaine, lorſque la volonté ſe porte au-dehors de ces priſons. On voit auſſi quelle crainte on doit avoir de ces Douëgnes aux longues coëffes, à l'air morne & ſilencieux, lorſqu'on leur abandonne la jeuneſſe ſans réſerve. Je ne ſais pourquoi Léonore ne parut pas plus jalouſe de ſe juſtifier, en détaillant à ſon Mari les circonſtances de cette faute,

& prouvant par-là ſon innocence. Il eſt probable que la honte, la crainte, ou ſes fréquens évanouiſſemens, l'empêcherent de s'expliquer : elle l'eût fait ſans doute par la ſuite ; mais la mort précipitée de ſon Mari fut un obſtacle invincible aux excuſes légitimes qu'elle auroit pû produire.

FIN.

LIVRES NOUVEAUX.

Du Fonds de la Veuve DUCHESNE., *Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.*

Année 1777.

	liv.	ſols.
PARIS, le Modèle des Ridicules des Provinces de France, ou l'Europe Françaiſe ; par l'Editeur des Lettres du Pape Ganganelly, 1 vol. *in*-12. relié.	3	
Voyage hiſtorique & littéraire, ou Lettres ſur la Grece ; par M. Guis, de l'Académie de Marſeille, 2 vol. *in*-8°. avec de belles Gravures, reliés.	15	
Théorie des Traités de Commerce entre les Nations ; par M. Bouchaud, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, &c., 1 vol. *in*-12. relié.	3	
Avantures plaiſantes de Guſman d'Alfarache, avec figures, 2 vol. *in*-12. reliés.	5	
Mémoires ſur la Guerre d'Italie, 1 vol. *in*-12. avec les Plans & Cartes relatifs auxdites Campagnes.	3	
Lettres Ecoſſoiſes, 2 parties *in*-12. broché.	2	8
Les Lettres & Epîtres amoureuſes d'Héloiſe & d'Abeilard, nouvelle édition augmentée & enrichie de Portraits de ces célebres Amans, gravés par les meilleurs Maîtres, d'après les Originaux de Londres, 2 vol., veau écaille, filet.	5	
Foka, ou les Métamorphoſes, Conte Chinois, 2 parties, *in*-12. broché.	2	
Bibliotheque des Amans, Odes érotiques, petit *in*-18. papier fin d'Angoulême, avec une Gtavute, jolie édition, broché.	3	
Le même Livre, papier ſuperfin, broché.	4	10
Le Jaloux d'Eſtrémadure, Nouvelle de Michel de Cervantès, traduites de l'Eſpagnol, par M. le-Febvre de Villebrune, avec figures, N°. 4.	1	16

(*Nota.*) Les autres Nouvelles paroîtront ſucceſſivement.

	liv.	fols.
Héliogabale & Alexandre Sevère, Hiſtoires Romaines, *in*-8°. broché.	1	16
Eſſais hiſtoriques ſur Paris, nouvelle édition, 6 vol. *in*-12. reliés.	15	
Le ſixième volume ſéparément, relié.	3	
Eloge Hiſtorique de M. de Saint-Foix, avec ſes Penſées & bons-Mots, orné de ſon Portrait.	1	16
Manuel de l'Auteur & du Libraire, *in*-12. petit papier, broché.	1	10
Obſervations ſur l'Art du Comédien, quatrième & dernière édition conſidérablement augmentée, & décorée du Portrait de l'Auteur, *in*-8°. 1 vol. relié.	5	
Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire du Maréchal de Catinat, 1 vol. *in*-12. broché.	2	10
Voyages d'Italie & de Hollande ; par M. l'Abbé Coyer, 2 vol. reliés.	5	
Les Rêves d'un homme de bien, 1 vol. relié.	3	
Londres, avec le Plan de la ville de Londres, 4 vol.	12	
Les Confidences d'une jolie femme, 4 parties, brochées.	6	
Nouveaux Amuſemens ſérieux & comiques, pour ſervir de ſuite à la Bibliothèque amuſante, 1 vol. *in*-12. relié.	2	10
Zely, ou la difficulté d'être heureux, *in*-8°. broché.	2	8
Frédégonde & Brunehaut, Roman hiſtorique ; par M. Monvel, *in*-8°. broché, avec figures.	3	
Tout vient à point qui peut attendre, Conte.	1	4
L'Ecole des Peres ; par M. Retif de la Bretonne, 3 vol. *in*-8°. brochés.	7	4
Recherches ſur les découvertes attribuées aux Modernes ; par M. Dutens, de la Société Royale de Londres, & de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres de Paris, deuxième édition, 2 vol. *in*-8°. rel.	10	
Eſſais ſur les Cauſes principales qui ont contribué à détruire les deux premieres Races des Rois de France, ouvrage dans lequel on développe les conſtitutions fondamentales de la Nation Françoiſe dans ces anciens tems ; par l'Auteur de la Théorie du Luxe, *in*-8°., broché.	2	8
Précis de l'Hiſtoire de France, en vers, avec des notes, où l'on développe ce que les vers ne font qu'indiquer, à l'uſage de la jeune Nobleſſe, 1 vol. relié.	4	10
Projet d'un Hôpital de Malades, diviſé en trois parties ; 1°. l'emplacement, 2°. les bâtimens, 3°. l'adminiſtration, *in*-4°. broché.	1	4

De l'Impr. de Cl. Simon, rue des Mathurins, 1776.

CHANSON.

ALLEGRO.

MAJEUR.

MA Mere, Envain, ma Me-re, Vous

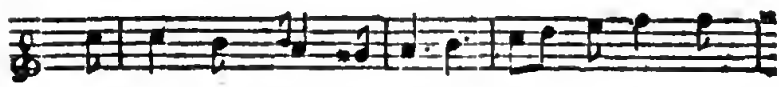
vou-lez me gar-der, Si je veux m'é-va-

der Que pourrez-vous y fai-re, Que pourrez-

FIN.

vous y fai-re.

MINEUR.

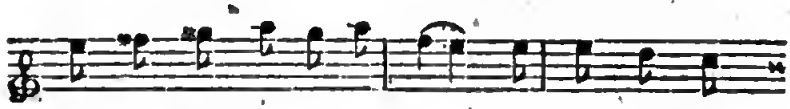


ON dit qu'il eſt écrit Et par un ſavant

Maî-tre, Qu'être privé, c'eſt ê-tre En

meilleur appétit. L'Amour en priſon ſe tour-

men-te, Prend des forces dans les li-ens, Hé!



ſi vous ne briſez les miens, Je ſais ce qu'on

fait dans l'attente. MA Mere, &c. AU MAJEUR.

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

NOUVELLES
ESPAGNOLES
DE
MICHEL DE CERVANTÈS.

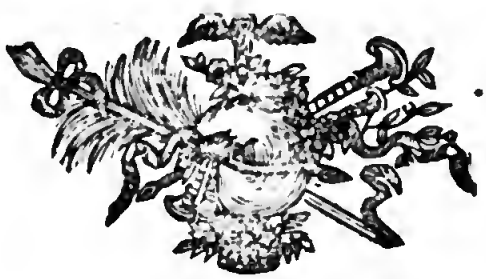
N°. V.

NOUVELLES
ESPAGNOLES
DE
MICHEL DE CERVANTÈS.

Traduction nouvelle, avec des Notes, ornée de Figures en taille-douce.

Par M. LEFEBVRE DE VILLEBRUNE.

L'ESPAGNOLE ANGLOISE.
NOUVELLE CINQUIÉME.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine St-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVII.

*SI le tems n'avoit mis la réputation de Cervantès au-deſſus de toute atteinte, je me croirois obligé de le juſtifier du reproche que vient de lui faire un homme qui rêvoit, ſans doute. Heureuſement la voix publique eſt preſque toujours oppoſée aux jugemens de ces Nouvelliſtes, dont les réflexions ſervent tout au plus à faire enfanter des Romans, dit la Bruyere, dans ces cercles où l'on n'a d'eſprit qu'avec le ton du jour. Reprocher à un Roman d'*être romaneſque*! n'eſt-ce pas rêver? En vérité, ce trait eſt auſſi heureux que celui de l'Écrivain célèbre, qui dit, qu'on lit Homere par devoir, & l'Arioſte par curioſité, & qu'on retrouve dans le Poëte Italien le Poëte Grec & le Romancier Eſpagnol; mais il n'a jamais lu ces deux grands hommes dans leur langue. On lui paſſera volontiers ſon jugement hazardé, pourvû qu'il convienne que, peu fait pour goûter le Sublime naïf d'Homere, il ne pouvoit qu'admirer le faux brillant (*) de l'Arioſte. Quand à Cervantès, il con-*

(*) *Il a confondu tous les genres, dit M. Rénal. Le ſçavant Eſpagnol Feyoò, ce fléau de l'ignorance & des préjugés, aſſure que les Italiens n'ont encore de Poëte Épique que le Taſſe. Les beautés de détail de l'Arioſte en ont impoſé au célèbre Galilée: c'étoit l'enſemble qu'il devoit juger.*

noiſſoit trop le vrai génie du Roman, pour ne pas en faire le caractere eſſentiel de ſes Nouvelles, & ne pas préſenter, avec toute la vraiſemblance, un fait abſolument invraiſemblable. Tout Roman qui n'a rien de merveilleux, n'eſt plus qu'une fade Hiſtoire, dont, à coup ſûr, la lecture doit ennuyer. C'eſt ce que les Eſpagnols ont bien apperçu; & ſi le Sage *a ſi heureuſement réuſſi parmi nous, ce n'eſt qu'en les imitant, ou même en les copiant. Que devient donc le jugement du Nouvelliſte, & quelle réponſe lui reſte-t-il? Celle que fait Don-Quichote aux Marchands de Murcie, en parodiant cette froide ſaillie de l'Arioſte,*

» Deh! — Signor, non vi rincreſca;
» Che del cader non è la colpa voſtra,
» Ma del cavallo a cui ripoſo, ed eſca
» Meglio ſi convenia che non gioſtra. C. 1. §. 67.

Nos Romans François ne ſont plus que des hiſtoriettes faſtidieuſes, ou des déclamations qui ne préſentent ni le caractere de l'Hiſtoire ni celui de la Fable. Par-tout on veut faire de l'eſprit en dépit du ſentiment, & l'on croit avoir aſſez intéreſſé quand, à la faveur de quelques mots vuides de ſens, on a fait poindre la premiere lueur d'une

penſée tronquée ou maladroitement quinteſſenciée. Ce perſiflage, inconnu des bons Écrivans, & qui fait tout le mérite d'un Homme célèbre de nos jours, ne pouvoit être celui de Cervantès. Né avec l'eſprit le plus délicat, le tact le plus juſte, & l'ame la plus ſenſible, il ne cherche que le vrai, ou du moins il donne à la Fable cet air naïf & ce caractere de vérité, qui fait ſi bien goûter le merveilleux du Roman, dans les choſes même les moins croyables. Quelquefois il réve avec les Concetti *de l'Arioſte & des Italiens. Peut-être a-t-il cru devoir plaire à toute eſpèce de Lecteurs. Au reſte il en connoiſſoit bien le faux, & ces légers écarts ne ſont que très-rares chez lui. J'ai ſoin de les marquer. La Nouvelle de l'Eſpagnole Angloiſe n'eſt pas une des moins belles de cet Écrivain célèbre. La marche en eſt très-bien ſoutenue. S'il fait une réflexion morale, elle paroît toujours naître du ſujet même, & néceſſairement liée avec la ſuite du récit. Cette Hiſtoire ſe ſent un peu des troubles de Religion, qui tendoient alors au bouleverſement de l'Europe. « Les queſtions abſurdes » de la Théologie aliénoient tous les eſprits, di- » viſoient tous les cœurs. On avoit violé la Loi » ſacrée de la nature, qui ordonne à tous les*

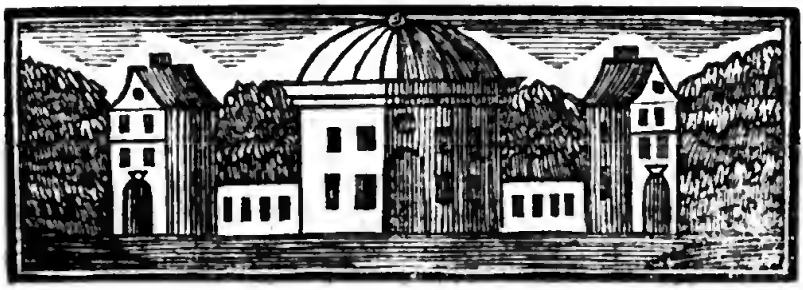
» hommes de tolérer les opinions de leurs ſem-
» blables » dit *l'immortel Auteur de l'Hiſtoire Philoſophique & Politique, &c. L. 15. Auſſi Cervantès préſente-t-il, comme il le devoit, la fureur du fanatiſme. Le dénouement de cette Nouvelle eſt aſſez ſemblable à celui du* Sire de Créqui *de M. d'Arnaud ; mais la Romance Picarde, qu'a ſuivie cet Ecrivain pathétique, le juſtifie de tout plagiat. Je donnerai après celle-ci la Nouvelle du* Sot curieux, *& l'on verra, je penſe, par ce morceau du Don-Quichote, qu'on n'a pas encore lu ce Roman en François.*

Biblioteca
Nazionale
Napoli

Biblioteca Nazionale NAPOLI

n.° 6.

Desrais, inv. *Le Beau Sculp.*



L'ESPAGNOLE ANGLOISE,

NOUVELLE CINQUIEME.

PARMI les dépouilles que les Anglois enleverent de Cadix, il ſe trouva une jeune fille d'environ ſix ans. Clotalde, Chevalier Anglois, & Chef d'Eſcadre, l'emmena malgré les ordres, & à l'inſçu du Comte de Leſte, qui la fit chercher avec tous les ſoins poſſibles pour la remettre à ſes pere & mere. Ceux-ci la lui avoient redemandée avec les plus vives inſtances, lui repréſentant que, puiſqu'il ſe contentoit d'avoir enlevé les biens des habitans, ſans ôter la liberté à perſonne, ils ne devoient pas être ſeuls aſſez malheureux dans leur déſaſtre, pour perdre encore leur fille unique, qui étoit la plus belle perſonne de la Ville, & l'objet de toute leur tendreſſe. Le Comte la fit demander à ſon de trompe par toute l'armée, menaçant de punir de mort, celui entre les mains duquel on la retrouveroit après cette recherche. Ni les menaces ni la crainte ne purent porter Clotalde à l'obéiſſance. Il la tenoit cachée dans ſon vaiſſeau, pris pour elle de l'amitié la plus tendre, & ne pouvant aſſez ſe repaître les yeux de la beauté incomparable d'Iſabelle: c'étoit le nom de la jeune fille. Le pere & la mere reſterent inconſolables de la perte de cet objet chéri. Clotalde, au contraire, ſe rendit à Londres avec toute la joie que devoit lui donner la réuſſite de ſon larcin, & confia ce précieux dépôt à ſon épouſe.

Heureuſement toute la maiſon de Clotalde étoit ſecrettement Catholique, quoique faiſant extérieurement profeſſion de la même Religion que la Reine d'Angleterre. Clotalde avoit un fils nommé Ricarede âgé de douze ans, & inſtruit à rendre dans la même créance que lui les hommages qu'il devoit à l'Être ſuprême. Cataline, épouſe du Chevalier, femme diſcrete & des plus honnêtes, conçut tant d'affection pour Iſabelle, qu'elle voulut l'élever comme ſa propre fille. Iſabelle apprenoit tout avec la plus grande facilité. Le tems & le bon accueil qu'on lui faiſoit, lui rendirent moins ſenſible le ſouvenir douloureux de la maiſon paternelle, mais ne l'effacerent pas entiérement de ſa mémoire. De tems à autre elle ſe rappelloit une tendre mere, dont l'image n'avoit pu diſparoître de ſon eſprit. Les traces imprimées dans l'ame, à ce premier âge, ſont preſque toujours ineffaçables, & celles-ci y avoient été empreintes par le plus vif & le plus beau ſentiment de la nature humaine. Elle apprit l'Anglois en peu de tems, ſans oublier ſa langue maternelle, parce que Clotalde avoit ſoin de lui procurer la converſation des Eſpagnols, avec qui il étoit lié d'amitié. Après lui avoir appris tous les petits ouvrages que doit ſçavoir une fille bien née, on lui fit montrer à lire & à écrire. Les inſtrumens & la muſique firent auſſi une partie de ſon éducation; de ſorte que jamais elle ne s'accompagnoit ſans ravir ceux qui l'entendoient. Tant de graces & de talens, qu'elle avoit reçus de la nature & de ſon éducation, étoient bien capables de frapper les yeux de Ricarede : auſſi ne put-il ſe défendre de l'aimer; que dis-je, il l'adora bientôt. Elle avoit pour lui tous les ſoins que devoit mériter le fils de ſa bienfaitrice. Ricarede ſe faiſoit auſſi le plus doux devoir de la payer de retour, & ſe croyoit heureux de trouver à lui plaire. La figure intéreſſante d'Iſabelle lui paroiſſoit l'image de toutes les perfections, & lui fit concevoir pour elle toute l'amitié qu'il auroit eu pour la plus aimable ſœur. Né avec des ſentimens nobles, & fortifiés par une bonne éduca-

tion, il commençoit à ſentir tout le prix des perfections de la jeune Etrangere. Il chériſſoit ſon entretien, admiroit ſes graces, aimoit ſa modeſtie, & prenoit plaiſir à l'imiter en tout.

Cette ſecrete ſympathie de ſentimens & d'inclination ne tarda pas à faire démêler à Ricarede celui des ſentimens d'Iſabelle qui devoit le flatter préférablement. La complaiſance avec laquelle il l'avoit obligée juſques-là, le plaiſir qu'il prenoit à la contempler, ſes ſoins, ſon attention devinrent bientôt le plus ardent deſir de ſe l'attacher juſqu'à la mort, en devenant ſon époux : car l'honnêteté d'Iſabelle ne lui laiſſoit pas d'autre moyen ; & il ſe fut regardé comme coupable, de penſer ſeulement à mettre ſa vertu à l'épreuve d'une démarche oblique, eût-il même cru pouvoir réuſſir à la ſurprendre pour ſatisfaire ſa paſſion. Oui, Ricarede avoit trop de grandeur d'ame, & ſon cœur étoit inacceſſible au moindre trait de malhonnêteté. Mille fois il avoit voulu s'ouvrir à ſon pere ; la crainte lui avoit toujours fait blâmer ſa réſolution. Il ſavoit qu'on lui avoit deſtiné un riche parti. C'étoit une Demoiſelle de la premiere nobleſſe d'Ecoſſe, & de la même religion que lui. Il ne lui paroiſſoit donc pas vraiſemblable qu'on lui donnât une captive pour épouſe (ſi ce nom peut convenir à la charmante Iſabelle) après le choix qu'on avoit fait d'une Demoiſelle de la plus haute naiſſance. Troublé par cette cruelle incertitude, la vie lui devint ſi amere, qu'il enviſageoit déja la mort comme le terme le plus heureux de ſon eſpoir. Ricarede fit cependant réflexion. Il apperçut de la lâcheté dans ſa conduite, & crut que c'étoit ſe déshonorer que de céder à ſa douleur. Il reprit courage, & réſolut de ſe déclarer d'abord à ſon aimable Iſabelle.

Toute la maiſon étoit dans le trouble & dans l'affliction. Ricarede étoit chéri de ſon pere & de ſa mere : les domeſtiques le ſervoient encore plus volontiers que Clotalde & Cataline. Il étoit fils unique, réuniſſoit en lui les qualités les plus attrayantes aux talens les plus ſolides. Les Médecins avouerent leur inſuffi-

ſance après l'examen le plus attentif de ſa maladie. La cauſe du mal étoit trop ſecrete pour ne pas échapper à leur ſagacité. Ricarede ne vouloit pas non plus s'ouvrir : la mort lui paroiſſoit plus douce que l'eſpoir de réuſſir après un aveu qui ne lui préſentoit que l'alternative de la félicité ou du dèshonneur. Iſabelle le tira par hazard de ce cruel état.

Elle entra dans ſa chambre pour lui marquer ſes ſoins, & l'occaſion voulut qu'elle ſe trouvât ſeule. Auſſitôt il lui dit, d'une foible & troublée : chere Iſabelle, le prix que je mets à vos graces, à vos qualités, à votre extrême beauté, m'a réduit à l'état où vous me voyez aujourd'hui. Si vous ne voulez pas que je termine ma déplorable vie dans les plus horribles angoiſſes, dites un mot, & que vos deſirs s'accordent avec les miens. Oui, j'ai oſé me promettre que vous conſentiriez à devenir mon épouſe, & que vous m'en donneriez la promeſſe à l'inſçu de mon pere ; car je crains qu'il ne s'y refuſe, ne connoiſſant pas le rare tréſor que j'ai cru appercevoir en vous. Il s'agit en ce moment de me rendre la vie ; & c'eſt de votre aveu que je vais la tenir, ou la quitter dans le déſeſpoir. Si vous me donnez votre parole, je vous donne auſſi la mienne. Les ſermens ne ſont les liens que des ames vulgaires : votre ſeule promeſſe me ſuffira, en attendant que j'aie le bonheur de vous poſſéder, de quelque maniere que ce ſoit, pourvu que j'y parvienne honnêtement. La ſeule idée de vous appartenir fera ma guériſon ; elle diſſipera mon trouble, me rendra la joie ; & je ne coulerai que des jours heureux en attendant le moment de vous conſacrer toute mon exiſtence par l'aveu le plus ſolemnel.

Pendant ce diſcours de Ricarede, Iſabelle avoit tenu les yeux baiſſés, changeant de couleur preſque à chaque mot. Le plaiſir, la pudeur, l'eſpoir, l'amitié ſembloient faire tour à tour la ſcène la plus touchante du viſage de cette jeune fille, à qui l'âge avoit déja donné lieu de preſſentir ſa deſtinée. Après ces éruptions d'une ame embraſée, Ricarede ſe tut. La confiance qu'il venoit de donner à Iſabelle, ajouta je ne ſais

quoi de plus piquant à ſa beauté. Elle lui répondit : depuis que la rigueur, ou la bonté du Ciel, car je ne ſais à laquelle attribuer mon ſort, voulut m'enlever à mon pere & à ma mere, pour me les faire retrouver dans le ſein de votre famille, la reconnoiſſance que je dois aux auteurs de vos jours, m'a impoſé la loi de n'avoir plus d'autre volonté que la leur : ainſi la faveur ſignalée dont vous avez intention de m'honorer, n'aura de prix à mes yeux qu'autant qu'ils ſe rendront à vos deſirs. Si je ſuis aſſez heureuſe pour vous mériter par la ſuite, je vous fais, dès cet inſtant même, hommage de leur volonté, qui ſera toujours la loi de mon inclination : en attendant nourriſſez votre eſpoir. Mon attachement pour vous ſera éternel ; je vous aimerai avec autant de ſincérité que d'innocence, & il ne tiendra pas à moi que vous ne ſoyez le plus heureux des mortels.

A cette réponſe d'Iſabelle, la joie fit couler la ſanté dans le ſang de Ricarede. Il ſe ranime, & toute la maiſon le voit comme renaître, avec l'alégreſſe que devoit inſpirer le rétabliſſement prochain d'un fils unique ſi cher à ſa famille. Ricarede, depuis ce moment, ne voyoit plus entrer Iſabelle dans ſa chambre qu'en verſant des larmes exprimées par la main du plaiſir & de la tendreſſe ; Iſabelle ne le regardoit non plus qu'avec une émotion qui la faiſoit rougir, & trahiſſoit toute ſa paſſion. D'un côté, elle étoit perſuadée de l'amour de Ricarede ; de l'autre, elle ſe blâmoit d'avoir prêté l'oreille à ſa déclaration, dans la crainte de ne jamais l'avoir pour époux. Elle ne put lui dérober ſon trouble ; de tems en tems même elle laiſſoit échapper quelques larmes devant lui. Ricarede s'en apperçut, & crut entrevoir du danger pour Iſabelle. A peine fut-il rétabli qu'il ſe hazarda de ſonder les diſpoſitions de ſa mere. Jamais un amant n'a tari ſur les louanges de ſa maîtreſſe. L'amour, toujours habile à former le trait d'un tableau, ſait auſſi lui donner les couleurs qui doivent l'animer : mais Ricarede n'avoit beſoin que des traits d'Iſabelle pour expoſer aux yeux de Cataline l'image de la beauté la plus

accomplie : l'amour n'y donna que le coloris. « Enfin, » conclut Ricarede, c'eſt me donner la mort que de » me refuſer Iſabelle ». Loin de s'oppoſer aux deſirs de ſon fils, Cataline penſa même que ce n'étoit que lui qui gagnoit à cette union future. Elle lui donna tout lieu d'eſpérer, promettant de faire auprès de Clotalde tout ce qui dépendroit d'elle pour l'engager à conſentir au mariage. Iſabelle fut bientôt inſtruite du ſuccès de cette démarche. Un baiſer dérobé ſur ſes levres avec une molle réſiſtance, donna le dernier luſtre à ſes appas, & ſon amant n'eût point changé ſon ſort pour celui d'un Roi. Cataline n'eut pas de peine à faire renoncer Clotalde aux vues qu'il avoit ſur la Demoiſelle Ecoſſoiſe, & l'on n'y ſongea plus. Quelle femme aimable n'a pas fait changer l'homme le plus décidé, lorſque l'expreſſion du ſentiment eſt chez elle celui de la tendreſſe & de la vertu?

Ricarede avoit alors vingt ans, Iſabelle quatorze : mais un heureux naturel & la bonne-éducation leur avoient donné une expérience au-deſſus de cet âge. Ils étoient près de ſe voir au comble de leurs deſirs. Clotalde avoit conſenti à ce mariage, & même fait tous les préparatifs. Les parens, les amis étoient priés : il n'y avoit plus que quatre jours à attendre pour obtenir le conſentement de la Reine, ſans lequel les perſonnes d'un rang diſtingué ne pouvoient alors ſe marier.

Les choſes étoient en cet état, lorſqu'un Envoyé de la Reine vint troubler toute la joie, en annonçant à Clotalde que Sa Majeſté lui ordonnoit d'amener le lendemain matin à la Cour la jeune Priſonniere de Cadix. Je me rendrai ponctuellement à cet ordre, dit Clotalde. L'Envoyé ſe retira, laiſſant toute la maiſon dans une inquiétude mortelle. Cataline tremblioit pour elle-même, ſi la Reine venoit à ſavoir qu'elle eût élevé cette jeune fille dans une religion différente de celle de l'Etat, & à conclure en même tems que toute la maiſon de Clotalde étoit imbue des mêmes principes. Iſabelle lui paroiſſoit trop peu expérimentée pour ne pas manquer de diſcrétion,

ou pour ſe tirer avec ſuccès d'un pas auſſi gliſſant, & ne point manquer à ſa Religion. Iſabelle pénétrée de ces plaintes, lui dit en l'embraſſant : Madame, ou plutôt ma chere mere ! ne vous allarmez pas, le Ciel m'inſpirera ce que j'ai à dire devant la Reine ; & loin de vous trouver coupable, elle ne vous marquera que plus de conſidération, lorſque je lui aurai parlé. Ricarede ſe croyoit perdu : car l'amour eſt auſſi induſtrieux à ſe forger des craintes qu'il eſt hardi à braver le danger. Mais Ricarede craignoit d'être privé pour jamais de la plus chere moitié de lui-même. Clotalde, de ſon côté, cherchoit à ſe raſſurer par ſon intégrité, & par les ſervices qu'il avoit rendus à l'Etat. Il s'abandonna donc à la diſcrétion d'Iſabelle, à qui il recommanda ſur-tout de ne point parler de la maniere de penſer de ſes bienfaiteurs, laiſſant au Ciel à faire le reſte. Iſabelle ne manqua point de le raſſurer avec toute l'expreſſion de la tendreſſe & de la reconnoiſſance, lui proteſtant qu'il ne leur arriveroit rien de mal par rapport à elle ; qu'elle répondroit aux demandes qu'on lui feroit avec la plus grande circonſpection ; & qu'ainſi elle eſpéroit ſe bien tirer de l'entretien qu'elle auroit avec la Reine.

Clotalde & ſon épouſe paſſerent la nuit à s'entretenir, ſur le motif de la demande que leur faiſoit la Reine. D'un côté, l'honnêteté & la douceur dont l'Envoyé leur avoit ſignifié les ordres, leur donnoit à croire que ce n'étoit pas par rapport à la religion qu'elle demandoit Iſabelle ; mais ſeulement pour la connoître ſur ce que la renommée lui avoit peut-être appris de ſon rare mérite & de ſon extrême beauté : de l'autre, ils ſe reprochoient de ne l'avoir pas préſentée : mais ils trouvoient une raiſon de ſe juſtifier, en diſant, que depuis qu'elle étoit chez eux, ils l'avoient élevée d'une maniere convenable aux vues qu'ils avoient de la marier avec leur fils. Cependant cette réflexion ne les tranquilliſoit pas encore. Ils s'étoient propoſé de paſſer au mariage ſans requérir le conſentement de la Reine ; faute qui leur paroiſſoit néanmoins excuſable. Ainſi, flottant entre

la crainte & l'eſpoir, ils convinrent qu'Iſabelle paroîtroit à la Cour, non en habit de captive, mais avec tous les atours d'une fille de qualité qui va ſe marier, & miſe comme devoit l'être l'épouſe future de Ricarede.

Iſabelle fut habillée à l'Eſpagnole, avec une robe entiere de ſatin verd à grandes taillades, le long deſquelles on voyoit paroître des fleurs d'or découpées ſur la doublure. Ces ouvertures étoient garnies d'un filet de perles, de même que les bords de toute la robe. Elle avoit un colier & une ceinture enrichie de diamans, & tenoit à la main un riche éventail à la maniere des Dames Eſpagnoles. Ses cheveux longs & épais, treſſés & roulés, formoient ſa coëffure. L'éclat des diamans & des perles qui y brilloient, faiſoient de ſa tête celle d'une divinité. Tous ces ornemens, joints à ſon extrême beauté, ne pouvoient que lui attirer les regards de toute la ville. Clotalde, ſon épouſe, ſon fils ſe rendirent avec elle en carroſſe. Ils étoient accompagnés de pluſieurs de leurs parens à cheval, tous gens de la premiere diſtinction. Clotalde voulut rendre cet honneur à la jeune captive, pour obliger la Reine à la traiter comme l'épouſe de Ricarede.

Dès qu'ils furent au Palais, on les introduiſit dans une grande Salle où étoit la Reine. Iſabelle y jetta un ſi brillant éclat que toute l'Aſſemblée reſta comme interdite; Clotalde & ſa compagnie l'avoient laiſſée entrer la premiere, reſtant éloignés d'elle de quelques pas. Cette beauté touchante parut là comme un trait de lumiere qui ſe fait jour entre deux collines au plus beau lever du ſoleil; ou plutôt (1) c'étoit une comète qui venoit préſager là l'incendie de plus d'un cœur, parmi ceux qu'elle étonnoit de ſon éclat. Mais loin de s'en faire accroire ſous ce pompeux appareil, l'aimable

(1) Cette idée de Cervantès ſeroit mieux placée dans un Vaudeville; mais il faut donner l'Auteur avec ſa phyſionomie, & lui paſſer des défauts qui ne ſont que ceux de ſon ſiècle.

Eſpagnole

Eſpagnole ne montroit dans tout ſon extérieur que l'honnêteté la plus modeſte. Jamais elle n'avoit connu cet orgueil inſéparable de la baſſeſſe des ſentimens. Auſſitôt elle ſe jette aux genoux de la Reine; & ſans ſe déconcerter, lui dit du ton le plus gracieux & le plus poli. — Daignez, Madame, donner votre main à baiſer à la plus humble de vos ſervantes. J'oſerai déſormais mettre certain prix à mon exiſtence après avoir eu le bonheur de paroître aux yeux de votre Majeſté, & par vos ordres. La Reine la comtempla quelques inſtants ſans lui répondre, s'imaginant voir un (1) empyrée dans la beauté ſurprenante d'Iſabelle. Toute l'Aſſemblée avoit les yeux immobiles ſur elle: chacun vouloit au moins profiter de l'occaſion, pour ne rien laiſſer échapper à leurs regards. L'un diſoit, quels yeux vifs! quel feu! l'autre, quel beau teint, la roſe n'a jamais été plus fraiche! celui-ci, quelle taille fine! quel beau port! celui-là, quelle douceur dans le langage! que le ton en eſt ſéduiſant! l'envie même ne put ſe taire. Cette Eſpagnole eſt charmante, dit un autre, mais ſon habillement ne me plaît pas. Eh! comment l'envie ſe tairoit-elle à la Cour?

La Reine, charmée de la noble confiance d'Iſabelle, lui préſenta la main, & lui dit, levez-vous ma fille, & parlez-moi Eſpagnol, je l'entends: je le parlerai avec plaiſir. Puis, addreſſant la parole à Clotalde, Chevalier, vous m'avez envié un obligation que je vous aurois. Pourquoi me dérober ſi long-tems ce tréſor? Il eſt vrai que vous n'aviez que trop de raiſons de vouloir en être le poſſeſſeur: il faut cependant vous en priver en ma faveur, car il m'appartient de droit. Madame, répondit Clotalde, je ſens toute la juſtice que vous

(1) J'ai cru devoir conſerver ici une idée de l'expreſſion hyperbolique de l'original. Cervantès ne diroit pas aujourd'hui qu'Iſabelle avoit ſur ſa tête *un Ciel parſemé d'étoiles; que ſes yeux étoient le Soleil & la Lune*, &c. C'eſt la lecture des Italiens, qui de tems en tems lui a fait goûter ce faux brillant, ou ce clinquant qu'on aimoit alors.

vous faites à vous-même ; j'avoue ma faute, ſi c'en eſt une que d'avoir gardé avec tant de ſoins ce précieux tréſor juſqu'à ce qu'il fût digne de vous être préſenté. Mon intention, grande Reine, étoit de vous l'offrir, &, dois-je le dire, de le tenir enſuite de la main de votre Majeſté, pour en conſacrer à jamais la jouiſſance à mon fils Ricarede, & vous rendre en ces jeunes époux un bien dont votre bonté ſeule auroit fait tout le prix. — Mais prenez-vous garde, Clotalde, que vous l'aviez au moins promiſe à votre fils à mon inſçu ? — Cela eſt vrai, Madame. La confiance que me donnoient les ſervices ſignalés que nous avons rendus à l'Etat, moi & mes ancêtres, m'avoit fait eſpérer que, méritant d'autres faveurs plus conſidérables que celle-là, j'obtiendrois aiſément le conſentement de votre Majeſté, lorſqu'il s'agiroit de les marier : car je n'ai jamais penſé à en venir au moment du mariage, ſans avoir l'honneur de vous en prévenir. — Soit. Cependant votre fils ne poſſédera pas Iſabelle, qu'il ne l'ait méritée lui-même. Il faut qu'il me faſſe voir d'une maniere éclatante qu'il eſt digne du nom de ſes ayeux. Vous avez pu lui tranſmettre la nobleſſe ; mais les ſentimens ne ſont pas héréditaires : or, c'eſt par le ſeul mérite perſonnel que je diſtingue les hommes ; dès ce moment j'adopte Iſabelle pour ma fille ; c'eſt à Ricarede de ſentir à préſent ſous quelle condition il pourra l'obtenir.

A peine la Reine finiſſoit-elle de parler, qu'Iſabelle ſe jetta encore à ſes genoux, & lui dit en Eſpagnol : Grande Reine, les diſgraces qui, comme les miennes, ſe terminent par des faveurs auſſi éclatantes, ſont plutôt le comble de la félicité, que des malheurs. Votre Majeſté m'appelle ſa fille ; avec ce titre quel mal ai-je à craindre ? ou plutôt, quel bien ne dois-je pas me promettre ? Iſabelle dit ceci avec tant de graces & de modeſtie, que la Reine conçut pour elle l'affection la plus tendre, & l'abandonna aux ſoins de ſa premiere Dame d'honneur, pour la former au ton de ſa Cour. Ricarede, qui ſe vit enlever Iſabelle, fut frappé comme d'un coup de foudre. D'un pas

chancelant il ſe jette aux pieds de la Reine, & lui dit : Les exploits de mes ancêtres, & les ſervices qu'ils ont rendus à la Couronne, ſeroient déjà pour moi des motifs aſſez puiſſans, pour me faire ſacrifier ma vie même au ſervice de Votre Majeſté ; & je me croirois ſuffiſamment récompenſé, ſi je pouvois égaler ces ancêtres glorieux ; mais vous exigez, grande Reine, que je ne tienne mon nom & mon mérite que de moi ſeul : commandez, & que je ſçache ſeulement quels ſont les hazards qu'il faut courir pour mériter votre eſtime. Il va partir, dit la Reine, deux vaiſſeaux, pour aller en courſe ſous les ordres du Baron de Lanſac. Je vous donne le commandement d'un de ces vaiſſeaux. Le ſang dont vous êtes iſſu me perſuade que la naiſſance ſuppléera en vous à ce qui manque à votre expérience : car du courage vous n'en aurez peut-être que trop ; ce que je ne ſouhaiterois cependant pas. Faites ſeulement attention à la faveur que je vous accorde, puiſqu'en vous donnant l'occaſion de montrer qui vous êtes, au ſervice de votre Reine, vous pouvez mériter par votre valeur & votre prudence la récompenſe que vous regardez comme le plus grand de mes bienfaits, & la ſeule que vous ayez à deſirer aujourd'hui. Je prendrai moi-même ſoin d'Iſabelle, quoique ſon honnêteté ſoit ſuffiſante pour la mettre à l'abri de tout inconvénient. Partez donc avec votre bonheur ; puiſque vous êtes amoureux, je dois me promettre de vous les plus grandes choſes. Un Roi ſeroit trop heureux, s'il avoit ſeulement une armée de dix mille Soldats amoureux, qui eſpéraſſent obtenir la poſſeſſion de leur maitreſſe, pour prix de leurs exploits. Ricarede levez-vous ; voyez ſi vous avez quelque choſe à dire à la charmante Iſabelle : c'eſt demain qu'il vous faut mettre à la voile.

Ricarede ſe leva en baiſant la main de la Reine, pour lui marquer combien il mettoit de prix à ſa faveur. A l'inſtant il vole aux genoux d'Iſabelle, pour lui exprimer le regret amer qu'il avoit de la quitter ; mais la vive douleur eſt muette, & le ſilence

ſeul fut l'expreſſion de ſa triſteſſe. Il voulut dérober les larmes qui lui rouloient dans les yeux. La Reine s'en apperçut, & lui dit : N'ayez pas honte, Chevalier, de verſer des larmes ; vous trahiriez trop l'état de votre cœur ſenſible ; je ſuis près de pleurer avec vous. Quitter un objet auſſi adorable, & combattre des ennemis, ſont deux choſes bien différentes. Les larmes, dans le premier cas, ſont l'expreſſion de la nature. Que j'aime à vous en voir répandre ici ! Vous, Iſabelle, embraſſez Ricarede ; ſouhaitez-lui tout le bonheur que vous deſirez pour vous-même ; il mérite au moins cette légère preuve d'amitié. La jeune Amante, qui n'étoit plus à elle, tant le moment de cette ſéparation l'avoit troublée, encore plus frappée de la violence que ſe faiſoit Ricarede pour paroître ſe rendre avec toute ſoumiſſion aux ordres de la Reine, étoit reſtée comme interdite. Elle fond en larmes, ſans s'en appercevoir, mais avec tant de douceur & de modération, qu'on eût dit voir pleurer un chef-d'œuvre de Phidias. Suffoqués, pour ainſi dire, l'un & l'autre, par la commotion de la joie la plus vive, & de la triſteſſe la plus douloureuſe, les deux Amans ſe baignerent de leurs pleurs, & pluſieurs perſonnes de l'aſſemblée ne purent retenir les leurs. Ils ſe quitterent ſans ſe dire un mot. Clotalde & ſa compagnie tirerent leur révérence, & ſortirent tout émus pour donner un libre cours à leurs larmes, & ſe rendre au logis. Iſabelle reſta plongée dans l'amertume, comme une orpheline qui vient de perdre pere & mere, & qui ſent toute la grandeur de ſa perte. Elle craignoit auſſi que la Dame, à qui elle avoit été confiée, ne lui voulût inſpirer d'autres principes, que ceux dans leſquels Cataline l'avoit élevée, & ne lui fît prendre une autre maniere de vivre. Elle étoit franche & peu faite pour la diſſimulation de la Cour ; & ſans doute qu'elle n'eût vu long-tems qu'avec horreur la fourbe couverte de tous les dehors de la vertu.

Deux jours après Ricarede mit à la voile, combattu par une cruelle alternative. D'un côté il étoit

incertain de trouver assez promptement l'occasion de faire quelque exploit qui lui méritât Isabelle ; de l'autre, il n'auroit pas voulu combattre contre des Chrétiens de son parti : mais l'amour l'emporta sur ce dernier sentiment, se persuadant qu'il pouvoit se distinguer autant par humanité, en usant bien de la victoire, qu'il le feroit en battant les ennemis de la Reine, pour s'assurer la possession de l'incomparable Espagnole. Ils avoient déjà fait six jours de route, dans l'intention de se rendre à la hauteur des Isles Terceres, Parages où l'on rencontre fréquemment des vaisseaux Portugais, venant des Indes Orientales ou Occidentales. Au bout de ces six jours un vent du Sud les prit de côté avec un telle force, qu'ils se trouverent en peu de tems vers le détroit de Gibraltar. Ils ne tarderent pas à découvrir deux petits Navires armés en course, & un vaisseau de haut bord. Ricarede fit voile vers celui du Baron de Lansac, pour sçavoir s'il étoit d'avis qu'on attaquât. Il n'étoit pas encore à l'abordage, qu'il vit arborer sur ce vaisseau un pavillon noir, & entendit les trompes résonner avec un bruit sourd & lugubre : signe indubitable de la mort du Baron. L'équipage lui fait entendre avec le porte-voix que le Capitaine étoit mort la nuit précédente, frappé d'apoplexie. L'affliction fut générale parmi les Anglois, si l'on en excepte Ricarede ; non qu'il se réjouit de cette mort, mais il devoit, selon les ordres de la Reine, prendre le commandement de l'escadre, si le Baron venoit à mourir en course. La fortune sembla donc se prêter à ses desirs. Il étoit libre dès cet instant, & n'étoit comptable qu'à la Reine de la conduite qu'il alloit tenir. Il monta aussi-tôt sur l'Amiral, où il connut la vérité de ce qu'on lui avoit dit, & la joie succéda bientôt à la tristesse, lorsqu'il eut fait voir les ordres dont il étoit chargé. Tous lui jurerent une obéissance sans réserve ; il fut proclamé Commandant au son des instrumens & avec de très-courtes cérémonies. Les deux petits vaisseaux, qui forçoient de toutes voiles sur lui, ne permirent pas de les faire plus longues.

On découvrit bien-tôt que c'étoient deux Galeres Turques. Ricarede bénit mille fois ſon ſort de cette heureuſe rencontre, où il pouvoit ſe diſtinguer, ſurtout contre les infidèles. Les deux Galeres s'approchèrent avec la plus ferme contenance, pour reconnoître les deux Vaiſſeaux Anglois qui avoient arboré pavillon d'Eſpagne, de peur d'être pris pour Corſaires. Les Turcs penſerent que c'étoient deux Vaiſſeaux venant des Indes, & qui, fatigués d'un ſi long voyage, ſe rendroient bientôt à diſcrétion. Ricarede les laiſſa louvoyer à leur aiſe, ſans s'ébranler. Ils crurent enfin ne rien avoir à craindre, & s'approcherent à la portée de l'artillerie. Ricarede à l'inſtant fit ſur eux un feu ſi furieux & ſi à propos, qu'une des deux Galeres s'ouvrit en deux, briſée par cinq coups à fleur d'eau. Elle couloit à fond. L'équipage fit les derniers efforts pour la conduire auprès du grand Vaiſſeau. Celle qui n'avoit pas été maltraitée prit le même parti. Les Anglois firent la plus habile manœuvre & un feu continuel; de ſorte que les Turcs, voyant qu'il n'y avoit plus moyen de ſe défendre, ſe jetterent pêle mêle dans le grand Vaiſſeau, pour ſe ſauver au moins la vie. Les eſclaves Chrétiens, enchaînés dans les deux Galeres, rompent leurs anneaux de fer, leurs chaînes, grimpent, ſuivent les Turcs. L'artillerie de Ricarede, qui faiſoit un feu terrible, eut bientôt jonché le pont de corps morts. Le feu des Anglois ceſſa, dès qu'on ne vit plus ſur le Vaiſſeau que les eſclaves; & ceux-ci ſaiſiſſant les armes des Turcs, acheverent de maſſacrer le reſte de ces cruels tyrans qui ſe trouvoient confondus parmi eux.

A peine reſte-t-il un Turc ſur le pont. Quelques Eſclaves Eſpagnols, trompés par le pavillon, crièrent: Venez compatriotes (1), venez jouir du fruit de votre victoire. Ricarede leur demanda quel étoit ce grand Vaiſſeau? On lui répond, qu'il étoit Portugais, venant des comptoirs de cette Nation,

(1) Ils croyoient les deux Vaiſſeaux Anglois Eſpagnols.

chargés d'épiceries, de perles, de diamans, & que ſa cargaiſon montoit à plus d'un million d'or. Battus par la furieuſe tempête, l'équipage avoit jetté l'artillerie à la mer : tout le monde y étoit malade, près de périr faim & de ſoif. Les deux Galeres Turques s'en étoient emparé la veille ſans coup férir, & vouloient le conduire à la remorque dans la riviere de Larache, qui étoit près de là, pour en charger la dépouille ſans être inquiétés. Ricarede vit bien qu'on le croyoit Eſpagnol, & dit auſſitôt qu'il étoit Anglois. Ce qui déconcerta ces malheureux. Car c'étoit, ſelon eux, avoir évité un mal pour tomber dans un autre. Cependant Ricarede leur promit qu'ils auroient la liberté, s'ils ne ſe mettoient pas en défenſe. Eh! comment le ferions-nous? lui dirent-ils. Le ſeul parti qui nous reſte, eſt de nous abandonner à diſcrétion, n'ayant ni canon ni mouſqueterie. Après nous avoir délivrés de la cruelle tyrannie des Turcs, vous ſerez ſans doute aſſez généreux pour couronner votre victoire par un trait d'humanité que nous attendons de vous.

Ricarede étoit prêt à ſe rendre à la priere de cet Eſpagnol. Il fait aſſembler le Conſeil de ſa Flotte, pour décider par quel moyen l'on renverroit ces gens en Eſpagne ſans s'expoſer à aucun danger, en cas qu'ils penſaſſent à ſe révolter par la confiance qu'ils auroient en leur grand nombre. Quelques-uns furent aſſez inhumains pour propoſer de les faire venir tous l'un après l'autre, & de les tuer ainſi, afin d'éviter le moindre ſujet de crainte. Cet avis révolta Ricarede : il eut horreur d'une pareille cruauté. Non, dit-il, je ne répandrai pas de ſang innocent. N'y en a-t-il pas aſſez de verſé? nous faut-il d'autres victimes que ces Turcs cruels. Epargnons donc nos freres : ce ſont des Chrétiens, & ſans défenſe. Le Ciel ne nous a pas rendu maîtres de ce riche Vaiſſeau pour nous rendre coupable du plus énorme des crimes. Plaignons les malheurs de la guerre, puiſqu'ils ſont inévitables; mais n'en augmentons pas les horreurs, lorſque nous pouvons l'éviter. Ne flétriſſons pas notre victoire par un trait de barbarie; & uſons du droit de la guerre dans

les termes de l'humanité. La véritable valeur ne conſiſte pas à égorger des victimes, mais a forcer l'ennemi à réparer une injure. Ne conſidérons pas ici que ce ſont des ennemis de notre Reine, mais des malheureux à qui les Turcs mêmes avoient accordé la vie. Il ne nous faut que de la prudence. Mon avis eſt donc, qu'on tranſporte dans ce grand Navire Portugais toute l'artillerie d'un de nos Vaiſſeaux, que nous abandonnerons aux Eſpagnols ſans aucune arme, pour ſe rendre chez eux; & nous ferons voile auſſitôt vers l'Angleterre. Perſonne n'oſa s'oppoſer à l'avis de Ricarede. Au contraire, ceux mêmes qui en avoient d'abord paru ſi éloignés, ne purent s'empêcher de rendre juſtice à ſa prudence comme ils l'avoient rendue à ſa valeur. Auſſitôt Ricarede paſſa dans le Navire à la tête de cinquante Arquebuſiers tenant chacun une mêche allumée; & y trouva encore trois cents perſonnes qui avoient échappé à la perte des Galeres. Il demanda le regiſtre du Vaiſſeau; on lui répondit qu'Arnaut-Mammi, Capitaine des deux Galeres, l'avoit fait couler à fond avec lui-même, lorſqu'il s'étoit noyé, pour ne pas ſurvivre à ſa défaite. On amarra les deux Vaiſſeaux l'un à l'autre, & toute l'artillerie fut tranſportée en très-peu de tems. Le Vaiſſeau fut avitaillé, & l'on y fit paſſer tous les Chrétiens. Outre les vivres qui pouvoient ſuffire pour plus d'un mois, Ricarede diſtribua quatre écus d'or à chacun, pour ſe tirer d'embarras lorſqu'ils ſeroient à terre. Tous le remercierent de ſa libéralité. Celui qui avoit parlé pour les autres, fut le dernier à s'embarquer. Touché de l'humanité de Ricarede, il lui dit, Seigneur, je me croirois le plus heureux des hommes, ſi au lieu de me renvoyer en Eſpagne, vous me faiſiez paſſer avec vous en Angleterre. Je ne puis revoir ma patrie que pour y retrouver de nouveaux ſujets de douleur. Le chagrin me l'avoit fait quitter pour ne jamais y revenir. Voici la cauſe de mon amertume.

Vous ſavez que la ville de Cadix fut pillée il y a pluſieurs années. Outre la fortune que j'y ai perdue, les Anglois m'ont enlevé une petite fille qui

devoit faire un jour la conſolation de ma vieilleſſe ; & tout m'eſt devenu odieux en Eſpagne depuis ce moment fatal. Ma fortune étoit conſidérable, puiſqu'outre le crédit de mon négoce qui ſe montoit à plus de cinq cents mille livres, j'avois en argent comptant au moins cinquante mille ducats. Cette perte, qui m'a mis hors d'état de rien entreprendre, ne ſeroit cependant pas ſi conſidérable à mes yeux, ſi j'avois eu le bonheur de conſerver ma fille. Plongé dans cette triſteſſe amere, je fus bientôt preſſé par l'indigence ; enfin je pris avec ma femme, hélas ! c'eſt la triſte perſonne que vous voyez aſſiſe à côté de moi, nous prîmes, dis-je, le parti de paſſer aux Indes, moins dans l'eſpérance de nous y rétablir que pour perdre de vue l'image de notre cruel déſaſtre, & nous dérober à nous-mêmes : c'eſt le refuge ordinaire des malheureux. Nous nous embarquâmes il y a ſix jours ; à peine étions-nous hors du port de Cadix que nous fûmes pris par ces deux Corſaires qui alloient nous plonger dans de nouveaux malheurs, & mettre le comble à notre déſeſpoir en nous réduiſant en eſclavage. La priſe qu'ils firent de ce vaiſſeau Portugais, fut notre ſalut, comme vous le voyez : ce riche butin les arrêta juſqu'au moment où vous les avez attaqués avec tout le ſuccès que vous pouviez vous promettre de votre valeur. — Comment s'appelle votre fille, demanda Ricarede ? — Iſabelle, dit l'Eſpagnol. Ricarede, que les premiers mots de cet infortuné pere avoit troublé, ne douta plus que l'aimable Iſabelle ne fût la fille qu'il regrettoit : & ſans lui dire rien de plus à ce ſujet, il le fit paſſer lui & ſa femme, ſur ſon Vaiſſeau. Après s'être aſſuré du Navire Portugais, on appareilla, & l'on s'éloigna en diligence des Côtes de l'Eſpagne.

Ce généreux Chevalier accorda la liberté, non-ſeulement à ces eſclaves infortunés ; il exigea même d'eux ſous ſerment, qu'ils lâcheroient au premier endroit pluſieurs Turcs qu'il n'avoit pas d'abord apperçus : ainſi tout le monde éprouva l'effet de ſa bonté. Le vent qui avoit été des plus favorables au

départ, commença à tomber. Les Anglois inquiets de ce contretems, vu la proximité des Ports Eſpagnols, ſe mirent à blâmer Ricarede de ſa trop grande humanité. Ces gens, diſoient-ils, vont donner avis de ce qui s'eſt paſſé; bientôt on nous pourſuivra, s'il ſe trouve quelques Vaiſſeaux armés, & nous perdrons la liberté que nous leur avons accordée. L'appas du gain rend l'homme trop ingrat pour ſe fier à des bienfaits; & ſi ce ne ſont pas ces malheureux qui revendiquent un tréſor que la néceſſité leur a fait perdre, ils ſeront au moins la cauſe des riſques auxquels nous nous ſommes expoſés. Ricarede ne ſentit que trop l'importance de cette derniere réflexion; mais il ſut calmer leur inquiétude. Le vent qui s'éleva de nouveau, acheva de les raſſurer. Leur retour fut des plus prompts, deſorte qu'au bout de neuf jours, ils ſe virent devant la ville de Londres, d'où ils n'étoient partis que depuis un mois. Le Chevalier ne voulut pas entrer dans le Port avec l'appareil & les démonſtrations de joie que lui permettoit ſa conquête. Il crut devoir avant tout annoncer la mort du Baron de Lanſac, en faiſant entendre alternativement les trompes & les ſourdines. Les tambours battirent conformément au ſon de ces inſtrumens; les fifres, d'un ton lugubre, achevoient l'accompagnement de cette ſcène ſinguliere. D'un mât pendoit un pavillon renverſé, ſemé de demi-lunes; de l'autre, on voyoit un drapeau de taffetas noir, dont les extrémités touchoient la ſurface de l'eau. Tel fut l'appareil contraſtant avec lequel il parut ſur la Tamiſe & entra dans Londres. Il avoit laiſſé le gros Vaiſſeau Portugais à quelque diſtance, parce qu'il prenoit trop d'eau, & ne pouvoit ainſi remonter ce fleuve malgré ſa profondeur. Le peuple innombrable qui borda bientôt les deux rives, étoit dans le plus grand étonnement à la vue de cette entrée nouvelle pour tous les ſpectateurs. On reconnoiſſoit bien le Navire du Baron de Lanſac que montoit alors le Chevalier, mais on ne pouvoit comprendre que le ſecond Vaiſſeau eut été changé en ce bâtiment énorme qui reſtoit éloigné. Ricarede

les tira de cette incertitude, en ſautant dans une chaloupe, couvert des armes les plus brillantes, pour ſe rendre à pied au palais de la Reine. Il y fut accompagné des acclamations de toute la ville.

La Reine, prévenue par un Gentilhomme à qui il avoit fait prendre les devants, attendoit dans une galerie qu'il apportât lui-même les nouvelles. Elle étoit avec ſes Dames & Iſabelle, qui figuroit auſſi bien habillée à l'Angloiſe qu'à l'Eſpagnole, & ne faiſoit pas le moindre ornement de l'Aſſemblée. Au nom de Ricarede annoncé par ce Gentilhomme, Iſabelle s'étoit toute troublée, par la crainte de quelque revers inattendu. Le Chevalier étoit d'une taille avantageuſe & bien proportionné; il avoit ſon armure complette, cuiraſſe, épaulieres, braſſarts, gorgerin, cuiſſarts; ſon écu étoit chargé d'un caſqué à onze (1) grilles, & damaſquiné en or. Au lieu de heaume il portoit un chapeau à larges bords, de couleur fauve, & orné de plumes de diverſes couleurs, croiſées à la Wallonne. Un large coutelas lui pendoit au côté, ſoutenu par une baudrier de brocard. Sa chauſſure dégagée lui donnoit encore une nouvelle grace. Ricarede ne pouvoit manquer de faire l'admiration de tous ceux (2) qui le voyoient. Il arrive devant la Reine, ſe jette à ſes genoux, & lui dit: — Grande Reine, c'eſt votre fortune qui m'a guidé après la mort du Baron de Lanſac, frappé d'apoplexie au moment où je me félicitois de vaincre avec lui ſous ſes ordres. Les pouvoirs dont Votre Majeſté m'avoit honoré en cas d'évenement, n'ont ſervi qu'à me faire

(1) C'eſt la diſtinction particuliere aux Marquis. Les Chevaliers n'en ont que cinq.

(2) Cervantès fait encore ici de l'eſprit fort mal-à-propos. « Les » uns, dit-il, le comparerent à Mars, Dieu des batailles; d'au» tres, étonnés de ſon extrême beauté, prétendoient que c'étoit » Vénus qui s'étoit ainſi déguiſée pour jouer un tour au Dieu Mars ». Je ne ſçais où l'Auteur de Don Quichote avoit l'eſprit, en s'amuſant de ces inepties.

regretter ce brave guerrier qui m'eût volontiers cédé toute ſa gloire pour me mériter votre eſtime, & contribuer au bonheur que j'eſpere. A peine ſa mort nous eut-elle été connue de tous, que nous apperçumes deux galeres Turques remorquant le grand vaiſſeau qu'on peut découvrir d'ici, à l'entrée de la Tamiſe : je les attaquai. Vos ſoldats ont combattu avec cette bravoure naturelle aux Anglois. Nous coulâmes à fond les deux Corſaires, & nous donnâmes la liberté à tous les Chrétiens qui avoient échappé. Un de vos Vaiſſeaux déſarmé fut deſtiné à les faire rentrer dans leur Patrie ; & ce fut en votre nom que nous leur accordâmes cette faveur. Quelques Turcs confondus dans la foule ont obtenu le même avantage. Mais nous n'avions que trop répandu de ſang. Toute hoſtilité avoit ceſſé ; & c'eût été nous déshonorer que de les faire périr, ne pouvant plus être nos ennemis, ni ceux des Eſpagnols que nous venions de délivrer. Votre bonté ne ſauroit être trop connue. Je n'amene qu'un Eſpagnol & ſa femme qui m'ont demandé avec les plus vives inſtances de paſſer en Angleterre pour y voir Votre Majeſté. Ce grand Vaiſſeau venoit des Indes Portugaiſes. Battu par la plus furieuſe tempête, & ſans défenſe, il étoit tombé la veille entre les mains de ces Corſaires, qui n'y avoient pas encore touché. L'état qu'on m'en a fait, monte à plus d'un million d'or, tant en épiceries qu'en perles & en diamants ; & je ſerai encore redevable de dix Vaiſſeaux auſſi riches à Votre Majeſté, pour le ſeul joyau qu'elle m'a promis. Que dis-je ? la poſſeſſion d'Iſabelle vous ſera-t-elle jamais payée de ma part ! un ſujet qui doit tout à ſa Reine, ne peut rien attendre qu'à titre de bonté. Non, Ricarede, lui dit cette Princeſſe, ſi je mettois un prix à la perſonne d'Iſabelle, vous ne m'en payeriez jamais la poſſeſſion ; euſſiez-vous amené dans mes Ports les richeſſes des deux Indes. Levez-vous ; je vous la donne, parce que je vous l'ai promiſe, & qu'elle eſt digne de vous, comme vous êtes digne d'elle. Je ſais que c'eſt un bien que vous regardiez déja comme le vôtre, & qu'à

cet égard, ma faveur n'a peut-être pas pour vous tout le prix que je voudrois lui donner. Mais ce ſont les deſirs qui font la valeur des choſes; je penſe donc vous avoir récompenſé d'une maniere digne de votre bravoure. Iſabelle vous appartient dès ce moment; la voici, prenez-en l'entiere poſſeſſion quand vous voudrez. Je crois qu'elle ſent tout l'étendue de votre tendreſſe; allez vous repoſer, & venez me revoir demain: vous me donnerez de plus longs détails ſur le ſuccès de votre entrepriſe. Amenez auſſi avec vous ces deux perſonnes qui ont paru deſirer me voir, je dois leur en marquer certaine amitié. Ricarede baiſa la main de la Reine, qui ſe retira dans ſon appartement.

Toutes les Dames formerent un cercle autour du Chevalier. Lady Tanſi qui avoit eu un ſoin particulier d'Iſabelle, s'approcha de lui pour conſidérer ſon armure éclatante. — Pourquoi donc, Seigneur Ricarede, paroître devant la Reine avec ces armes? vous ne penſiez aſſurément pas venir combattre ici? car vous ſavez trop bien que nous ſommes toutes vos amies. Il n'y auroit peut-être qu'Iſabelle dont vous n'oſeriez vous promettre le ſuffrage; elle eſt Eſpagnole. Madame, repartit le Chevalier, je ſuis trop inſtruit de ſa franchiſe; & ſi elle a quelque volonté déterminée, je ſuis sûr que c'eſt en ma faveur. Avec tant de beauté peut-elle être ſuſceptible d'aucune haine. Iſabelle prit la parole. Chevalier, ſavez-vous que vous êtes un méchant homme, & que ſi tous les louangeurs vous reſſembloient, les femmes ne ſeroient guère en ſûreté. Pour moi, je ne puis plus me refuſer de vous entendre. Cependant gardez-vous après mon mariage de trop louer votre épouſe. Les femmes ne ſont pas toujours auſſi indifférentes qu'on le penſe ſur les éloges qu'on leur prodigue, mais leurs bonnes qualités ne doivent être connues que de leur mari. Ce trait, qui ne déplut pas à l'Aſſemblée, donna lieu à quelques autres ſaillies qui euſſent embarraſſé tout autre que Ricarede. Il ſe jette au cou d'Iſabelle, la couvre de baiſers, & la paie de ſa leçon, comme ſans doute

elle le deſiroit. Pendant que la compagnie s'amuſoit ainſi de la converſation, une petite Demoiſelle avoit pris plaiſir à regarder l'armure du Chevalier; elle levoit le bord de ſes cuiſſarts, manioit la poignée de ſon coutelas, s'y miroit; & voyant Ricarede ſe retirer, dit, avec une ſimplicité enfantine : Meſdames, la guerre doit donc être quelque choſe de bien beau, puiſque les guerriers armés figurent ſi bien parmi les Dames. Oui, ſans doute, dit Lady Tanſi. Vous venez de voir combien le Seigneur Ricarede étoit brillant, combien il avoit de graces! La ſaillie de cette Enfant fit rire pluſieurs perſonnes : mais d'autres trouvoient à redire que le Chevalier fut venu au Palais avec cet extérieur qui n'annonçoit que de l'orgueil. Quelques-unes prétendoient cependant que comme Militaire, il n'avoit pas fait une démarche mal placée.

Ricarede ſe rendit de-là chez ſon pere, alla voir ſes parens & ſes amis, & eut de tout le monde l'accueil le plus flatteur. On fit des feux de joie par toute la Ville. Le pere & la mere d'Iſabelle étoient chez Clotalde, à qui ſon fils avoit dit qui ils étoient, le priant néanmoins de ne pas s'ouvrir à leur fille, afin qu'il eût lui-même tout l'avantage de la reconnoiſſance. On commença ce ſoir là même à décharger le grand vaiſſeau ſur des barques, & l'on employa huit jours à ce travail. Ricarede ſe rendit le lendemain au Palais, amenant avec lui les deux perſonnes dont il avoit parlé. Clotalde les avoit fait habiller à l'Angloiſe. La Reine étoit au milieu de ſes Dames, & les attendoit. Pour marquer plus de conſidération au Chevalier, elle avoit fait aſſeoir Iſabelle à côté d'elle, & avec le même habit dont la jeune favorite étoit couverte la premiere fois qu'elle parut à la Cour. Les deux étrangers furent interdits de l'éclat de cette compagnie. Leurs yeux tomberent particuliérement ſur la jeune Eſpagnole, dont l'habillement nationnal les avoit d'abord frappés; mais ils ne la reconnurent point. Certaine émotion ſembloit cependant leur préſager quelque choſe d'extraordinaire. Une joie mêlée d'amertume & indéfiniſſable, les troubloit chaque fois

qu'ils levoient les yeux. Ricarede avoit mis un genou en terre devant la Reine, mais elle l'avoit fait lever auſſitôt pour prendre un tabouret : faveur inconnue juſqu'alors de la part de cette Princeſſe altiere malgré la bonté de ſon cœur. Ce qui fit dire à l'envie : « Ricarede n'eſt pas aſſis ſur le ſiége qu'il occupe, » mais ſur ſes balles d'épices. Et le proverbe qui dit, » *les préſens font ſauter les roches*, n'eſt que trop » confirmé aujourd'hui : car il ne falloit pas moins » que cette riche capture, pour amollir le cœur de » notre Reine à ce point. » En effet, cet honneur particulier que Ricarede venoit de recevoir, fut une occaſion de murmures pour ceux qui en avoient été témoins : car jamais Prince n'a favoriſé un Courtiſan qu'il n'ait en même tems percé le cœur d'un autre comme d'une lance. Malheureuſe condition des Rois à qui l'envie refuſe même la liberté d'être juſtes & bienfaiſans !

La Reine voulut ſavoir les particularités de la défaite de ces deux Corſaires. Le Chevalier les lui apprit, attribuant tous les ſuccès à la fortune de Sa Majeſté, & nommant ceux des Soldats qui s'étoient le plus diſtingués dans cette action, pour engager la Reine à les recompenſer en particulier. Après avoir dit comment il avoit accordé la liberté aux Turcs & aux Chrétiens, il montra le pere & la mere d'Iſabelle. Voici, Madame, les deux étrangers qui ont paru ſi jaloux de connoître Votre Majeſté. Ce qu'ils m'ont appris de leur déſaſtre, me perſuade qu'ils ſont de la plus honnête condition. La Reine leur dit d'approcher. — De quel endroit de l'Eſpagne êtes-vous ? — Grande Reine, nous ſommes de Cadix. A ce mot, Iſabelle les fixe avec un intérêt des plus marqués, eſpérant bientôt avoir des nouvelles de ſes pere & mere. Elle s'imagine appercevoir dans leur figure, quoiqu'obſcurément, certains traits qui ne lui étoient pas inconnus. Elle pâlit, ſe fait la derniere violence pour arrêter ſes larmes. Son pere n'étoit pas moins troublé qu'elle. Il ne peut ſe déterminer à croire ce qu'il voit. Il veut parler ; la crainte de ſe tromper,

la tendreſſe, le reſpect qu'il devoit à l'Aſſemblée, l'envie de ſortir de ce doute cruel, en un mot, toutes les paſſions les plus vives ſont en lui-même le plus douloureux combat; la parole lui manque; il ſe croit trop heureux de ſe rappeller ſa fille. Ricarede prenoit plaiſir à voir les mouvemens de ces deux ames qui ſe dévoroient l'une l'autre dans la plus étonnante perplexité. La Reine s'apperçut bientôt de ce trouble par la contenance d'Iſabelle, à qui la ſueur couloit ſur le viſage. La fille deſiroit que la mere parlât, pour s'aſſurer de ſa préſomption, penſant que la parole acheveroit peut-être ce que les yeux avoient commencé. Iſabelle, reprit la Reine, dites vous-même à cette honnête Dame de ne pas ſe déconcerter par ma préſence, & qu'elle vous apprenne quel eſt le motif qui leur a fait rejetter la liberté qu'ils avoient de retourner en Eſpagne : car il faut qu'ils y aient eſſuyé de terribles diſgraces pour avoir préféré de ſe rendre en Angleterre, où ils n'ont de reſſources que dans un eſpoir incertain. Iſabelle porta la parole pour la Reine : mais ſa mere, ſans répondre un mot, & ſans conſidérer la bienſéance, ſe livre à l'inſtinct qui la preſſe, s'approche de la jeune beauté, lui leve le bout de l'oreille droite, & tombe ſur le cou de ſa fille, en jettant le cri le plus amer. Ma fille !... ma chere Iſabelle ! chere partie de moi-même !.... mon ame ! ma vie !.... A ces mots, elle s'évanouit dans les bras de ſa fille. Le pere auſſi tendre, mais plus maître de ſa premiere commotion, ſe jette ſur un ſiége, content de ſe baigner de ſes pleurs. Iſabelle preſſe de ſa bouche celle de ſa mere, qu'elle ſerre dans ſes bras; leve de tems en tems les yeux ſur ſon pere, pour lui marquer ſon étonnement, ſa peine & ſon plaiſir. La Reine, toute interdite de cette ſcène inattendue, s'adreſſe à Ricarede. Sans doute, Chevalier, que vous avez voulu mettre ce pere, cette mere & ma chere Iſabelle à la derniere épreuve ? Vous deviez m'épargner une reconnoiſſance auſſi douloureuſe. Vous n'avez aſſurément pas réfléchi que l'excès de la joie fait encore plutôt périr que celui de la douleur. Je ne puis

puis vous pardonner cette imprudence que par le plaiſir que vous avez penſé faire à ma fille. A ces mots, la Reine vole elle-même à ſa chere Iſabelle, fait revenir ſa mere avec un flacon d'eau ſpiritueuſe, & la met ſur un fauteuil. Cette femme, revenue de ſon évanouiſſement, paroit toute troublée, dans la crainte d'avoir perdu le reſpect. Elle ſe jette aux genoux de la Reine. — Excuſez, grande Princeſſe, un ſentiment maternel que les malheurs & la perte d'un objet chéri n'ont rendu que trop vif. Juſte Ciel! quoi! c'eſt ma fille que vous m'avez conſervée! Qu'ai-je fait pour tenir cette faveur de votre main? Ne me fais-je pas illuſion? Ah! permettez-moi de me livrer à toute ma tendreſſe. Elle prend la main de ſon mari: « viens, mon ami, viens, Corneille, » embraſſer ce fruit de mes entrailles! Reconnois ton » ſang, le mien, & n'oublions jamais la Reine qui » nous a rendu la vie ». Loin d'être déſapprouvée, cette mere tendre eut tous les ſuffrages de l'aſſemblée. Telle fut la reconnoiſſance de ces infortunés. La Reine leur permit de reſter au Palais, pour s'entretenir en liberté avec Iſabelle, & ſe livrer à toute la joie de cet heureux évènement.

Ricarede y prit autant de part qu'il le devoit, & ne put s'empêcher de marquer de l'impatience. Il alla trouver la Reine, & lui demanda d'accomplir la promeſſe qu'elle lui avoit faite, ajoutant que, ſi elle ne le croyoit pas encore aſſez digne d'Iſabelle, il la ſupplioit de lui donner une occaſion de porter ſon zèle pour l'État, auſſi loin qu'elle ſembloit l'exiger. Soyez tranquille, lui dit-elle; ce petit trait de fierté ne me déplaît pas; j'aime qu'un homme ſente ce qu'il vaut. Sous quatre jours je mettrai le comble à vos deſirs, avec tous les honneurs que mérite Ricarede. Il ſe retira, perſuadé que ſon eſpoir alloit enfin ſe réaliſer, & ne s'imaginoit pas qu'il pût être jamais ſéparé de ſon amante. Que ce tems lui parut long! car l'eſpoir voit toujours l'avenir, comme dans le plus grand éloignément. Le jour qui devoit le rendre heureux dans le ſein des graces mêmes, arriva. Que ne

préſumoit-il pas de ce qui devoit l'engager à chérir davantage l'objet de toute ſa tendreſſe! Mais pendant ce court intervalle il s'étoit formé ſur ſa tête le plus terrible orage.

La Dame qui avoit été chargée du ſoin d'Iſabelle, avoit un fils âgé de vingt-deux ans. C'étoit le Comte Erneſt. La grandeur de ſa fortune, la nobleſſe de ſa race, & la faveur dans laquelle étoit ſa mere auprès de la Reine, lui avoient donné la fierté la plus préſomptueuſe. La beauté d'Iſabelle, qu'il voyoit tous les jours, ne la lui fit pas regarder long-tems avec indifference; il conçut bientôt pour elle la paſſion la plus vive, & s'en ouvrit même pluſieurs fois pendant l'abſence de Ricarede. La froideur dont il avoit été reçu, n'avoit fait qu'irriter ſes deſirs, loin de lui faire entrevoir qu'il n'avoit rien à eſpérer de ſa déclaration. L'indifférence ou les défaites honnêtes d'Iſabelle ne lui donnerent que trop à croire que jamais il ne détacheroit ce cœur de ſon premier objet, d'autant plus que la Reine venoit de s'expliquer d'une maniere déciſive. Le tems preſſoit; il ne lui reſtoit plus que le déſeſpoir, ou qu'à trouver le moyen de retarder au moins cette hymenée, dans la vue de faire changer les choſes, ſi l'on obtenoit quelque délai. Il s'explique ouvertement à ſa mere, la prie de demander la jeune Eſpagnole à la Reine, auprès de laquelle il ſçavoit que ſa mere avoit le plus puiſſant crédit, ajoutant qu'il ne s'agiſſoit de rien moins que de ſa vie. Lady Tanſi fut très-ſurpriſe de cette déclaration. Comme elle connoiſſoit le caractere violent de ſon fils, & l'opiniâtreté avec laquelle il perſiſtoit dans un parti quelconque, elle craignit les dernieres extrêmités dans une circonſtance où l'homme même le plus ſage eſt aſſez ſouvent le plus fougueux, & lui promit d'en parler à la Reine; non qu'elle eſpérât la porter à révoquer ſa parole, ce qui lui paroiſſoit impoſſible, mais au moins comme pour eſſayer tout dans une choſe déſeſpérée. Auſſitôt elle ſe rend à l'appartement de la Princeſſe; Erneſt attendoit la réponſe dans la chambre de ſa mere.

Iſabelle étoit déjà dans ſes habits de nôces. Un colier de perle, de la valeur de plus de vingt mille ducats, ſe confondoit à ſon cou avec la blancheur de ſa peau. Elle avoit au doigt un diamant de ſix mille écus; le reſte de ſon habillement étoit proportionné à ces joyaux, qui venoient de la priſe même que Ricarede avoit faite. Toutes les Dames de la Reine étoient prêtes, & dans leurs plus riches atours. La mere d'Erneſt entre, prie la Princeſſe, en lui ſerrant les genoux, de ſuſpendre pour deux jours le mariage de ſa chere Iſabelle; qu'elle ne lui demandoit que cette grace, pour tout ce qu'elle avoit mérité au ſervice de Sa Majeſté. La Reine voulut d'abord ſçavoir la raiſon de ce délai ſi formellement oppoſé à la parole irrévocable qu'elle dit avoir donnée. Lady Tanſi ne voulut la lui dire, qu'après avoir obtenu la promeſſe de ce retard, tant la Reine avoit envie d'en connoître le motif. Auſſi-tôt elle lui apprend la paſſion dont ſon fils étoit épris pour la jeune Eſpagnole, & l'alternative cruelle qu'il lui avoit donnée à craindre. Votre Majeſté, ajouta-t-elle, verra pendant ces deux jours le parti que je dois prendre pour ſauver mon fils. Si ma parole Royale n'étoit pas engagée, répondit la Reine, je trouverois aiſément le moyen de le tirer de ce labyrinthe; mais aucune vue, aucun intérêt, aucune circonſtance, ne me fera fruſtrer Ricarede d'une eſpérance auſſi légitimement fondée. La mere rendit auſſi-tôt cette réponſe à ſon fils.

Cette réponſe jetta le Comte dans l'emportement le plus étrange. Il ſe rend chez lui, s'arme de toutes pièces, paroît ſur le plus beau cheval devant la porte de Clotalde, appelle Ricarede à grands cris, lui demandant de paroître à la fenêtre. Le Chevalier finiſſoit de s'habiller, comme il devoit l'être pour la brillante cérémonie de ſon mariage, & alloit ſe rendre au Palais, accompagné de ſa famille & de ſes amis. Il entend les cris du Comte. L'audace avec laquelle il eſt appellé, lui cauſe d'abord quelque trouble. Il paroît à la fenêtre. A l'inſtant Erneſt lui dit: Ri-

carede, écoute deux mots. La Reine a voulu te procurer à ſon ſervice l'occaſion de mériter l'incomparable Iſabelle. Tu es revenu couvert de lauriers, & la Reine a cru qu'il n'y avoit perſonne dans le Royaume qui fut auſſi digne que toi de poſſéder cette aimable Eſpagnole : mais elle s'eſt aſſurément trompée, & je ſuis en état de le prouver. Je te dis donc que tu n'as encore rien fait d'aſſez grand pour mériter une récompenſe auſſi éclatante, ni les honneurs que ton orgueil t'a fait ambitionner ; & jamais tu ne ſçauras t'en rendre digne. Si tu penſes le contraire, viens ; je t'attends, ou tu n'es qu'un lâche. Je verſerai la derniere goutte de mon ſang, pour te convaincre qu'Iſabelle étoit faite pour moi, ou perſonne n'a droit d'y prétendre. Comte, répartit Ricarede, je ne regarde non plus la poſſeſſion d'Iſabelle, que comme une faveur ineſtimable de notre Souveraine ; mais j'accepte à l'inſtant ton défi. Ton inſolence eſt incapable de m'ébranler. Le Chevalier quitte bruſquement la fenêtre, demande ſes armes. Ses parens, ſes amis, révoltés de ce défi audacieux, font tous leurs efforts pour arrêter Ricarede, lui diſant que c'étoit ſe déshonorer, que de répondre à un homme qui avoit oublié ſon rang, ſa qualité, & qui s'étoit par-là couvert d'un opprobre ineffaçable. Il étoit auſſi-tôt ſorti quelqu'un pour aller en avertir la Reine. Le Capitaine, envoyé de la part de la Princeſſe, arrive à la porte de Clotalde au moment où Ricarede ſortoit, malgré les prieres qu'on lui avoit faites. Dès que le Comte apperçut l'Officier, il réſolut de ne pas ſe laiſſer prendre ; & s'adreſſant au Chevalier, il lui crie : Tu vois Ricarede l'empêchement qui ſurvient à notre deſſein ; tu me retrouveras, ſi tu le veux ; deux hommes qui ſe cherchent ſe rencontrent aiſément, fût-ce aux extrêmités de la terre. Il pique des deux. Le Capitaine le fait entourer de ſon eſcouade, & lui demande ſon épée de la part de la Reine. Oui, dit-il, je me rends ; mais ſous parole d'honneur qu'on me conduira droit devant notre Souveraine, & ce n'eſt qu'à elle ſeule que

je remets mon épée. Le Capitaine, content de l'avoir arrêté, le mene au Palais. La mere du Comte, toute éplorée, demande grace pour ſon fils en faveur de ſa jeuneſſe, & de ſa paſſion impétueuſe; mais la Reine, ſans rien répondre, ordonne de lui ôter ſon épée, & de le mettre à la tour.

Cette cataſtrophe inattendue répandit l'allarme dans le cœur d'Iſabelle, & affligea extrêmement ſon pere & ſa mere, qui ſe voyoient accueillis du plus terrible orage dans le ſein même de la tranquillité. La mere du Comte réitéra encore ſes inſtances auprès de la Reine, la priant de prendre les meſures néceſſaires pour prévenir le trouble qui alloit infailliblement s'élever entre ſa famille & celle de Ricarede. Elle lui propoſa même un avis. C'étoit de renvoyer Iſabelle en Eſpagne, comme l'unique moyen d'arrêter la fougue de ſon fils, qui par-là n'auroit plus d'eſpoir; & d'ôter toute cauſe de reſſentiment à Ricarede, qui ne ſe verroit pas privé de ſon amante, obligé de la céder à un autre. Elle prétexta même la différence de Religion; que rien n'avoit pu faire changer Iſabelle, malgré les ſoins qu'elle avoit priſe pour l'attacher à la Religion Anglicane. N'importe, répartit la Reine; ſi elle a eu aſſez de fermeté pour ne pas ſe départir de la Loi de ſes pere & mere, je ne l'en puis blâmer: mais ne me parlez pas de l'envoyer en Eſpagne. Je prends trop de plaiſir à voir ma fille, pour m'en priver, & demain Ricarede ſera certainement ſon époux. Un Souverain peut revenir ſur ſes pas, lorſqu'il s'eſt engagé dans une fauſſe démarche; il eſt même de ſon honneur de le faire, parce que le bonheur de ſes ſujets eſt inſéparable de ſa gloire: mais j'ai trop de raiſons pour tenir ma parole, & ne m'en parlez pas davantage.

La mere du Comte ſe retire ſans répliquer. Dans le trouble qui l'aveugle, elle ne connoit plus de moyen de rendre ſon fils à lui-même, qu'en ſe portant au dernier des crimes. Une femme de ſon rang put-elle s'oublier à ce point! Cruelle, tu vas empoiſonner Iſabelle! .... Toute la journée la jeune

Eſpagnole s'étoit plainte d'une faibleſſe & d'un mal de cœur, qui ne venoit que de la révolution précédente. Cette cruelle femme (1), ſi perſuadée de la bonté de ſa Religion, profite de la circonſtance, offre quelques paſtilles à Iſabelle, & l'engage à les prendre pour faire diſparoître cette légere indiſpoſition de ſanté. Peu après les avoir priſes, la jeune Infortunée ſe ſent un ſerrement de poitrine extrême; ſa langue ſe retire, ſa gorge s'enflamme, ſes lèvres

(1) Le fanatiſme a été le même par-tout, c'eſt à-dire, fureur & cruauté. Perſonne ne l'a mieux peint que Buttler dans ſon Hudibras. Ce ſont ces furieux qui, toujours prêts à ſonner l'allarme, feroient volontiers d'un Etat ce que Néron eût fait de Rome, ſi elle n'eût eu qu'une ſeule tête. Du tems de Cervantès les Héréſiarques venoient de troubler toute l'Europe,

By ſetting church and common Weal
All on a flame bright as their zeal, Hudibras, c. 2.

& faiſoient fumer la terre du ſang de ſes habitans. L'on n'auroit pas moins à craindre aujourd'hui, ſi les ſages Princes qui la gouvernent n'arrêtoient l'acharnement qu'on a contre ceux qu'on appelle Philoſophes.

L'Empereur Julien, cet homme d'un caractere ſi doux, ſi traitable, qui ménagea & ordonna ſi expreſſément à ſes Gouverneurs de ménager les Chrétiens, fait bien ſentir aux Princes le prix de la tolérance : « Que les Galiléens s'aſſemblent dans leurs Prêches » comme ils voudront, pour leurs adorations, pour recevoir leur » doctrine, & prier comme on le leur enſeigne, &c. Et vous, peu» ples de l'ancien culte reçu dans l'Empire, ne les injuriez pas; ils » ſont vos concitoyens, vos voiſins, & plutôt conduits par l'enthou» ſiaſme de l'ignorance & de l'erreur, que par malice & de mau» vais deſſeins; j'aurai ſoin que leurs Clercs ne prennent plus d'auto» rité ſur le peuple, qu'ils ne ſupplantent plus les parens, pour s'em» parer des biens des familles.—Je leur défends, par mon Edit, de » ſe réunir en mutins autour de leurs Clercs ſéditieux, comme s'ils » ſe défioient du Magiſtrat qui veille à leur ſûreté, & qui même a » déjà été pluſieurs fois inſulté par ces, &c. ». Ainſi parloit cet excellent Prince, qui vouloit que la paix & la ſûreté réciproque regnât entre tous ſes Sujets, quelque différente que fût leur Religion. Voyez cette lettre entiere dans Shaftesbury, T. 3, pag. 63.

noirciſſent, ſa voix devient rauque, ſes yeux s'éteignent!... Enfin l'on apperçoit tous les ſignes du poiſon le plus actif. Les Dames volent à l'appartement de la Reine, lui racontent en tremblant le triſte état de ſa fille, ajoutant que Lady Tanſi venoit de l'empoiſonner. La Reine ſe ſent à peine aſſez de forces pour aller la voir. Elle tombe à côté d'Iſabelle, la prend dans ſes bras, & s'évanouit. On vole chez ſon Médecin. Il arrive. La Reine, à peine revenue, fondoit en larmes avec toute ſa Cour. Tout le monde frémiſſoit de l'énormité de cet attentat. On amene Lady Tanſi, qui, ſans perdre contenance, dit quel poiſon elle avoit mis en uſage, & ſe félicite d'avoir fait périr une Catholique, un monſtre dans la Chrétienté! Les prompts ſecours donnerent au moins quelque eſpoir ſur la vie d'Iſabelle. La Reine fit arrêter ſa Dame d'Honneur, qu'on enferma ſous bonne garde dans le Palais, juſqu'à ce que les circonſtances permiſſent de punir un ſi horrible forfait. Ricarede, au déſeſpoir, étoit près d'en perdre la tête. La Reine elle-même ne put le conſoler dans ce moment cruel, malgré les aſſurances de l'amitié la plus vive, & de la punition la plus exemplaire qu'elle lui promit de faire ſubir à cette femme indigne. Quelques jours ſe paſſerent, & l'on eſpéra qu'Iſabelle au moins n'en périroit pas. Elle reprit peu à peu; mais les cheveux, les ſourcils lui tomberent, ſon viſage étoit tout ridé, ſes couleurs perdues, ſes yeux tout larmoyants; ſa peau leva de la tête aux pieds: enfin Iſabelle étoit auſſi difforme qu'elle avoit été brillante auparavant; & ceux qui la connoiſſoient euſſent mieux aimé la voir mourir, que de l'appercevoir ſous cette difformité. Malgré ce changement étrange, Ricarede ne ſe ſentit pas pour elle moins d'amour & d'eſtime; au contraire, la pitié réunie à la tendreſſe, devint chez lui ce ſentiment inexprimable, qui caractériſe le cœur d'une bonne mere, dont le fils eſt près de périr ſous ſes yeux. Il demande à la Reine la permiſſion de faire tranſporter Iſabelle chez ſon pere, ne pouvant plus vivre éloigné de cet objet chéri. Non,

s'écria-t-il, pour avoir perdu ſa beauté, elle n'a pas perdu ſes vertus. La Reine éplorée lui répond: Hélas! Ricarede, ce n'étoit pas ainſi que je vous l'avois promiſe; mais le Ciel n'eſt jamais injuſte dans les malheurs qui nous arrivent: peut-être euſſiez-vous été moins heureux, ſi ma chere fille vous eût appartenue avec tous ſes attraits. Votre ſincere attachement ſera au moins un exemple qui apprendra à n'eſtimer une femme que par ſa véritable valeur, & vous me devenez mille fois plus cher pour eſtimer aujourd'hui ce diamant brut au prix qu'il mérite. Oui, poſſédez-la, poſſédez ce que mon cœur a chéri!... La vivacité des ſentimens s'émouſſe avec l'âge, les cœurs s'uſent inſenſiblement, l'eſprit s'affaiblit, & la beauté eſt une roſe qui ne conſerve ſa fraîcheur que ſous l'haleine des zéphirs: mais l'eſtime ne ſe perd pas même au tombeau, lorſqu'elle a eu la vertu pour baſe. Grande Reine, reprit Ricarede, je n'ai plus qu'une grace à vous demander. Quoiqu'il ne ſoit pas en mon pouvoir de faire taire la loi en faveur du coupable, je vous conjure, par cette bonté que vous m'avez marquée, de pardonner ce crime; pardonnez à Lady Tanſi, & qu'on ſçache ſeulement que mes ennemis étoient injuſtes. Ricarede, lui répondit la Reine, je ferai à cet égard ce que la juſtice & ma bonté me dicteront. Emmenez Iſabelle, ſon pere & ſa mere dans un de mes équipages, & acceptez ces préſens que je joins à ceux que je lui ai déjà faits. C'étoient de riches habits, des perles, des diamants, que Ricarede prit avec toutes les marques de la plus vive reconnoiſſance. Iſabelle paſſa deux mois chez Clotalde, ſans qu'on pût eſpérer de lui voir recouvrer ſa premiere beauté; mais la peau lui tomba par-tout le corps, & au bout de quelque tems les lys & les roſes commencerent à reparoître ſur ſon viſage. Clotalde n'avoit pas attendu juſques-là. Il penſoit que ſon fils, diſtrait par une nouvelle paſſion, s'occuperoit moins d'Iſabelle, dont il croyoit la beauté perdue ſans reſſource. Il avoit même le deſſein de la faire repaſſer à Cadix avec ſon pere & ſa mere, lorſqu'elle pourroit ſoutenir le voyage.

Peu de tems après Ricarede vit avec la plus grande ſurpriſe la Demoiſelle Ecoſſoiſe chez ſon pere. C'étoit la plus belle perſonne qui eût paru depuis long-tems à Londres. Elle n'auroit été effacée que par la jeune Eſpagnole. Clotalde s'ouvrit auſſi-tôt à ſon fils ſur ſes vues. Ricarede, appréhendant qu'Iſabelle ne s'en apperçut, la prévint à l'inſtant en préſence de Corneille & de ſon épouſe. Chere Iſabelle! Clotalde s'eſt perſuadé que mon attachement n'étoit plus le même depuis le malheur qui vous eſt arrivé. Comme il m'avoit deſtiné une Demoiſelle Ecoſſoiſe avant que je lui euſſe déclaré l'amour que j'avois pour vous, il l'a fait venir ces jours-ci, accompagnée de pluſieurs de ſes parens, tous gens de la premiere qualité. Ils ont cru, ſans doute, que l'impreſſion que je recevrois de cette charmante perſonne, effaceroit l'empreinte que vous avez faites ſur mon ame. Mais en vous trouvant aimable, j'ai moins conſidéré l'éclat de vos attraits que les vertus dont j'attendois mon bonheur; ainſi, belle ou non, je me féliciterai toujours de vous adorer. Donnez-moi votre main; agréez la mienne. Je vous jure, par la foi que nous profeſſons l'un & l'autre, que rien au monde ne me détachera de vous, & que déſormais je vous regarde comme ma légitime épouſe. Le Ciel qui m'entend connoit la ſincérité de ma proteſtation; & dans quelque endroit de la terre que vous ſoyez, j'irai vous épouſer ſolemnellement. Voici ma proteſtation par écrit. Que votre pere & votre mere me faſſent la grace d'y mettre leur ſignature. Iſabelle ne doutoit pas de l'eſtime de Ricarede; mais après ce revers, elle n'oſoit ſe perſuader qu'il penſât réellement à l'épouſer. Elle fond en larmes, & lui dit, en l'embraſſant. — Seigneur Ricarede, oui j'accepte votre main; c'eſt la ſeule réponſe que je dois à votre aveu. Mais avant d'agréer la mienne, en vous engageant par un ſerment, faites attention, Chevalier, que l'habitude émouſſe bientôt les ſentimens les plus vifs. Je vous fais peut-être une injure: excuſez ma jeuneſſe, ſi je ne puis encore appercevoir tout ce que vous méritez de moi. Le ſeul point d'hon-

neur engage quelquefois un homme de qualité à soutenir sa premiere démarche, sur-tout lorsqu'elle a été aussi publique que la vôtre. Vous n'accepteriez ma main, qu'en vous jettant dans des troubles plus grands & plus dangereux que ceux que vous avez essuyés par rapport à moi. Vous déplairez à votre pere, vous révolterez contre lui & contre vous la jeune Demoiselle qu'il vous destine, & vous vous ferez autant d'ennemis de ses parens. Je prends trop d'intérêt à votre bonheur, pour vous engager à passer à mon égard plus loin que l'estime & l'amitié. Souvenez-vous d'Isabelle avec autant de considération qu'elle se souviendra de vous, & je me croirai aussi heureuse que j'ai dû l'être. Mais ces réflexions ne firent qu'augmenter la passion de Ricarede. Il lui prend la main. — Promettez-moi d'être mon épouse, & que jamais vous n'aurez d'autre mari que moi, à moins que la mort ne nous sépare avant notre union. Je ne puis vous entendre parler d'aucune chose qu'après votre promesse. C'est devant votre pere & votre mere que je vous ai fait la mienne; qu'ils soient aussi témoins de la vôtre. Isabelle lui présenta la main, en lui jurant l'attachement le plus inviolable. Il l'embrasse, & se jette au cou de son pere & de sa mere, qu'il regarde dès ce moment comme les siens. Je dois, leur dit-il, à présent vous tirer d'inquiétude. Mon pere ne peut exiger de moi que je contracte à l'instant l'engagement qu'il me propose. Je le connois trop équitable pour forcer mon inclination: mais je ne lui demanderai que du tems, & je paroîtrai prêt à me rendre à sa volonté, pourvu qu'il m'en accorde. Les circonstances sont des plus favorables à nos vues. Il faut d'abord le prier qu'il vous fasse repasser en Espagne, soit à Cadix, soit à Séville. Je ne vous demande que deux ans de délai pour m'y rendre; & si je n'y suis pas, c'est que j'aurai perdu ou la vie ou la liberté. Non-seulement deux ans, reprit Isabelle; j'attendrai même toute ma vie, & le moment où j'apprendrois votre mort, seroit aussi celui de la mienne. Ricarede éprouve

la commotion la plus vive qu'il ait jamais ſentie, & ne peut la remercier que par ſes pleurs! ... Elle le ranime par le plus tendre baiſer. Il ſe leve, embraſſe encore ſon pere & ſa mere, & dit à Iſabelle: lorſque vous aurez demandé cela à mon pere, je prétexterai un vœu que j'ai fait à Rome pour la conſervation de vos jours & des miens, dans le moment où je vous ai vue ſi mal. Je ſçais combien mon pere eſt attaché à ſa religion. Sur ce motif il ne me preſſera pas davantage. Ainſi, ſans m'engager avec la Demoiſelle Ecoſſoiſe, je donnerai lieu d'eſpérer tout ce qu'on voudra ſe promettre de moi. Profitons des circonſtances; il n'y a pas de tems à perdre. Je vais ſçavoir ce qu'on penſe au vrai.

Clotalde prévint lui-même les deſirs des deux Amans. Il appelle Ricarede dans ſon cabinet, lui dit qu'il avoit deſſein de renvoyer Iſabelle en Eſpagne, puiſqu'il n'y avoit plus d'eſpoir de lui voir jamais recouvrer ſa beauté; que c'étoit avec l'agrément de la Reine qui l'avoit engagé à cette démarche, par l'intêret ſenſible qu'elle prenoit au rétabliſſement parfait d'Iſabelle. Ricarede répondit avec une feinte indifférence: Prenez mon pere le parti que vous jugerez à propos à l'égard d'Iſabelle; vous me verrez toujours ſoumis aux ordres de notre Souveraine: néanmoins j'eſpere qu'on ne lui ôtera rien de ce que la Reine lui a donné. Non, répartit Clotalde, elle en aura plutôt davantage. Le même jour Clotalde ſe rend à la Cour, pour obtenir le conſentement néceſſaire au mariage de ſon fils, & faire part à la Reine du deſſein qu'il avoit de renvoyer Iſabelle en Eſpagne. Elle approuve ſa réſolution, & lui donne ſon agrément pour le mariage de Ricarede. Ce fidele Amant, voulant éviter tout ſoupçon, propoſa pour le lendemain une partie de chaſſe, ſous prétexte de s'accoutumer à ne plus voir ſon Amante, & ce fut dans le bois même qu'il s'ouvrit à ſon pere, ſur le vœu qu'il devoit accomplir. La jeune Ecoſſoiſe crut pouvoir s'approcher d'eux ſans indiſcrétion. Elle avoit quelques-uns de ſes parens à ſes côtés. Clotalde les

inſtruit de l'intention de ſon fils. Mathilde, (c'étoit le nom de l'Ecoſſoiſe) conſent au délai que l'on exige. Elle profeſſoit la même Religion que Clotalde, & ſe ſeroit fait un crime de ne pas ſe rendre à l'engagement de Ricarede. On convient qu'elle paſſeroit ce tems chez Clotalde. Pendant cette partie de chaſſe la Reine s'occupa de la punition des deux coupables. La mere fut condamnée à une amende de dix mille écus d'or au profit d'Iſabelle ; enſuite privée pour jamais de ſa dignité, & ſon fils banni pour ſix ans de l'Angleterre. La ſomme fut payée ſur le champ, & Erneſt ſortit du Royaume quatre jours après.

Ricarede prévint le lendemain Iſabelle de l'intention de Clotalde, ce qui lui fit le plus grand plaiſir, & l'on diſpoſa tout pour le départ. La Reine chargea un Banquier de remettre les dix mille ducats à Séville par la voie de France, & fréta à ſon compte un Navire Flamand, pour tranſporter les trois étrangers chez eux, après avoir mouillé dans un port de France, afin d'y prendre des paſſe-ports pour l'Eſpagne. La guerre ſe continuoit toujours entre cette derniere Couronne & l'Angleterre. Clotalde eut ordre de remettre à Iſabelle tous les préſens que la Reine lui avoit faits. Le lendemain elle vint avec ſon pere & ſa mere prendre congé de toute la Cour. La Reine ne la quitta qu'avec les témoignages de la plus vive affection ; lui remit la lettre de change qu'elle auroit à tirer ſur le Banquier de Paris, beaucoup d'autres préſens, & mille petites choſes néceſſaires pour faire plus agréablement ſon trajet. Les Dames de la Reine voyoient partir cette jeune Infortunée avec certain ſentiment de tendreſſe que l'envie avoit étouffé juſqu'au moment de ſon revers. Comme ſa beauté ne les offuſquoit plus, elles euſſent volontiers joui de tous les agrémens de ſon eſprit : car ſa converſation étoit des plus aimables & des plus intéreſſantes. La Reine l'embraſſa pluſieurs fois, lui demandant une lettre datée du port où elle débarqueroit. Iſabelle ſe ſentit le cœur pénétré, déchiré par la plus vive douleur, en quittant Cataline qui lui avoit ſervi

de mere, & étoit devenue l'appui de ſon innocence infortunée. Le même ſoir elle s'embarqua avec ſon pere & ſa mere. Ricarede l'avoit prévenue qu'il ne s'y trouveroit pas, de peur de manquer de diſcrétion, & même de s'embarquer avec elle!... Ce qui auroit ruiné tous leurs projets. Clotalde de ſon côté avoit propoſé une nouvelle partie de plaiſir pour le diſtraire & flatter Mathilde, qui aimoit éperduement le Chevalier. Ricarede s'y livra de lui-même, perſuadé qu'on prendroit augure de ſa bonne volonté, & que par-là il éloigneroit le moindre ſoupçon ſur ſes vues.

Après trente jours de navigation, le Vaiſſeau Flamand s'étoit rendu à la barre de Cadix, où nos Eſpagnols débarquerent. Ils furent reçus avec les marques de la plus ſincere amitié de tous ceux qui les avoient connus. On ne pouvoit aſſez les féliciter du recouvrement de leur liberté, mais ſur-tout d'avoir retrouvé leur fille. Iſabelle commençoit déja à donner quelques eſpérances de reparoître auſſi belle qu'elle l'avoit été. C'étoit une roſe qui, replantée dans ſon ſol natal, reprenoit toute la vivacité de ſon éclat. Nos Voyageurs reſterent un mois à Cadix, pour ſe refaire de la fatigue de leur navigation; de-là ils ſe rendirent à Séville pour toucher le paiement des dix mille ducats; ils leur furent comptés auſſi-tôt que le Banquier eut reçu la lettre d'avis de ſon Correſpondant de Paris. Corneille loua une très-belle maiſon vis-à-vis Sainte Paule. Il avoit dans ce Monaſtere une de ſes couſines; & c'étoit à elle que Ricarede devoit s'adreſſer pour apprendre où il retrouveroit Iſabelle, lorſqu'il ſe ſeroit rendu à ſa parole. Corneille, du conſentement de ſa fille, employa les dix mille ducats au rétabliſſement de ſes affaires. Iſabelle voulut même qu'il vendît une partie des précieux joyaux qu'elle avoit eus de la Reine, & le commerce de ce pere infortuné fut bientôt des plus conſidérables, au grand étonnement de ceux qui avoient connu ſes pertes. Le coloris d'Iſabelle prenoit tous les jours un nouvel éclat; les graces ſembloient ſe diſ-

puter le privilège de l'embellir, & Flore ſe dépouiller de tous ſes attraits pour les lui donner. On ne parloit plus dans Séville que de l'Eſpagnole Angloiſe, à qui le Pays natal avoit rendu toute la fraîcheur de la jeuneſſe. Il n'étoit pas une belle perſonne dans la Ville, à qui elle ne fut préférée. Elle ſe rappella qu'elle avoit été un ſujet de jalouſie à la Cour, & ne voulut pas être expoſée à des troubles, dont aucune autorité ne pouvoit plus la garantir : d'ailleurs, ne vivant plus que pour Ricarede, le parti le plus ſage lui parut celui de la retraite. Toute entiere à elle-même, & ne s'occupant plus que de nourrir ſon eſpoir, elle ne ſortoit que pour rendre à ſa couſine les viſites qui la déroboient à ſon inquiétude. Elle écrivit à la Reine pour la remercier de tant de bontés qu'elle en avoit reçues. Corneille & ſon épouſe y joignirent les témoignages de leur reconnoiſſance. Elle avoit mis dans le paquet deſtiné pour la Reine une lettre adreſſée à Clotalde & à Cataline, afin que les aſſurances du ſouvenir qu'elle conſervoit de ſa Bienfaitrice, rendues par cette voie, euſſent toute la publicité poſſible. La Reine ne fit point de réponſe.

Quelque tems après Iſabelle reçut une lettre de Cataline. Elle la félicitoit de ſon heureux retour, avec les proteſtations de la plus vive tendreſſe, & lui marquoit que Ricarede étoit allé faire un voyage en France, pour ſe rendre enſuite à Rome. Iſabelle répondit à cette lettre, dont elle arroſa toutes les lignes de ſes larmes !... perſuadée que ce cher Epoux ne tarderoit pas à ſe rendre en Eſpagne. Malgré cette aſſurance, le revers inopiné qu'elle avoit éprouvé au moment de ſe voir heureuſe, lui donnoit mille ſujets de crainte. Elle n'avoit que trop cruellement appris combien peu l'on doit ſe fier aux faveurs de la fortune, & aux eſpérances les plus certaines. Tantôt elle ſe repréſentoit Ricarede déchiré par l'inquiétude qu'il avoit du ſort de ſon Amante ; tantôt elle le croyoit à ſes côtés. Une douce illuſion la ſéduiſoit ; elle étoit près de lui parler, de l'embraſſer ; elle lui ſourioit, lui reprochoit ſa trop longue abſence. Dans

cette heureuſe rêverie ſes paupieres s'abattoient ; elle ſommeilloit, s'entrenoit avec lui de ſon amour, le ſerroit dans ſes bras, & ſe réveilloit pour ſe baigner de ſes pleurs. Etat terrible pour le cœur d'une femme aimable & vertueuſe, à qui les revers ont prouvé la conſtance d'un Amant ! Inſenſible à tous les plaiſirs de cette Ville bruyante, Iſabelle étoit dans un moment comme un roſeau devenu le jouet des vents & de la tempête, ne trouvant plus de repos, ni dans les proteſtations de Ricarede, ni dans les ſages avis de ſa couſine. Bientôt ſemblable à un roc qui repouſſe avec fierté le flot écumant qui l'avoit inſulté, elle ſe raſſuroit, par ce que cet Amant avoit déja fait pour elle ; & ſe croyoit en état de braver tous les orages. Nombre de jeunes gens, des plus riches de Séville, mirent tout en uſage pour s'inſinuer auprès d'elle, & mériter un ſeul de ſes regards. Peut-être, diſoient-ils, Iſabelle ne penſera-t-elle pas autrement que les autres. Le préſent l'empêchera de porter ſes vues dans un avenir incertain ; mais Iſabelle n'avoit pas une de ces ames vulgaires, plus communes même dans le grand monde que dans les claſſes inférieures de la ſociété. Des principes d'honneur bien apperçus & bien réfléchis, la mettoient à l'abri de la moindre inconſéquence. Elle chériſſoit dans Ricarede toutes les vertus qu'elle avoit elle-même. Les tentatives les plus adroites échouerent donc auprès de la fidelle Amante.

Il s'étoit déja paſſé un an & demi. L'inquiétude d'Iſabelle augmentoit de jour en jour. Elle s'imaginoit n'avoir plus qu'un inſtant d'eſpoir, & s'abandonnoit à toute ſa douleur. Dans les courts intervalles que lui laiſſoit ſa triſteſſe, elle ſe blâmoit de ſon impatience & des reproches ſecrets qu'elle faiſoit à ſon Amant. Elle lui pardonnoit ſa longue abſence, l'embraſſoit avec les doux élans de la plus tendre paſſion ! Un jour qu'elle revenoit de chez ſa couſine, on lui dit en rentrant : tenez, ma fille, voici une lettre de Cataline. Sans doute qu'elle va vous apprendre le terme de votre eſpérance & de

la nôtre. Iſabelle ouvre cette lettre d'une main tremblante & précipitée. Il y avoit cinquante jours qu'elle étoit partie de Londres; en voici la teneur.

« Ma fille, vous vous rappellez bien Guillart, Page » de Ricarede. Il étoit parti avec lui, lorſque je vous » ai marqué que mon fils quittoit l'Angleterre pour » ſe rendre en France, & de-là à Rome. Guillart eſt » donc de retour depuis hier, & nous aſſure que le » Comte Erneſt a tué Ricarede en trahiſon ſur les » frontieres de l'Etat Eccléſiaſtique, où ils ſe ſont » rencontrés. C'en eſt fait de moi, ma chere & » tendre amie! je ſuis inconſolable, & la mort ſeule » terminera ma douleur. Pardonnez à l'excès de mon » accablement, ſi je ne vous en dis pas davantage. » Chaque mot de cette lettre eſt preſque effacé par » mes larmes. J'embraſſe votre bon pere & votre » bonne mere. Priez Dieu pour mon fils. Adieu pour » jamais ».

Loin de s'abandonner aux larmes, Iſabelle étouffa ſa douleur. Elle relut encore la lettre, en examina bien la ſignature, qu'elle reconnut pour être certainement de Cataline. Elle ſe leve, paſſe dans ſa chambre, ſe jette à genoux aux pieds d'un Crucifix, avec toute la tranquillité d'une ame vraiment noble; fait vœu d'embraſſer la vie Religieuſe. Pleine de cette ſainte réſolution, elle conſole ſon pere & ſa mere, qui ne montroient pas à beaucoup près la même fermeté, & leur fait part de ſon deſſein. — Qu'ai-je à prétendre au monde, leur dit-elle; tout y eſt fini pour moi. Je ſens, il eſt vrai, combien votre cœur tient au mien, d'autant plus que vous n'avez que moi ſeule: mais la providence a-t-elle été injuſte à votre égard? N'en avez-vous pas reçu par mes malheurs même toutes les faveurs que vous pouviez en attendre? Dois-je encore deſirer de vivre pour le monde, après avoir fait pour vous ce que jamais je n'oſerois oſé me promettre. Mon cœur étoit attaché à Ricarede; il n'eſt plus, ce cher homme! .... Je frémis encore de le répéter. C'eſt le Ciel lui-même qui nous ſépare; il ne veut donc plus que je m'attache

à

à d'autre, puiſque ce ſeroit une témérité d'eſpérer un parti qui réunît tout ce que j'ai perdu dans ce jeune Amant. Non, Ricarede n'a laiſſé que le ſouvenir de ſa franchiſe, & il n'y a que moi qui puis ſentir la perte que je fais. Ne craignez pas que ce ſoit foibleſſe, chagrin, orgueil, ou tout autre motif humain qui me faſſe embraſſer ce parti. Si j'avois borné tout mon eſpoir à jouir d'un époux, j'aurois auſſi la faibleſſe de me livrer au déſordre impétueux qu'occaſionne ordinairement un pareil évènement: mais je ſens trop ce que je dois aux ſentimens de Ricarede. Il m'aimoit comme je l'aimois, & je dois le regretter, comme ſans doute il m'auroit regretté, ſi j'avois fini mes jours avant lui. Ce n'eſt pas non plus que je me promette dans la vie Religieuſe des jours ſans trouble & ſans amertume. Le Cloître renferme toutes les paſſions, & elles doivent y être plus (1) violentes que dans le monde, parce qu'elles y ſont toujours dans la contrainte. Le cœur & l'eſprit de l'homme ſont par-

(1) L'homme en ſa folie a cru trouver la ſageſſe. Une foule d'êtres vivent dans une ſorte de ſociété qui ſépare à jamais les deux ſexes. L'un & l'autre, iſolés dans des cellules, où, pour être heureux, ils n'auroient qu'à ſe réunir, conſument les plus beaux jours de leur vie à étouffer & à déteſter le penchant qui les attire à travers les priſons & les portes de fer, que la peur a élevées entre des cœurs tendres & des ames innocentes. Où eſt l'impiété, ſinon dans l'inhumanité des inſtitutions ſombres & féroces, qui dénaturent l'homme pour le diviniſer, qui le rendent ſtupide, imbécille & muet comme les bêtes, pour qu'il devienne ſemblable aux anges? Dieu de la nature, c'eſt à ton tribunal qu'il faut en appeller, de toutes les loix qui violent le plus beau de tes ouvrages, en le condamnant à une ſtérilité que ton exemple déſavoue! N'es-tu pas eſſentiellement fécond & réproductif, toi qui as tiré l'être du néant & du cahos! toi qui fais ſans ceſſe ſortir & renaître la vie du ſein de la mort même! Qui eſt-ce qui chante le mieux tes louanges? l'être ſolitaire qui trouble le ſilence de la nuit pour te célébrer parmi les tombeaux, ou le peuple heureux, [*le Caſtor* qui, ſans ſe vanter de l'inſtinct de te connoître, te glorifie dans ſes amours, en perpétuant la ſuite & la merveille de tes créatures vivantes. *Hiſt. Philoſ. & Polit.* L. 15, c. 1, §. 8.

tout ſujets à l'envie, à la haine ; & c'eſt principalement dans le Cloître que règnent ces deux paſſions, parce que c'eſt ſur-tout là que chacun eſt jaloux de commander aux autres. L'Hypocriſie, la ſuperſtition n'y ſouffrent même que l'ombre des vertus, & l'eſprit le plus fourbe y réunit ſouvent le plus grand nombre des ſuffrages : mais Ricarede avoit renoncé pour moi aux plus grands avantages. C'eſt même pour moi qu'il a verſé ſon ſang. Eſt-ce donc trop faire, que de conſacrer le reſte de mes jours à ſa mémoire, & de braver toutes les faibleſſes de mon ſexe dans la vie monaſtique, pour arriver en triomphe où m'attend mon Amant ? Oui, dès ce moment je vais mettre ma vertu à l'épreuve de toutes les horreurs du Cloître, & vous me verrez auſſi conſtante que je ſuis actuellement décidée.

Corneille & ſon épouſe, étonnés de la fermeté d'Iſabelle, crurent devoir l'imiter au moins en apparence, pour ne pas l'ébranler dans cet inſtant, où quelque ſurcroit de douleur l'eût peut-être fait périr; car ils n'avoient que trop apperçu combien ſon cœur étoit déchiré intérieurement par la violence avec laquelle elle arrêtoit les ſecouſſes que le chagrin lui donnoit. Néanmoins ils la firent conſentir à différer juſqu'au terme des deux années révolues, lui diſant qu'il ne falloit pas prendre ce parti en commençant par être injuſte; qu'elle avoit accordé deux ans de délai, & qu'ainſi l'honneur, la Religion même exigeoient qu'elle attendît juſques-là. Elle ſe rendit à ces repréſentations, & paſſa les ſix mois ſuivans dans tous les exercices de Religion, déterminée à entrer dans le Couvent où étoit ſa couſine. Corneille, pendant ce tems-là, écrivit ſecretement en Angleterre pour s'aſſûrer de la mort de Ricarede; mais il n'eut aucune réponſe, & les ſix mois ſe trouverent écoulés. Iſabelle voulut donc prendre l'habit de Religion. La nouvelle s'en répandit par toute la Ville. Chacun s'empreſſa d'aſſiſter à cette cérémonie. Parens, amis, connus, inconnus, formerent le plus nombreux concours. L'Archevêque & tous les Dignitaires du Dio-

cèſe, les Dames de la plus haute qualité, s'empreſſerent de s'y rendre. Jamais priſe d'habit n'avoit été accompagné d'un ſi brillant cortège à Séville. On diſtinguoit néanmoins Iſabelle, malgré toute la pompe de l'appareil. En diſant adieu au monde, elle avoit voulu le quitter dans le plus grand éclat. Elle s'étoit parée de tout ce qui lui reſtoit des bijoux précieux que la Reine lui avoit donnés, & avoit pris les riches habits avec leſquels elle s'étoit préſentée la premiere fois devant cette Princeſſe. En cela elle n'avoit fait que ſuivre la coutume. Elle ſortit à pied de chez ſon pere, vu la proximité du Couvent de Sainte Paule. La foule, qui s'étoit raſſemblée aux environs, étoit ſi grande, qu'à peine étoit-il poſſible de faire un pas. Ceux qui l'avoient vue s'empreſſoient de s'avancer pour la revoir encore plus loin. L'air retentiſſoit d'acclamations, de battemens de mains, & tout le monde regrettoit la perte de cette rare beauté. Au milieu de cette foule s'élance un jeune homme, portant ſur ſa poitrine une Croix des Peres de la Rédemption des Captifs. Il s'avance avec tant d'impétuoſité, qu'il perce la foule en peu de tems, & ſe trouve aſſez près pour être entendu d'Iſabelle. Les Religieuſes étoient ſortis en proceſſion avec l'Abbeſſe pour la recevoir. Déjà elle étoit à la porte du Couvent, lorſque tout à coup on entend crier: —*Arrête, arrête Iſabelle; tu ne peux etre Religieuſe tant que je vivrai.* Iſabelle ſe retourne à ce cri; ſon pere cherche de ſes yeux celui qui appelle, arrête ſa fille par la main. Ils voient venir à eux le jeune homme qui avoit cet habit d'eſclave, & portoit à la main un bonnet bleu que ſon empreſſement avoit fait tomber. Ses beaux cheveux blonds treſſés, ſon tein blanc comme neige, la rougeur éclatante de ſes joues, le firent regarder comme un étranger. Pluſieurs fois il étoit tombé en s'empreſſant d'approcher. Il arrive enfin auprès d'Iſabelle, lui prend la main: — Chere Iſabelle, vous ſerois-je inconnu! Regardez-moi bien.... Remettez-vous Ricarede? Oui, dit-elle, ſi vous n'êtes pas un phantôme qui vienne troubler ici la plus douce de mes penſées, & le repos que je me promettois.

Corneille le conſidere avec la ſurpriſe la plus étrange, & reconnoît enfin que c'étoit bien lui-même. A l'inſtant Ricarede tombe aux genoux d'Iſabelle, fond en larmes, & lui dit : Cet habit, indigne de ma naiſſance & de tous vos ſentimens, ſeroit-il un obſtacle à l'accompliſſement de la parole que vous m'avez ſi ſaintement jurée en préſence de votre pere & de votre mere ? Je vous en ai dit aſſez, ſi je vous ai plu : décidez de mon ſort. Convaincue par le témoignage de ſes yeux mêmes, malgré la lettre qu'elle avoit reçue, & qu'elle ne peut plus croire, elle lui répond, en l'embraſſant : — Oui, Seigneur, vous êtes ſeul ce qui me détourne dans ce moment du parti que j'avois pris par reſpect pour votre mémoire. Oui, vivez, chere moitié de moi-même ; Iſabelle vit encore pour vous. Elle tombe ſur ſes bras & ſur ceux de ſon pere, & continue d'une voix faible : — La nouvelle que votre mere m'avoit donnée de votre mort, ne me laiſſoit que le choix d'un Couvent. Je n'ai point ſuccombé à ma douleur, parce que je connoiſſois l'extrême ſenſibilité de ceux à qui je dois le jour. Ma triſteſſe les eut précipités dans le tombeau : mais je me rends à ce que le Ciel a décidé. Retournons chez mon pere, & là je vais mettre le ſceau à ma félicitée, perſuadée que ce ſera auſſi la vôtre. Tout le monde avoit les yeux immobiles ſur les deux Amants, & aucun des ſpectateurs ne pouvoit croire ce qu'il voyoit. L'Archevêque, l'Abbeſſe, les parens, les amis de Corneille, enfin toute l'aſſemblée demande la raiſon de ce changement étrange. Iſabelle n'oſoit plus lever les yeux ; le jeune eſclave ne la quittoit pas ; Corneille le combloit d'amitié ; la mere s'étoit jetée à genoux levant les mains au Ciel, pour le remercier de cette arrivée ſurprenante de Ricarede. Seigneurs, dit Corneille, ce n'eſt pas ici que je puis vous rendre compte du changement inconcevable, dont vous êtes témoins ; je le vois comme vous, & je puis à peine me perſuader de la vérité du fait. Ma maiſon n'eſt pas loin d'ici ; je ferai connoître chez moi, à la grande ſatisfaction de l'aſſemblée, la cauſe de ma ſurpriſe & de la vôtre. Il n'eut pas plutôt parlé, qu'il s'éleva du milieu de la foule une voix qui attira l'attention de

tout le monde. C'eſt, dit-on, un des Bienfaiteurs de notre Nation. Oui je le reconnois bien ; c'eſt ce jeune homme à qui trois cents Eſpagnols ſont redevables de leur liberté, & du bonheur d'avoir revu la patrie, il y a environ deux ans. Nous étions tombés dans les mains des Algériens, en ſortant de Cadix. Il attaqua ces barbares, coula leurs galères à fond, & eut même aſſez d'humanité pour ſauver les Turcs qui avoient ſurvécu à leur défaite. Oui, dit un autre, c'eſt lui ; il nous a même fait diſtribuer à tous l'argent néceſſaire pour profiter de ſon bienfait. Il eſt Anglois : mais digne de l'eſtime de tous les Eſpagnols. Ces deux témoignages furent une nouvelle énigme qui embarraſſoit encore plus l'aſſemblée ; & juſqu'aux enfans, tous vouloient connoître cet Eſclave. Les perſonnes les plus diſtinguées accompagnerent Iſabelle & ſa famille au logis de Corneille. Ricarede, d'un air plein de confiance, tenoit ſon Amante par le bras, & marchoit avec elle à la tête de la compagnie.

On entre chez Corneille ; chacun ſe place comme il peut ; Ricarede eut bien voulu ſatisfaire lui-même la curioſité des ſpectateurs ; mais il aima mieux laiſſer cet avantage à Iſabelle. Il ſe fit un grand ſilence, & elle détailla ſes avantures depuis le moment où Clotalde l'avoit enlevée de Cadix, juſqu'à ſon retour à Séville : alors elle dit à Ricarede de raconter ce qui lui étoit arrivé, depuis qu'il étoit parti de Londres.

—Mon habit fait croire ſans doute que j'ai été racheté de l'eſclavage : cela eſt vrai ; & voici en bref le récit de mes malheurs. Je quittai la Ville de Londres pour éviter le mariage que mon pere me propoſoit avec Mathilde, cette jeune Demoiſelle Ecoſſoiſe, dont Iſabelle vient de parler. J'avois avec moi Guillart, ce Page qui, ſuivant la lettre de ma mere, revint à Londres, où il aſſura que j'avois été tué. Nous traverſâmes la France pour nous rendre à Rome. Après y avoir remercié le Ciel d'avoir enfin la liberté de m'unir à Iſabelle pour le reſte de mes jours, je remis ſeize cents écus d'or à un Banquier, qui devoit me les faire toucher à Séville, au domicile d'un nommé Rocqui, Négociant Florentin, gardant ſeulement ſur moi quatre

cents autres écus pour me conduire à Gènes, dans l'intention de m'y embarquer. La voie des galères me parut la plus commode; & j'allois me rendre en cette Ville, pour ne pas tarder plus long-tems. Nous arrivâmes, moi & mon Page, en un lieu nommé Aquapendente, derniere Ville de l'Etat Eccléſiaſtique, en venant de Rome à Florence. Nous mîmes pied à terre dans une hôtellerie, où logeoit auſſi le Comte Erneſt, que nous n'attendions aſſurément pas là. Il étoit accompagné de quatre domeſtiques, & lui-même déguiſé. Je penſe qu'il alloit à Rome, plus par curioſité que par dévotion. Perſuadé qu'il ne m'avoit pas reconnu, je m'enfermai dans une chambre avec mon Page, dans le deſſein de changer d'appartement pour la nuit. Je ne le fis pas. Le peu d'intérêt que le Comte ſembloit prendre à ma perſonne, auſſi-bien que ſes gens, m'autoriſa encore plus à croire qu'il ne me remettoit pas. Je ſoupai dans ma chambre, fermai ma porte, pris mon épée, réſolu de paſſer la nuit ſans me coucher. Mon Page ſe coucha, & je ſommeillai ſur une chaiſe. Au milieu de la nuit je fus preſque plongé dans un ſommeil éternel. Le Comte & ſes gens déchargerent ſur moi quatre piſtolets, & me laiſſerent pour mort ſur la place. Après cet aſſaſſinat ils monterent à cheval le piſtolet à la main, diſant fort tranquillement à l'Aubergiſte, de me faire enterrer honorablement, parce que j'étois un homme de marque, & ils partirent au galop. Mon Page, comme je l'ai ſçu de l'Aubergiſte, s'étant réveillé au bruit, ſauta par une fenêtre qui donnoit ſur la cour: criant, Ah! malheureux que je ſuis! on vient d'aſſaſſiner mon maître. Il diſparut, & ce fut ſans doute avec cette certitude qu'il avoit de ma mort, qu'on le revit quelque tems après à Londres. L'Aubergiſte & ſes domeſtiques monterent auſſi-tôt à ma chambre, & me trouverent étendu ſur le carreau, percé de quatre bales & de pluſieurs lingots: heureuſement il n'y avoit aucun coup décidément mortel. On me donna tous les ſecours néceſſaires, & en deux mois je fus en état de me rendre à Gênes. J'y fis dans l'auberge la connoiſſance de deux Gentils-hommes Eſpagnols. Nous fretâmes deux felouques, l'une pour aller

à la découverte, l'autre pour notre tranſport, & nous rangeâmes la côte pour éviter les riſques de la haute mer. Malgré cette précaution, à peine eûmes-nous gagné le Parage des Trois-Maries ſur la côte de France, que deux Brigantins d'Alger ſortirent à toute voile d'une cale, & nous croiſerent la route de deux côtés, pour nous empêcher de débarquer ou de gagner le large. Notre felouque, qui cingloit en avant, avoit paſſé cette cale ſans les appercevoir. Nous fûmes pris & dépouillés de tout, même de nos habits. Ils firent échouer nos felouques ſur un ban de ſable, au-lieu de les couler à fond, diſant qu'ils ſçauroient les retrouver, lorſqu'ils auroient aſſez de butin pour les charger. Vous ſentez aſſurément quelle fut ma triſteſſe, en tombant dans un auſſi dur eſclavage. Je reſtois ſans reſſource, par la perte que je faiſois de ma lettre de change de ſeize cens ducats payables à Séville; heureuſement elle étoit tombé entre les mains d'un eſclave Chrétien, qui la garda ſecretement: car les Corſaires en auroient exigé au moins la valeur pour ma rançon. Nous fûmes conduits à Alger, où les Peres de la Trinité rachetoient alors des Captifs. Je leur dis qui j'étois. Senſibles à mon malheur, quoique je fuſſe étranger, ils convinrent avec les Corſaires de payer treize cents ducats pour moi, dont cent furent délivrés à l'heure même, & l'un de ces Peres reſta pour gage du reſte, juſqu'à ce qu'arrivât le vaiſſeau qui apportoit l'argent pour la rançon des Captifs qui devoient être délivrés. Telle eſt l'humanité de ces bons Religieux, qui engagent même leur liberté pour la procurer aux Chrétiens malheureux. Dès que je fus libre, je découvris celui qui avoit la boëte de fer-blanc où étoient mes papiers; il me la rendit, ne les croyant peut-être pas auſſi intéreſſants qu'ils l'étoient. Sur le champ j'offris quinze cents ducats au Pere Trinitaire, outre la valeur en billet de la ſomme dont il étoit convenu pour ma rançon. Le vaiſſeau qu'on attendoit n'arriva qu'un an après. Il eſt inutile de vous parler des différentes choſes qui m'occuperent pendant ce tems-là. Je vous dirai ſeulement que j'y fus reconnu par un des Turcs, à qui j'avois donné la liberté lors de la priſe du gros vaiſſeau Portugais, dont Iſabelle

vous a parlé. Il fut assez discret pour ne pas me déceler : car j'aurois perdu la vie, ou l'on m'auroit fait passer au Grand-Seigneur ; ce qui m'eût ôté tout espoir de revoir ma patrie. Le Pere Trinitaire partit avec tous les Captifs qu'il avoit rachetés, & nous fîmes à Valence la procession accoutumée dans ces circonstances. Chacun se retira ensuite où il voulut, portant l'habit que vous me voyez. J'arrrivois aujourd'hui à Séville pour rejoindre ma chere Isabelle, & je venois droit au Couvent de Sainte Paule, où je devois m'adresser pour avoir de ses nouvelles. Voilà ce qui m'est arrivé jusqu'à ce moment heureux, qui alloit devenir mon désespoir & ma perte, si j'avois éprouvé le moindre retard imprévu. Aussi-tôt Ricarede tira de sa poche la boëte de fer-blanc, où étoient les preuves de ce qu'il avoit dit. On la remit au Grand-Vicaire de l'Archevêque, & plusieurs autres personnes de distinction, prirent aussi communication des papiers. Le Négociant Florentin, ancien ami de Corneille, s'étoit trouvé à la cérémonie. Il demanda la lettre de change, la reconnut, disant qu'il en avoit eu plusieurs lettres d'avis, & qu'elle seroit acquittée le jour même.

Il est impossible de représenter ici l'étonnement & la joie de toute l'assemblée. Chacun voulut embrasser les deux Amants, le pere, la mere, & le profond silence finit par les plus grandes acclamations. Le grand-Vicaire pria Isabelle d'écrire elle-même ces avantures qui font encore aujourd'hui le plus agréable loisir de ceux qui ont connu la maison de Corneille. Isabelle pria la même assemblée à ses nôces, qui se célébrerent huit jours après. Telle fut la suite des évènemens qui firent, de la maison de Corneille, l'exemple le plus frappant des jeux de la fortune. Que la beauté renverse des murailles, & s'assujettisse même les plus fiers conquérans ; ce n'est presque jamais que d'une passion aveugle qu'elle tient son pouvoir. La vertu plus douce & plus tranquille la fait triompher avec plus de lenteur ; mais sa victoire est toujours assurée : cette Histoire en est la preuve.

FIN.

Pag. 12, *l.* 10, d'une faible, &c. *lisez*, d'une voix faible, &c.

NOUVELLES
ESPAGNOLES
DE
MICHEL DE CERVANTÈS.

N°. VI.

NOUVELLES
ESPAGNOLES
DE
MICHEL DE CERVANTÈS.

Traduction nouvelle, avec des Notes, ornée de Figures en taille-douce.

Par M. LEFEBVRE DE VILLEBRUNE.

LE SOT CURIEUX,
NOUVELLE SIXIÉME.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine St-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVII.

Bibliotheca Napoli
Nationale
V. E. III

Biblioteca Nazionale NAPOLI

Nº 6.

LE SOT CURIEUX,

NOUVELLE SIXIÈME.

ANSELME (1) & Lothaire, deux jeunes Cavaliers riches & de la premiere diſtinction, avoient lié entre-eux une ſi étroite amitié, qu'on ne les appelloit plus à Florence que *les deux Amis.* Tous deux de même âge, de même caractère, ils avoient cimenté leur union par cette ſympathie de ſentimens, qui ſeule produit la douce alternative d'une amitié déſintéreſſée. Anſelme, cependant, écoutoit

(1) Le titre que l'ancien Traducteur a donné à cette Nouvelle fait aſſez voir qu'il n'en a pas connu l'eſprit ; & la maniere dont il l'a traduite, prouve évidemment qu'il ne l'a pas compriſe. Eſt-il étonnant qu'il l'ait abregée de moitié ? Il eſt vrai que quelques endroits un peu légers ne s'accordoient pas avec la morale farouche du Traducteur : mais ce n'étoit pas une raiſon pour défigurer ce morceau & nombre d'autres du Don-Quichote Eſpagnol. Il valoit mieux ne pas toucher à l'original que de le gâter. Je dirois ce que je penſe ſur le caractere & le marche de cette Nouvelle, ſi je n'eſpérois bientôt avoir l'occaſion de faire mieux connoître le Don-Quichote qu'on ne l'a connu juſqu'ici. Je me ſuis fait un devoir de traduire littéralement tout ce qui pouvoit l'être, au riſque même de ne pas plaire par-tout, parce que l'on doit donner un original avec ſes traits caractériſtiques. Je ſens que le flegme Eſpagnol ne va pas avec l'eſprit ſautillant & vapoteux du François, qui ne croit pas avoir ri, s'il n'a pas éclaté : mais la

plus volontiers ce penchant invincible qui nous porte malgré nous à l'amour. Une paſſion décidée pour la chaſſe entraînoit Lothaire vers ce noble exercice; mais l'un & l'autre ils ſçavoient ſacrifier leur goût particulier & leur plaiſir à l'inclination que les circonſtances faiſoient prévaloir : de ſorte qu'Anſelme n'écoutoit plus l'amour lorſqu'il falloit plaire à l'amitié, & Lothaire oublioit le plaiſir de la chaſſe, pour ſeconder les deſirs de ſon cher Anſelme. Il ſembloit que leurs volontés fuſſent déterminées par l'harmonie la mieux concertée.

Anſelme, éperduement amoureux de Camille, Demoiſelle de la plus haute naiſſance, & non moins recommandable par les qualités du cœur, que par l'éclat de ſes charmes, forma la réſolution de la demander en mariage. Lothaire, qu'il conſulta, loin de déſapprouver ſon choix, l'engagea très-fort à faire les premieres démarches. Il fit plus; il alla lui-même la demander pour Anſelme, & fut aſſez heureux pour conclure ce mariage. Anſelme, au comble de ſes vœux par la poſſeſſion de Camille, ſe croyoit le plus heureux des hommes. Camille n'étoit pas moins contente d'avoir Anſelme pour époux. Chaque jour elle remercioit Lothaire du bonheur dont elle lui devoit la jouiſſance.

Les premiers jours du mariage s'étoient paſſés dans la joie, dans ces plaiſirs bruyans qui dérobent

marche Eſpagnol, plus tranquille & plus grave, a l'avantage de faire de profondes impreſſions. Cela eſt ſi vrai, que ceux qui ont une fois lu le Don-Quichote, ne l'oublient jamais; ſur-tout ſi on l'a lu tel que Cervantès l'a écrit. Quant aux endroits de cette Nouvelle, que j'ai cru ne pas devoir traduire littéralement, j'ai travaillé ſur le fonds de Cervantès, & avec ſes ſeuls matériaux, ne faiſant de réflexions que les ſiennes, ou que celles qui ſortoient néceſſairement du ſujet. Par ce moyen je n'ai rien retranché. Deſtouches a fait de cette pièce une Comédie fort connue. Le Lecteur verra combien il eſt loin de ſon original. Cervantès y a ſupérieurement caractériſé ſa nation. Deſtouches a très-mal peint la ſienne. Pourquoi? C'eſt que ce portrait n'eſt pas celui du François.

à l'Hymen les chagrins & l'aſſoupiſſement létargique où il eſt bien-tôt plongé. Lothaire, chez ſon ami, s'étoit étudié de toute maniere à faire les honneurs de ſa maiſon pendant ces jours conſacrés à l'oubli de tous les maux ; chaque moment étoit marqué par la ſurpriſe de plaiſirs inattendus. Après les nôces, les viſites & les complimens d'uſage en pareilles circonſtances, Lothaire parut moins fréquemment chez ſon ami, perſuadé en homme honnête que les viſites doivent ſe faire avec plus de réſerve chez un ami marié. Une amitié ſincere, il eſt vrai, n'eſt pas ſuſceptible de ſoupçons : néanmoins une femme chez elle eſt quelque choſe de ſi délicat, que les parens, les freres (2) même, à plus forte raiſon les amis, pourroient donner de l'ombrage par la fréquence des viſites. Anſelme, loin d'approuver la prudence de Lothaire, ſe plaignit de cette abſence, dont il s'apperçut bientôt. — Si j'avois cru, lui dit-il, en me mariant ne plus goûter avec vous que par hazard la douceur de notre ancien attachement, je me ſerois bien gardé de ſonger au mariage. Quoi !..... cette mutuelle correſpondance de nos eſprits & de nos cœurs nous aura mérité dans le célibat le nom précieux *des deux Amis*, & vous voudrez à préſent qu'une circonſpection mal entendue nous faſſe perdre un titre auſſi flatteur ! Non, mon cher Lothaire. Je vous ſupplie : car vous me forcez à me ſervir de ce terme ; oui, je vous ſupplie de venir chez moi comme maître de mon domicile ; entrez, ſortez avec la même liberté qu'auparavant, & comptez que mon aimable Camille n'aura d'autre plaiſir que le vôtre. Sa volonté, ſon inclination, notre ancienne amitié, la reconnoiſſance, tout la porte à vous chérir. C'eſt ce qui lui rend votre retraite d'autant plus étonnante. Anſelme joignit en-

(2) C'eſt d'après ce trait qu'il faut juger cette Nouvelle.

core à cela d'autres inſtances avec toute l'énergie de la plus pure amitié.

Lothaire lui répondit avec tant de prudence & de ſageſſe, qu'Anſelme ne put méconnoître la rare diſcrétion de ſon ami. Ils convinrent enſemble que Lothaire viendroit dîner deux fois la ſemaine, & les jours de Fête, avec Camille. Malgré cela Lothaire s'étoit bien propoſé d'être ſur la réſerve le plus qu'il pourroit, par reſpect pour la maiſon de ſon ami, dont l'honneur lui étoit auſſi cher que le ſien. Il lui dit pluſieurs fois, & avec raiſon, qu'un homme qui a une belle femme doit être auſſi prudent ſur le choix des amis qu'il voit chez lui, qu'attentif aux viſites des bonnes amies de ſon épouſe; parce que la femme, toujours ruſée, toujours intriguante, fait projetter & exécute aiſément chez une bonne amie ce qui ne peut ſe concerter ni à l'Egliſe, ni aux Fêtes publiques, ni aux Stations, où l'hypocriſie conduit ſous le voile de la Religion. Quoiqu'il en ſoit, un mari ne peut pas refuſer à ſon épouſe la liberté des devoirs de Religion. C'eſt donc ſur-tout aux parens, aux bonnes amies, qu'il doit prendre garde. Anſelme ſentoit toute l'importance de la réflexion de ſon ami: mais pour l'engager à ſe rendre à ſa parole, il lui répondit: — Je crois, Lothaire, qu'un homme marié doit avoir un ami de cœur qui l'avertiſſe du dérangement qui arriveroit chez lui, ſoit de ſa part, ſoit de celle de ſa femme. Souvent un mari eſt aveugle par un excès d'amour, ou s'il voit quelque choſe, il n'oſe rien dire, de peur de paſſer pour un tyran. Il eſt d'ailleurs des circonſtances où l'on eſt auſſi blâmable de n'avoir rien fait, que d'avoir trop fait. L'honneur y eſt également compromis; au-lieu que ſi l'on peut compter ſur un véritable ami, on l'écoute alors, on le conſulte. Comme il voit avec des yeux déſintéreſſés, il voit mieux, & l'on remédie facilement à tout. C'eſt ainſi que règnent la paix & la bonne intelligence dans une famille. Or, où trouverai-je ce ſincere ami, mon cher Lothaire? Vos égards, votre cir-

conſpection me prouvent aſſez que je ne puis l'avoir qu'en vous ſeul (3).

Lothaire ſentit tout le danger de l'inquiétude de ſon ami, ſans en démêler encore le vrai motif. Il crut devoir ſe rendre chez Camille, comme il l'avoit promis. Peu à peu il retarda davantage ſes viſites, de peur de faire parler tous ces gens déſœuvrés & ces jeunes vagabonds, auſſi peu attentifs à ménager la réputation d'une honnête femme que la leur. Il étoit riche, fait pour plaire, & l'on eût bientôt dit: Que va faire ce jeune homme chez une femme auſſi belle que Camille? Ainſi, malgré ſa naiſſance & ſa droiture, qui peut-être en euſſent impoſé à la calomnie, il s'abſentoit le plus qu'il pouvoit, prétextant toujours des affaires indiſpenſables, & ſe diſculpant avec honnêteté, quelque reproche que pût lui faire Anſelme.

Peu de tems après les deux Amis ſortirent enſemble de la Ville, pour goûter, avec le plaiſir de la promenade, la douceur enchantereſſe de leur pure amitié. Anſelme, rêveur, & ſinguliérement occupé du projet le plus étrange, ne put s'empêcher de s'ouvrir à Lothaire. Après une converſation qui n'avoit roulé que ſur des choſes indifférentes, Anſelme pa-

(3) Sans doute Lothaire étoit ce véritable ami. Quel homme plus attentif aux devoirs de l'amitié, de l'honneur! Tel eſt l'aveuglement de l'homme en général; toujours avide, toujours inconſéquent ſur ſon bonheur, il ne le croit réel qu'autant qu'il peut l'augmenter dans le phyſique comme dans le moral. De-là l'inquiétude de l'avarice & l'enthouſiaſme de la ſuperſtition; de-là les écarts étranges de l'amour & des plaiſirs de la jouiſſance. Que manquoit-il au bonheur d'Anſelme? La perſuaſion intime qu'il ne pouvoit pas être plus grand. Cette perſuaſion fut autrefois le bonheur du Sauvage Américain, avant que mille tyrans ravageaſſent ſes contrées indépendantes. L'amour n'étoit pas là cette chimere du ſiècle d'or. Le bonheur s'y renouvelloit avec la jouiſſance, & il étoit auſſi grand qu'il pouvoit être; parce qu'on ne le goûtoit qu'au beſoin, dans les termes de la nature, au-delà de laquelle l'homme ne deſiroit, rien. On y avoit des amis, parce qu'on étoit homme.

roit ſe troubler. Il ſe tait; puis d'un air embarraſſé il prend la main de Lothaire & lui dit: — Non, mon cher Lothaire, l'étendue de ma reconnoiſſance n'égalera jamais les faveurs que m'a faites l'Auteur de mon exiſtence. Iſſu d'un ſang illuſtre, je fus en même-tems comblé de tous les avantages de la nature & de la fortune. Mon bonheur pouvoit-il être plus grand? Oui; mais il ne peut plus le devenir, depuis que je jouis de votre douce amitié, & de la compagnie de mon adorable Camille: deux avantages ineſtimables dont je vous ſuis redevable, ſans pouvoir m'acquitter autrement que par des ſentimens auſſi zélés que les vôtres. Aſſurément vous me croyez content, & très-heureux. Hé! qui ne le ſeroit à ce prix. Vous le dirai-je, cependant? Je ſuis ſans ceſſe dans le trouble le plus grand; je ne me retrouve plus dans mon propre cœur!.... Depuis pluſieurs jours je me ſuis mis en tête une choſe ſi ſinguliere & ſi différente de ce que penſent tous les hommes, que je ſuis moi-même étonné de m'y être arrêté un ſeul inſtant. Je me blâme en particulier; je voudrois me taire, & bannir loin de moi cette idée biſarre: mais je ſens qu'il m'eſt auſſi impoſſible de garder ce ſecret, que ſi j'avois formé volontairement le deſſein de le publier par-tout. Puiſque je dois être imprudent, que ce ſoit au moins à l'amitié que je m'ouvre ſur ce qui me fait rougir d'avance. Je ne doute pas que vous n'apportiez tous vos ſoins pour me tirer d'embarras, &, j'oſe le dire, du fâcheux état où me met ma réſolution: ah! puiſſe votre affection, cher Lothaire, porter ma joie à l'excès où la folie a porté mon trouble & mon déplaiſir!

Lothaire écoutoit ce long préambule avec la ſurpriſe la plus étrange, & toute l'inquiétude d'une ame ſenſible, ſans deviner à quoi il tendoit. Il cherche, examine ce que veut lui dire ſon ami, par le trouble dont il ſe plaint; mais plus il réfléchit ſur le diſcours d'Anſelme, plus il s'éloigne de ſa penſée. Enfin il lui dit: — Anſelme, ſortez-moi promptement du trouble où vous me jettez vous-même;

c'eſt trop bleſſer notre amitié, que de me tenir plus long-tems inquiet, par vos détours, ſur l'objet de vos deſſeins. Ouvrez-moi votre cœur, perſuadé de trouver en moi, ou de ſages avis pour vous rendre à vous-même, ou de la bonne volonté à ſeconder vos deſirs.

— Eh bien, Lothaire, perſuadé de votre diſcrétion & de votre intégrité, je vous dirai donc que le deſſein qui me trouble eſt de ſçavoir, ſi Camille eſt auſſi honnête & auſſi adroite que je le penſe. Je crois ne pouvoir jamais compter ſur elle, qu'après l'avoir miſe à une épreuve déciſive, qui me prouvera la pureté de ſon cœur, auſſi manifeſtement que le creuſet prouve la pureté d'un métal; car, ſelon moi, il n'eſt de femmes vertueuſes, que parce qu'elles n'ont pas été vivement ſollicitées, ou priſes dans un moment favorable. Une femme, au contraire, me paroit vraiment honnête, lorſque les promeſſes, les préſens, les prieres, les larmes d'un amant aſſidu n'ont pu (4) la ſubjuguer. En effet, quel mérite attacher à l'honnêteté d'une femme, à qui perſonne n'a jamais conſeillé d'être infidelle? Eſt-il ſurprenant qu'une épouſe recluſe ou timide ne s'écarte jamais, ſi elle n'en a pas eu l'occaſion, ou ſi elle eſt perſuadée que ſon mari, la ſurprenant en faute, l'immolera à ſa (5) vengeance? Je ne fais donc aucun cas de celle qui n'eſt vertueuſe que par crainte, ou faute d'occaſions; mais j'ai au contraire la plus grande vénération, pour celle qui, malgré les ſollicitations d'un adroit ſéducteur, eſt ſortie triomphante de mille aſſauts réitérés. Telles ſont en bref les raiſons que

(4) Quelques réflexions fort ſenſées qui ſe trouvent dans les Contes du Laſca, prouvent que ce ne ſont pas toujours là les armes auxquelles une femme cede la victoire. Voyez la fin du Conte de Sabine & de Zerlino. T. 2. de ma traduction.

(5) Ces vengeances barbares ne ſont que trop fréquentes en Eſpagne, mais ſur-tout dans les Colonies de l'Amérique Eſpagnole.

j'avois à vous alléguer, pour juſtifier le deſſein que j'ai d'expoſer Camille à toutes ces difficultés. Alors ſa vertu, auſſi vrai qu'un or pur, inaltérable dans le feu le plus violent, m'aſſurera du bonheur le moins équivoque. Or je ſçais qu'elle ſortira victorieuſe de tous les aſſauts. Dès cet inſtant-là tous mes vœux ſeront remplis, & je pourrai dire : *J'ai trouvé la Femme forte*, qu'avoit inutilement cherché le *Sage*, dans le grand nombre qu'il en avoit eu. Si au contraire je me trompois dans la bonne opinion que j'ai de Camille, je ſçaurai ſouffrir avec courage la peine que me cauſeroit juſtement une expérience auſſi douloureuſe.

Je ſuppoſe donc actuellement que toutes les raiſons que vous m'alléguerez pour me détourner de cette entrepriſe ſoient inutiles, c'eſt vous, Lothaire, que j'ai deſtiné à en devenir le conducteur. Je vous donnerai le tems, les lieux, l'occaſion, pour éprouver commodément la vertu d'une ame honnête & déſintéreſſée : enfin j'éloignerai de vous & d'elle tout ce qui feroit ombrage à la conduite que vous aurez à tenir enſemble. Comme je ne doute nullement de votre probité, je préſume que ſi Camille ſuccomboit à vos inſtances, vous ne la pouſſeriez que juſqu'à la volonté, loin d'oublier ce que vous devez à l'amitié & à la confiance ; par-là je ne ſerai offenſé que dans l'intention de mon épouſe, & l'outrage ſera couvert du voile impénétrable de votre extrême diſcrétion. Quant à moi, je ne lui en ferai jamais rien ſentir, & je mourrai ſans lui en avoir parlé. Ainſi mon ſort eſt entre vos mains. La complaiſance que j'attends de vous va me rendre la vie. Oui, commencez ſans différer, & que vos ſoins, votre activité, vos inſtances, vos pourſuites, un peu de hardieſſe même, répondent à mes deſirs & à la confiance que je dois à votre amitié.

Lothaire interdit, croyant à peine l'entendre, l'avoit écouté juſqu'à la fin ſans l'interrompre. Il le regarde pendant quelques inſtans, comme un homme qu'il n'auroit jamais vu, & lui marque ſa ſurpriſe par le

plus grand ſilence : mais ſon cœur révolté ne peut plus tenir à la contrainte.

— Sans doute, Anſelme, que vous plaiſantez ! Car ſi j'euſſe pu préſumer que vous parlaſſiez ſérieuſement, je vous euſſe interrompu dès les premiers mots que vous avez hazardés. De maniere ou d'autre c'en eſt trop, & vous me deviez plus d'égards. Penſeriez-vous ne m'avoir jamais connu, ou ne vous connoîtrois-je pas moi-même ? Mais c'eſt bien vous ; & la réminiſcence me prouve que je ſuis auſſi le même homme que par le paſſé. A quel point vous êtes-vous donc oublié, pour penſer que je ſuis ſi peu ſemblable à moi-même ? Non ; vos propos ne viennent pas de cet ami avec lequel j'ai ſi fort ſympatiſé juſqu'ici. Ce que vous exigez de moi, ne devoit pas ſeulement être propoſé à Lothaire. Les épreuves ſe permettent dans l'amitié. On doit même attendre tout d'un ami ; mais s'il exige une choſe injuſte, il faut la lui refuſer. Ce ſentiment eſt gravé dans tous les cœurs honnêtes. C'eſt trop exiger que de demander le ſacrifice de l'honneur. Comment donc, Anſelme, avez-vous pu préſumer que j'oſerois condeſcendre à votre volonté, dans un projet auſſi odieux ? Vous deſirez que je vous ôte & l'honneur & néceſſairement la vie, en me flétriſſant par une lâche complaiſance !..... Vous déshonorer à jamais !..... Et moi l'avoir fait !.... N'eſt-ce pas nous plonger à tous deux le poignard dans le ſein ? Oſerez-vous paroître ?.... Et moi, où vous fuirai-je ?.... Où me déroberai-je à mon propre cœur, qui n'a jamais eu de vie que par les ſentimens les plus nobles. Anſelme, périſſons plutôt mille fois l'un & l'autre. Souffrez, cher ami, ſouffrez que je vous déſabuſe ; & permettez-moi de vous dire, ſans m'interrompre, ce que tous mes ſentimens me dictent ſur votre propoſition. Lothaire ſe tait quelques inſtans, & reprend ſon diſcours.

— Revenu de mon étonnement étrange, je ne ſens que trop, Anſelme, la faibleſſe de l'humanité, par votre exemple. Il me ſemble que vous êtes à

peu près dans les mêmes diſpoſitions que nombre (6) d'incrédules qui ſe refuſent à toutes les preuves de raiſonnement qu'on leur apporte, pour leur montrer la vérité de la Religion: ainſi, chercher à vous convaincre par un enchaînement de propoſitions, qui ſont plutôt du reſſort de la raiſon que du ſens intime, ce ſeroit riſquer de ne pas porter la conviction dans votre eſprit. Il vous faut quelques termes de comparaiſon, aiſés à ſentir, ou des exemples dont la juſte application ſe faſſe comprendre comme ce principe mathématique: *Si de deux fois quatre on ôte deux fois deux, il reſtera quatre.* Par ce moyen je vous rendrai les choſes palpables.

— Je vous dirai d'abord que votre deſſein, plus mûrement conſidéré, me paroît ſi ſingulier, ſi extraordinaire, que je ne penſe même pas à le traiter de ſimplicité ou de folie. J'y vois un écart, dont la conſéquence ſeroit votre perte infaillible. L'amitié doit vous en garantir. Vous me dites, Anſelme, de tendre des embûches à une femme retirée, de corrompre une femme honnête, de faire des offres à une femme déſintéreſſée, de chercher enfin à ſurprendre, à ſubjuguer une femme diſcrete, prudente, & de ne la conduire qu'au bord du précipice! Ignorez-vous que je ſuis homme & qu'elle eſt femme? Mais pour me tenir dans les termes de votre propoſition, ſi vous êtes perſuadé que Camille eſt vraiment telle que vous me la dites, que cherchez-vous donc? Vous ne doutez pas qu'elle ne triomphe de toutes mes tentatives? Eh! quel plus beau titre lui voulez-vous? Ne ſera ce pas toujours cette même femme adorable? Si elle eſt capable de réſiſter, elle a déjà vaincu, ou convenez que vous ne la regardez pas comme telle, ou que vous ne ſavez réellement pas ce que vous voulez. Voilà l'écart étrange de votre raiſon. Si vous la ſoupçonnez capable d'une

(6) Cervantès parle ici des Maures qui avoient poſſédé une grande partie de l'Eſpagne.

faibleſſe, que ne prenez-vous plutôt les meſures néceſſaires pour votre tranquillité. La Religion, la bienſéance, le devoir de notre état, nous obligent quelquefois à des tentatives haſardées. L'eſpérance d'une fortune brillante nous dérobe l'image des orages, des tempêtes, des dangers d'une longue navigation. Nous paſſons d'une extrêmité de la terre à l'autre, pouſſés par l'honneur & par l'intérêt. Un Soldat intrépide ne voit aux remparts ennemis qu'une brêche de la largeur du boulet qui va l'étendre mort ſur la place. Son devoir l'appelle; il y vôle ſans ſonger au péril imminent, guidé par la gloire ou l'amour de la patrie. La tentative étoit néceſſaire, honorable; il périt, en aſſurant la tranquillité de ſes concitoyens. Son audace n'eſt plus témérité, parce qu'elle ne pouvoit pas être ſuivie de honte: mais qu'eſpérez-vous de votre réſolution & de ma démarche? Si je réuſſis, c'en eſt fait de vous à tous égards; ſi j'échoue, de quel opprobre n'allez-vous pas vous couvrir! Vous perſuaderez-vous que ce procédé n'aura pas outragé la vertu d'une femme reſpectable? Que cherchez-vous? la gloire, l'honneur, les richeſſes? Non certes. C'eſt la confiance, l'amitié, la vertu que vous voulez compromettre. A quels remords ne ſerez-vous pas en proie, en ſuppoſant même qu'il n'y ait jamais d'autre témoin que moi de cette conduite. Rappellez-vous ce que dit un de nos Poëtes:

Pour un cœur magnanime
Une erreur eſt un crime;
Fut-ce même un ſecret.
Par-tout il voit ſon juge;
Et n'a point de refuge
Contre ſon propre cœur, délateur indiſcret.
Iroit-il ſe cacher dans le ſein de la terre,
Son crime l'y devance, & la honte l'atterre.

— Comment donc vous arracher à cette douleur? Non, le ſecret, ma prudence ne vous empêcheront

pas de verſer des ruiſſeaux de larmes, des larmes de ſang, après avoir briſé le vaiſſeau fragile qu'il falloit manier avec la plus grande délicateſſe. Un vieillard fort ſenſé conſeilloit au pere d'une jeune beauté de la garder ſoigneuſement, & lui diſoit entre autres choſes :

La femme eſt un verre,
Que jamais à terre
On ne ſçauroit lâcher
Sans danger;
Et contre cent, je gage mille,
Que s'il tombe, on n'aura de ce vaiſſeau fragile
Que pièces & morceaux.
Laiſſez aux ſots
L'expérience;
Et comprenez qu'il eſt de la prudence
De garder
En nature
Sans felure
Ce qu'on ne peut ſouder.
A mon avis, cette Philoſophie
Aura, je crois, plus d'un approbateur.
Heureux qui de tout ſe défie,
Sans inquiétude & ſans peur;
Et viſez au plus ſûr.
Tant qu'il ſera des Danaés au monde,
Jupiter, en eau d'or, ſçaura percer un mur,
Et dans leurs bras oublier qu'il eſt Onde.

— Lothaire, quoi! vous voulez que je poſſede un bien ſans en connoître toute la valeur! Vous me faites un crime atroce de ma réſolution, que vous me peignez ſous les traits les plus noirs! Et vous n'appréhendez pas vous-même de manquer à l'amitié. En quoi donc offenſé-je Camille, ſi je ne veux que conſtater ſon mérite & ſa fidélité? Si elle eſt honnête, ſon amour en doit être, je penſe, plus flatté, qu'outragé.

qu'outragé. Elle connaîtra par-là le prix que je mettois à ſa vertu. En effet, la confiance avec laquelle je vous l'abandonne, ne lui prouvera-t-elle pas que je la crois inébranlable ? Quelle femme aimable ſeroit fâchée qu'on connût tout ſon mérite ? Cet abandon de ma part n'a donc rien que de glorieux pour elle ? Une préſomption favorable a quelquefois fait un héros d'une ame médiocre : ainſi, ſuppoſez que Camille pénetre mes vues, elle ne peut qu'en concevoir plus d'eſtime pour elle-même.

— Anſelme, votre illuſion eſt des plus étranges ; & je vois qu'il ne faut pas raiſonner avec vous. Faites attention à cet exemple. Suppoſons qu'un heureux hazard vous eût rendu poſſeſſeur d'un diamant du plus grand prix, croiriez-vous agir en homme ſenſé, ſi vous le mettiez ſur une enclume, pour l'eſſayer à grands coups de marteau, ſans avoir aucune raiſon de douter de ſa valeur ? En vous accordant qu'il réſiſtât à l'épreuve inconſidérée, lui ajoûteriez-vous un nouveau prix ? Non, certes. S'il ſe briſoit n'en perdriez-vous pas une riche fortune ? Imaginez-vous donc à préſent que Camille eſt ce précieux diamant, & ſelon vous, & ſelon la commune renommée ; & que vous avez tout intérêt de ne pas la ſoumettre à l'expérience imprudente. En réſiſtant elle n'a que ſa même valeur ; en ſuccombant .... Ah ! cher Anſelme, ne vous en ai-je pas aſſez dit pour vous repréſenter l'état affreux que vous vous préparez à l'un & à l'autre. La conviction intime que vous aurez de ſa faibleſſe ſera pour vous un glaive à deux tranchants, qui vous tiendra dans de continuelles angoiſſes, & contre elle un verre qui augmentera la moindre de ces erreurs inévitables à l'humanité, & n'en fera plus que des crimes à vos yeux. Dans ce cruel état vous ſerez un vautour inſatiable, qui vous dévorerez vous-même, & vous anéantirez enfin dans le plus horrible déſeſpoir. Une femme honnête, à qui l'on marque de la confiance, apprend par cela ſeul à ſe reſpecter, & quelquefois une vertu peu ſolide en elle-même devient

inébranlable par la bonne opinion qu'on en a. Puiſque dans nos mœurs factices nous n'avons plus d'honneur & de vertu que par l'opinion, conſervez donc cette opinion que vous avez du mérite d'une aimable épouſe, & elle vous ſera toujours chere. Vous n'ignorez pas que la femme eſt un être rempli de faibles par ſon organiſation même; que loin de l'expoſer à broncher, hélas! elle ne tombe que trop ſouvent..... Il faut au contraire lui ôter tous les obſtacles & la moindre occaſion de chûte, afin qu'elle ſe maintienne dans ce dégré de perfection, dont elle eſt ſuſceptible. De-là naît cette opinion avantageuſe, qui ſeule peut répandre l'aménité, la conſolation dans nos cœurs, & la tranquillité dans nos eſprits.

— Les Naturaliſtes nous parlent de l'hermine en des termes propres à vous rendre plus ſenſible ce que je viens de vous dire. Ce petit animal a la peau blanche comme neige. Lorſque les Chaſſeurs veulent le prendre, ils uſent de ce ſtratagême-ci. Dès qu'ils ſe ſont aſſurés du lieu de ſa retraite, & des chemins par où il s'y rend habituellement, ils embarraſſent les paſſages avec de la boue, épient le petit animal, qu'ils ſuivent juſqu'à ces obſtacles. Là l'hermine s'arrête, & ſe laiſſe prendre, plutôt que de paſſer outre, au riſque de ſalir la blancheur de ſa peau, qu'il préfere à ſa liberté, à ſa vie même. Une femme qui joint une ſolide vertu à un extérieur aimable & honnête, jette encore plus d'éclat que ce petit animal; mais il faut à ſon égard tenir une conduite toute oppoſée. Comme ſon éclat ne lui vient que de ſes ſentimens, un homme jaloux de lui conſerver cette valeur, infiniment plus eſtimable que des charmes paſſagers, doit l'éloigner du tourbillon des plaiſirs, de cette foule d'amis inconſidérés, qui ne lui feroient une cour aſſidue que pour la flétrir & la perdre infailliblement. Il éloignera d'elle l'ombre même du vice, pour ne lui laiſſer appercevoir que les charmes de la vertu & l'avantage d'une bonne réputation. Avec la confiance même la mieux fondée, il faut un œil attentif, parce

qu'une femme n'a pas toujours d'elle-même assez de force ou de prudence pour éviter la surprise, ou vaincre les difficultés. Il en est aussi d'une femme comme d'une glace, que le moindre souffle ternit. Il ne faut en approcher que comme d'une relique, sans y porter la main. Figurez-vous encore que c'est une rose au milieu d'un parterre, à laquelle le propriétaire ne permet pas de toucher, quoiqu'il accorde d'en voir la riche parure, & d'en sentir l'odeur délicieuse.

Je crois vous avoir fait assez sentir ce à quoi vous m'exposez moi-même. Pour qui passerai-je aux yeux de Camille, si je me rends à votre demande? Sous quelles couleurs se peindra-t-elle le procédé que je tiendrai envers elle? Procédé si étrange à sa candeur, à son innocence, à ce que je me dois! N'est-ce pas supposer qu'elle & moi nous nous sommes montrés assez légers pour nous soupçonner l'un l'autre capables d'une démarche inconséquente? Et sans l'avoir séduite, ma premiere tentative ne la couvrira t-elle pas de honte? Or Camille une fois déshonorée, ne l'êtes-vous pas aussi, que vous l'ignoriez ou non? Car le mari & la femme ne faisant qu'un (7) tout,

(7) Je passe ici quelques lignes que Cervantès a consacré à des réflexions faites pour l'Espagne. Cervantès s'y occupe du Sacrement de Mariage, & prétend prouver par-là que l'homme & la femme ne sont qu'un tout individuel. Ses raisonnemens sont aussi concluans que celui qu'a fait Mallebranche, pour prouver la même chose. Voici l'argument de ce profond rêveur, dans *sa recherche de la vérité*: « Eve mange de la pomme, peche, & ne s'ap» perçoit pas de sa nudité, ne sent encore aucuns remords. Elle » en donne à Adam: il en mange, & tous deux ils rougissent de » se voir nuds. Pourquoi donc Eve n'a t-elle pas éprouvé ce senti» ment de honte, après en avoir mangé seule? C'est que le tout » n'avoit pas encore péché ». Réflexion fort pieuse, si l'on veut: mais qui ne pouvoit sortir que d'un cerveau creux. Si Mallebranche avoit eu Eve à côté de son bureau, il auroit probablement fait de plus

une même chair, un ſeul être, une partie n'en peut être léſée, que l'autre ne ſoit en même-tems offenſée. Voilà pourquoi l'inconduite d'une femme mérite à ſon époux un nom qui le flétrit avec elle. Non, je ne troublerai pas cette paix de l'ame, dont jouit actuellement Camille. Je ne révolterai pas contr'elle, contre vous, contre moi ſon eſprit, en voulant exciter dans ſes ſens une fermentation tumultueuſe. Qu'elle jouiſſe cette ame innocente! qu'elle jouiſſe heureuſement dans vos bras, & avec votre eſtime, du triomphe aſſuré de ſes charmes & de ſa vertu, & connoiſſez-en mieux le prix! Qu'elle ignore la ruſe de la ſéduction & les horribles ſuites d'une lâche défaite. Si jamais ſes flammes prennent un autre cours que celui de votre bonheur, non, ce ne ſera pas Lothaire, qui d'une main coupable aura éteint les feux ſacrés de l'hymen, pour allumer ceux d'un libertinage ſcandaleux. Connoiſſez votre délire, ma franchiſe; oui, plutôt que d'être l'inſtrument de votre déshonneur, de celui de Camille, du mien, enfin de notre perte commune, je ſacrifie pour jamais l'amitié, la confiance, l'eſtime au cri de ma conſcience.

Lothaire ſe tait. Anſelme, confus & tout troublé, reſte quelque tems dans le plus morne ſilence. Il oſe enfin répondre: — Vous avez vu, Lothaire, l'attention avec laquelle je vous ai écouté. Vos rai-

jolis rêves. Une Philoſophie pratique nous a prouvé la vérité de ces Vers refaits par Ducerceau.

Quand un mari, quand une femme,
Unis d'intérêts & de vœux,
Ne font qu'un cœur, ne font qu'une ame;
Il n'eſt pas d'état plus heureux.

Mais dans l'union conjugale,
Si l'on en croit nombre d'entr'eux,
C'eſt la pierre philoſophale
De n'être qu'un, quand on eſt deux.

ſonnemens, vos exemples, vos réflexions, cet air décidé, me montrent combien vous ſentez le prix de l'amitié. J'avoue, qu'en m'écartant de vos avis pour ſuivre mon deſſein, je fuis mon bonheur, & qu'il eſt poſſible que je me creuſe un précipice. Cela ſuppoſé, ne me conſidérez à préſent que comme une femme qui, pouſſée par une biſarre (8) *ma-*

(8) Appétit abſurde des femmes, & qui ſouvent leur ſert de prétexte dans leurs groſſeſſes, pour ſe livrer à de petits goûts, dont elles n'oſent parler en tout autre tems.

Alcandre, parlant de ſa cinquième femme, expoſe ainſi ces appétits innocens, dont nos femmes du bon ton ſe font un mérite. Ne leur reprochons rien : c'eſt le mari qui paie tout.

Un ami forcené, que le Ciel le confonde,
Après tant de chagrins me propoſa Grypho :
C'eſt, dit-il, ton parti, ſi tu veux fuir le monde.
Grypho ne veut que vivre, & ne boit que de l'eau.
Courbé par les ſoucis & le poids du ménage,
J'eus regret de mourir ſans laiſſer d'héritier.
La vieilleſſe déjà ſillonnoit mon viſage,
Je pris donc le parti de me mettre au métier.
Ma nouvelle compagne, à mes vœux attentive,
Sentit l'ardent déſir qui m'embraſoit les ſens ;
Feignant alors de ſuivre une ardeur auſſi vive,
Elle eut pour moi les ſoins les plus intéreſſans.
Déjà l'on me parloit des travaux de Lucine,
Un déſir abſorboit cinq ou ſix tourtereaux :
Mais ſa voracité, mépriſant ma cuiſine,
Ne trouvoit plus de goût qu'aux plus rares oiſeaux.
Une douleur nouvelle, en ſes flancs répandue,
Ne pouvoit s'appaiſer qu'en buvant du *Tokai*.
Son eſtomac, troublé par une bile aiguë,
Vouloit de l'hipocras pour calmer ſon (*) *hoquet*.
De l'eau dans ſon état n'étoit plus à la mode ;
Grypho, pour ſon malheur, n'en avoit que trop bu :
Etoit-ce un crime enfin de changer de méthode ?
C'eſt ainſi que (**) Caton réchauffoit ſa vertu.

(*) Paſſons l'ortographe, la rime y eſt.

(**) *Narratur & priſci Catonis ſæpi mero calluiſſe virtus.* Horat.

lacie, mange plâtre, cendre, charbon, & tout ce que ſes deſirs capricieux lui ſuggerent de plus abſurde. Il ne s'agit donc pas de me contrarier ouvertement, mais d'uſer d'artifice pour me guérir de cette eſpèce de manie que vous me reprochez avec

Souvent pour m'abuſer on dévoroit la paille,
Et pendant mon abſence on grugeoit tout mon fruit;
Ou telle qu'un Milan, gouvernant ma volaille,
Grypho mangeoit le jour, & ruminoit la nuit.
Le facile ſuccès de ce fin ſtratagême,
Mettant ma cinquième au fait de mon humeur,
On venoit m'embraſſer, me diſant: « Que je t'aime!
» Qu'une femme eſt heureuſe avec un ſi bon cœur »!
L'enfant que j'attendois, après tant de dépenſe,
Etouffa dans le ſein, qui déjà le preſſoit:
Ainſi périt, dit-on, ma plus chere eſpérance;
Mais ce n'étoit qu'un jeu dont on m'éblouiſſoit.
Grypho, ſur mon amour un peu trop aſſurée,
A ma table dès-lors ne voulut rien toucher.
Sa faim faſtidieuſe, à mes yeux modérée,
Ne m'en coûtoit que plus ſur le choix du manger.
On ſavouroit ſans moi les tourtes les plus fines,
Vin, café, chocolat, biſcuits, ſucre, liqueur,
Confitures, raiſins, brignoles, avelînes;
Et quand j'étois à table on avoit mal au cœur!
Ces délices, bientôt n'ayant plus de pareilles,
Je priai, conjurai, menaçai; mais en vain.
L'appétit déréglé d'un ventre (*) ſans oreilles,
Condamnoit ma prudence & bernoit mon chagrin
Quand Hercule en mon champ, quatre fois par année,
M'auroit en un dîner dévoré deux bœufs (**) gras,
Aurois-je autant perdu qu'avec cette inſenſée,
Qui m'en diſſipoit vingt, ſans faire un ſeul repas?
Mon état balançoit, &c.

Epître anonyme, mſſ. ſur les Femmes.

(*) Caton l'ancien, reprochant aux Romains leur intempérance, finit, en diſant: « Mais j'ai beau parler à un ventre qui n'a pas d'oreilles ». Plutarq. *Dits Notables*, §. Caton.

(**) Voyez les Commentateurs de Callimaque.

quelque raiſon. Or je penſe que vous y parviendrez aiſément, ſi vous commencez par ſolliciter ſeulement Camille avec plus d'indifférence que de chaleur. Comme je ne la crois pas aſſez flexible pour ſe rendre à la premiere attaque, cette démarche ſeule me contentera ; vous aurez fait quelque choſe en faveur de l'amitié, & vous me rendrez à moi-même, d'autant plus que tout l'honneur ſera encore de mon côté. Une bonne raiſon qui doit vous engager à cela, c'eſt que vous m'empêcherez ainſi de m'adreſſer à d'autres, avec qui je courrois peut-être de plus grands riſques. Je ſuppoſe que cette premiere tentative vous mette au plus mal dans l'eſprit de Camille ; peu importe pour le moment. Dès que nous ſerons aſſuré de ſa droiture, il ſera très-aiſé de la déperſuader ſur votre compte, en lui découvrant avec prudence le vrai motif de notre artifice, & ſon bon cœur la ramenera auſſi promptement qu'elle aura été offenſée dès l'abord. Puiſque vous riſquez ſi peu pour me procurer cette ſatisfaction, n'enviſagez plus aucun inconvénient. Commencez ſeulement, & je ſuis ſatisfait ; ou, je vous le répete, je m'adreſſe à un autre : c'eſt un parti pris.

Lothaire, qui le voit ſi décidé, ne ſçait plus que lui dire, pour le détourner de cette entrepriſe inſenſée. Il craint qu'il ne s'en ouvre à d'autres. De deux maux, penſe-t-il, il faut éviter le plus grand. — Oui, lui dit-il bruſquement, je me rends, Anſelme, & je conduirai les choſes de maniere, que ſans révolter Camille, vous ſoyez entiérement ſatisfait. Sur-tout que perſonne ne le ſçache, & je commence quand il vous plaira. Anſelme le remercie, en l'embraſſant avec toute l'expreſſion de la plus tendre amitié. — Ah! Lothaire, quelle faveur venez-vous de m'accorder !.... Eſt-il bien vrai que je puis compter ſur vous ? & ſentez-vous bien tout le prix de ma confiance ?..... C'eſt Camille..... Oui..... Lothaire, c'eſt Camille ; c'eſt votre amie qui va être témoin, étonnée même de votre réſerve, & de l'étendue du reſpect que vous avez pour une

honnête femme ; & c'eſt vous qui convaincrez la femme de votre ami, non de la faibleſſe de ſon ſexe, mais de ſa vertu inébranlable, & du cas infini qu'en fait ſon époux.

— Ils arrêterent donc, que le lendemain au plus tard il falloit mettre la main à l'œuvre. — Lothaire, vous aurez toutes les commodités convenables à nos vues. Vous ſerez ſeul avec elle, & je vous remettrai l'argent, les bijoux que vous devez lui préſenter. Ecrivez-lui ſur-tout quelques Vers ; n'y épargnez pas ſes louanges. Je ferai même ces Vers, s'il le faut. Tout eſt gagné auprès d'une femme, dès qu'on s'eſt aſſuré de ſon petit amour-propre. Mais marquez-lui d'abord beaucoup d'eſtime pour moi. Car c'eſt par les louanges que vous me donnerez, que vous lui ferez goûter celles qui la toucheront perſonnellement. Alors perdez-moi de vue peu à peu, en vous faiſant un mérite d'avoir ſçu lui plaire : le reſte n'eſt plus rien pour un homme adroit.

— Lothaire conſentit à tout ; mais il penſoit bien différemment. Ils revinrent enſemble à la Ville. Chacun ſe rendit chez ſoi. Camille étoit dans la plus grande inquiétude de l'abſence trop longue d'Anſelme. Jamais il n'étoit rentré ſi tard depuis ſon mariage. Lothaire, auſſi inquiet de la réuſſite de cette tentative critique, que ſon ami paroiſſoit content des promeſſes qu'il lui avoit faites, ſe jette ſur ſon lit, paſſe toute la nuit à rêver à ce projet extravagant, & aux moyens de l'exécuter ſans offenſer Camille, dût-il tromper le Curieux inſenſé.

Le lendemain il vient dîner chez Camille, & en eſt reçu avec cette affection d'une ame tendre & honnête. L'exemple de ſon mari étoit une leçon pour cette chaſte épouſe, qui ne voyoit dans Lothaire que le fidele & inſéparable ami d'Anſelme. Après le dîner, — je ſors, dit Anſelme ; ainſi, mon ami, reſtez avec Camille pendant le peu de tems que je ſerai dehors. Dans une heure je ſuis ici. — Pourquoi donc ſortir ainſi ? demande Camille. Que Lothaire vous accompagne. Je ſuis ſûre qu'il le fera volontiers. —

Non, ma chere Camille; Lothaire ne viendra pas avec moi. Je veux qu'il vous tienne compagnie; d'ailleurs c'eſt pour une affaire que je ne puis faire que moi ſeul: ſur-tout ne quittez pas Lothaire. Cela ne ſeroit pas honnête. C'eſt notre ami: ainſi, point de ſcrupule. Camille, ſans répliquer, ſe rendit à ſa volonté. L'on étoit encore à table. Les domeſtiques, occupés à dîner, les laiſſerent ſeuls.

Lothaire étoit donc dans la poſition où le deſiroit ſi ardemment Anſelme, & devant une ennemie, dont les charmes euſſent renverſé les plus forts remparts. Il ſe défioit trop de lui-même pour hazarder le mot le moins équivoque. Il finit de dîner, ſe jette ſur un fauteuil, & demande excuſe à Camille, diſant qu'il ſe ſentoit envie de dormir. — Seigneur, lui dit-elle innocemment, vous repoſerez mieux ſous le pavillon de l'Eſtrade; paſſez-y, je vous prie. — Madame, je vous remercie; je me trouve très-bien ici. Bientôt il s'endort juſqu'au retour d'Anſelme, & Camille va faire la ſieſte dans ſa chambre. L'époux arrive, le voit endormi, monte à l'appartement de ſa femme. Elle dormoit auſſi. Comme Anſelme avoit un peu tardé, il préſume qu'ils ont eu lieu de ſe parler, & qu'enſuite ils ſe ſont livrés au ſommeil. Il attend avec la plus grande impatience que l'ami ſe réveille, pour ſortir avec lui, & ſçavoir enfin quel ſuccès il avoit eu. Lothaire ſe réveille, fait bonne contenance, & tous deux ils ſortent enſemble. — Eh bien, Lothaire, que dois-je eſpérer de vos ſoins. Camille fléchit-elle? — Vous allez un peu vîte, mon ami. Ce n'eſt pas dans un premier entretien que je puis m'ouvrir ſur mes vues. Auſſi me ſuis-je contenté de louer ſa beauté, que par-tout on ne parloit que de ſes charmes, de ſa décence, de ſes yeux, où l'amour venoit tremper tous ſes traits, de ces joues où les graces à l'envi verſoient tous les appas de Flore, de ce ſein où la mère des Amours ſembloit avoir établi ſon trône. A ces derniers mots Camille a rougi; je me ſuis tu quelques inſtans. Je l'ai regardée; elle a comme voulu

ſourire, & m'a quitté ſans me répondre. C'eſt ainſi, je penſe, que je devois m'y prendre pour l'amener au point de m'écouter une ſeconde fois avec plaiſir. Ruſons avec lenteur. Une ruſe mal-adroite choque plus une femme qu'une injure.

Anſelme, très-content, lui promet que tous les jours il aura la même liberté. — Ne ſortirois-je même pas du logis, je ſçaurai me dérober par quelques prétextes plauſibles pour couvrir notre artifice, & vous en laiſſer manier commodément tous les reſſorts. Pluſieurs jours ſe paſſent ainſi. Lothaire, extrêmement réſervé devant la jeune épouſe, aſſuroit au mari que juſques-là il n'avoit pu tirer d'elle aucun aveu, dont il eſpérât ſe prévaloir. — Non; le moindre eſpoir elle ne me le donne pas. Si je me lâche avec un peu plus de hardieſſe que les premiers jours, ce n'eſt plus par un ſourire qu'elle répond à la liberté de mes propos; ſur le champ elle ſe fâche, me menace de vous le dire, & je lui vois les larmes rouler dans les yeux. Sans doute que ce n'eſt que notre ancienne amitié qui l'a empêchée juſqu'ici de me congédier. — Bien! mon cher Lothaire. Elle a réſiſté, dites-vous, aux paroles. Voyons ſi elle tiendra contre une manœuvre, qui ne manque guère ſon effet auprès des femmes. Demain je vous donne quatre mille ducats que vous lui offrirez: qu'elle les accepte ou non. Vous en aurez encore autant pour lui acheter des bijoux. Une belle femme aime aſſez ordinairement à voir réfléchir ſa beauté dans les feux du diamant. Il faut cela pour briller dans les bonnes fêtes. Je ſuis ſûr qu'elle les acceptera de votre main, parce qu'elle ſçait combien je vous connois droit. Si elle réſiſte à cette tentative, je m'arrête, & vous promets de ne pas vous importuner davantage. — Anſelme, je ſuis homme de parole. J'ai entamé l'affaire, & je la ſuivrai, quelques ſoins qu'elle me coûte; ſerois-je même ſûr de ne pas réuſſir.

— Lothaire reçoit l'argent; ce qui l'embarraſſa beaucoup: car il ne ſçavoit plus comment s'y prendre

pour en impoſer à ſon imprudent ami. Enfin il ſe réſout à confirmer ce qu'il avoit avancé. Camille devoit être, ſelon lui, auſſi ferme contre les préſens que contre les propos ſéduiſans & contre tout le langage de l'amour : qu'ainſi c'étoit en pure perte qu'il avoit fait de nouvelles tentatives. Telle étoit la réponſe qu'il préparoit aux ſollicitations d'Anſelme.

Mais l'imprudent s'étoit creuſé lui-même un précipice, & ſa témérité vouloit qu'il y tombât. Un jour qu'il avoit laiſſé Lothaire avec Camille, il crut devoir s'aſſurer de la fidélité de ſes rapports. Enfermé dans une chambre, où perſonne ne le ſoupçonnoit, il regarde par un trou, prêtant auſſi une oreille attentive à leur converſation. Lothaire, en une demi-heure qu'il étoit reſté avec Camille, n'avoit pas dit un ſeul mot, & avoit toute la mine d'un homme qui ne vouloit même pas lui parler. Anſelme conclut avec raiſon de ce ſilence, que les rapports de ſon ami étoient autant de détours. Auſſitôt il ſort à bas bruit de ſa chambre, fait deux ou trois tours, & vient frapper à la porte, demandant Lothaire en particulier. — Quelle bonne nouvelle? mon cher Lothaire. De quelle trempe eſt actuellement Camille? Toujours auſſi ferme, ſans doute? — En douteriez-vous? .... Non; jamais marbre ne fut plus dur, & je ne pouſſe pas plus loin. A peine lui ai-je dit un mot ſur cet objet, qu'elle s'emporte, comme de juſte raiſon, & me traite ſans ménagement. — Ah! Lothaire... Lothaire... que vous entrez mal dans mes intérêts! Sentez-vous ſi peu l'étendue de ma confiance?... Oui, je viens de vous examiner par un trou, & vous n'avez pas dit un mot à l'objet que je veux adorer ſans réſerve & ſans crainte. Que dois-je penſer à préſent de vos premiers entretiens? Si je ne me trompe, vous voudriez m'en faire accroire, & m'empêcher de ſavoir ce que je découvrirois par le moyen d'un homme moins timide; car je n'ôſe attribuer votre diſſimulation à la mauvaiſe-foi.

Il n'en fallut pas davantage pour couvrir Lothaire

de confuſion. A l'inſtant, comme indigné d'être convaincu de menſonge : — Oui, Anſelme, je vous jure de vous ſatisfaire pleinement ; obſervez, écoutez, épiez-moi, vous me trouverez ſincère. Repoſez-vous déſormais ſur ma parole. Mes ſoins, & peut-être mes ſuccès, vous prouveront que je ſais me juſtifier d'un reproche. — Je vous crois donc à préſent, Lothaire ; &, afin de vous donner plus beau jeu, je me retire dès aujourd'hui pour une huitaine, à la campagne d'un ami, près de l'Aldée voiſine. On me demandera vers le ſoir, ſous prétexte d'une affaire des plus importantes, & Camille lira elle-même la lettre que je vais faire écrire. Adieu donc d'ici à ce tems-là. Je vous crois homme ; j'eſpère que vous m'en donnerez des preuves. Ils ſe quittent.

Sot curieux, époux imprudent, mal-adroit ami, que fais-tu ? que prétends-tu ? tramer ton déshonneur !.. projetter ta perte !.. & te précipiter ſi inconſidérément ! Camille eſt fidelle, ſage, tranquile ; n'a d'autre but que de te plaire : tu la poſſèdes ſans partage ; rien ne trouble ton plaiſir. Elle ne porte pas une ſeule de ſes penſées au-delà de tes murs. Tu fais toute ſa félicité : tu moiſſonnes des appas, des charmes qui renaiſſent auſſi ſouvent que tu en jouis ; & tu demandes s'il eſt réel !... s'il eſt vrai !.. Tu exiges de la fragilité de ſon ſexe la ſtabilité que la Nature lui a refuſée, même pour ton avantage, pour la multiplication, la variété, l'aménité de tes plaiſirs. N'eſt-ce pas tout perdre, que de vouloir l'impoſſible, comme te le dit un de nos Poëtes :

Dans la mort je cherche la vie,
La ſanté dans la maladie ;
Dans la priſon ma liberté,
L'équité dans la perfidie,
Et mon eſſor dans ma captivité :
Mais, dans ma frivole eſpérance,
Le Sort, dont je n'attends déſormais aucun bien ;

A décidé, pour punir l'imprudence,
Qu'en voulant l'impoſſible, on ne m'accordât rien.

Anſelme dit à ſon épouſe les raiſons qu'il avoit de s'abſenter pour quelques jours, la prévenant que ſon ami viendroit pendant ce tems répondre aux affaires de la maiſon. — Vous le traiterez ſans doute comme ſi j'étois de la compagnie; je me repoſe ſur votre prudence. Camille reçut cet ordre avec certaine contrainte, tant il eſt vrai qu'une ame vertueuſe craint même juſqu'aux apparences du mal. — Anſelme, lui dit-elle, faites donc attention qu'il n'eſt pas de la bienſéance qu'un autre prenne votre place à table; & ne me croiriez-vous pas en état de conduire votre maiſon! Au moins devez-vous mettre une fois ma capacité à l'épreuve. Vous verriez que je ferois peut-être encore plus que vous ne l'attendiez de moi. — Camille, telle eſt ma volonté. Vous ferez, je penſe, aſſez honnête pour ne me rien objecter de plus. — Oui, Seigneur, comptez ſur moi, quelque choſe qu'il en coûte à mes ſentimens. Il part, & Lothaire ſe rend le lendemain à diner chez Camille. Il y eſt reçu comme il l'avoit toujours été. Même prévenance, même amitié. Mais la jeune épouſe eut ſoin d'avoir toujours auprès d'elle quelque Domeſtique; ſur-tout une fille de chambre appellée Léonelle, qu'elle aimoit particulièrement. Cette jeune fille avoit été élevée avec elle dès ſa plus tendre jeuneſſe, & Camille, en ſe mariant, n'avoit pas voulu qu'elle la quittât.

Les trois premiers jours, Lothaire fut également ſilencieux, quoiqu'il eût eu aſſez d'occaſions de s'ouvrir lorſqu'on deſſervoit: ce qui ſe faiſoit en diligence, d'après les ordres que Camille avoit donnés. Les Domeſtiques diſparaiſſoient alors, excepté Léonelle, qui dinoit avant les autres, afin de ne pas quitter ſa Maitreſſe après le repas. Cependant la jeune ſuivante, que certain plaiſir ſecret demandoit quelquefois ailleurs, n'étoit pas aſſidument auprès de

Camille. Il ſembloit même qu'elle voulût mettre à profit le tems favorable que lui donnoit l'abſence d'Anſelme, pour ſe dédommager de la gêne où elle étoit lorſqu'il ſe trouvoit au logis. Lothaire, pendant ces inſtans-là, ſe voyoit en pleine liberté; néanmoins Lothaire ſe taiſoit. L'extérieur décent de la jeune épouſe, ſon air impoſant, ſon maintien réſervé, le devoir de l'amitié, la droiture naturelle de Lothaire, tout enfin ſembloit lui faire perdre de vue l'excès de folie de l'époux, pour le contenir dans les bornes du reſpect & de l'honneur. Qu'eût cependant fait tout autre que lui?... ce qu'il fit, & ce qu'il ne pouvoit plus éviter. En effet, la vertu impoſante de Camille étoit ornée de trop de charmes pour ne pas paroître plus aimable que ſévère. Lothaire le préſuma; c'en fut aſſez pour triompher.

Pendant ce ſilence des premiers jours, ſes yeux la détailloient juſqu'à la moindre nuance. Des traits capables de percer une ſtatue de marbre, ſe fuſſent-ils émouſſés contre un cœur où brûloient tous les feux de la jeuneſſe? contre le cœur de Lothaire!.. Non; s'il étoit reſté dans le ſilence, il ne s'étoit que trop ſouvent dit à lui-même: — Camille, que vous êtes adorable! Et pourquoi le devoir de l'amitié n'eſt-il pas ici d'accord avec l'amour!..... Me tairai-je plus long-tems? Cruelle alternative..... Anſelme, à qui abandonnes-tu ton épouſe? à ton ami!... Mais qu'eſt cet ami?... Ah! je ne le ſens que trop. Oui, je vais m'abſenter pour jamais. Mais que ſens-je!... Non, Camille... non... j'ai trop de plaiſir à vous contempler... Quelques reproches que me faſſe l'amitié, l'oubli me ſemble trop juſte pour ne pas céder à l'impulſion de mon cœur. Ah! cruels raiſonneurs, taiſez-vous auſſi long-tems ſous les yeux de Camille, & vous ſentirez votre faibleſſe... Cruel ami! oui, tu m'as rendu coupable; c'eſt ta folie & non mon infidélité qui a fait mon crime. Que dis-je! fuyons, il eſt encore tems, & qu'à ce prix l'amitié ſoit à jamais pour moi la paſſion la plus criminelle.... Non.... Camille, ce ſeroit vous accuſer

& me condamner innocent. Mon cœur s'eſt trop déclaré pour vous abandonner. Soyons forcément coupables, puiſqu'il n'eſt plus poſſible de déſobliger ou d'obliger un ami, qu'en vous perdant avec lui. Mettons mon cœur à l'épreuve du vôtre, & voyons enfin tout le ravage qui réſultera de nos flammes. Anſelme l'a voulu. S'il vous eût vraiement eſtimée, il eût été plus honnête.

— Telles étoient les réflexions qui avoient occupé Lothaire pendant les trois premiers jours de l'abſence de ſon ami. Dès-lors il n'écoute plus que ſa paſſion impérieuſe, s'ouvre peu-à-peu devant Camille, & toujours avec plus d'énergie & d'enthouſiaſme. Son cœur ne ſe ſent plus que pour céder à l'impulſion qui le porte vers l'objet dont il eſt ravi. Camille, étonnée, confuſe de cet étrange procédé, ne ſonge plus qu'à fuir ſa préſence. Elle s'enferme dans ſa chambre, & ne veut plus reparoître devant lui. Lothaire ne perd pas courage : il ſavoit trop bien qu'une première démarche, pour être infructueuſe, n'en eſt pas moins un terrain de gagné, & que l'amour ne porte pas de trait pour ne pas combattre. Camille réfléchit ſur les ſoupçons que ſa retraite va faire naître dans l'eſprit de ſes domeſtiques. Elle ôſe reparaître avec une ferme contenance, mais toujours accompagnée de quelqu'un. Le même jour elle envoie cette lettre à ſon mari.

« Mon cher Anſelme, armée ſans Général, Châ-
» teau ſans Châtelain, rien n'y va bien; mais je vous
» aſſure que jeune femme au logis, ſans ſon mari,
» c'eſt encore pis. Vos affaires ſont donc bien conſi-
» dérables, que vous reſtiez ſi long-tems dehors ?
» Oui, je me trouve ici très-mal ſans vous ; & je ne
» puis davantage ſoutenir votre abſence. Si je ne
» vous vois promptement, je me retire chez mon père,
» & j'abandonne le ſoin de votre maiſon. Quel
» homme, juſte Ciel ! m'avez-vous laiſſé pour com-
» pagnie ? ou quel titre lui donnerai-je ? Je vous en
» préviens, baignée de larmes ! Loin de s'occuper
» de vos intérêts, il ne ſonge qu'à ce que je n'o-

» ſerois même vous faire ſoupçonner ſans rougir.
» Vous êtes prudent, je ne vous en dirai pas davan-
» tage : je ne puis même le faire ».

Anſelme reçut cette lettre avec un plaiſir inexprimable. Il voyoit par-là que ſon ami n'étoit pas reſté oiſif, comme il l'avoit appréhendé. Camille, de ſon côté, lui écrivoit comme il l'attendoit de ſa vertu. Livré à ſon délire, il lui fait ſavoir de bouche, par le même domeſtique, de laiſſer toutes choſes au logis dans l'état où elles étoient à ſon départ, & qu'il ſeroit bientôt de retour. Camille, très-ſurpriſe de cette réponſe, devient encore plus inquiete qu'auparavant. — Moi reſter ici ?... Ne pas fuir au plutôt chez mon père, pour me ſouſtraire aux regards de ce faux ami !... ou m'expoſer à être outragée, ou déplaire à mon mari !... Que ſais-je ce qu'il penſera de ma retraite ? Ma lettre ſera peut-être pour lui un prétexte adroit dont j'aurai voulu couvrir une faute impardonnable. Camille fond en pleurs, & prend le plus mauvais parti. Elle ſe réſoud à reſter, à ne pas même éviter la préſence de Lothaire, & ſe reproche d'avoir écrit à ſon époux. — Oui, ſans doute, il va penſer que je ne me ſuis que trop oubliée devant ſon ami perfide. Mais j'ai pour moi le témoignage de ma conſcience. Ainſi que ce traitre tienne à préſent la conduite qu'il voudra, je lui oppoſerai le plus profond ſilence, & je me crois aſſez ferme pour braver ſon audace. Anſelme, non je ne vous écrirai plus; je ne vous parlerai de rien. Contente de mon triomphe ſecret, je n'aurai d'autre appui que ma droiture. J'excuſerai même cet infidele ami, s'il le faut; je vous dirai que je me ſuis mépriſé ſur ſes propos, ſes regards, ſes geſtes, ſon maintien; & je condamnerai ouvertement ce que je vous en ai marqué.

Camille, le jour ſuivant, écouta Lothaire, armée de toutes ces réflexions. Mais elle ignoroit la faibleſſe d'un cœur qui n'a jamais vu ſes charmes expoſés au danger d'une défaite imminente. L'amant paſſionné s'y prend avec tant d'artifice, preſſe avec tant de ſoupleſſe, que

que Camille ne peut lui refuſer un regard qui marquoit aſſez le ſecret ſentiment de tendreſſe dont elle étoit pénétrée. Elle l'écoute, rougit, pâlit, reſte muette, répand quelques larmes. La vertu les verſoit encore! Lothaire les accompagne des ſiennes, en lui baiſant la main, qu'elle abandonne à ſa diſcrétion. D'un œil attentif il ſuit tous les mouvemens de ce cœur éperdu, & le ſien n'eſt plus que flammes. Il ne tarit plus ſur les louanges de Camille, ſaiſit le faible de ſon cœur, & la met preſque hors de défenſe, en flattant cette vanité exceſſive de ſon ſexe. Il lui reprend la main, ſe déclare, prie, preſſe, laiſſe encore échapper quelques larmes, l'embraſſe, exhale toute ſa paſſion ſur les lèvres de l'innocente...

Camille, que devient ta force, ta confiance! Lothaire a ſu feindre, il eſt heureux! Hé! qui ne l'eût été, dès qu'il ne s'agiſſoit plus que de pourſuivre? Ce n'étoit pas la victoire que tu devois eſpérer; c'étoit l'occaſion qu'il falloit fuir. La défaite en amour eſt preſque toujours certaine, lorſqu'un cœur ne ſonge plus qu'à ſe défendre contre un ſi puiſſant aggreſſeur; & rarement une femme a connu ſa force ſans avoir à rougir de ſa faibleſſe.

Une douce langueur ſuccède à la rapidité de leurs tranſports. Lothaire regarde Camille avec la contenance paiſible d'un cœur qui ſent tout le prix de ſa félicité. Camille lève à peine les yeux, & lui répond par un de ces doux ſourires que les Grâces ſeules font épanouir ſur les lèvres de l'amour. Tous deux infideles amis, tous deux victimes d'une ſotte curioſité, ils ne tarderont pas à ſentir l'amertume du poiſon qu'ils ſe ſont verſé.

Il étoit bien difficile de cacher long-tems cette paſſion naiſſante, & trop vive pour ne pas ſe trahir. On crut devoir en faire confidence à Léonelle. Lothaire ne voulut cependant pas découvrir à Camille le deſir inſenſé d'Anſelme, qui avoit été cauſe de leur infidélité preſque inévitable. Peut-être eût-elle mis moins de prix à la paſſion de ſon amant, en qui elle n'eût probablement apperçu que de la har-

dieſſe, & non cet amour pur & déſintéreſſé qu'elle lui ſuppoſoit. Il n'eût plus été qu'un ſéducteur aux yeux de la jeune infidelle; au moins penſa-t-il ainſi. Peu de jours après Anſelme revint chez lui; tout ſembloit y être dans le même état : comment ſe ſeroit-il apperçu du (9) contraire ? Il ſe félicite de la déférence de ſon épouſe; ne voit que ce qu'il eſtimoit le plus, & ce qui lui manquoit par ſa ſotte curioſité. Sans perdre de tems il ſe rend chez Lothaire.

Après les complimens réciproques : — puis-je ſavoir mon ſort, Lothaire ? Suis-je aſſuré de mon bonheur ? — Mon ami, vous avez une épouſe digne d'être regardée comme la gloire de ſon ſexe. En vain me ſuis-je expliqué avec le délire de l'amour le plus ardent; promeſſes, prières, écarts apparens, tout fut inutile; elle a dédaigné mes préſens, rejetté toutes mes offres avec ces regards foudroyans qui en impoſent à la licence la plus incirconſpecte. Je n'ai donc pu tenir contre elle. Elle s'eſt jouée de tous mes ſtratagêmes; elle a ri de mes larmes, dont elle a ſenti l'impoſture. Ne voyez donc plus en elle qu'une âme encore plus belle que tous ſes charmes & ſes appas. Le bonheur n'eſt plus équivoque avec une femme auſſi eſtimable. Reprenez votre argent, il m'a été très-inutile; ces armes s'émouſſeront toujours contre ſa fermeté. Peu touchée des promeſſes, elle mépriſe également les préſents & celui qui les lui fait. Contentez-vous ainſi de ces tentatives, & ne l'expoſez pas à de nouvelles épreuves. Ne courez plus de dangers. Vous êtes à préſent convaincu combien ſont mal fondés les ſoupçons que nous avons preſque tous

(9) Salomon dit qu'il y a trois choſes, & même quatre, qu'on ne peut appercevoir dans la Nature, la trace de l'aigle dans les airs, celle du ſerpent ſur un rocher, celle d'un vaiſſeau ſur la mer, *via hominis ſuper feminam.* — *Derec gheber bhalma*, dit expreſſément l'original, Proverb. C. 30. V. 18. Anſelme avoit donc raiſon de ſe féliciter.

ſur le compte des femmes. Gouvernez vous-même le vaiſſeau que votre main s'eſt chargé de conduire. Quelque ſolide qu'il ſoit, il eſt nombre d'écueils contre leſquels une main étrangère pourroit le faire briſer : ou, ſi vous croyez être dans un Port aſſuré, (pourquoi en douteriez-vous !) affermiſſez-vous ſur vos ancres, & jouiſſez paiſiblement juſqu'à ce que la nature vous demande le tribut que l'humanité lui doit.

— Lothaire, des réflexions auſſi ſenſées me plaiſent infiniment. Cependant ne renoncez pas entiérement à quelques démarches ultérieures, ne ſeroit-ce que par pure curioſité, par amuſement. Suivez toujours mes vues, quoiqu'avec moins d'aſſiduité. Je voudrois à préſent que vous envoyaſſiez à Camille quelques Vers, comme adreſſés à certaine Cloris dont vous vous direz amoureux. Sous ce nom emprunté rien ne ſera plus facile que de lui donner les éloges dus à ſes charmes & à ſa vertu. Je les ferai ſi vous ne croyez pas réuſſir. — Anſelme, cela ne ſeroit pas juſte. Une ſaillie poétique n'eſt pas ce qui me coûte. Prévenez ſeulement Camille de mes amours ſuppoſés. Il eſt tant de mauvais rimeurs, que je ne riſque rien d'en augmenter le nombre. Je la connois aſſez complaiſante pour me tenir compte de ma bonne volonté.

Les deux amis ſe quittèrent après ces conventions. Anſelme, au logis, demande pour lors à Camille, ce qu'elle avoit eu de ſi ſecret à lui apprendre, pour ne pas avoir pu s'expliquer dans ſa lettre. — Mon ami, il me ſembloit que Lothaire me regardoit avec trop de liberté. Je ne l'avois pas encore entendu parler avec ſi peu de réſerve. Voilà ce que je voulais vous dire ; mais à préſent je vois que c'eſt peut-être imagination de ma part. En effet, depuis ce tems-là Lothaire m'évite, me fuit même, loin de prendre le même plaiſir à ſe trouver avec moi. — Ma chère Camille, raſſurez-vous : Lothaire épris d'une paſſion très-louable, fait une cour aſſidue à l'une des plus aimables perſonnes de la ville. Il la chante ſous le nom de

Cloris, ne parle que de Cloris; & il a fait de très-jolis Vers ſur ce ſujet. Sa franchiſe ne doit plus être équivoque pour vous. Vous voyez ſans doute l'amitié ſincère qui règne entre lui & moi; ainſi c'eſt mal-à-propos que vous avez craint quelque choſe pendant mon abſence. Ne penſez pas non plus qu'il n'ait déſormais aucun plaiſir à votre compagnie: il m'eſtime trop pour ne pas être flatté de paſſer un moment avec Camille, & je ſuis ſûr que c'eſt par votre mépriſe qu'il aura été ſilentieux devant vous. Mais rendez-lui juſtice, & faites cas de mon véritable ami. Anſelme l'embraſſe. — N'eſt-ce pas, ma chère, que vous lui ferez amitié? — Oh! oui, aſſurément.

Camille, prévenue par Lothaire de ce ſtratagême par lequel il devoit cacher ſa marche, feignit de reprendre une gaieté qu'elle n'avoit aucunement perdue. Le bon ami reparoit au logis, ſalue Camille avec cet air reſpectueux qu'il avoit toujours devant ſon mari. On ſe met à table. Anſelme fait tomber la converſation ſur les amours de Cloris; prie ſon ami de leur lire quelques-uns de ces Vers dont il régaloit ſa Maitreſſe; d'autant plus que ce nom vague ne compromettoit perſonne. — Seigneur Anſelme, quand vous & Camille vous connoîtriez ma Cloris, je n'aurois rien de caché pour d'auſſi vrais amis. Un amant peut chanter, louer ſa Maitreſſe, s'en plaindre, la traiter même de cruelle, ſans que cela tire à conſéquence. Les querelles de l'amour, ſes plaintes, ſont des jeux d'enfans, & l'on ne s'y arrête qu'autant qu'il le faut pour donner à cette paſſion le tems de renaître de ſes défaites. Ainſi j'eſpere que vous ne prendrez pas ſérieuſement ce que je vais vous lire.

ROMANCE.

Dans le ſilence de la nuit
Je vois s'aſſoupir la nature!..
Tout dort... & le ſommeil me fuit...
Cloris, je ſonge à ton âme parjure!

De mon douloureux ſentiment
Les échos lointains gémiſſant,
Aux Cieux font retentir mes plaintes.
Je leur dis de mon cœur les mortelles atteintes. . . .
Mais le Ciel & Cloris, peu touchés de mes maux,
Juſqu'à l'aurore, hélas! .. me laiſſent ſans repos.

*

A peine ſur nos monts altiers
L'Aſtre qui verſe la lumière
Pouſſe-t-il ſes brûlans courſiers,
Je rentre, en pleurs, dans ma triſte carrière.
Le Soleil au plus haut des Cieux
Ne lance ſon char radieux
Que pour aigrir mon amertume,
Mes ſoupirs, mes ſanglots, le feu qui me conſume.
Si j'ai paſſé la nuit en déplorant mon ſort,
Cent fois, pendant le jour, tu m'as donné la mort.

*

La nuit ſuccède encore au jour
Pour couronner dans les ténèbres
Les heureux favoris d'amour,
Et je ne pouſſe, hélas! que cris funèbres!
Trop occupé de ma douleur
Pour me dérober mon malheur,
De tous les hôtes du bocage
Je demande en ſoupirs le plus triſte ramage;
Ils ſe taiſent! j'invoque & Cloris & les Dieux:
Et les Dieux & Cloris ſont ſourds à mes aveux.

*

La Romance ne déplut pas à Camille. Anſelme l'approuva très-fort. — Eh! quoi, Lothaire, votre Cloris a-t-elle donc l'âme ſi cruelle, qu'elle ne

ſe rende pas à des aveux auſſi touchans ? — Mais, interrompit Camille, tout ce que diſent les Poëtes amoureux eſt-il bien vrai ? Qu'en penſez-vous, Lothaire ? — Comme Poëtes, il leur eſt permis de feindre, & comme amans ils n'en diſent que trop peu. Voilà peut-être comment on accuſeroit avec aſſez de raiſon un Poëte amoureux de mentir à ſa Maitreſſe. Les femmes ont tant de bonnes qualités, qu'on ne doit jamais craindre de ſe trop avancer ; & bien préſumer de leur part, c'eſt un titre pour en mériter l'eſtime. Quant à Cloris, je me fâche contre elle dans ces Vers, mais c'eſt pour lui laiſſer entrevoir combien je mets de prix à ſes faveurs. Un peu de réſiſtance aſſaiſonne le plaiſir. — Fort bien, Lothaire, lui dit Anſelme, voilà ce qui s'appelle penſer ; car il étoit très-attentif à appuyer ſur tout ce que Lothaire diſoit.

Camille, qui ne ſoupçonnoit aucun artifice de la part de ſon mari, ne s'occupoit que de la paſſion de ſon amant. Elle goûta le détour dont il avoit uſé pour mieux duper le Curieux. Une femme aimée ne ſe perſuade guère que ſon amant faſſe des Vers pour une autre. Il ne doit penſer qu'à ſes amours, & tout ce qu'il voit ce doit être elle. Ainſi Cloris étoit Camille aſſûrément. Elle lui en demande d'autres. — Lothaire, vous ne vous en êtes pas tenu à ceux-ci. Un cœur qui aime bien le dit au moins deux fois. Ne craignez pas de critique ; les premiers feront paſſer les ſeconds. Nous autres femmes, nous aimons qu'on loue les femmes beaucoup plus qu'on ne le penſe. Les louanges données à une autre ſont une moiſſon à laquelle nous croyons avoir part de droit. — Vous demandez, Camille, d'un ton ſi engageant, que, bons ou mauvais, en voici d'autres.

Cloris, par tes rigueurs je vais donc expirer,
Puiſque tu méconnois le feu qui t'a ravie !
Belle ingrate, paroîs, viens terminer ma vie ;
A tes pieds, en mourant, je ſaurai t'adorer.

*

Que je ſois pour jamais dans le Royaume ſombre,
Où l'on ne connoît plus ni faveur ni plaiſir ;
En perdant de mes maux le triſte ſouvenir,
Je t'y verrai du moins empreinte ſur mon Ombre.

*

Trop jaloux de garder, dans ce morne ſéjour,
De l'objet que j'adore une faible parcelle,
Juſqu'au dernier ſoupir je ſoutiendrai mon zèle,
Et chérirai le coup que m'a porté l'amour.

*

Amans, qui ſous un ciel trop fécond en orages,
Sans Pilote, ſans art, allez chercher un port,
Craignez l'aveugle Dieu qui vous montre le bord :
Nautonnier imprudent, il ſe rit des naufrages.

*

Anſelme loua ces Vers avec autant d'affectation que les autres ; & creuſant ainſi de plus en plus le précipice qu'il s'étoit ouvert, il marquoit à Lothaire une conſidération plus grande à meſure qu'il le bernoit davantage. Lothaire de ſon côté ne manqua point d'exagérer le bonheur du Sot curieux, lui répétant ſans ceſſe combien il devoit ſe féliciter d'une auſſi aimable épouſe. Camille excuſable certainement de ſa premiere faibleſſe, inévitable pour ainſi dire, prit ces derniers Vers comme elle les devoit ; & ſentit que c'étoit un avis qui l'avertiſſoit d'être prudente. Auſſi prenoit-elle toutes les meſures néceſſaires contre la moindre ſurpriſe. —

Dans ces circonſtances elle ſe trouva ſeule avec Léonelle, & ne put s'empêcher de lui apprendre ſon inquiétude : tant une belle âme a de peine à ſe familiariſer avec l'erreur. — Léonelle, je ſuis vraiment confuſe, lorſque je penſe combien peu j'ai ſu mettre de prix à mes charmes. Que je m'en veux, ma chere amie, de n'avoir pas fait plus de réſiſtance à cet aimable

cavalier! Oui, je me ſuis laiſſé aller comme une ſotte. Ah! Léonelle, ſois ſûre qu'il eſt étonné lui-même de ma facilité. Mais comment tenir contre tant de ruſe, contre une ſi douce violence. Peut-on être ſi tendrement pourſuivi ſans ſuccomber!.. Quel cœur à la même épreuve que le mien n'eût pas été vaincu avec le même plaiſir? L'innocence apperçoit-elle le piége avant d'y être pris? J'étois ſi neuve! ce large front ſymbole d'une belle ame, ces yeux vifs d'où il partoit mille traits enflammés, d'où l'amour exprimoit le poiſon avec les larmes, ces levres où s'épanouiſſoient les plus aimables ſourires, cet air noble, cette taille avantageuſe; enfin Lothaire, ami du meilleur de mes amis, n'avoit-il pas, même avec ce ſeul titre, de quoi me faire impreſſion lorſqu'il ſe préſentoit à moi, & devenir mon amant ſans que je m'en apperçuſſe? D'ailleurs Anſelme ne m'a-t-il pas dit mille fois que cet homme charmant étoit droit, diſcret; que je pouvois ſans riſque écouter des propos auxquels je n'avois trouvé de mal que parce que je ne les comprenois pas? Falloit-il un autre piége pour ſurprendre ma candeur? Je me ſuis livrée, ma chere. Il a ſaiſi le moment où toute troublée, je ſongeois à fuir ſans en avoir la force. Anſelme ne m'a-t-il donc pas livrée lui-même. Ah! Léonelle, te peindrai-je l'état de mon ame!.. M'être rendue ſi inconſidérément!.. — Hé! Madame, on vous avoit livrée; vous avez été vaincue; à qui la faute?.. Vous avez ſuccombé promptement? Mais deux ennemis contre vous! Que pouviez-vous faire?.. Ne vous fâchez pas. Votre faveur en a plus de prix. « Qui donne au premier mot donne deux fois » — mais Léonelle, ce qui coûte peu s'eſtime de même —. Soit, Madame, cela ne doit pas vous allarmer. Si ce que j'ai oui dire eſt vrai; tantôt l'amour vole, tantôt il s'avance à pas de tortue: quelquefois il ne fait que marcher, quelquefois il court: dans l'un, l'amour eſt une douce chaleur; dans l'autre, c'eſt un feu violent. Il ne bleſſe que celui-ci, fait mourir celui-là. Un autre en perd la tête, un autre la conſerve. Tel l'apper-

çoit, il fait ſon triomphe : tel autre le fuit, il eſt vaincu. Enfin la plus forte place attaquée le matin, tient rarement juſqu'au ſoir, & c'eſt le moment où elle capitule. De quoi donc vous étonnez-vous ? Lothaire auroit-il été moins heureux qu'un autre !.. Sur-tout pendant une ſi longue abſence du Seigneur Anſelme. J'avoue cependant de bonne-foi que je ne comprens pas cette abſence : mais enfin il falloit que cela fût, puiſque cela eſt arrivé. Lothaire n'étoit pas aſſez maladroit pour manquer ce moment. Eh ! non : l'amour ruſe mieux que cela. Il ſait bien que c'eſt (10) l'occaſion qui fait tout : auſſi le ſuit-elle toujours de près, ſur-tout lorſqu'il s'agit de quelque conquête importante. Croyez-moi, je parle d'après l'expérience ; & quelque jour je vous en dirai davantage. Car je ſuis de chair & d'os comme une autre, & jeune ; ce qui me réjouit beaucoup.

Je ne vois pas non plus ce que vous voulez dire « avoir été trop vite. » Le portrait que vous venez de me faire du bon ami ; prouve aſſez que vous l'aviez éxaminé à loiſir. Ses regards, ſes ſoupirs, ſes raiſonnemens, ſes promeſſes, ſes offres, ſes aſſurances d'un attachement inviolable, tout cela ne ſe fait pas en deux minutes. Quoiqu'on ait bonne mémoire en amour, il eſt cependant bien des choſes qui ne ſe retiennent qu'après pluſieurs converſations, même un peu vives. Ainſi tout étoit dit. Pourquoi donc vous blâmer ! Banniſſez cette délicateſſe mal entendue, ces ſcrupules qui ne vous font que

(10) Machiavel a bien peint l'occaſion. En voici quelques Vers qui peuvent ſervir de leçon :

Io ſon l'occaſione a pochi nota, &c.
E tu mentre parlando il tempo ſpendi,
Occupato da molti penſier vani,
Gia non t'avvedi, laſſo, e non comprendi
Com' io ti ſon fuggita ora le mani.

des phantômes ! La ſuite d'une faveur, ſi juſtement accordée, ne peut-être le repentir. Tant de raiſons d'être content de ſoi-même, & murmurer!. Non, Madame.. A votre âge!.. De tels reproches!.. Sentez mieux ce que vous valez. L'eſprit doit être content ſi le cœur l'eſt; & jouiſſez de la vie. Une femme n'eſt jamais mieux que dans les filets de l'amour. C'eſt là ſa vraie place; c'eſt là qu'elle fait ce qu'on lui doit. Enfin Lothaire a toutes les qualités qu'on requiert dans un amant. Il eſt Adroit, Bon, Courtois, Décidé, Entreprenant, Ferme, Galant, Honnête, Jeune, Libéral, Magnifique, Noble, Obligeant, Prudent, Qualifié, Riche, Secret, Tendre, Vrai, Zelé, comme l'exige l'alphabet (11) d'amour.

Camille éclate de rire au récit de cet alphabet. — Petite friponne ! à ton âge tu n'as pas perdu ton tems. — Non, Madame. Tenez, il faut vous dire tout. Un jeune homme bien né de cette ville ne s'étoit-il pas mis dans l'eſprit de m'en conter ! Au fait, lui dis-je. Voyons : de quoi s'agit-il ? Le bon cœur ! Il me dit tout ce qu'il ſavoit. Mais je lui ai encore appris quelque choſe; & depuis ce tems-là nous nous aimons bien.

Cet aveu inattendu donna de l'inquiétude à Camille. La confidence qu'elle avoit faite à Léonelle pouvoit être trahie tôt ou tard. — Ma fille, lui dit-elle, où en êtes-vous ? — Madame, dans l'eſpérance, & aſſez bien. Il eſt inutile de vous déguiſer les choſes. La franchiſe que vous m'avez marquée exige de moi cette ſincérité. Je me ferois un crime de vous en impoſer. — Au moins, Léonelle, ſois prudente, & qu'on ne s'apperçoive de rien. Tu peux être ſûre de moi.

(11) Ce trait du Code de l'ancienne galanterie, n'eſt pas fort intéreſſant en lui-même; cependant un œil curieux voit avec plaiſir le caractère moral de l'homme dans les différents âges. Je l'ai donc laiſſé. Nous rions aujourd'hui de ces niaiſeries; nos deſcendans riront à leur tour des ſottiſes que nous regardons comme des choſes fort importantes.

Le même intérêt les contraignoit l'une & l'autre au ſilence. Mais Léonelle donna bientôt lieu de tout craindre à Camille, qui ne pouvoit plus lui commander en maitreſſe depuis ſa confidence. Auſſi la fille-de-chambre ne ménagea plus rien aux yeux de la jeune épouſe. Dès ce jour-là même elle fit entrer ſon amant dans ſa chambre, lorſque bon lui ſembloit. Mères de famille, telle eſt la conſéquence néceſſaire d'une erreur. Subordonnées, pour ainſi dire, aux âmes viles qui ne vous reſpectoient que par crainte, vous êtes alors honteuſement forcées de conniver & de couvrir leurs déſordres, pour dérober votre oubli. Mais tôt ou tard le maſque tombe, & l'opprobre devient votre partage.

Léonelle ne cachoit donc plus ſon manége à Camille. Elle introduiſoit ſon jeune homme, comme ſi c'eût été chez elle. Camille, loin d'oſer l'en blâmer, lui procuroit même les moyens de le cacher, attentive à prévenir tous les obſtacles qu'elle auroit pu rencontrer. Mais toutes ces précautions n'empêchèrent pas Lothaire de le voir ſortir une fois à la pointe du jour. D'abord il le prit pour un phantôme; il le contemple, le voit marcher, s'envelopper de ſon manteau : ce ne fut plus une illuſion pour Lothaire. Cet homme, penſoit-il, n'étoit aſſurément pas entré dans le logis d'Anſelme pour Léonelle, qui n'avoit jamais paru à côté de ſa maitreſſe que les yeux baiſſés, & avec une extrême réſerve. C'étoit donc pour Camille. Sa faute dépoſoit contre elle. Une femme a cela de déſavantageux dans ſes erreurs, qu'elle ne peut s'oublier ſans perdre en même tems tout crédit dans l'eſprit de celui auquel elle s'eſt livrée. Quoiqu'injuſtement ſoupçonnée, elle mérite de l'être, parce qu'elle a renoncé au droit de ſe faire reſpecter.

Lothaire, peu maître de lui-même, ne réfléchit pas davantage. Il oublie tout ce qu'il doit à Camille; &, conduit uniquement par un tranſport de jalouſie & de vengeance, il va droit chez Anſelme, qui n'étoit pas encore levé, attend, y trahit l'amante dont il

n'avoit reçu aucun outrage. — Anſelme, il y a, je crois, aſſez de tems que je combats contre le zèle de l'amitié, & que je me fais la dernière violence pour vous cacher ce que je ne puis aujourd'hui diſſimuler ſans crime. Camille eſt enfin réduite au terme où j'eſpérois l'amener. Si j'ai différé juſqu'ici, c'étoit pour être pleinement convaincu qu'elle cédoit volontairement & de bonne-foi; non pas pour me fonder ſur la véracité des aveux que je lui ai faits, de votre conſentement. Ne doutez pas que depuis ſa lettre elle ne vous eût inſtruit de mes pourſuites ultérieures, ſi elle eût été telle que nous l'avions préſumé d'abord. Avoyez-moi cependant avec franchiſe, ſi elle vous en a parlé. — Lothaire, il n'en eſt rien. — Son ſilence eſt donc une preuve triomphante de la ſincérité de ſa promeſſe. Eh bien! ſachez qu'elle doit ſe trouver ſeule dans votre garde-robe, la première fois que vous vous abſenterez; & je lui ai juré que je m'y trouverois auſſi. (C'étoit-là que le traître l'avoit ſubjuguée, & avoit depuis fomenté ſa paſſion.) Je ne voudrois cependant pas que vous ſuiviſſiez aveuglément le premier mouvement de votre indignation, lorſque vous ſerez témoin de ſa faibleſſe. D'ailleurs, je n'irai pas plus loin que nous l'avons dit. La faute n'eſt pas commiſe: Camille a tout le tems d'un retour ſur elle-même. Il peut donc arriver qu'elle change de réſolution. Comme juſqu'ici vous avez ſuivi mes conſeils, écoutez-moi dans cette conjoncture, & vous ſerez en état de tout ménager, de manière à tirer des circonſtances la plus ample ſatisfaction. Il eſt très-important pour vous & pour elle d'éviter la moindre ſurpriſe de l'illuſion. Dites-lui que des affaires vous appellent dehors pour deux ou trois jours; comme cela n'aura rien d'emprunté, vous ſaurez par ce moyen vous cacher derrière la tapiſſerie de votre garde-robe, ou de toute autre manière; ce qui ne vous ſera pas difficile. Là nous connoîtrons l'un & l'autre, ſans équivoque, l'intention déterminée de votre épouſe. Si elle s'abandonne, il

n'y aura là de témoin que moi : tirez-en la vengeance que vous jugerez à propos. Elle ne ſauroit être trop grande.

Anſelme confus, & comme abſorbé dans les plus ſombres réflexions, étoit d'autant plus affecté qu'il s'attendoit moins à ce récit. Juſqu'alors il s'étoit félicité de la fermeté victorieuſe de Camille; elle avoit oppoſé la réſiſtance la plus opiniâtre aux artifices de Lothaire. Quel contraſte! Camille eſt prête de ſuccomber, & volontairement!... Il reſte quelque tems muet, les yeux baiſſés; pouſſe enfin le plus profond ſoupir. — Lothaire, je n'en attendois pas moins de votre ſincérité; c'eſt me ſervir en ami. Je ſuivrai votre conſeil; gardez-moi le plus grand ſecret, & faites ce qui vous paroîtra le plus à propos dans un moment auſſi critique pour moi. — Anſelme, laiſſez le tout à ma prudence, & vos deſirs ſeront ſatisfaits.

A ces mots ils ſe quittent. Lothaire ſe repentit bien-tôt de ſon imprudence. L'amour, la trahiſon, l'ingratitude, le danger qu'il vient de préparer à Camille, font de ſon cœur un chaos de trouble & de déſeſpoir. Il tombe ſur un ſiége en arrivant chez lui, comme un homme qui ne ſe connoît plus. Revenu de ce trouble affreux, il prend ſon parti ſur le champ, vôle chez Camille, la trouve ſeule. Il alloit lui parler, elle le prévient, & lui donne, ſans rien ſoupçonner, le tems de prendre une contenance plus tranquille. — Lothaire, lui dit-elle, je ne puis vous cacher que j'ai le cœur déchiré par le plus cruel ſupplice, & je ne ſais comment le glaive qui me déchire ne m'a pas encore fait mourir. Je ſens vivement tout ce que je dois à votre tendreſſe; mais qu'elle me coûte de douleur! Léonelle a pouſſé l'impudence juſqu'à faire venir ici toutes les nuits certain jeune égrillard qui ne la quitte qu'à la pointe du jour. Obligée de diſſimuler, je ſuis en même tems contrainte de me prêter à cette inconduite. Voyez à quel point elle riſque de me déshonorer, ſi l'inſolent eſt malheureuſement apperçu; & je ne puis m'en

plaindre ni l'en punir. Tout m'impoſe le ſilence, ou je vous perds avec moi. Mais comment n'être pas trahi par les ſuites inévitables de cette effronterie.

Lothaire penſa d'abord que ce n'étoit qu'une ruſe qu'elle employoit pour lui en faire accroire, & que cet homme qu'il avoit vu ſortir étoit bien le galant de l'Infidelle. Mais la voyant fondre en pleurs, ſe frapper la poitrine en lui demandant de la délivrer de ce ſujet de crainte, il la crut vraie, & ſe ſentit une ſeconde fois accablé du plus cruel repentir. Il revient de ſon trouble; lui promet d'arrêter l'inſolence de ce procédé, & ne peut lui taire le rapport injurieux qu'il avoit fait à ſon mari. — Ah! Camille le croirez-vous? Oui, nous ſommes convenus qu'ils ſe cacheroit dans la garde-robe pour être lui-même témoin de votre infidélité. Pardonnez-moi cet excès d'aveuglement. Tirez-moi du labyrinthe imperméable où ma fureur jalouſe m'a perdu.

Camille très-étonnée, lui reproche amèrement la lâcheté de cette conduite, & la témérité de ce projet outrageant. — Voyons cependant Lothaire comment ſortir de cet embarras. Ingrat! Oui, je vous aime encore, puiſque j'ai eu la foibleſſe de vous aimer! Obligée de me tenir à votre niveau, je n'aurai plus de grandeur d'âme que vous, qu'en vous montrant combien le cœur d'une femme ſait épargner ce qu'il aime. Oui, je vous aimerai puiſque je ne puis plus m'en défendre. Heureuſement Lothaire, une femme a le génie plus fécond en reſſource que vous autres. Actifs lorſque l'eſpoir vous guide, la moindre reſſource vous manque dans le plus petit embarras. Si nous ſommes moins en état d'approfondir, nous ſentons plus univerſellement, & notre inſtinct va plus directement au-devant du danger. Voici donc le moyen de réparer votre faute. Vos pleurs ont ſéduit mon innocence; mais je veux vous forcer à m'eſtimer. Eh bien, faites enſorte qu'Anſelme ſe cache comme il l'a projetté. Je ſaurai tirer de cette abſence ſimulée les reſſources dont nous avons beſoin pour jouir ſans crainte de notre ſincère

attachement. Dès qu'Anſelme ſe ſera caché, comme vous en êtes convenu, ayez ſeulement attention de venir lorſque Léonelle vous le dira, & de répondre à tout comme vous euſſiez répondu, ſi vous euſſiez ignoré que mon mari fut là. — Non, Camille, ce parti n'eſt pas ſûr. Prévenue au contraire ſur l'objet de mes réponſes, vous ne riſquerez aucune équivoque; & je ferai tout ce que vous jugerez à propos. Ne me refuſez pas cette grace. J'ai manqué vous perdre, n'allez pas vous précipiter vous même. — Lothaire, abandonnez tout à ma prudence. Mes demandes ſeront trop claires pour ne pas vous donner en même tems la réponſe. Si vous m'aimez, ne me preſſez pas davantage. Le parti que je prens vous paroîtroit peut-être moins ſage qu'à moi; vous chercheriez un autre expédient & nous pourrions échouer. Elle l'embraſſe. Ils ſe quittent.

Quelques jours après, le Curieux dit qu'il alloit faire un tour à la campagne où il avoit déja paſſé huit jours; il part en apparence, & ſe cache d'autant plus aiſément que Camille & Léonelle lui en avoient donné toute la commodité. Là, il attendoit avec une impatience mortelle le moment qui devoit le convaincre de la perte de ſon bonheur. D'un autre côté il croyoit à peine les aſſertions de Lothaire. Camille avoit toujours été ſi honnête!... ſi bien gardée dans la maiſon paternelle, juſqu'au moment de ſon mariage, qu'il ne ſe perſuadoit pas que le vice ſe fut ſi-tôt inſinué dans ſon cœur.

Une ſeule réflexion du Sot ſur ſon imprudence l'eût bientôt tiré de ce doute; mais Anſelme ne s'occupoit là que du ſujet de ſa crainte. Camille & Léonelle aſſurées qu'il avoit eu le tems de ſe dérober à ſon gré, entrent dans la garde-robe. La jeune épouſe n'y fut pas plutôt qu'elle jette un très-grand ſoupir. — Ah! Ma chere Léonelle.. Ma chere enfant!. Oui, je ſuccombe à l'excès de ma douleur! Que puis-je attendre de ce traître qu'un opprobre éternel!.. Je vois trop clairement que mon mari m'abandonne aux pourſuites de ſon perfide ami: autre-

ment n'en auroit-il pas déja tiré la vengeance la plus complette. Prens donc ce poignard que je t'ai demandé; & que je périſſe plutôt que de commettre une action ſi indigne de moi! Perce ſans héſiter mon cœur coupable, puiſque j'ai même oſé l'écouter un inſtant, cet homme inſidieux!.. Non, punir l'innocence ce ſeroit un crime atroce. Je n'ai fait qu'entendre Lothaire, & tu ſais comme lui quelle indignation a été la mienne. Mais ſachons auparavant ce que ſes yeux ont apperçu qui lui ait donné lieu de ſe porter à cet excès d'audace. Il a pu l'ingrat oublié à ce point l'amitié, attenter ſi lâchement à l'honneur d'Anſelme!.. Léonelle paroît à la fenêtre; vois s'il ſe montre; il ne doit pas tarder à venir diner, ou plutôt mettre la derniere main à l'exécution de ſon projet. J'exécuterai le mien auparavant, perfide!. Et je ſerai auſſi cruelle que je me dois de juſtice — Hé! Madame: que prétendez-vous faire de ce poignard?. Moi!. vous le plonger dans le ſein!.. Vous... en frapper Lothaire!.. ou peut-être vous-même! Quelle que ſoit votre intention, n'eſt-ce pas vous déshonorer à jamais? Ne vaut-il pas mieux diſſimuler un outrage? Le tems eſt un grand maître. Laiſſez lui manifeſter votre candeur. Etes-vous la ſeule femme injuſtement ſoupçonnée. Non, que cet homme ne nous trouve pas ſeules ici. Faibles femmes, que ferions-nous contre lui!.. La ſeule hardieſſe du projet me donne lieu de craindre qu'il ne ſe porte à l'exécuter, avant même que vous ayez eu le tems de prendre une ferme contenance, & la réſolution décidée de braver ſes inſultes. Oui, je ſens comme vous l'imprudence du Seigneur Anſelme. Quelque bonne opinion qu'il ait eue de votre candeur, dès votre premiere plainte il devoit bannir ce monſtre, loin de l'autoriſer par un excès imprudent d'amitié. Mais ſi vous le frappez, Madame, que devenons-nous après l'avoir tué ou dangereuſement bleſſé? Qu'en faire? — Le laiſſer-là; non: je l'enterrerai moi-même; je trouverai aſſez de force dans le plaiſir que j'aurai d'enfouir la cauſe de mon opprobre & de celui d'Anſelme.

d'Anſelme. C'eſt même un devoir pour moi. Appelle-le donc, Léonelle : car il me ſemble que différer longtems, c'eſt offenſer la candeur de mon mari & augmenter ma honte.

Anſelme avoit écouté juſque-là ſans bouger, changeant de penſée à chaque exclamation de Camille. Il alloit ſortir lorſqu'il la vit déterminée à tuer Lothaire. Mais il aima mieux attendre qu'elle fût près d'en venir au fait, croyant qu'il auroit toujours le tems de l'arrêter. Alors Camille fit ſemblant de tomber dans une extrême foibleſſe. Elle ſe jette promtement ſur un lit, & Léonelle fond en larmes. — Ah ! Malheureuſe que je ſuis ! Verrai-je mourir dans mes bras la plus belle ame du monde !.. La gloire de toutes les femmes.... Deſorte que qui n'eût point connu Léonelle, l'eût priſe pour la fille la plus vertueuſe, & ſa maîtreſſe pour une ſeconde Lucrece. Camille revint bientôt de ſa foibleſſe — Quoi ! Léonelle, tu n'as pas encore introduit le perfide ? Va donc ſans tarder ; appelle-le cet ingrat ; que le retard ne faſſe pas rallentir ma trop juſte colere. Ma vengeance ne peut plus ſe borner à des imprécations, à des menaces. — Oui, Madame, j'y vole. Mais remettez-moi ce poignard. Je vous vois trop agitée pour vous livrer à vous même.. Donnez donc... — Va, ma fille ; va ; je me poſſede encore ; & reviens vîte. Loin de m'immoler comme cette Lucrece, ſans avoir auparavant puni celui qui m'a voulu perdre, innocente comme elle je veux mourir & ne laiſſer aucun ſoupçon ſur ma vertu. Léonelle ſe fit beaucoup prier, & ſortit enfin.

Camille ſeule s'abandonne à toute ſa douleur ſimulée. — Camille, que vas-tu faire ? Ou plutôt qu'as-tu fait ? Ne valoit-il pas mieux renvoyer Lothaire, comme cela étoit arrivé à ſa premiere tentative, que de l'avoir mis dans le cas de te croire infidelle ? Et tu oſes encore l'attendre pour le détromper !. Non, tu ne devois plus le ſouffrir devant toi. Mais tu euſſes été outragée impunément. L'honneur de ton mari n'eût pas été vengé. Que le traître paie

donc de ſa vie ſon inſulte. On ſaura que Camille été auſſi courageuſe que fidèlle à ſon époux Anſelme.... Cependant mon cher Anſelme... A Que n'entends-tu mes ſoupirs!. Cher époux, q n'es-tu témoin de ce trouble, & de l'égareme de tous mes ſens. J'aurai peut-être à me reproch de ne pas t'avoir inſtruit de ma réſolution; mais t'avois-je pas écrit a l'Aldée ? Ne ſavois-tu pas l'i conduite de Lothaire? Tu n'es pas venu. Anſelme. cette confiance aveugle vous avoit ſans doute pe ſuadé qu'un ami ſi vrai, ſi dévoué à vos intérêt n'étoit pas capable de vous manquer à ce point. crus moi-même m'être trompée; & jamais je n euſſe penſé depuis, s'il n'eût pas eu l'inſolence m'offrir des préſens, de multiplier ſes promeſſes, de les accompagner de ſes larmes. Mais pourqu tant de raiſonnemens?..... une réſolution har n'admet plus de réflexion. Puiſſe une ſemblable ve geance être le châtiment de tous les traitres. Qu vienne donc! Qu'il meure, quoiqu'il en arrive! J'e trai pure dans le lit nuptial, je quitterai de même plus reſpectable des hommes, en lavant dans m ſang les tâches que m'aura faites celui du coupal que je vais immoler. Un ami auſſi fourbe eſt monſtre dont il faut purger la terre. Qui l'a plus m rité que ce traître!...

Camille en pouſſant ces plaintes alloit & ven dans la chambre, le poignard à la main, ſe jetta tantôt ſur un ſiége, tantôt ſur un autre, voloit la porte, couroit à ſon lit. D'un œil farouche e contemple ſon glaive, & retombe comme évanou

Anſelme témoin de cette ſcène qui l'avoit f trembler, croyoit n'avoir plus beſoin d'autre preu de la fauſſeté de ſes ſoupçons. Le trouble, le déſ poir apparent de Camille, étoient pour lui le cri l'innocence. L'arrivée de Lothaire ne lui préſent que le plus terrible danger. Le cœur ſerré de la p vive angoiſſe, il veut enfin ſe montrer & voler cou de Camille; déja il portoit la main à la tap ſerie pour la lever, lorſque Léonelle entre a Lothaire.

La jeune épouſe les apperçoit, ſe lève toute furieuſe, fait ſur le parquet une raie avec ſon poignard; — Lothaire, ſi vous avez la hardieſſe de paſſer cette marque, je me plonge ce glaive dans le ſein. Répondez-moi à ce que je vais vous demander, & je ferai le reſte. D'abord, connoiſſez-vous bien le Seigneur Anſelme mon mari, & quel cas en faites-vous? Enſuite, me connoiſſez-vous, moi? Répondez ſans trouble & ſans équivoque. Mes demandes ſont claires, je penſe. Trop adroit pour ne pas ſentir comment il devoit s'accorder avec elle, il lui dit: — je ne préſumois pas, belle Camille, que vous me demandaſſiez pour me faire des queſtions ſi ſingulieres. Vous ſavez mes intentions. Si vous agiſſez ainſi pour éloigner le moment heureux que j'attendois, il ne tenoit qu'à vous de le faire plutôt, & vous m'auriez moins ſenſiblement bleſſé. Plus le terme de l'eſpérance doit être court, plus le cœur ſouffre du moindre retard. Mais il faut vous répondre. Oui, je connois Anſelme votre époux. Liés lui & moi depuis notre enfance, comme vous le ſavez, notre amitié doit vous paroitre aſſez bien fondée. Mais je n'en parlerai pas: ce ſeroit m'accuſer. N'enviſagez donc ici que l'amour. Il juſtifie les plus grands écarts. Je vous connois auſſi, Camille, & je vous eſtime autant que lui. Je n'ai que trop ſenti le pouvoir de vos charmes. Non, jamais le pouvoir impérieux & irréſiſtible de l'amour ne m'eût violenté au point de me faire oublier les loix ſacrées de l'amitié, pour ambitionner les faveurs de toute autre femme que vous. — Traître, ſi vous connoiſſez votre lâcheté, après être devenu l'ennemi de ce qui mérite le plus de vénération, comment oſez-vous paroitre ici!. Devant moi!... devant celle dont la préſence ſeule ſuffiſoit pour vous imprimer du reſpect, loin de vous porter à me ſéduire ſi honteuſement!... La moindre réflexion ne vous eût-elle pas fait rougir?... Mon innocence malheureuſe s'eſt peut-être écartée par mégarde. Car ce n'eſt qu'un pareil oubli qui vous aura autoriſé à tout méconnoître ici.

Je ne crois cependant pas m'être comportée avec l'indécence que me ſuppoſe votre conduite ignoble. Une négligence aura été toute mon erreur. Un mot de ma part, un coup-d'œil, un geſte, rien vous a-t-il jamais donné à entendre que je goûtois vos propos ? J'ai rejetté tout avec indignation; promeſſes, offres, préſens, ai-je rien aggréé ? Néanmoins vous avez eſpéré, & même perſiſté ! Ainſi, de maniere ou d'autre, il faut abſolument que j'aie contribué à votre erreur. Eh bien, je vous ai demandé pour être témoin (12) de la réparation que je me dois à moi-même, enſuite à mon mari. Ne fut-ce qu'une erreur qui vous eût porté à cette conduite étrange, je veux en être punie. Tout autre vengeur rendroit ma faute plus conſidérable, & je veux en effacer juſqu'au ſouvenir.

A ces mots elle s'élance ſur Lothaire, avec une précipitation étonnante, le poignard à la main, les yeux égarés & le déſeſpoir peint ſur le viſage. Il l'arrête, ne ſachant que penſer de ces démonſtrations, trop animées pour être feintes. A peine eſt-il en état de s'aſſurer de ſon bras, dont elle veut tantôt ſe frapper, tantôt le percer lui-même. Elle s'échappe de ſes mains, lui criant: ah ! traître, arrête; puiſque je n'ai pu te porter à terre du premier coup, au moins regarde-moi me punir de tes outrages. A l'inſtant elle ſe perce les habits, faiſant gliſſer la pointe du poignard ſur ſa peau; l'égratigne légerement, & tombe comme évanouie ſur le parquet.

Léonelle & Lothaire, ſtupéfaits de l'évènement, ſe regardent l'un & l'autre. Il vole à Camille, étendue comme morte; arrache le poignard de ſes habits, & ne peut aſſez-tôt reconnoître la plaie. Quelques gouttes de ſang lui teignent les doigts, mais la bleſ-

(12) J'abrége ici quelques lignes qui ne ſont que des répétitions de ce qui a déja été dit. Lothaire ne devoit pas être prévenu que Camille avoit, en apparence, deſſein de le tuer. Camille l'avoit bien ſenti.

ſure étoit très-légere. Ce fut alors qu'il vit avec une nouvelle ſurpriſe juſqu'où peut aller l'adreſſe & la ruſe d'une femme qui veut couvrir ſon erreur. Anſelme, que le déſeſpoir de Camille, la fauſſeté apparente de Lothaire, un ſentiment de tendreſſe qu'il ne pouvoit refuſer à ſon épouſe, l'envie de voir la fin de cette ſcène incompréhenſible, avoient troublé dans ſa retraite, au point de lui ôter l'uſage de preſque tous les ſens, étoit reſté immobile au coup que Camille avoit fait ſemblant de ſe porter. Lothaire, aidé de Léonelle, la relève, la remet ſur ſon lit, & ſe jette ſur un fauteuil, comme un homme égaré par ſon déſeſpoir. — Cruel, s'écria-t-il! ai-je jamais été le médiateur de tes engagemens avec Camille!.. & devois-tu me pouſſer à cette extrémité de folie & de barbarie!.. Camille, victime enfin de ta ſotte curioſité, avoit aſſez prouvé que ſon ame étoit inébranlable. Quelques regards moins ſévères m'ont fait ſoupçonner ce que ta ſtupidité craignoit. Hélas!... elle ne vouloit que ſe venger de tes injuſtes procédés. Eſt-ce moi qui ai violé les droits de l'amitié? Oſeras-tu me faire un ſeul reproche? Me diras-tu qu'en commençant par être injuſte, tu me laiſſois le droit de l'être? non, je ne devois pas l'être, ſans t'expoſer aux plus cuiſans remords. Comment donc enviſager ta conduite & la mienne? deux tigres ont-ils jamais été plus féroces!

Pendant ces plaintes, ces reproches de Lothaire, Léonelle ſoutenoit Camille dans ſes bras. Elle s'adreſſa à lui : — Seigneur, vite du ſecours, & qu'on ſache promptement ſi Madame eſt dangereuſement bleſſée. Ah! ma chère Camille, que vais-je devenir! que dire au Seigneur Anſelme, s'il revient de la campagne avant que nous ſachions quel parti prendre. Ah! *Jeſus*, *Maria*, ma Maitreſſe!... Vous ne m'avez rien communiqué dans des conjonctures auſſi critiques!.. & vous étiez au déſeſpoir avec la ſérénité ſur le front, avant ce moment fatal!... Seigneur Lothaire, quelle ſcène! quelle horreur! & quelle vertu dans cette belle âme! encore une fois, que dire à celui qui

l'adoroit? — Léonelle, ce que vous jugerez à propos. Mon trouble ne me permet pas de vous donner un avis. Tout ce qui m'environne m'effraie, me déconcerte. Tâchez seulement d'arrêter le sang. Je me dérobe aux regards de tous les hommes..... Il sort avec toutes les marques de la plus vive douleur, répétant plusieurs fois « je suis un homme perdu !..

Dès qu'il se vit seul, il réfléchit avec une sorte d'extase sur l'adresse étonnante avec laquelle Camille venoit de jouer son rôle. La conduite de Léonelle ne lui causoit pas moins d'admiration. Il se félicite d'être sorti avec tant de succès de ce pas glissant. — Nous sommes de francs sots, en comparaison des femmes: non, il n'y avoit qu'une femme capable d'imaginer un stratagême qui laissât l'honneur de tous les côtés. Anselme, tu ne doutes assurément pas que tu n'aies pour épouse une Porcie. Aurai-je bien le front de t'en faire compliment?... Seroit-il possible que cette aventure ne te laissât aucun soupçon? Au moins les apparences doivent te rassurer, & tu mérites d'être tranquille à ce prix.

Déja Léonelle avoit étanché le sang. Une légere écorchure en avoit laissé couler ce qu'il falloit pour donner à cette scène un air de vérité. Camille pousse un soupir! Léonelle l'embrasse avec un air de joie, & débite en la pansant tout ce qui pouvoit flatter la crédulité du Sot curieux. Camille étoit un ange dans la bouche de la confidente; elle se ranime, dit deux mots; fait un second effort. — Ah! Léonelle; que mon courage m'a mal servi au moment qu'il m'étoit si nécessaire!. Traîner encore une vie qui m'est en horreur!. Quel avis vas-tu me donner? Dirai-je à mon mari, à ce cher homme, tout ce qui s'est passé? — Non! certes, Madame. Vous l'obligeriez à se venger. Une femme prudente ne commet pas deux cavaliers, sur-tout un mari. — Ton avis me paroît sage. Cependant il faudra lui dire quelque chose, s'il apperçoit ma blessure. — Madame, je le sens bien; mais je ne sais pas mentir, même en badi-

nant. — Quoi ! tu voudrois qu'un menſonge ne fût pas permis dans certaines circonſtances. J'avoue que ta candeur me flatte infiniment. Hé bien, s'il n'y a pas moyen de faire autrement, diſons lui la choſe comme elle eſt. Auſſi-bien les détours ont je ne ſais quoi de louche qui me rend toute ſotte lorſqu'il s'agit de biaiſer tant ſoit peu à côté de la vérité. — Point d'inquiétude Madame. D'ici-à-demain matin j'aurai le tems de voir ce que nous aurons à lui dire. D'ailleurs c'eſt un grand hazard qu'il s'apperçoive d'une bleſſure au-deſſous de l'aiſſelle. Allons, du courage. Le Ciel favoriſe toujours les bonnes intentions. Tâchez que le Seigneur Anſelme ne remarque aucun trouble chez vous, s'il arrive inopinément; & je me charge du reſte.

Anſelme, malgré ſon trouble, avoit entendu beaucoup de choſes. Les plaintes ameres de Lothaire avoient ſur-tout réveillé ſon attention; & la perte irréparable de ſon honneur étoit devenu pour lui le triomphe de ſa curioſité, particuliérement depuis que Camille s'étoit fait entendre. Il n'attendoit plus que la nuit pour ſortir & aller embraſſer Lothaire qu'il regardoit comme l'auteur de ſa félicité. Camille avoit une chaſteté à toute épreuve! En effet, un coup de poignard n'eſt pas une preuve équivoque. Il étoit tems de le laiſſer ſortir. Les deux femmes lui en donnent la commodité, en paſſant dans une autre chambre. Il vole chez ſon ami. — Lothaire, c'eſt donc à vous que je devrai déſormais l'exiſtence, & le plaiſir pur qui la rend agréable. Oui, je ſuis le plus heureux des mortels. Que vous avez bien mené cette intrigue! Comment reconnoîtrai-je ce ſervice? Que Camille eſt vraie, qu'elle eſt touchante! Le précieux tréſor qu'une telle femme!. Lothaire écoutoit d'un air aſſez rêveur. Il ſentoit trop bien à quel point Anſelme étoit dupe, & en même tems quel ſanglant outrage il lui avoit fait. Anſelme s'apperçut de cet air ſombre. — Sans doute, lui dit-il, que la bleſſure de Camille vous inquiete : mais c'eſt peu de choſe

ſi je dois l'en croire elle-même. Tout ſemble avoir conſpiré en ma faveur ; & Camille dans le trouble qui l'agitoit, ne conduiſant ſon poignard que d'une main tremblante s'eſt à peine bleſſée. De concert avec Léonelle elle doit me le laiſſer ignorer. Vous n'avez donc ſujet que de vous réjouir avec moi. J'avoue que ſa réſolution m'a étrangement ſurpris ; & ſans la frayeur que me donna ſa véhémence dont elle fondit ſur vous, je me trahiſſois. En effet, la choſe me parut trop ſérieuſe pour me celer davantage. D'un autre côté je me ſais bon gré de n'avoir pas bougé. Ma préſence inattendue auroit peut-être fait mourir Camille de peur. Enfin je ne ſais ce qui ſeroit arrivé. Mais ce qu'il y a de vrai c'eſt que je ſuis heureux, grâce à votre induſtrie, & à vos ſoins. Je ne parlerai pas des plaintes ameres que vous avez répandues contre moi ; parce qu'elles ne partoient que d'un excellent cœur. Camille vous paroiſſoit bleſſée mortellement. Mais tout va le mieux du monde. Ne ſongeons qu'à lui rendre juſtice. Livrez-vous à ce plaiſir flatteur que donne la réuſſite d'une entrepriſe épineuſe. Je ne doute pas que vous ne faſſiez actuellement des Vers dignes de cette femme adorable. Vantez-y ſa candeur, ſa tendreſſe, ſon courage. Que la poſtérité la célèbre dans tous les âges ; & qu'on ſache que c'eſt vous qui avez fait éclater ſes rares qualités. Lothaire approuva le conſeil ; lui promit de ne rien négliger pour donner de Camille la plus haute idée qui ſe pût concevoir d'une femme digne d'être regardée comme le modèle de la fidélité conjugale.

Telle fut la réuſſite de la ſotte curioſité d'Anſelme, trompé, joué, berné par une épouſe qui avoit droit de ſe venger d'une défiance qu'elle ſentit peut-être d'abord, ſans oſer s'expliquer. Camille devant lui ne recevoit plus Lothaire qu'avec une ſorte de froideur, & lui réſervoit les élans de ſa tendreſſe pour ces doux momens où leurs âmes enchaînées l'une à l'autre s'anéantiſſoient dans l'extaſe de leurs raviſ-

ſans tranſports. Ce manége dura encore quelque tems : mais le tems, qui ne laiſſe rien ignorer, leva le voile qui avoit couvert cette intrigue.

Lothaire prévint Anſelme qu'il ne viendroit plus chez lui, vu la froideur avec laquelle Camille le recevoit. — Je ne veux point la gêner, & je ſens combien elle doit m'en vouloir. Mais je me dois quelques égards. Je ſuis content de vous avoir obligé, la récompenſe que je vous demande c'eſt la liberté. Par-tout où vous voudrez je me trouverai avec vous. Chez moi, à la campagne, chez mes amis vous y ſerez toujours le mien. Anſelme ne voulut rien entendre ; & lui proteſta que c'étoit une mépriſe. Non, Lothaire, on ne vous en voudra pas long-tems. Camille dès demain vous rendra toute la juſtice que vous méritez : elle m'aime, ainſi elle ne me déſobligera pas. Sur-tout paroiſſez. Telle fut juſqu'au dernier moment de ſon erreur la conduite abſurde de l'inſenſé.

Léonelle autoriſée dans ſon intrigue par la paſſion de ſa maîtreſſe, ne gardoit plus aucune meſure, perſuadée que Camille mettroit tout en uſage pour la garantir de tout inconvénient. Camille y étoit bien réſolue, & diſſimuloit déja depuis quelque tems comme on l'a vu. Mais Léonelle ne réfléchiſſoit pas qu'une ſeule imprudence pouvoit la perdre, quel que devint le ſort de ſa maîtreſſe : l'imprudence fut bientôt commiſe. Anſelme crut de nuit entendre quelqu'un marcher dans la chambre voiſine où couchoit la fille de chambre. Il s'approche de la porte, écoute ; veut ouvrir, on lui fait réſiſtance. Nouveau motif d'entrer à quelque prix que ce fût. Après bien des efforts il ouvre, & voit un homme ſauter par la fenêtre. Malgré la précipitation avec laquelle il entra, il ne put lui voir le viſage, loin de l'arrêter comme il avoit intention. Léonelle ſurpriſe ne ſe déconcerte pas. Elle ſaiſit Anſelme dans ſes bras. — Seigneur, arrêtez votre juſte colère ! & accordez-moi deux mots. Celui qui vient de ſe ſauver eſt mon amant, mon futur époux. Nous nous ſommes juré

la foi de mariage. Anſelme ne veut rien entendre, ſe livre à ſon courroux, ſaiſit ſon poignard. — Malheureuſe, avant de mourir dis-moi la vérité. — Hélas! Seigneur, excuſez mon trouble! ah! je me meurs. Elle s'évanouit & tombe à ſes pieds. Il la prend, la met ſur un ſiége, & la fait revenir avec un flacon. Léonelle le regarde en tremblant & peut à peine lui parler. — Seigneur, épargnez-moi! je ne ſuis pas en état de m'expliquer. Je vous apprendrai quelque choſe de plus grande importance: non, jamais vous ne l'auriez ſoupçonné. — Dis-le moi donc malheureuſe; ou je te tue ſur la place. — Hélas! Vous ſerez maître de me tuer demain comme aujourd'hui. Accordez-moi ce délai pour me remettre de ma frayeur. Ah! Dieu! j'en mourrai!... Je vous jure que le fuyard eſt un jeune homme bien né de cette ville, & que c'eſt mon futur époux. Anſelme ſe calme, lui accorde ce délai. La fidélité de Camille lui paraiſſoit trop avérée pour qu'il conçut quelque ſoupçons de ce côté-là. Il ne fait que penſer. — Léonelle, tu ne ſortiras pas d'ici que je n'aie ſu ce que tu as à me dire de ſi important. Prends garde d'inventer quelque hiſtoire pour m'en impoſer. A ces mots il ſort & l'enferme.

Auſſi-tôt il va raconter à Camille ce qui venoit d'arriver, & la promeſſe que Léonelle lui avoit faite. Camille vit bien que l'orage alloit crever ſur ſa tête. La même nuit elle profite du moment où ſon mari, qui s'étoit couché tard, dormoit profondément. Elle ſe gliſſe hors du lit, s'habille, prend les plus précieux de ſes bijoux, l'argent qu'elle trouve, ſort à bas bruit, & ſe rend chez Lothaire. Elle lui conte l'aventure, le prie de la mettre en ſûreté, ou de s'éloigner avec elle hors de toute les pourſuites de ſon mari. Stupéfait de ce récit, il répond à peine un mot, loin de ſavoir quel parti prendre. — Conduiſez-moi, lui dit-elle, dans le Couvent dont votre ſœur eſt Supérieure. — Soit; partons. Lothaire diſparoit ſans avertir perſonne, & la conduit en ce lieu de ſureté.

Le jour paroît : Anſelme s'éveille ; deſcend promptement de ſon lit, ſans prendre garde ſi Camille y eſt ; tant il étoit curieux de ſavoir ce que Léonelle avoit à lui apprendre. Il va droit à ſa chambre, ouvre. La ruſée n'y étoit plus. Il voit les fenêtres ouvertes ; s'avance. Les deux draps noués l'un à l'autre y pendoient en dehors, bien liés au chaſſis : indice non équivoque de la fuite de Léonelle. Il revient fort confus au lit pour y inſtruire Camille : Camille n'y étoit plus !. Il la cherche d'abord partout ſans rien dire, ne la trouve pas. Enfin il demande aux domeſtiques où elle eſt. Perſonne ne le ſait. Il rentre dans ſa chambre, voit ſes tiroirs ouverts, tant de bijoux de manque, tant d'argent de moins. Anſelme ne ſe connoît plus. Il va, vient, monte, deſcend, ſort, rentre, & tombe ſur ſon lit. Revenu de ce trouble, il réfléchit à ce que lui avoit dit Léonelle ; & voit avec la plus vive douleur qu'elle n'étoit pas la cauſe de cette cataſtrophe accablante. Tout triſte il s'habille à la hâte, ſe rend précipitamment chez Lothaire. Lothaire n'y étoit plus ! Selon le dire des domeſtiques il étoit parti de nuit avec une bonne ſomme d'argent. Anſelme eſt hors de lui ! Pour comble de diſgrâce, il rentre chez lui, ne trouve plus perſonne. La maiſon étoit entièrement déſerte. Que penſer !.. Que dire !.. Que faire !.. Il prend un peu de fermeté : mais quelle horreur pour lui que ſon état actuel !.. Plus d'amis, plus de femme, perſonne au logis !.. Abandonné, penſe-t-il, du Ciel même, couvert de la plus honteuſe ignominie par la fuite de Camille, à quoi ſe réſoudre ? Il ſe leve en courroux, ſe rappelle l'ami qu'il avoit à l'Aldée, & maudit mille fois le ſéjour qu'il y avoit fait ! — Ah ! traîtres, c'eſt pendant que j'étois-là que vous avez médité vos projets odieux !. Il ſort, ferme la porte en fureur ; monte à cheval pour ſe rendre en diligence chez ſon ami campagnard.

Il n'étoit pas à moitié chemin qu'il ſuccombe à l'excès de ſa douleur. Près de tomber de cheval, il

deſcend, attache ſon cheval à un arbre, au pied duquel il ſe jette étendu par terre, pouſſe les ſanglots les plus amers, & reſte là juſqu'au ſoir. Un cavalier qui venoit de la ville s'arrête près de lui, fort étonné. — Seigneur, lui demande Anſelme, que dit-on de nouveau à Florence? — Les choſes les plus ſingulières. On dit que Lothaire, cet intime ami d'Anſelme, lui a enlevé ſa femme la nuit derniere. On ne ſait pas non plus ce qu'eſt devenu le mari. On tient cela de la fille de chambre. Cette jeune fille a été arrêtée la nuit par le Guet comme elle ſe couloit par la fenêtre avec des draps. Du reſte, j'ignore les particularités de cet évènement. Mais toute la ville en eſt étrangement ſurpriſe. Qui auroit attendu cela de l'étroite familiarité de deux cavaliers qu'on n'appelloit par-tout que les *deux amis!* — Seigneur, ſait-on la route qu'ils ont priſe? — On n'a même pu la ſoupçonner; tant ils ont ſçu partir ſecrettement. Toutes les recherches que l'on a faites ont été inutiles. Anſelme le remercie, & le cavalier continu ſa route. Plongé dans l'état le plus affreux, Anſelme eſt près de ſe percer le cœur. L'eſpoir l'arrête. Il remonte à cheval, ſe rend à l'Aldée. Son ami ne ſavoit encore rien de cette douloureuſe cataſtrophe. Anſelme arrive tout défait, & ſe ſoutenant à peine. Cet ami le regarde avec effroi. — Qu'avez-vous, mon cher ami? — Avez-vous vu quelque perſonne de la ville, repartit Anſelme. — Non. — Eh bien, donnez-moi de l'encre & du papier: laiſſez-moi ſeul quelques inſtans dans votre cabinet. Vous en ſaurez davantage après cela.

Anſelme ſeul conſidere, mais trop tard, le précipice où il eſt tombé. Egaré dans le chaos d'horreur que lui peint ſon imagination, il ne voit plus que la mort pour ſortir de cet état affreux. Il prend une plume en friſſonnant, écrit quelques lignes, & rend le dernier ſoupir ſur le papier. Son ami, voyant qu'il tardoit beaucoup, & n'appelloit perſonne, ouvre la porte du cabinet. Quelle ſurpriſe!... Il le trouve étendu motié ſur le petit lit où il s'étoit jetté,

moitié sur la table, tenant encore sa plume. Cet homme croit à peine ce qu'il voit. D'une voix tremblante il appelle les gens de sa maison, s'avance avec eux, apperçoit le papier, y voit de l'écriture, & lit ce qui suit.

» Une curiosité des plus extravagantes me coûte » la vie. Si la nouvelle de ma mort parvient aux » oreilles de Camille, qu'elle sache que je lui par- » donne, parce qu'elle n'étoit pas obligée de faire » un miracle; & j'ai exigé de sa foiblesse qu'elle » en fit un pour me persuader de ce que tout homme » doit croire sur la parole d'une femme. Puisque j'ai » été assez insensé pour me deshonorer moi-même, » je n'ai plus de parti à prendre que de me...

Cet écrit montroit assez quel étoit le dessein d'Anselme, s'il n'eût pas été prévenu par l'excès de la douleur. Le lendemain l'ami fit savoir sa mort à la famille. Elle connoissoit déja son désastre, & le Couvent où Camille s'étoit retirée. La jeune épouse touchoit au moment de périr comme lui: non par la douleur qu'elle eût de sa mort, elle l'ignoroit, mais par l'absence de Lothaire qu'elle n'avoit pas revu depuis. Elle ne tarda pas à savoir la fin tragique d'Anselme. Recluse dans son Couvent elle y resta sans vouloir s'y engager. Enfin elle apprit aussi la mort de Lothaire. Il avoit été tué dans le combat que le général Lautrec livra au *Grand capitaine* (13) Gonsalve dans le royaume de

(13) Une bataille rappellée par Cervantès, feroit croire que le fonds de cette histoire est vrai : ce qui me paroît assez probable. On lui a reproché de son tems que ces Nouvelles étoient autant de satires contre différens Particuliers qu'il ne devoit pas nommer. Mais quelle est cette bataille que Lautrec livra au Grand Gonsalve ? Lautrec se trouva, en 1499, à la conquête du Royaume de Naples, dans l'armée de Louis XII. Louis voulut se joindre Ferdinand d'Arragon dans cette conquête. Ferdinand, l'année suivante, fit passer Gonsalve en Italie. Les Espagnols & les François s'étant brouillés sur les limites du partage de la conquête, la guerre

Naples. Dès ce moment elle ſe voua toute entière

s'alluma, mais ce fut par-tout d'Aubigny qui eut affaire à Gonſalve, & non Lautrec, au moins comme Commandant en chef. Après la défaite entiere des François, les différens Seigneurs qui s'étoient trouvés en Italie revinrent en France. Lautrec fut renvoyé à Naples par François I, en 1527; mais Gonſalve avoit été ramené en Eſpagne par Ferdinand, il y avoit près de 15 ans, & étoit mort à Grenade en 1515. Cervantès auroit-il voulu parler de la bataille de Cérignole, où le Duc de Nemours fut défait par Gonſalve, en voulant l'empêcher de ſe joindre à l'armée de Hugues de Cardonne, qui venoit de défaire d'Aubigny? Ce ſeroit une grande erreur. Du reſte, ce Gonſalve, ſurnommé le Grand Capitaine, a terni toute la gloire de ſes exploits par ſa fourberie, & par un parjure des plus infâmes. C'étoit réellement un de ces méchants hommes nés pour le malheur de l'humanité, & que les ſots honorent du titre de Conquérans.

Sachez de moi que ces Héros,
Dans leur eſpèce, ſont des ſots;
Leſquels, grâce à notre bêtiſe,
Font qu'on eſtime leur ſottiſe:
Car bêtiſe eſt d'eſtimer grands
Des malheureux tueurs de gens.
Il me ſemble que l'on me berce,
De louer qui force ſang verſe:
Moi, je dirai qu'un Chirurgien
A ces Héros ne cède en rien.

Marivaux, *Iliade.*

Si Gonſalve ne s'eſt pas mis la Couronne de Naples ſur la tête, c'eſt qu'il a craint de n'avoir pour amis que des gens auſſi fourbes que lui. Ferdinand, inſtruit de ſes trames ſecrettes, vola en Italie, & le ramena en Eſpagne. Gonſalve, preſque déshonoré, ſe retira à Grenade, où il mourut âgé de 72 ans, laiſſant une fille nommée Elvire. Elle épouſa Louis de Cordoue, ſon parent, & eut de lui Gonſalve Ferdinand, qui rendit à la mémoire de Lautrec les honneurs qui lui étoient dûs. Lautrec étoit un homme de la plus grande capacité, d'un caractere dur; quelquefois cruel. Sa fierté lui fit beaucoup d'ennemis à la Cour. Ils chercherent à s'en venger, s'inquiettant peu de perdre l'État, pourvu qu'ils le fiſſent échouer. Procédé ordinaire aux lâches adulateurs qui rampent autour des Souverains. Ce grand Capitaine mourut de la contagion qui ravageoit

à la dévotion : reſſource ordinaire des âmes ſenſibles.

ſon armée devant Naples. Le déſeſpoir de voir périr tant de braves gens hâta ſa mort. Il avoit été enterré à Naples, dans l'Egliſe de Sainte-Marie la Neuve, ſans aucune marque de diſtinction Gonſalve Ferdinand lui fit ériger un très-beau monument, avec une inſcription qui fait autant d'honneur à l'Eſpagnol qu'au François. Procédé bien différent de celui du mépriſable Cardinal Mathieu Lang, qui fit renverſer le monument qu'on avoit conſacré à Milan à la mémoire de Gaſton de Foix, mort en remportant une victoire ſignalée ſur les Eſpagnols. Lautrec, ſon couſin, avoit reçu vingt bleſſures à côté de ce jeune Héros pour le défendre, & avoit été laiſſé pour mort ſur la place.

Page 16, *ligne* 25, Et viſez, &c. *effacez cette ligne, & liſez apres* onde, *ligne* 28,

Soyez donc un Cerbère, & viſez au plus ſûr.

FIN.

962131